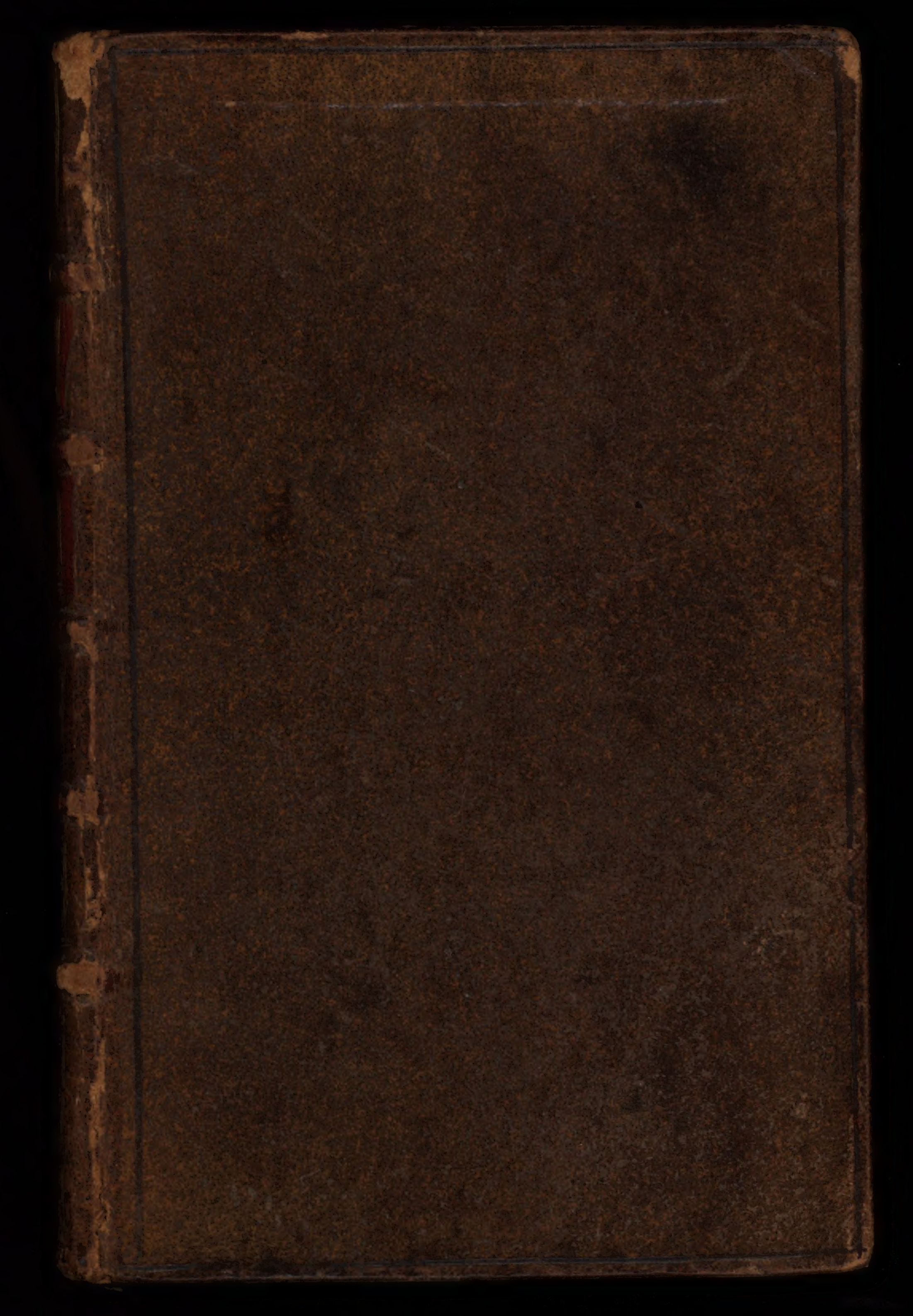






RELATION
D'UN VOYAGE
DU LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.

CONTENANT

L'Hiſtoire Ancienne & Moderne de pluſieurs Iſles de l'Archipel, de Conſtantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perſe & de l'Aſie Mineure.

AVEC

Les Plans des Villes & des Lieux conſiderables; Le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.

Enrichie de Deſcriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de pluſieurs Obſervations touchant l'Hiſtoire Naturelle.

Par M. PITTON DE TOURNEFORT, Conſeiller du Roy, Academicien Penſionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Botanique au Jardin du Roy, Lecteur & Profeſſeur en Medecine au College Royal.

TOME TROISIEME.

A LYON,
Chez ANISSON ET POSUEL.

M. DCCXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LETTRES
CONTENUES
DANS LE TROISIE'ME VOLUME.



VOYAGE



VOYAGE DU LEVANT,

FAIT PAR ORDRE DU ROY.

LETTRE XVI.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

ONSEIGNEUR,

Quoiqu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainsi dire, que le nom; les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont gueres plus frequens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux Poëtes anciens, & sur tout au chagrin d'Ovide; en effet le sable de la mer Noire est

DESCRIPTION des cô[...] me[...] nal[...] la [...] Noire d[...]

bouchûre jusques à Sinope.

de même couleur que celui de la mer Blanche, & ses eaux en sont aussi claires ; en un mot, si les côtes de cette mer, qui passe pour si dangereuse, paroissent sombres de loin, ce sont les bois qui les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître comme noirâtres. Le ciel y fut si beau & si serein pendant tout nôtre voyage, que nous ne pumes nous empecher de donner une espece de démenti à Valerius Flaccus fameux Poëte Latin, qui a décrit la route des Argonautes, lesquels passoient pour les plus celebres voyageurs de l'antiquité, mais qui ne sont cependant que de fort petits garçons en comparaison des Vincent le Blanc, Tavernier, & une infinité d'autres qui ont veû la plus grande partie de la terre habitée.

Ce Poëte assure que le ciel de la mer Noire est toûjours embroüillé, & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moy je ne disconviens pas que cette mer ne soit sujette à de grandes tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raisons pour le nier, car je ne l'ai veüe que dans la plus belle saison de l'année ; mais je suis persuadé qu'aujourd'hui dans l'état de perfection où l'on a porté la navigation, on y voyageroit aussi seûrement que dans les autres mers, si les vaisseaux étoient conduits par de bons Pilotes. Les Grecs & les Turcs ne sont gueres plus habiles que Tiphys & Nauplius qui conduisirent Jason, Hercule, Thesée, & les autres Heros de Grece, jusques sur les côtes de la Colchide ou de la Mengrelie. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur science aboutissoit, suivant le conseil de Phinée cet aveugle Roy de Thrace, à éviter les écueils qui

ſe trouvent ſur la côte meridionale de la mer Noire, ſans oſer pourtant ſe mettre au large ; c'eſt à dire qu'il falloit n'y paſſer que dans le calme. Les Grecs & les Turcs ont preſque les mêmes maximes ; ils n'ont pas l'uſage des Cartes maritimes, & ſçachant à peine qu'une des pointes de la bouſſole ſe tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme l'on dit, dés qu'ils perdent les terres de veûe. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rumbs des vents, paſſent pour fort habiles lorſqu'ils ſçavent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en ſortant du canal de la mer Noire ; & que pour aller à Trebiſonde il faut ſe détourner à droite.

A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout-à-fait, leur grand merite eſt de ramer. Caſtor & Pollux, Hercule, Theſée, & les autres demi-dieux ſe diſtinguérent par cet exercice dans le voyage des Argonautes ; peut-être qu'ils étoient plus forts & plus hardis que les Turcs, qui ſouvent aiment mieux s'en retourner d'où ils ſont venus & ſuivre le vent qui ſouffle, que de lutter contre lui. On a beau dire que les vagues de la mer Noire ſont courtes, & par conſéquent violentes, il eſt certain qu'elles ſont plus étendües & moins coupées que celles de la mer Blanche, laquelle eſt partagée par une infinité de canaux qui ſont entre les Iſles. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui navigent ſur la mer Noire, c'eſt qu'elle a peu de bons Ports, & que la pluſpart de ſes Rades ſont découvertes : mais ces Ports ſeroient inutiles à des Pilotes, qui dans une tempête n'auroient pas l'adreſſe de s'y retirer. Pour aſſûrer la navigation de cette mer, toute autre

nation que les Turcs formeroit de bons Pilotes, répareroit les Ports, y bâtiroit des Moles, y établiroit des magazins; mais leur génie n'est pas tourné de ce coté-là. Les Genois n'avoient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, & sur tout dans le XIII. siécle, où ils faisoient tout le commerce de la mer Noire, après en avoir occupé les meilleures Places. On y reconnoit encore le débris de leurs ouvrages, & sur tout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II. les en chassa entierement; & depuis ce temps-là les Turcs, qui ont tout laissé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviger, quelques avantages qu'on leur ait proposez pour en obtenir la permission.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homere jusqu'à present, & tout ce que les Turcs en pensent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue; tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre ce voyage : mais il faut avoüer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions sur un Caïque, & non pas sur une Saïque. Les Caïques qui vont sur cette mer, sont des felouques à quatre rames qui se retirent tous les soirs à terre, & qui ne se remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploye une voile quarrée animée par les zéphirs, & que l'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler. Pour éviter les allarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les Matelots de ce pays-là qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable & dressent une espece de tente avec la voile; c'est la seule manœuvre qu'ils entendent bien.

Le départ de *Numan Cuperli* Vizir, ou Pacha à trois queües, qui venoit d'être nommé Viceroi d'Erzeron, nous parut une de ces occasions favorables que nous ne devions pas laisser échaper. C'est un Seigneur d'un grand merite, sçavant dans la langue Arabe, profond dans la connoissance de sa religion, & qui à l'âge de 36. ans a leû toutes les Chroniques de l'Empire. Il est fils du Grand Visir Cuperli qui fut tué si glorieusement à la bataille de Salankemen, dans le temps que la fortune sembloit se déclarer pour les armes Othomanes; ce Numan Cuperli est destiné pour les plus grands emplois de l'Etat. Sultan Mustapha, frere de Sultan Achmet à present regnant, l'honora de son alliance & lui fit épouser une de ses filles, mais elle se noya à Andrinople dans un des canaux du Serrail, avant que le mariage fust consommé. De Viceroi d'Erzeron il fut fait Pacha de Cutaye, ensuite on l'a fait Viceroi de Candie, & on ne doute pas qu'il ne soit un jour premier Visir. Il semble que l'Empire Othoman ne se peut soutenir que par la vertu des Cuperlis; celui-ci est aimé des peuples, & universellement reconnu pour le Seigneur le plus intégre & le plus équitable de la Cour.

Nous ne pensâmes donc qu'à suivre un aussi honnête homme. M^r l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire presenter à lui par M^r le Duc, son Medecin ordinaire, qui étoit aussi celui du Pacha. Il nous fit assûrer de sa protection, en considération de l'Empereur de France, dont il ne cessoit d'admirer la prévoyance, jusques à envoyer, disoit-il, des personnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre sur les lieux les usages

qu'on en fait par rapport à la ſanté. Au ſurplus le Pacha n'étoit pas fâché d'avoir des Medecins à ſa ſuite, & il m'apprit que ſon pere avoit été fort ſatisfait de l'habileté de Mr d'Hermange, qu'il avoit eû long temps auprés de lui, & entre les mains de qui il étoit mort à Salankemen. Nos principales converſations pendant le voyage rouloient ſur les interêts des Princes de l'Europe, qu'il connoît parfaitement, & elles ſe terminoient ordinairement par une petite relation de ce que nous avions obſervé de plus curieux. De crainte de ſcandaliſer ſa maiſon, il nous faiſoit demander en ſecret les deſſeins des plantes que nous obſervions ſur la route; je les remettois par ſes ordres à un de ſes freres Cuperli Bey, qui nous les rendoit après que le Pacha les avoit conſiderez ſeul & à loiſir. Cette politique eſt néceſſaire parmi les Turcs, où l'on trouve mauvais que les bons Muſulmans prennent connoiſſance des ſciences cultivées par les Chrétiens, & qu'ils donnent des marques de l'eſtime qu'ils en font. J'eus occaſion de lui donner un morceau de Phoſphore, & de lui expliquer la maniére dont il faut s'en ſervir; mais il ne voulut pas que j'en fiſſe l'experience en ſa preſence. Quelques jours après il convint que les Chrétiens étoient d'habiles gens, & que leur ſagacité étoit auſſi loüable, que la fainéantiſe des Orientaux meritoit d'être blâmée. Nous fûmes aſſez heureux pour ne voir mourir perſonne de ſa maiſon entre nos mains. Quoiqu'il eût auprés de lui Mr de S. Lambert habile Medecin François, il lui ordonna pourtant qu'on nous fiſt voir tous les malades, ce que je n'acceptai qu'à condition que nous les verrions enſemble. Toute ſa mai-

ſon fut malade ſur la route ; nous traitâmes le Maître le premier, ſa femme, ſa mere, ſa fille, & ſes autres officiers : tout ſe paſſa à nôtre honneur, & les malades s'en trouverent bien.

Nôtre équipage fut bientoſt dreſſé, quoïque la route duſt être fort longue, car dans les plus grands voyages je crois qu'il ne faut abſolument ſe charger que des choſes neceſſaires. Nous acheptâmes donc une tente, quatre grands ſacs de cuir pour enfermer nôtre bagage, & des coffres d'ozier couverts de peau, pour conſerver nos plantes, & les papiers qui ſervoient à les ſecher. Les tentes du Levant ſont moins embarraſſantes que celles de ce pays-ci. Elles n'ont qu'un arbre au milieu qui ſe démonte en deux pieces quand on veut plier bagage, mais qui ſoutient, lorſque la tente eſt placée, un pavillon de groſſe toile bien ſerrée ſur laquelle l'eau coule aiſément ; le pavillon eſt arrêté dans ſa circonference avec des cordons que l'on accroche à des chevilles de fer fichées en terre ; aux deux tiers de la hauteur de ce pavillon ſont attachées des cordes que l'on bande fortement par le moyen d'autres chevilles plus ecartées de l'arbre que les premieres ; ces cordes tirent le haut du pavillon en dehors, & lui font faire un angle ſaillant en maniére de Manſarde. Nous placions nos trois ſtrapontins de telle maniére, que le chevet ſe trouvoit contre l'arbre, & les pieds à la circonference du pavillon, laquelle d'ailleurs étoit occupée par nos ſacs & par nos coffres. Un quart d'heure ſuffit pour dreſſer un pareil appartement, & l'on y trouve toutes ſes commoditez. A l'égard de la batterie de cuiſine,

elle consistoit en six assiettes, deux grandes jattes, deux marmittes, deux tasses, le tout de cuivre blanchi ; deux bouteilles de cuir pour porter de l'eau, un fanal & quelques cuilliers de bois à long manche ; car on n'en trouve pas d'autres en Turquie, où ordinairement les gens les plus aisez ne sont pas mieux en vaisselle que nous l'étions.

Nos capots de Marseille nous furent d'un secours merveilleux ; ils étoient d'un gros drap de Capucin, doublez d'une étoffe d'égale résistance pour la fatigue. Un capot est un meuble incomparable pour un voyageur, & sert en cas de besoin de lit & de tente. Nous nous étions fournis dans l'Archipel de linge pour la table, & pour nôtre usage, sur tout de calçons de toile de coton, qui tiennent lieu de draps de lit dans ces sortes de routes ; nous pouvons nous vanter d'en avoir fait venir la mode parmi les Armeniens de nos caravanes. Il fallut quitter l'habit François à Constantinople pour prendre le Dolyman & la veste ; mais comme cet habit nous parut fort embarrassant pour travailler à nos recherches, nous fimes faire aussi un habit à l'Armenienne pour aller à cheval, & des botines de marroquin pour courir dans la campagne ; l'habit à la Turque étoit destiné pour les visites de céremonie & de bienséance, & l'autre étoit pour la fatigue.

Nos amis de Constantinople nous indiquérent un homme admirable qui savoit toute sorte de mêtiers, & qui nous servoit d'Intendant, de valet de chambre, de cuisinier, d'interprete, & de maître si je l'ose dire ; car le plus souvent il en falloit passer par tout ce qu'il vouloit. Cet

habile homme étoit un Grec, fort comme un Turc, & qui avoit couru par tout le pays; il faisoit la cuisine à la Turque & à la Françoise. Outre le Grec vulgaire, il parloit Turc, Arabe, Italien, Russiote & Provençal qui est ma langue naturelle. Nous nous trouvâmes si bien de *Janachi*, c'étoit ainsi qu'il s'appelloit, que nous n'en prîmes pas d'autre jusques en Armenie; Pourquoi dépenser l'argent du Roy mal à propos: D'ailleurs il faut faire le moins de fracas qu'il est possible dans les pays étrangers lors qu'on n'y est envoyé que pour faire des observations. *Janachi* avoit encore une excellente qualité pour un voyageur; il étoit poltron en homme de bon sens, car qui est-ce qui s'avise de courir le monde pour se battre, à moins que d'être du caractere de Don Guichot? tout consideré, on va bien loin avec un peu de poltronerie & beaucoup de sobrieté. Notre officier possedoit la premiere de ces qualitez au sublime degré; mais comme il ne connoissoit gueres la seconde, quelque robuste qu'il fust, il ne pouvoit pas résister à la violence du vin, & s'assoupissoit de temps en temps: nous devons cependant lui rendre justice, il savoit si bien prendre son temps, que cette liqueur ne faisoit son effet que lorsqu'il étoit à cheval; il dormoit alors tranquillement, & nos affaires n'en étoient point dérangées.

M l'Ambassadeur eut la bonté de nous faire expedier gratuitement un Commandement de la Porte, c'est à dire qu'il en voulut payer tous les droits à vôtre considération, MONSEIGNEUR, & nous sçavons bien que nous vous sommes redevables de toutes les honnêtetez dont il nous

combla. Voici la teneur de ce Passeport que j'ay traduit à la lettre, pour faire voir la formule dont se servent les Turcs en pareille occasion.

COMMANDEMENT

Addressé aux Pachas, Beglier-Beys, Sangiac-Beys, Cadis & autres Commandans qui se trouvent sur le chemin de Constantinople à Trebisonde, Erzeron, Alep, Damas, &c. tant par mer que par terre.

VOUS sçaurez à l'arrivée de ce sublime Commandement, que l'exemplaire des grands de la religion du Messie, Mr de Ferriol *Ambassadeur de l'Empereur de France, résident à ma suprême Porte (que sa fin soit heureuse) a envoié une requeste à mon Camp Imperial, par laquelle m'ayant fait sçavoir qu'un des Docteurs de France nommé* Tournefort, *particuliérement experimenté dans la connoissance des Plantes, est parti de France avec quatre personnes pour chercher des plantes qui ne se trouvent point dans leur Royaume; & ayant demandé mon Commandement, pour que dans les endroits de son passage, soit par mer ou par terre, on n'y mette aucun empêchement, & qu'il n'y soit fait aucun dommage à ses hardes & a son equipage, ne s'employant qu'aux choses de son Art, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, ne sortant point des bornes de son état, & se comportant comme il le doit; ce mien Commandement a été donné, pour cette fois seulement, pour qu'il ne soit mise aucune opposition à son passage; & j'ordonne qu'arrivant avec ce noble Commandement,*

vous vous comportiez conformément aux ordres qu'il contient à ce sujet; & que ledit Docteur avec les quatre personnes de sa suite seulement, ne se mêlant point des affaires de nos sujets tributaires, & restant dans les bornes de son devoir, dans quelque endroit de nôtre jurisdiction qu'il arrive, pour cette fois seulement, vous ne mettiez aucune opposition à son passage, & qu'il ne soit fait aucune peine aux personnes de sa suite, ni à son equipage, & ne faisant rien de vôtre part qui soit opposé aux Constitutions Imperiales, vous lui fassiez donner pour son argent, au prix courant, les choses dont il aura besoin, par ceux qui les vendent, & que vous executiez tout ce que contient mon noble Commandement, lorsqu'il vous sera presenté. Sachez-le ainsi, & après en voir fait la lecture, remettez-le entre les mains de celui qui en est le porteur, & ajoûtez foy au noble signe dont il est marqué. Ecrit au commencement de la Lune Zilcadeh de l'Egire mil cent douze. Ordonné dans la plaine de Daout Pacha.

Nous prîmes congé de Mr l'Ambassadeur le 13. Avril, & couchâmes le même jour à *Ortacui* sur le canal de la mer Noire dans le Serrail de Mahemet-Bey, Page du Grand Seigneur. Mahemet en avoit laissé l'usage à Mr Chabert Apoticaire de Provence établi depuis long-temps à Constantinople, où il étoit fort employé dans sa profession: ce pauvre homme quelque temps après nôtre départ eut le sort de la plupart des gens qui vont chercher fortune dans cette puissante Ville, c'est à dire qu'il y mourut de la peste dont il fut frappé & emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Son fils qui étoit Apoticaire du Pacha, & qui nous

fut d'un grand ſecours pendant la route, à cauſe de l'intelligence qu'il a des langues du pays, vint avec nous attendre ce Seigneur dans la maiſon du Bey, laquelle paſſe pour une des plus belles du canal.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs ; ce ſont de petites collines fort agréables par leur verdure, mais elles ne produiſent que des plantes communes. A l'égard du Serrail, il n'a pas beaucoup d'apparence, non plus que les autres maiſons du Levant, quoique les appartemens en ſoient beaux, & qu'on y ait fait beaucoup de dépenſe. Tous les plafonds ſont peints, hiſtoriez & dorez dans le goût de Turquie, c'eſt-à-dire avec des ornemens ſi petits & ſi meſquins, quoique riches, qu'ils ſeroient plus propres pour des ouvrages de broderie que pour des ſales. Ces ſales ſont boiſées aſſez proprement, & l'on y voit par tout, au lieu de tableaux, des ſentences Arabes tirées de l'Alcoran. Mais quelque ſoin qu'on ait apporté pour la décoration de ces lieux, les planchers en ſont trop bas, & c'eſt là le défaut ordinaire des bâtimens du Levant, où l'on ne garde point de proportion. Ce défaut paroit en dehors, car les combles ſont ſi bas, qu'on diroit qu'ils écraſent les maiſons ; en effet ils leur dérobent la moitié du jour. Quoique les chambres ayent double rang de fenêtres, elles n'en ſont pas mieux éclairées : ces fenêtres ſont ordinairement quarrées, ſurmontées, chacune par une autre fenêtre plus petite qui eſt ceintrée. C'eſt principalement par les bains qu'on diſtingue les maiſons des grands Seigneurs, de celles du commun. Quoique les

Turcs ne bâtiſſent les bains que pour la commodité, ils ne laiſſent pas de les accompagner de quelques ornemens ; ceux de la maiſon du Bey ſont pavez & incruſtez de marbre, on y tempere l'eau par le moyen d'un tuyau de plomb qui en verſe de la chaude autant qu'on veut, les galeries & les coridors qui ſont de bois peint, regnent autour de la maiſon : il n'y a que l'eſcalier qui la deshonnore, mais on n'en ſçait pas faire de plus beaux en Turquie, où les Architectes placent, pour tout eſcalier, une eſpece d'échelle de bois couverte d'un appentis ; c'eſt encore pis chez les Grecs, où cette échelle eſt expoſée à la pluye & au ſoleil. La cour de la maiſon dont je parle ſeroit aſſez belle, ſi elle n'étoit pas rétreſſie par un baſſin qui ſert (pour ainſi dire) de remiſes aux Caïques, car ces caïques ſur le canal de la mer Noire tiennent lieu de carroſſes, de charrettes & de fourgons : on s'en ſert à toute ſorte d'uſages, dont la pêche n'eſt pas un des moins utiles. De la cour on paſſe dans les jardins, qui ſeroient fort beaux, s'ils n'étoient trop reſſerrez par les collines qui les environnent ; mais le parc eſt bien planté & d'une étenduë conſidérable. Voilà le modele d'une maiſon de campagne de Turquie ; quoiqu'elles ne ſoient pas comparables à celles des environs de Paris, elles ne laiſſent pas d'avoir des beautez & une certaine magnificence. Nous ne nous ennuyâmes pas dans celle de Mahemet Bey.

Le Pacha parut enfin ſur le canal le 26. Avril avec huit gros caïques ou felouques, ſur leſquelles on avoit mis une partie de ſa maiſon, le reſte avoit pris les devants ſur les Saïques, &

l'alloit attendre à Trebisonde. La felouque où étoient les Dames étoit si couverte & si garnie de jalousies de bois, faites en maniére de raiseaux, qu'elles avoient de la peine à y respirer. Le Pacha n'avoit que sa mere, sa femme, une de ses filles, six esclaves de même sexe pour les servir, & quelques eunuques. Nôtre felouque étoit le neuviéme bâtiment de cette petite flote, & en formoit l'arriere garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à se mêler avec les Chrétiens, ou que l'on crût que ce seroit manquer de respect pour le Pacha si nous nous rangions sur la même ligne que les caïques de sa maison, son Intendant avoit ordonné qu'on laisseroit une certaine distance entre nôtre felouque & les autres. J'eûs beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avoient garde de s'approcher, ni de débarquer avant les autres. Quoique nous eussions fretté nôtre bâtiment au même prix que ceux du Pacha, c'est à dire à 400. livres pour le voyage de Constantinople à Trebisonde, nous n'avions pourtant que quatre matelots & un timonier, au lieu qu'il y avoit des matelots de relais sur les autres : mais il n'est pas surprenant que les gens du pays, & sur tout les grands Seigneurs, soient mieux servis que les étrangers? Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avoit renvoié sur nôtre felouque quelques moutons qui embarrassoient la cuisine du Pacha ; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençoit à nous traitter de chiens & d'infideles ainsi pour faire nôtre voyage en paix, il fallut nous accoûtumer aux maniéres Turques.

Nous nous rangeâmes donc à la queüe de la flotte, après avoir embrassé nos amis qui étoient

venus nous dire adieu à Ortacui, & nous passâmes les premiers Châteaux à force de rames, car il ne faisoit point de vent. Nous arrivâmes aux derniers Châteaux avec le même calme, & nous eûmes le plaisir d'entrer dans la mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde. Quoique cette mer nous parût ce jour-là aussi pacifique que celle d'Amerique, le cœur ne laissa pas de nous palpiter un peu à la veüe de cette immense quantité d'eau. Nous relachâmes vers *le Quindi*, c'est-à-dire sur les quatre heures, à l'entrée de la riviere de Riva, à 18 milles d'Ortacui. On campa le long de l'eau dans des prairies assez marécageuses; & comme nous étions un peu instruits des maniéres du pays, nous fimes dresser nôtre tente assez loin de celles des Musulmans, pour leur marquer notre respect, & pour leur laisser toute la liberté qu'ils pouvoient souhaiter, par rapport à leurs ablutions. On planta pour cela de petits cabinets de toile, où une personne avoit autant de place qu'il lui en falloit pour se laver à son aise. La tente du Pacha étoit sur la pelouse & sur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des Dames n'en étoit pas loin, il étoit composé de deux pavillons entourez de fossez, autour desquels elles se promenoient sans être veües, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Le Pacha & son frere le Bey y passoient la nuit & une partie du jour. La garde des Dames étoit confiée à des eunuques noirs comme j'ay dit, dont les visages me déplaisoient extrémement, car ils faisoient des grimaces horribles, & rouloient les yeux d'une maniére affreuse quand j'entrois, & quand je sortois de

l'enceinte où l'on portoit la fille du Pacha qui étoit tourmentée d'une cruelle toux.

Riva que je viens d'appeller une riviere, n'est pourtant qu'un ruisseau large à peu prés comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchûre peut à peine servir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait sonner le nom bien haut, sous celui de *Rhebas*. Denys le Geographe, qui a fait trois vers en sa faveur, l'appelle une aimable riviere; Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide. Il n'est pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, & suivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses sources sont vers le Bosphore, du côté de Sultan Solyman Kiosc, dans un pays assez plat d'où il coule dans des prairies marécageuses parmi des roseaux. Il n'est pas surprenant que Phinée eût donné une idée si affreuse de ce ruisseau aux Argonautes, lui qui regardoit les Isles Cyanées comme les ecueils les plus dangereux de la mer: Arrien compta 11. milles & 250. pas depuis le Temple de Jupiter jusqu'à la riviere Rhebas; c'est-à-dire depuis le nouveau Château d'Asie jusqu'à Riva: cet auteur est d'une exactitude admirable, & personne n'a si bien que lui connu la mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes après les avoir reconnües en qualité de Général de l'Empereur Adrien, à qui il en dédia la description sous le nom du *Periple du Pont-Euxin*.

Je ne sçai pas comment on faisoit du tems de cet Empereur pour faire débarquer les femmes: mais je sçai bien qu'à present chez les Turcs on fait retirer tout le monde fort brusquement lors qu'elles veulent mettre pied à terre; les matelots mêmes

se

ſe cachent après avoir ajuſté des planches qui leur ſervent de paſſage ; & s'il ſe trouve des endroits où les caïques ne puiſſent pas avancer juſques au ſable, on enveloppe les Dames, ou pour mieux dire on les emballe dans cinq ou ſix couvertures, & les matelots les chargent ſur leur col comme des ballots de marchandiſes. Quand on les a miſes à terre, les eſclaves les débalent, & les eunuques ne ceſſent de crier & de menacer, à quelque diſtance que l'on ſoit d'eux, fuſt-ce à plus d'un mille. Les valets de pied du Pacha fuyoient pour lors dans les bois, & bien loin de ſervir ces Dames, ils les auroient laiſſé noyer plutoſt que de tourner la teſte de leur coſté.

De peur que nous n'ignoraſſions cette loüable coûtume, le Lieutenant du Pacha nous en inſtruiſit dés la premiere viſite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir*, me dit-il, *de certaines choſes qu'il faut abſolument ſçavoir parmi nous. De vous éloigner toujours du quartier des femmes autant que vous le pourrez ; de n'aller pas vous promener ſur des hauteurs d'où l'on puiſſe découvrir leurs tentes ; de ne faire aucun dégât dans les terres ſemées, en cherchant des plantes ; & ſur tout de ne point donner de vin aux gens du Pacha.* Nous le remerciâmes tres-humblement de ſes bontez. Pour les Dames nous n'y penſions pas certainement, l'amour des plantes nous occupoit entiérement. A l'égard du vin, les valets de pied du Pacha venoient la nuit avec tant d'empreſſement que nous ne pouvions pas quelquefois leur en refuſer, ce qui fit que je priai l'Intendant de leur deffendre abſolument d'avoir commerce avec nous.

Cet Intendant nous parut fort honnête & ai-

mé dans la maison de son Maître, quoiqu'il ne fut pas de son choix, car le Grand Visir pour voir jusques dans le fond de l'ame des Pachas, & pour être informé de tout ce qui se passe chez eux, leur donne ordinairement ces sortes d'Officiers. Celui dont nous parlons nous assura qu'on se retireroit tous les soirs vers le Quindi, quelque temps qu'il fist; Que le Pacha prendroit quelques jours de repos sur la route; Qu'on nous donneroit des gens de sa maison, quand nous le souhaiterions, pour nous accompagner dans nos promenades. En un mot qu'il favoriseroit nos recherches autant qu'il le pourroit. Il nous presenta le bras pour lui toucher le poux, & fit apporter ensuite le caffé & le tabac. Nous lui offrimes réciproquement ce qui dépendoit de nostre ministere; il en fut quitte pour deux saignées & pour une purgation pendant toute la route.

Nous sentimes bientost la difference qu'il y avoit entre la mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17. Avril, il ne cessoit pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel il ne pleut gueres passé le moins de Mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui vuidoit les eaux dont nôtre tente étoit environnée; d'ailleurs le vent du Nord qui commençoit à souffler n'échauffoit pas nôtre logement, & la pluye continüoit par grosses ondées: néanmoins nous ne laissions pas de courir avec plaisir, tantôt sur les côtes, tantôt dans les terres, & sur tout le long du ruisseau, qui devenoit si marécageux, qu'il falloit à tous momens revenir sur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénetrables: nous fumes enfin contraints de nous



Thymelæa Pontica Citrei-
foliis Coroll. Inst. Rei herb. 41.

tenir sur les hauteurs ; mais nous les épuisâmes en cinq ou six jours. C'est alors que le vent du Nord & la pluye commencerent à nous chagriner. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la riviere, bien loin de se mettre en mer, & nous fumes épouvantez de voir qu'on ne pensoit qu'à faire des provisions. Les gens du Pacha nous offrirent fort honnêtement de la viande ; mais nous en envoiâmes chercher, comme les autres, à deux journées du camp. Rien n'adoucit plus nos peines, que deux Plantes admirables, dont voici la description.

Thymelæa Pontica, Citrei foliis. Coroll. Instrei Herb. 41. Sa racine qui a demi pied de long, est grosse au collet comme le petit doigt, ligneuse, dure, divisée en quelques fibres, couverte d'une écorce couleur de citron. Cette racine produit une tige d'environ deux pieds de haut, branchüe quelquefois dés sa naissance, épaisse d'environ trois lignes, ferme, mais si pliante qu'on ne sçauroit la casser, revêtuë d'une écorce grise, accompagnée vers le haut de feüilles disposées sans ordre, semblables par leur figure & par leur consistance, à celles du citronier ; les plus grandes ont environ quatre pouces de long sur deux pouces de large, pointuës par les deux bouts, lisses, vert-gai & luisant, relevées au-dessous d'une côte assez grosse, laquelle distribuë des vaisseaux jusques vers les bords. De l'extremité des tiges & des branches, poussent sur la fin d'Avril de jeunes jets terminez par de nouvelles feüilles, parmi lesquelles naissent les fleurs attachées ordinairement deux à deux sur une queüe longue de neuf ou dix lignes. Chaque fleur est un tuyau jaune verdâtre, tirant sur

le citron, gros d'une ligne ſur plus de demi pouce de long, diviſé en quatre parties oppoſées en croix, longues de prés de cinq lignes ſur une ligne de large, un peu pliées en gouttiere, & qui vont en diminüant juſques à la pointe. Quatre etamines fort courtes ſe trouvent à l'entrée du tuyau, chargées de ſommets blanchâtres & déliez; ſurmontées de quatre autres etamines de pareille forme. Le piſtile qui eſt au fond du tuyau eſt un bouton ovale, long d'une ligne, vert gai; liſſe, terminé par une petite teſte blanche. Le fruit n'étoit encore qu'une baye verte & naiſſante dans laquelle on diſtinguoit la jeune graine. Toute la plante eſt aſſez touffuë. Les feüilles écraſées ont l'odeur de celles du ſureau, & ſont d'un goût mucilagineux, lequel laiſſe une impreſſion de feu aſſez conſidérable, de même que tout le reſte de la plante. L'odeur de la fleur eſt douce, mais elle ſe paſſe facilement. Cette plante vient ſur les collines & dans les bois éclaircis. De toutes les eſpeces connües de ce genre, c'eſt celle qui a les feüilles les plus grandes.

La Plante qui ſuit n'eſt pas moins conſidérable par la ſingularité de ſa fleur. Je l'ai nommée

Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo vireſcente, Lituris luteis in ſemicirculum ſtriato. Coroll. Inſt. rei Herb. 8.

La racine eſt à trois ou quatre navets charnus, longs depuis un pouce juſques à trois, épais d'environ deux lignes juſques à demi pouce, blancs, caſſants, couverts d'une peau brune gercée, garnis de quelques fibres aſſez deliées, attachez à un collet gros comme le petit doigt. Les pre-



Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo, virescente, lituris luteis in semicirculum striato Coroll. Inst. Rei herb. 8.

mieres feüilles que cette racine pousse, sont presque ovales, semblables à celles de la Bugle, bossclées, ondées sur les bords, longues d'un pouce & demi ou deux, sur quinze lignes de large, soutenües par un pedicule de deux lignes de long, plat en dessus, arrondi en dessous, purpurin & répandu jusques à l'extremité des feüilles en plusieurs vaisseaux de même couleur. La tige n'a le plus souvent qu'environ neuf à dix pouces de haut sur une ligne d'épais, legérement velüe, accompagnée de feüilles de sept ou huit lignes de long, sur quatre ou cinq lignes de large. Celles d'en bas sont lisses, les autres parsemées de quelques poils de même que la tige. De leurs aisselles naissent vers le haut, des fleurs assez serrées & disposées en maniére d'un gros épi. Chaque fleur est un bassin de près de quinze lignes de diametre, découpé en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres. Le fond de cette fleur est un vert-celadon de même que les bords, lesquels tirent un peu sur le jaune; mais les parties arrondies, dont on vient de parler, sont rayées en demi-cercle d'un jaune vif qui perce de part en part. Du trou qui occupe le centre de cette fleur, partent deux bandes purpurines, mêlées de blanc, lesquelles vont aboutir au demi-cercle jaunâtre des deux parties superieures; & du même bord de ce trou naissent deux etamines blanchâtres, terminées par des sommets courbes remplis de poussiere jaune. Outre ces étamines on voit sur les bords du même trou des floccons purpurins, velus, cotoneux & soyeux. Le calice est un bassin vert-pâle, long de quatre lignes, découpé en cinq parties jusques vers le centre,

dont il y en a trois beaucoup plus étroites que les autres. Le piſtile, qui eſt tout au milieu, eſt arrondi, velu, long d'une ligne, terminé par un filet beaucoup plus long. Nous fûmes convaincus par les coques qui reſtoient des fruits de l'année précedente, que cette plante eſt une veritable eſpece d'*Herbe aux Mites*, qui varie non ſeulement par la hauteur de ſa tige, mais encore par la couleur & par la grandeur de ſes fleurs.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à obſerver des plantes, on nous menaçoit de paſſer le reſte du mois d'Avril dans ce marais; mais heureuſement le vent du Nord ceſſa le 26. La mer en fut encore agitée pendant deux jours; mais à force de rames & de cordes, nous ſortîmes enfin de l'embouchûre de Riva le 28. d'Avril. Nôtre flote rangea la côte, & nous relachâmes à *Kilia* village à 30. milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prieres; mais enſuite nous profitâmes du Sud-oueſt pour aller juſqu'à la riviere d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24. milles de Kilia. Tout ce pays, ou pour mieux dire, toutes les côtes de la mer Noire juſques à Trebiſonde ſont admirables par leur verdure; & la pluſpart des futayes s'étendent ſi avant dans les terres, qu'on les perd de veüe. Il eſt ſurprenant que les Turcs ayent retenu l'ancien nom de la riviere d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, & ce nom vient ſans doute de *Sangarios* fleuve aſſez celebre dans les anciens auteurs, lequel ſervoit de limite à la Bithynie: Strabon aſſure qu'on l'avoit rendu navigable, & que ſes ſources venoient d'un village appellé, *Sangias*, auprés de *Peſſinunte* ville de


Tom 3 pag 27
ELEGRI.

Phrygie, connüe par le Temple de la mere des Dieux. Lucullus étoit campé sur ses bords lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcedoine, où Mithridate deffit Cotta qui commandoit une partie de l'armée Romaine. Lucullus s'avança jusques à Cizique que Mithridate vouloit assieger; il tomba sur son armée & la mit en pieces. Pour ce qui est des autres ruisseaux que Strabon & Arrien font couler entre Chalcedoine & Heraclée du Pont, il faut qu'ils soient taris, ou réduits à peu de chose; car nos matelots nous assûrérent qu'ils n'en connoissoient point d'autres entre Riva & Ava.

Le 29. Avril, quoique la bonace fust grande, nous ne laissâmes pas de faire 40. milles à force de rames, & nous campâmes vers le midi sur la plage de *Dichilites*. Comme nos matelots étoient en haleine, nous entrâmes le lendemain dans l'embouchûre de la petite riviere d'*Anaplia*, après avoir fait 60. milles terre à terre. Le 1. May nous arrivâmes à *Penderachi*. La riviere d'Anaplia, suivant la description d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée *Hypius*, puisqu'il ne s'en trouve aucune autre jusques à [a] Heraclée, qu'on appelle aujourd'hui *Eregri* ou *Penderachi*. Quelque petite que soit la riviere d'Anaplia, elle fut d'un grand secours à Mithridate; il se retira dans son embouchûre avec sa flote, après avoir perdu pendant la tempête quelques galeres. Comme le mauvais temps l'obligeoit d'y rester, il corrompit Lamachus le plus puissant Seigneur d'Heraclée, qui par ses brigues y fit recevoir le Roy du Pont & ses troupes.

Penderachi est une petite ville bâtie sur les

[a] Eregri.

ruines de l'ancienne ville d'Heraclée; cette derniére devoit être une des plus belles villes d'Orient, s'il en faut juger par les ruines, & sur tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui sont encore sur le bord de la mer. Pour l'enceinte de la ville qui est fortifiée d'espace en espace par des tours quarrées, elle ne paroit être que du temps des Empereurs Grecs. On découvre de tous côtez des colomnes, des architraves & des inscriptions fort maltraitées. On voit, auprés d'une mosquée, la porte de la maison d'un Turc, dont les montans sont des pieces de marbre sur lesquelles on lit d'un côté P. B. A. ΤΡΑΙΑΝ & de l'autre ΤΟΚΡΑΤΩΡΙ qui sont les restes d'une inscription de l'Empereur Trajan. Cette ville étoit bâtie sur une côte élevée qui domine sur la mer, & qui semble être faite pour commander tout le pays. Du côté de terre il reste encore une ancienne porte toute simple, construite de grosses pieces de marbre. On nous assûra qu'il y avoit encore plus loin, d'autres restes d'antiquité ; mais la nuit qui s'approchoit, & les tentes des femmes, qu'on avoit dressées proche de ces masures, ne nous permirent pas d'aller les reconnoître. Par un malheur même auquel nous ne nous attendions point, nous ne trouvâmes aucun guide : les Grecs celebroient leur Pasque, & vouloient profiter de l'argent qu'ils avoient donné au Cadi pour avoir la liberté de bien boire & de bien danser ce jour-là. Nous allâmes donc nous promener à l'avanture du côté du levant, jusques aux marais qui sont au dessous de la ville, où apparemment croupissent les eaux du Lycus.

Il ne nous fut pas possible de traverser ces marais,

& en revenant vers le ruines de la ville, nous y découvrîmes une espece admirable de *Sphondylium* que nous primes d'abord pour la *Panacée d'Heraclée* de Dioscoride : mais les fleurs en sont blanches, au lieu que celles de la plante de Dioscoride doivent être jaunes. C'est le nom d'*Heraclée* qui nous en imposa, car suivant cet auteur on l'appelloit *Panacée d'Heraclée* à cause de ses grandes vertus que l'on comparoit aux forces d'Hercule. La plante de Dioscoride venoit naturellement dans la Bœotie, dans la Phocide, dans la Macedoine sur les côtes d'Afrique, & donnoit le suc qu'on appelloit *Opopanax*, lequel est peut-être different de celui qui porte le même nom aujourd'hui, quoiqu'il en soit, la plante qui croît dans les ruines d'Heraclée me parut tres-belle, & la plus grande de toutes les especes de plantes à fleur en parasol qui soit connüe ; c'est pour cette raison que je j'ai appellée.

Sphondylium Orientale, maximum Cor. Inst. rei herb. 22. La tige est haute d'environ cinq pieds, épaisse d'un pouce, & demi, creuse d'un nœud à l'autre, canelée, vert pâle, velüe, accompagnée de feüilles de deux pieds & demi de long sur deux pieds de large, découpées jusques à leur côte en trois grandes parties, dont celle du milieu est recoupée en trois pieces, & la moyenne de celles-ci est encore taillée de même. Toutes ces feüilles sont lisses par dessus, blanches & velües par dessous, soutenuës par une côte plus grosse que le pouce, solide ; charnüe, embrassant la tige par deux grandes aîles, qui forment une espece de gaine de neuf ou dix pouces de long. Des aisselles de ces feüilles sortent

de grandes branches auſſi hautes que la tige, & quelquefois davantage, chargées de fleurs blanches tout-à-fait ſemblables à celles du *Sphondylium* commun; mais les ombelles qui les ſoutiennent ont un pied & demi de diametre; les graines, quoique vertes & peu avancées, étoient beaucoup plus grandes que celles des autres eſpeces de ce genre. Cette plante naît dans les débris de ces belles murailles qui ſont ſur le Port, & qui nous parurent de la premiere antiquité.

On doute ſi Strabon a voulu dire que cette ville eût un bon Port, ou s'il faut laiſſer dans cet auteur le mot qui exprime qu'elle n'en avoit point. Pour moi je crois que le vieux Mole qui eſt entiérement ruiné, & que l'on croit être l'ouvrage des Genois, avoit été bâti ſur les fondemens de quelqu'autre Mole plus ancien qui mettoit à couvert du vent de Nord, les vaiſſeaux des Heracliens: car la Rade qui forme la langue de terre ou la preſque-iſle d'*Acheruſias*, eſt trop découverte, & n'eſt pas même d'un grand ſecours pour les ſaïques, bien loin de pouvoir ſervir de Port à des vaiſſeaux de guerre. Cependant Arrien dit poſitivement que le Port d'Heraclée étoit bon pour ces ſortes de bâtimens. Xenophon aſſûre que les Heracliens en avoient beaucoup, & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriſer la retraite des Dix milles qui regardoient cette place comme une ville Gréque, ſoit qu'elle eût été fondée par les Megariens, par les Bœotiens, par ceux de Milet, ou par Hercule même. La belle Médaille de *Julia Domna*, qui eſt chez le Roy, & dont le revers repréſente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin, & de la gauche un Trident, marque bien la puiſſance que cette ville avoit ſur

mer ; mais rien ne fait plus d'honneur à son ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au secours de Ptolemée après la mort de Lysimachus l'un des successeurs d'Alexandre. Ce fut par ce secours que Ptolemée battit Antigonus ; & Memnon remarque qu'il s'y trouvoit un vaisseau nommé *le Lyon*, d'une beauté surprenante, & d'une grandeur si prodigieuse qu'il avoit plus de trois mille hommes d'équipage. Les Heracliens fournirent 13. galeres à Antigonus fils de Demetrius, pour s'opposer à Antiochus, & 40. aux Byzantins que le même Prince avoit attaquez. On sçait aussi que la ville d'Heraclée entretint pendant 11. ans, au service des Romains, deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand secours contre leurs voisins, & même contre ces peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*, d'où peut-être est venu le nom de *Marroquins*. l'Histoire est remplie de traits qui marquent bien la puissance des Heracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur Port. Après que Mithridate eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que cette Isle avoit favorisé les Rhodiens, on mit, par l'ordre de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques vaisseaux pour les disperser dans le Royaume du Pont ; mais les Heracliens eurent la genérosité de les arrêter, de les mener dans leur Port, & de renvoyer ces malheureux chargez de présens. Enfin les Heracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques années après, d'être battus par Triarius General de la flote Romaine composée de 43. vaisseaux, laquelle surprit celle d'Heraclée forte seulement de 30. vaisseaux équipez à la hâte. Où mettre à couvert tant de navires, si ce n'est dans le Mole dont on vient de parler, puisqu'il n'y a point de Port aux en-

virons de cette place ? Si Lamachus General Athenien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Heracliens, avoit eu l'entrée de ce Mole, il n'auroit pas perdu sa flote par la tempéte, dans le temps qu'il ravageoit la campagne avec les troupes qu'il avoit débarquées. Ne pouvant retourner à Athenes, ni par mer, ni par terre, il y fut renvoyé, comme dit Justin, par les peuples d'Heraclée qui se crurent dédommagez du dégat que les Atheniens avoient fait sur leurs terres, en les obligeant à force d'honnétetez à leur accorder leur amitié.

La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbere, & que l'on montroit encore du temps de Xenophon dans la peninsule *Acherusias*, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Heraclée, quoiqu'elle eust deux stades de profondeur. Elle doit s'être abimée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eû une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbere. On n'a pas frappé sans fondement une Médaille à la teste du 3. Gordien, dont le revers est un Hercule qui assomme le Cerbere après l'avoir mis hors de l'antre. M[r] Foucaut Conseiller d'Etat en a une de Macrin, où ce chien est au pied d'Hercule debout, qui tient une massuë de sa moin droite; Si Hercule n'a pas été le fondateur d'Heraclée, il y a certainement été en grande veneration. Pausanias nous apprend qu'on y celébroit tous les travaux de ce Heros. On voit une Médaille de Severe, où Hercule tient sa massuë d'une main, & de l'autre trois Pommes d'or du jardin des Hesperides. On a representé sur une Médaille de Caracalla, Hercule domptant Acheloüs sous

la forme d'un taureau. Le combat de ce demi-dieu avec l'Amasone Hyppolite, est exprimé sur une Médaille de Macrin. Le combat du sanglier d'Erymanthe, sur une d'Heliogabale & les legendes de toutes ces Médailles sont au nom des Heracliens. Quand Cotta eut pris la ville d'Heraclée, il y trouva dans le Marché une statuë d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les Heracliens avoient fait frapper des Médailles avec des épis & des cornes d'abondance; & pour exprimer la bonté des plantes medecinales que produisoient les environs de leur ville, on avoit representé sur une Médaille de Diadumene, un Esculape appuyé sur un bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

Il ne nous reste aucune Médaille, que je sçache, des Roys, ou plutost des Tyrans de cette ville. L'extrait que Photius nous a conservé de Memnon, nous doit consoler de la perte de l'histoire que Nymphis d'Heraclée avoit faite de sa patrie. Non seulement cet auteur se rendit illustre par ses écrits, mais encore par cette Ambassade fameuse où il obligea les Galates à se retirer, dans le temps qu'ils mettoient tout à feu & à sang dans la campagne d'Heraclée.

Cette ville ne fut pas seulement libre dans les premiers temps, mais recommandable par ses Colonies. Clearque un de ses citoyens, qui pendant son exil avoit etudié à Athenes la Philosophie de Platon, y fut rappellé pour appaiser le peuple qui demandoit de nouvelles Loix & une nouvelle repartition des terres; le Senat s'y opposoit puissamment, mais Clearque qui n'avoit pas l'esprit Platonicien se

rendit maître des affaires, à la faveur du peuple; il commit mille cruautez dans la ville, & Diodore de Sicile assûre qu'il avoit pris pour modele dans l'art de regner, Denys de Syracuse. Theopompe, fameux historien de Scio, rapporte que les citoyens d'Heraclée n'osoient aller faire leur cour à Clearque, qu'ils n'eussent auparavant déjeuné avec de l'herbe de la Rhüe, bien informez qu'il leur feroit présenter un verre de Cigüe pour les envoyer moins cruellement en l'autre monde.

Clearque fut tué la douziéme année de son regne, pendant les Bachanales que l'on celébroit dans la ville. Diodore assûre que son fils Timothée fut éleû en sa place & qu'il regna 15 ans; mais Justin fait succeder à Clearque son frere Satyrus. Suidas même assûre que Clearque ne fut pas le premier tyran d'Heraclée; puisqu'il vit en songe Evopius autre tyran de sa patrie; & Memnon, à qui il faut s'en rapporter, puisqu'il avoit employé douze livres de son Histoire pour y traiter celle d'Heraclée, est du sentiment de Justinien. Memnon, pour marquer le caractere de Satyrus, dit qu'il ne surpassoit pas seulement son frere en cruauté; mais encore tous les autres tyrans qui étoient au monde. Attaqué d'un cancer qui lui devora tout le bas ventre jusqu'aux entrailles, après avoir souffert autant qu'il le meritoit, il se déchargea du soin des affaires sur Timothée son neveu la 65. année de son âge, & la septiéme de son regne.

Timothée répondit parfaitement à son nom, & fut un Prince accompli dans la paix & dans la guerre, aussi merita-t-il le nom de *Bienfaiteur*, & de *Sauveur de sa patrie*. Avant sa mort

il associa au Gouvernement son frere Denys, lequel profitant de la retraite des Perses qu'Alexandre venoit de battre à la bataille du Granique, étendit assez loin les limites du Royaume d'Heraclée. Après la mort d'Alexandre & de Perdiccas, Denys épousa Amastris fille d'Oxathre frere de Darius, & cousine de cette belle Statira qui avoit merité d'avoir Alexandre pour mari. Alexandre même avoit pris soin, avant que de mourir de marier Amastris à Craterus l'un de ses Favoris, lequel ensuite devenu amoureux de Philas fille d'Antipater, ne trouva pas mauvais qu'Amastris, ou *Amestris* selon Diodore de Sicile, épousât Denys. Ce Prince étoit un honnête homme qui quitta le nom de tyran pour prendre celui de Roy, qu'il soutint avec beaucoup de grandeur; & c'est sans doute de ce Roy dont parle Strabon, lorsqu'il assûre qu'il y eut des Tyrans & des Roys d'Heraclée. Le Roy Denys devint si gros & si gras parmi tant de félicitez, qu'il tomba dans une espece de léthargie, dont on avoit même de la peine à le faire revenir, en lui enfonçant des aiguilles bien avant dans les chairs. Nymphis attribuoit cette maladie à Clearque, fils du premier tyran d'Heraclée, il assûroit que ce Prince s'étoit fait enfermer dans une boëte, d'où il ne montroit que la teste pour donner ses audiances. On en croira ce qu'on voudra; le bon Roy Denys, avec tout cet embonpoint, ne laissa pas d'avoir d'Amastris trois enfans, Clearque, Oxathre, & une fille de même nom. Il laissa la tutele de ses enfans, & l'administration du Royaume à sa femme, & mourut âgé de 55. ans, après en avoir regné 30. & merité le nom de Prince *tres benin.* Antigonus un des successeurs d'Alexandre, prit

soin de la tutele des enfans de Denys & des affaires d'Heraclée. Mais Lysimachus ayant épousé Amastris, fut le maître de la ville, long-temps même après avoir abandonné cette Princesse; car s'étant retiré à Sardes il épousa Arsinoë fille de Ptolemée Philadelphe.

Cependant Clearque II. du nom monta sur le trône d'Heraclée avec son frere Oxathre: mais ces Princes se rendirent odieux par l'horrible assassinat de leur mere qu'ils firent étouffer dans un vaisseau où elle s'étoit embarquée pour aller apparemment d'Heraclée à Amastris, ville qu'elle venoit de fonder, & de nommer de son nom. Lysimachus qui regnoit alors en Macedoine, outré d'une action si noire, par un juste retour de tendresse pour Amastris sa premiere femme, vint à Heraclée & fit mourir les deux Princes parricides, ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent regné pendant 17. ans, comme le veut Diodore de Sicile, qui appelle *Zathras* le plus jeune, au lieu d'*Oxathre*. Lysimachus, suivant Memnon, remit la ville dans sa pleine liberté, mais elle n'en joüit pas long temps, car Arsinoë qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de ce Prince, en ayant obtenu la possession, en donna le gouvernement à Heraclite qui en fut le septiéme tyran.

Les Heracliens après la mort de Lysimachus, voulans secoüer le joug de la tyrannie, sous lequel ils avoient gémi pendant 75. ans, proposérent à Heraclite de se retirer avec ses richesses; mais le tyran en fut si irrité, qu'il se mit en devoir de faire punir les principaux de la ville; il ne fut pas néanmoins le plus fort, on le mit aux fers, on démolit les murailles de la citadelle

jusques

jusques aux fondemens ; & après avoir envoyé une Ambassade à Seleucus, autre successeur d'Alexandre, on proclama Phocrite administrateur de la ville ; Seleucus ayant reçû fort mal leurs Ambassadeurs, ils firent une ligue avec Mithridate Roy du Pont, avec les Bizantins, & avec ceux de Chalcedoine ; & ils reçûrent même tous les exilez de leur ville.

La Republique d'Heraclée se soûtint avec honneur, jusqu'au temps que les Romains se rendirent formidables en Asie. Pour s'assûrer du Senat, cette Republique députa à Paul Emile & aux deux Scipions ; il ne tint pas même aux Heracliens qu'Antiochus ne fist sa paix avec les Romains. Enfin l'intelligence fut si bien établie entre Rome & Heraclée, que ces deux villes firent entre elles une ligue offensive & deffensive, dont on écrivit les conditions sur des tables de cuivre à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, & à Heraclée dans celui de ce même Dieu. Cependant Heraclée fut assiegée vigoureusement par Prusias Roy de Bithynie, qui l'auroit emportée sans un coup de pierre qui lui cassa la cuisse, ce qui l'obligea de se retirer dans le temps qu'il alloit monter à l'escalade. Après cela les Galates inquietérent fort cette ville, mais ils furent obligez de se retirer. Malgré son alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit de son interêt de garder la neutralité pendant la guerre que les Romains firent à Mithridate sous le commandement de Murena. Epouvantée d'un côté de leur formidable puissance, & allarmée du voisinage du Roy du Pont, Heraclée refusa d'abord l'entrée de son Port à l'armée de ce Prince, & ne lui fournit que des munitions de bouche. En-

ſuite à la perſuaſion d'Archelaus Général de la flote, les Heracliens lui donnérent cinq galeres, & coupérent la gorge ſi ſecrettement aux Romains qui ſe trouvérent dans leur ville pour exiger le tribut, qu'on ne pût jamais avoir aucun indice de leur mort. Enfin Mithridate lui-même fut reçû dans la place par le moyen de Lamachus ſon ancien ami qu'il gagna à force d'argent.

Ce Prince y laiſſa Cannacorix avec quatre mille hommes de garniſon ; mais Lucullus après avoir battu Mithridate fit aſſiéger la ville par Cotta, qui l'ayant priſe par trahiſon & entiérement pillée, la réduiſit en cendres: Il reçût le ſurnom de *Pontique* à Rome ; mais les richeſſes immenſes qu'il avoit emportées d'Heraclée, lui attirérent de cruelles affaires. Il fut accuſé en plein Senat par un des plus illuſtres Citoyens, qui dépeignit avec des couleurs ſi vives l'incendie d'une puiſſante ville, laquelle n'avoit manqué à l'alliance des Romains que par la fraude de ſes Magiſtrats, & par la fourberie de ſes ennemis, qu'un Senateur ne pût s'empécher de dire à Cotta, *nous t'avions ordonné de prendre Heraclée, mais non pas de la détruire.* On renvoya par ordre du Senat tous les captifs, & les habitans furent rétablis dans la poſſeſſion de leurs biens. On leur permit l'uſage de leur Port & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit long-temps, quoi qu'inutilement, ſa cour à Jules Ceſar pour obtenir la premiere liberté de ſes Citoyens. Ce fut apparemment dans ce temps-là que les Romains y envoyérent la Colonie dont parle Strabon, & dont une partie fut reçûë dans la ville & l'autre dans la campagne. Avant la bataille d'Actium M. Antoine donna ce quartier

d'Heraclée à Adiatorix fils de Domneccelius Roy des Galates, & celui-ci par la permission, à ce qu'il dit, d'Antoine, fit couper la gorge aux Romains qui s'y trouvérent; mais après la défaite de ce Général il servit de triomphe, & fut mis à mort avec son fils. Après cette expédition, Heraclée fut du département de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette ville fut incorporée dans l'Empire Romain sous lequel elle fleurissoit encore, comme il paroît par le reste de l'inscription de Trajan, dont on a parlé plus haut.

Heraclée passa ensuite dans l'Empire des Grecs, & c'est dans la décadence de cet Empire qu'on lui donna le nom de *Penderachi*, lequel suivant la prononciation des Grecs, semble un nom corrompu d'*Heraclée du Pont*. Elle fut possedée per les Empereurs de Trebisonde après que les François eurent occupé l'Empire de Constantinople; mais Theodore Lascaris l'enleva à David Comnene Empereur de Trebisonde. Les Genois se saisirent de Penderachi dans leurs conquêtes d'Orient, & la gardérent jusques à ce que Mahomet II. le plus grand Capitaine de son temps, les en chassa. Depuis ce temps-là elle est restée aux Turcs; ils l'appellent *Eregri* qui paroît tenir encore quelque chose d'Heraclée. Presentement on n'y connoît ni Tyrans, ni Romains, ni Genois. Un seul Cadi y exerce la Justice, un Vaivode y exige la taille & la capitation des Grecs; les Turcs y payent seulement les droits du Prince; trop heureux de fumer tranquillement parmi ces belles mazures, sans savoir ni s'embarrasser de ce qui s'y est passé autrefois.

Nous ne fûmes pas aussi long-temps dans Pen-

derachi qu'il m'en auroit fallu pour pouvoir en débroüiller l'histoire, car nous ne fîmes qu'y coucher ; & nous en partîmes le 2. May par un beau temps qui nous laissa faire 80. milles tout à nôtre aise. Nous entrâmes sur les quatre heures après midi dans la riviere de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conservé le nom; mais les Turcs l'appellent *Dolap*. La riviere n'est pas bien grande, quoique ce fut une de celles que les Dix milles apprehendoient de passer. Strabon & Arrien assûrent qu'elle séparoit la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier autheur revenoit au monde, il la trouveroit aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies fleuries qui lui avoient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance auroit mieux fait de les faire passer au travers de la campagne d'Amastris, que par le milieu de la ville ; aussi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adoroit sur ses bords. Les Citoyens d'Amastris l'avoient representée sur une Médaille de M. Aurele ; le fleuve a le visage d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des roches d'où sortent ses eaux. Pline n'a pas bien connu la disposition de ces côtes, car il a placé la riviere de Partheni bien loin au delà d'Amastris, & même plus loin que *Stephane* dont nous parlerons dans la suite. Cependant nous découvrîmes Amastris le lendemain 3. May sur les 9. heures du matin, & nous nous retirâmes ce jour là dans la riviere de *Sita*, après avoir fait 70. milles, moitié à la voile & moitié à la rame.

Amastris, qu'on *appelle* aujourd'hui *Amastro*, & non pas *Famastro*, comme l'on voit dans nos

Cartes, est un méchant village bâti sur les ruines de l'ancienne ville d'Amastris, par la Reine dont on vient de parler, laquelle y réünit quatre villages, *Sesame*, *Cytore*, *Cromna* & *Tios*; mais les habitans de Tios quittérent peu de temps après cette societé; & Sesame qui étoit comme la citadelle de la ville, prit proprement le nom d'Amastris. Il faut lire Arrien pour bien entendre Strabon; car Arrien comptant 90. stades, de la riviere Parthenius à Amastris; 60. stades d'Amastris à Erythine; autant de là à Cromna, & de Cromna à Cytore, où il y avoit un Port, 90. stades; on ne peut conclure autre chose, si ce n'est que la Reine Amastris pour peupler sa nouvelle ville y fit venir des habitans de tous ces villages. Memnon d'ailleurs le déclare en termes exprès, & assûre que ce changement arriva après la retraite d'Amastris, indignée de ce que Lysimachus son mari venoit d'épouser Arsinoë à Sardes. Or puisque, selon Strabon, la citadelle qui s'appelloit auparavant Sesame, prit le nom d'Amastris, il est hors de doute que l'ancienne ville de Sesame, dont a fait mention Estienne de Byzance, où il dit que Phinée fixa sa premiere demeure, étoit située où est presentement Amastro. Pline convient qu'autrefois Amastris s'appelloit *Sesame*, & que le mont Cytore si fameux par ses boüis, dont toutes les côtes de la mer Noire sont couvertes, étoit éloignée de Tios de 63. milles. Cytore fut un Port dépendant de Sinope, mais Amastris suivit la fortune d'Heraclée. La situation d'Amastris est avantageuse, car elle se trouve sur l'Isthme d'une presqu'Isle, dont les deux échancrures forment autant de Ports; du temps d'Arrien il y en avoit un fort bon pour les vaisseaux de guerre,

tous les deux sont remplis de sable aujourd'hui. Cet auteur traite Amastris de ville Grecque, à cause que sa fondatrice, quoique Persienne, étoit Reine d'Heraclée, & qu'elle avoit commencé par une colonie de Grecs. La bonté des Ports d'Amastris avoit donné lieu au Senat & au peuple de cette ville de faire frapper quelques Médailles; on en trouve aux têtes de Nerva, de M. Aurele, de la jeune Faustine, de Lucius Verus, dont les revers répresentent une fortune debout, laquelle tient de la main droite un timon, & de la gauche une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin Pie qui est chez le Roy, où ce Dieu marin tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche un Trident. Il est assez surprenant qu'il se voye tant de Médailles d'une ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Histoire; on y en avoit frappé, pour ainsi dire, pour toutes les Divinitez. La Diane d'Ephese n'y avoit pas été oubliée. Il y a chez le Roy une Médaille de Domitia femme de Domitien, sur le revers de laquelle cette Diane est répresentée. On voit des Médailles d'Amastris à la teste d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la Mere des Dieux, de Mercure, de Castor & de Pollux. On en voit même une à la teste de M. Aurele, & au revers d'Homere, comme si la ville d'Amastris avoit voulu se glorifier de la naissance de ce grand homme. Il n'y a pas de plus belle Médaille de cette ville que celle qui est chez le Roy, à la teste de Julia Mæsa, le revers répresente Bacchus tout debout vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite; Jupiter est à gauche debout aussi mais avec des attributs bien differens, car il a

une pique à la droite, & la foudre à la gauche. La Médaille de M. Aurele marque bien que cette ville devoit avoir eû des avantages considérables sur ses voisins, puisqu'elle a pour revers une femme avec des trophées à sa gauche. Celles de Faustine la jeune & de Gordien Pie sont remarquables par leurs revers, sur lesquels il y a une Victoire qui de la main droite tient une couronne & une palme de la gauche. Celle de Lucius Verus n'est pas moins estimable : c'est une Vctoire aîlée avec les mêmes attributs. Le Roy en a une belle à la teste du même Empereur ; Mars tout nud est sur le revers le casque en teste, dans l'attitude d'un homme qui marche la pique à la main droite, & un bouclier à la gauche. Par rapport à la Medecine, je sçai bon gré aux citoyens d'Amastris d'avoir frappé plusieurs Médailles en son hõneur: on voit beaucoup d'Esculapes d'Amastris avec des bâtons, autour desquels un serpent est tortillé. La Déesse *Salus* est représentée sur quelques autres où les serpens ne sont pas oubliez ; la pluspart des testes sont d'Adrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Faustine la jeune.

On ne voit aucune Médaille de la fondatrice Amastris qui fut suffoquée sur mer par ordre de ses freres. Après sa mort Lysimachus donna les villes d'Amastris, d'Heraclée & de Tios à sa femme Arsinoë, qui les remit à Hercule 7e. tyran ou Roy d'Heraclée Son regne ne fut pas long, car Lysimachus étant mort quelque temps après, Heraclée & Amastris secoüérent le joug. Amastris même fut démembrée du Royaume des Heracliens ; & lorsque Antiochus fils de Seleucus déclara la guerre à Nicomede Roy de Bithynie, ce même Nicomede qui avoit besoin du secours des Heracliens, ne pût jamais les faire rentrer dans

la possession d'Amastris, parce qu'elle étoit occupée par Eumene qui aima mieux en faire présent à Ariobarzane fils Mithridate, que de la rendre à ceux d'Heraclée.

Après la prise d'Heraclée par Cotta, Triarius par l'ordre de ce General se saisit d'Amastris où Cannacorix s'étoit retiré ; & depuis ce temps là cette ville resta sous la domination des Romains & de leurs Empereurs, jusques à l'établissement des Empereurs Grecs. Elle fut de l'Empire de Trebisonde fondé par les Comnenes, après que les François se furent établis à Constantinople : mais Theodore Lascaris ayant défait Iathine Sultan d'Iconium, prit Amastris en 1210. avec Heraclée, & quelques autres places. Amastris étoit en la puissance des Genois lorsque Mahomet II. prit Constantinople & Pera. Ils jugérent à propos de lui déclarer la guerre sur le refus qu'il fit de leur rendre Pera. Mahomet alla en personne à Amastris avec une nombreuse artillerie, laquelle fit une si forte impression, non sur les murailles de la ville, mais sur l'esprit des habitans, qu'ils lui en ouvrirent les portes. Il n'y laissa que la troisiéme partie des habitans, & fit transporter le reste à Constantinople.

Nous laisserons la ville d'Amastro entre les mains des Turcs, & poursuivrons nôtre route. Le 4. May nous quittâmes la riviere de *Sita* que je ne trouve ni dans les Cartes ni dans les Auteurs : nous n'allâmes qu'à 30. milles au delà, & la tramontane nous obligea de camper sur une méchante plage où nous eûmes de la peine à nous mettre à l'abri du vent. Le 5. May nous doublâmes le Cap *Pisello*, que les anciens ont connu sous le nom de *Carambis*, & qu'ils ont opposé

au front de Belier de la Cherfoneſe Taurique, que l'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* ou *Crimée.* Les anciens, comme remarque Strabon, ont comparé la mer Noire à un arc bandé, dont la corde eſt repreſentée par la côte meridionale, laquelle ſeroit preſque en ligne droite ſans le Cap Piſello.

Ce jour là 5. May nous ne fîmes que 50. milles, & campâmes ſur le bord de la mer à *Abono* où il n'y a que de méchantes caſernes deſtinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaiſſeaux & pour les galeres du Grand Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de la mer Noire fourniſſent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arſenaux, les magazins & les ports de cet Empereur. Comme elles ſont couvertes de foreſts & de villages, les habitans ſont obligez de couper des bois pour la marine, & de les ſcier. Quelques-uns travaillent aux cloux, les autres aux voiles, aux cordes & agretz neceſſaires. On met des Janiſſaires qui ont inſpection ſur ces ouvriers, & il y a des Commiſſaires pour lever les equipages. C'eſt de là que les Sultans ont tiré leurs plus puiſſantes flotes dans le temps de leurs conquêtes, & rien ne ſeroit plus aiſé que de rétablir leur marine. Le pays eſt excellent, il abonde en vivres, comme bled, ris, viande, beurre, fromages ; & les gens y vivent tres ſobrement.

Il ſemble qu'*Abono* ſoit le reſte du nom d'une ancienne ville appellée *Les murs d'Abonos*. Si j'écrivois à quelque homme de lettre condamné depuis long-temps à feuilletter des vieux livres, je me ferois beaucoup valoir ſur cette prétenduë dé-

couverte ; mais comme j'ay l'honneur d'écrire à un Ministre qui connoît la juste valeur des choses, à peine osai-je proposer cette conjecture. Quoiqu'il en soit, ces murs d'Abono n'ont jamais été qu'un méchant village dont Strabon, Arrien, Ptolemée & Estienne de Byzance nous ont conservé le nom.

Je fais bien plus de cas d'une espece admirable de *Chamærhododendros* à fleur jaune que nous y découvrîmes ; non seulement elle peut servir, de même qu'une autre belle espece de ce genre à fleur purpurine que nous avions veüe aux delà de Penderachi, à éclaircir un endroit de Pline ; mais encore à rendre raison de cette cruelle avanture arrivée aux Dix milles, qui après la défaite du jeune Cyrus se retirerent dans leur pays par les côtes dela mer Noire. J'aurai l'honneur, Mgr, de vous envoyer les descriptions de ces deux plantes, lorsque nous en aurons veû les fruits bien formez.

Nous partîmes d'Abono le 16. May dans le dessein d'aller à *Sinope* ; mais la pluye nous obligea de rester à moitie chemin & de camper le long de la plage à 40. milles de cette ville. On voit d'assez beaux villages sur la côte, à l'entrée des bois qui sont d'une beauté surprenante. *Stephanio* n'est pas un des moindres ; ce nom a tant de rapport avec celui de *Stephane* qui se trouve dans Pline, dans Arrien, dans Marcien d'Heraclée & dans Estienne de Byzance, qu'on ne peut guere douter qu'il n'en soit dérivé, & que par conséquent l'ancienne ville ne fust proche de ce village.

La mer fut si grosse le lendemain 17. May,

que nous fûmes obligez de débarquer à une anse a huit milles de Sinope, où nous allâmes le même jour à pied en herborisant ; nous y séjournâmes pendant deux jours.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



LETTRE XVII.

A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.



MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION des côtes de la mer Noire, depuis Sinope juſques à Trebiſonde.

Il ſeroit à ſouhaiter que parmi tant de Reglemens qui ont été faits en France pour l'avancement des Sciences & des beaux Arts, il y en eût quelqu'un qui regardât préciſément la perfection de la Geographie : car les fautes que font les Geographes ſont tres eſſentielles, & elles ſont cauſe que tres ſouvent les voyageurs, les Pilotes, & même quelquefois les Officiers Generaux prennent de fauſſes meſures. Je voudrois qu'on exigeaſt des Geographes quelques marques de leur capacité, avant que de leur permettre de publier des Cartes ; & qu'ils fuſſent obligez de voyager eux-mêmes pendant un certain temps, puiſqu'ils veulent guider les autres dans leurs voyages.

Je ne trouve rien de ſi difficile que de faire une Carte Geographique qui ſoit exacte. Il faudroit pour cela parcourir les lieux dont on veut donner le plan, en prendre les meſures avec de bons inſtrumens, & faire les obſervations neceſſaires par rapport au ciel. Nos plus fameux Geographes travaillent le plus ſouvent à veüe de pays, ſans connoître les endroits qu'ils veulent repreſenter ; ils copient les Cartes qui ont déja paru, ils s'en rap-

SINOPE.

Veüe de Sinope sur les Côtes de la Mer Noire

portent à des relations imparfaites, & ils se croyent fort habiles quand ils ont fait graver sur les marges de leurs ouvrages quelques ornemens particuliers, qui le plus souvent n'ont aucun rapport avec les pays dont ils font la description. Les Cartes marines sont plus exactes que les autres, parce que les frequens naufrages ont enfin fait sentir la necessité qu'il y a de connoître les côtes; neanmoins les contours de ces côtes sont ordinairement mal dessinez. Enfin si l'on a des connoissances certaines par rapport à la Geographie, comme il n'en faut pas douter, on en a l'obligation aux Astronomes qui, par des observations réiterées, ont déterminé la position d'une infinité de lieux. Que ne doit-on pas aux découvertes de Galilée & de ceux qui ont suivi ses veües? Non seulement Mr Cassini merite le nom du plus grand Astronome de ce siécle, mais encore celui du plus grand Geographe qui ait paru. Si nous avons d'excellentes Cartes de Mrs de Lisle, c'est parce qu'ils sont habiles Cosmographes, & qu'ils sont en commerce avec les plus sçavans Astronomes, & avec les plus habiles voyageurs. Combien voit-on de Geographes en France, en Hollande, & en Italie où se font la pluspart des Cartes nouvelles, soit de terre, soit de mer; combien, dis-je, voit-on de Geographes s'appliquer à l'Astronomie? La pluspart bâtissent des Royaumes, des Provinces, des Mappemondes auprés de leur feu, la regle & le compas à la main, sans être jamais sortis de leur ville, ou sans avoir consulté ceux qui ont été sur les lieux.

C'est la position de *Sinope* qui m'a mis de mauvaise humeur contre nos Geographes. Elle est si bien marquée dans Polybe & dans Strabon, qu'il

n'est pas permis d'ignorer que cette ville occupe l'Isthme d'une presqu'isle d'environ six milles de circuit, terminée par un Cap considérable. Cependant Sinope est réprefentée dans nos Cartes sur une plage toute découverte, sans qu'on y remarque aucun Port, quoiqu'elle en ait deux fort bons & bien décrits par Strabon. Une situation si avantageuse invita sans doute les Milesiens à y bâtir une place, ou au moins à y envoyer une colonie; car Autolicus, un des Argonautes, passoit pour en être le fondateur. Plutarque & le Scholiaste d'Appollonius le Rhodien, remontent plus loin pour trouver l'origine de cette ville, mais on ne s'interesse plus pour ces sortes de recherches. Les habitans de Sinope entreprirent de fortifier toutes les avenuës de leur Cap pour s'opposer aux entreprises de ce Mithridate qui, suivant Polybe, descendoit d'un des sept Perses qui firent mourir les Mages, & qui gouvernoit le pays que Darius avoit donné pour récompense à ses ancêtres sur la côte du Pont Euxin: c'étoit peut-être le même Mithridate fondateur du Royaume du Pont?

Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le grand Mithridate Eupator fils de Mithridate Evergete. Eupator naquit à Sinope, il y fut elevé, il l'honnora de ses bienfaits, la fortifia & la mit en état de résister à Murena General de l'armée Romaine, après que Sylla se fut retiré d'Asie: Enfin Mithridate fit Sinope la capitale de ses Etats, & Pompée voulut qu'il y fust enterré. Pharnace fut le premier qui priva cette ville de sa liberté. Ce Pharnace ne fut pas le fils du grand Mithridate, mais son ayeul; car suivant la généalogie des Roys du Pont, dressée par Tollius, il y eût un Pharnace qui fut pere de Mithridate Evergete,

Lucullus joignit Sinope aux conquêtes des Romains, en délivrant cette place du joug des Ciliciens, qui s'en étoient emparez, ſous pretexte de la conſerver à Mithridate. Les Ciliciens, aux approches des troupes Romaines, mirent le feu à la ville & ſe ſauvérent pendant la nuit : mais Lucullus, que les veritables citoyens regardoient comme leur liberateur, entra dans Sinope & fit mourir huit mille Ciliciens qui n'avoient pas fait la même diligence que les autres. Il rétablit les habitans dans la poſſeſſion de leurs biens, & leur rendit toutes ſortes de bons offices; frappé de ce qu'il avoit veû en ſonge le fondateur de leur ville le jour qu'il y fit ſon entrée. Les Romains y envoyérent une Colonie, laquelle occupa une partie de la ville & de la campagne. Cette campagne eſt encore aujourd'hui telle que Strabon l'a dépeinte, c'eſt à dire, que le terrein qui eſt entre la ville & le Cap eſt rempli de jardins & de champs. Appien rapporte la priſe de Sinope d'une autre maniére, neanmoins il convient du ſonge & de la clemence de Lucullus. Ce General, ſelon Plutarque, en pourſuivant les fuyards, trouva ſur le bord de la mer la ſtatuë de ce même Autolycus, laquelle ils n'avoient pas eû le temps d'embarquer, & la fit enlever. C'étoit un bel ouvrage auquel on rendoit des honneurs divins & qui, ſuivant la croyance des peuples, rendoit des Oracles.

Il y a apparence que l'on frappa dans ce temps-là à Sinope la Médaille que j'en ay apporté, ou du moins que c'eſt à l'occaſion de Lucullus qu'elle y fut frappée. D'un côté c'eſt une teſte nuë à la Romaine, laquelle me paroit celle de ce General; au revers c'eſt une corne d'abondance qui

marque les richesses que les Ports de Sinope y attiroient. Elle est placée entre les deux bonnets de Castor & de Pollux ; & ces bonnets qui sont surmontez d'autant d'étoiles, nous apprennent que ces enfans de Jupiter & de Leda favorisoient la navigation des Sinopiens. Les Colonies qu'ils avoient fondées marquent que leur puissance sur mer s'étendoit bien loin ; mais il n'y a rien de plus glorieux pour cette ville, que le secours qu'elle donna au reste de l'armée des Dix mille Lacedemoniens, dont la retraite fait un des plus beaux morceaux de l'Histoire grecque.

Les Sinopiens affectérent même, sous les Empereurs Romains, de conserver à leur ville le nom de Colonie Romaine. Patin nous a donné le type de deux Médailles dont les legendes en font mention, l'une est à la teste de Caracalla, & l'autre à celle de Geta : celle-ci a pour revers un poisson, & me fait souvenir du grand commerce de poisson qu'on fait encore aujourd'hui en cette ville. Hormis les cables & les cordes que l'on y charge pour Constantinople, on n'y trafique qu'en salines & en huile de poisson. Les principales salines sont les Maquereaux & les Pelamides ou jeunes Thons. Les huiles se tirent des Dauphins & des veaux de mer. A l'égard de la Médaille de Caracalla, elle réprefente Pluton à demi couché sur un lit ; sa teste est chargée d'un boisseau, une aigle s'appuie sur le poing de sa main gauche, & il tient de la droite une haste pure, c'est à dire une lance sans fer. Tacite après avoir parlé des prétendus miracles de Vespasien qui avoit rendu la veüe à un aveugle & fait marcher un estropié dans la ville d'Alexandrie, raconte de quelle maniére la statuë de Pluton, ou du Jupiter de Sinope, fut transportée à Alexandrie

Alexandrie par ordre de Ptolemée premier Roy d'Egypte. Ce Prince envoya une celebre Ambassade au Roy de Sinope, appellé Scydrothemis, lequel gagné par des présens d'un grand prix, après avoir amusé les députez pendant trois ans, sous divers prétextes, permit enfin que le Dieu partît ; mais ce ne fut pas sans miracle. Pour satisfaire apparemment le peuple qui envioit un si grand bonheur à l'Egypte, & qui apprehendoit les suites fâcheuses du départ de cette divinité ; on fit courir le bruit que le Temple étoit tombé, & que la statuë étoit venuë s'embarquer d'elle-même & de son bon gré. Que ne dit-on pas quand on veut parler miracle ? Le bruit se répandit qu'elle avoit passé dans trois jours de Sinope à Alexandrie. On lui dressa dans cette ville un Temple magnifique, dans le même endroit où il y en avoit eû autrefois un consacré à Serapis & à Isis ; le nom même de Serapis lui en resta peut-estre pour cette raison ; car Eustathe remarque que le Dieu Serapis des Egyptiens est le même que le Jupiter de Sinope.

Pharnace par sa révolte ayant obligé le grand Mithridate son pere à se tuer, feignit d'être ami des Romains, & se contenta du Bosphore Cimmerien que Pompée lui accorda : mais quelque temps après se flattant de pouvoir recouvrer les autres Royaumes de son pere, pendant que ce même Pompée & Jules Cesar avoient mis en combustion tout l'Empire Romain ; il leva le masque & prit plusieurs villes des côtes du Pont-Euxin ; Sinope ne fut pas des dernieres. Il fut battu ensuite par Cesar & obligé de rendre Sinope à Domitius Calvinus qui eut ordre du Ge-

neral de continuer la guerre contre Pharnace. On ne sçait pas si la ville fut maltraitée alors, mais il est certain que les murailles en étoient encore belles du temps de Strabon qui vivoit sous Auguste ; celles d'aujourd'hui ont été bâties sous les derniers Empereurs Grecs. Les murailles sont à double rempart, deffenduës par des tours la plûspart triangulaires & pentagones, qui ne présentent qu'un angle. La ville est commandée du côté de terre, & il faudroit deux armées navales pour l'assiéger par mer. Le Château est fort négligé aujourd'hui. Il y a peu de Janissaires dans la ville, & l'on n'y souffre aucuns Juifs. Les Turcs qui se méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand fauxbourg sans deffence. Nous ne trouvâmes aucune inscription ni dans la ville ni aux environs, mais en récompense, outre les morceaux de colomnes de marbre qui sont enclavez dans les murailles, on en voit une prodigieuse quantité dans le cimetiere des Turcs, parmi plusieurs chapiteaux, bases & piédestaux de même espece : ce sont les restes des débris de ce magnifique Gymnase, du Marché & des Portiques dont Strabon fait mention, sans parler des anciens Temples de la ville. Le Pacha campa avec toute sa Maison au pied des murailles, entre la ville & le fauxbourg. Pour nous qui étions regardez comme des profanes, quoiqu'on nous traitât chez le Pacha le plus honnêtement du monde, nous logeames dans le fauxbourg chez un Grec qui vendoit de fort bon vin de treille, car on n'y voit point de vignes basses. Les eaux y sont excellentes, & l'on y cultive des Oliviers d'une grandeur assez raisonnable : mais quelque belle que soit cette campagne, elle ne produit que des

plantes assez communes, si l'on en excepte une espece d'Absinthe qui naît dans le sable le long de la marine, & qui suivant les apparences doit être *l'Absinthe Pontique* des anciens, laquelle je crois n'avoir été connüe d'aucun auteur moderne. Peut-être qu'elle est plus commune vers les embouchûres du Danube, car Ovide assûre que les champs n'y produisent rien de plus ordinaire que l'absinthe. Peut-être aussi qu'il parle en poëte, & qu'il ne se sert du mot d'*Absinthe*, que pour mieux faire sentir les amertumes de son exil.

La plante dont nous parlons est un soûs-arbrisseau de la hauteur de deux pieds, dur, touffu, & branchu dés le bas où il est gros comme le petit doit & roussâtre. Le reste, de même que les branches, en est cotoneux & blanc. Toute la plante est garnie de feüilles de même couleur. assez molles, presque rondes, larges de deux pouces; mais découpées plus menu que cette espece que l'on cultive dans les jardins sous le nom de *la petite Absinthe*, ou de l'*Absinthe de Galien*. Des aisselles des feüilles de nôtre *Absinthe du Pont*, naissent des branches & des brins chargez de feüilles moins arrondies & découpées encore plus menu; les derniéres qui se trouvent vers l'extrémité des branches, lesquelles sont assez serrées les unes contre les autres, n'ont qu'environ demi pouce de long sur demi ligne de large,& sont ordinairement toutes simples ou n'ont au plus qu'une ou deux divisions. Les fleurs naissent en abondance tout le long des branches & des brins qui sont plus cotoneux & plus blancs que le reste de la plante. Chaque fleur est un bouton de deux lignes de long composé de feüilles tres menuës posées en écailles & couvertes d'un duvet

assez épais, lesquelles enveloppent sept ou huit fleurons d'un jaune pâle, tres menus, divisez en cinq pointes dans l'endroit où ils s'évasent ; ils laissent échaper une petite gaine plus foncée, au travers de laquelle déborde un filet verdâtre. Chaque fleuron porte sur un embryon de graine, qui ne meurit que dans l'arriere saison ; elle est tres-petite & brune. On cultive cette espece d'Absinthe dans le Jardin du Roy depuis plus de 20. ans ; & je ne sçai d'où elle y est venüe. Peut-être que quelque Missionnaire en a apporté la graine des côtes de la mer Noire. La racine de cette espece d'Absinthe est dure, ligneuse, roussâtre, divisée en fibres ondoyantes & cheveluës. Les feüilles & les fleurs sont d'une tres-grande amertume. Leur odeur est moins forte que celle de l'Absinthe commune qui se trouve naturellement dans les Alpes, & que l'on cultive dans tous les jardins de l'Europe.

Charatice Capitaine Mahometan surprit Sinope & la pilla, dans le dessein d'enlever les thresors que les Empereurs y avoient mis en dépost ; mais il fut obligé d'abandonner la place sans toucher aux richesses, sur l'ordre du Sultan son maître qui recherchoit l'amitié d'Alexis Comnene, & qui lui avoit envoyé un Ambassadeur. Le gouvernement de la ville fut donné à Constantin Dalastene parent de l'Empereur, & le plus grand Capitaine de ce temps-là. Lorsque les François & les Venitiens se rendirent maîtres de Constantinople, Sinope tomba sous la puissance des Comnenes, & fut une des principales villes de l'Empire de Trebisonde. Sinope devint dans la suite une Principauté indépendante de Trebisonde ; & ce fut apparemment quelque Sultan

qui en fit la conquête dans le temps qu'ils se répandirent dans l'Asie mineure, car Ducas rapporte que Mahomet II. étant à Angora en 1461. y fut salüé, & reçeut les presens d'Ismael Prince de Sinope, par les mains de son fils. Mahomet lui ordonna de faire savoir à son pere qu'il eût à lui remettre ses Etats ; le compliment étoit un peu dur, mais la flote Turque paroissant devant la ville, fit prendre à Ismael le parti d'obéir. Calcondyle assûre qu'il fit un échange de sa Principauté avec la ville de *Philippopolis* en Thrace, quoiqu'il y eût 400. pieces d'artillerie sur les remparts de Sinope. Par le même traité Mahomet acquit *Castamene* ville tres-forte, laquelle dépendoit de la même Principauté. Les Turcs qui reprochent aux Chrétiens de se faire entre eux de cruelles guerres, ne sont pas bien instruits de l'Histoire de leur Empire ; car les premiers Sultans n'ont pas fait difficulté de dépoüiller les premiers Mahometans dont les terres étoient, comme l'on dit, de leur bienséance. Tout le monde sçait qu'ils n'ont conquis l'Asie mineure que sur des Princes de leur religion qui s'étoient érigez en petits Souverains aux dépens des Grecs.

On ne sçauroit passer par Sinope sans se souvenir du fameux Philosophe Diogene le Cinique : ce Diogene dont Alexandre admiroit les bons mots en étoit natif. Vous sçavez, Mr, qu'Alexandre dit un jour à ses Courtisans, qu'il souhaiteroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexandre, & que ce fut à l'occasion d'une réponse de ce Philosophe ; car le Prince l'ayant honoré d'une de ses visites à Corinthe, lui demanda *s'il avoit besoin de quelque chose* : Diogene lui

répondit, *qu'il n'avoit besoin que de la chaleur du Soleil, & qu'il le supplioit de se ranger pour ne pas l'en priver.* On voit son Epitaphe sur un ancien marbre à Venise dans la cour de la maison d'Erizzo ; elle est au dessous de la figure d'un Chien qui est assis sur son derriere, & on peut la traduire ainsi.

Dem. *Parle donc Chien, de qui gardes-tu le tombeau avec tant de soin?* Rép. *Du Chien.* Dem. *Qui estoit donc cet homme que tu appelles Chien?* Rép. *C'étoit Diogene.* Dem. *D'où est-ce qu'il étoit?* Rép. *De Sinope, c'est lui qui vivoit autrefois dans un tonneau, & qui a presentement les Astres pour domicile.*

Au reste la terre de Sinope de laquelle Strabon, Dioscoride, Pline & Vitruve ont parlé, n'est pas verte, comme plusieurs personnes le croyent, s'imaginans que la couleur verte que l'on appelle *Sinople* en terme de Blazon, en a tiré son nom. La terre de Sinope est une espece de Bol plus ou moins foncé, que l'on trouvoit autrefois autour de cette ville, & que l'on y apportoit pour le distribuer. Ce qui marque que ce n'étoit autre chose que du Bol, c'est que les autheurs, que l'on vient de citer, assûrent qu'il étoit aussi beau que celui d'Espagne : tout le monde sçait qu'on trouve de très-beau Bol en plusieurs endroits de ce Royaume, où on l'appelle *Almagra* ; & ce Bol, suivant les apparences, est un *Safran de Mars* naturel. Il se peut faire neanmoins qu'il y ait quelque espece de terre verte dans la campagne de Sinope, car Calcondyle assûre qu'il y a d'excellent cuivre aux environs, & je crois que la terre verte que les anciens nommoient *Theodotion* n'étoit proprement

que du *vert de gris* naturel, tel qu'on le trouve dans les mines de cuivre. Les anciens estimoient la terre verte de Scio, mais on ne l'y connoît plus, ou du moins personne ne pût nous en apprendre des nouvelles.

Nous partîmes de Sinope le 10. May, & nous ne fimes que 18. milles, parce que le mauvais temps nous conduisit à *Carsa*, comme prononcent les gens du pays. Ce village est nommé *Carosa* dans nos Cartes, & ce nom approche encore plus de celui que lui avoient donné les anciens; car Arrien le nomme *Carousa* & assûre, avec raison, que c'est un méchant port à cent cinquante stades de Sinope, qui font justement 18. milles & demi. Il est surprenant que les mesures des anciens répondent quelquefois si correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11. May nous campâmes sur la plage de l'Isle que forment les branches du fleuve *Halys* à 30. milles de Carsa. Voici encore une beveüe de nos Geographes qui font venir ce fleuve du côté du Midi, au lieu qu'il coule du Levant. Ils ne sont excusables que sur ce qu'Herodote a fait la même faute; cependant il y a long-temps qu'Arrien l'a relevée, lui qui avoit été sur les lieux par ordre de l'Empereur Adrien. Strabon qui étoit de ce pays-là décrit parfaitement le cours de l'Halys. Ses sources, dit-il, sont dans la grande Cappadoce, d'où il coule vers le Couchant, & tire ensuite au Septentrion par la Galilée & par la Paphlagonie. Il a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe. En effet, tous ces quartiers-là sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins & dans les champs labourables; sa salûre tire

ſur l'amertume. Strabon qui ne négligeoit rien dans ſes deſcriptions, remarque avec raiſon que les côtes depuis Sinope juſques en Bithynie, ſont couvertes d'arbres dont le bois eſt propre a faire des navires ; que les campagnes ſont pleines d'Oliviers, & que les Menuiſiers de Sinope faiſoient de belles tables de bois d'Erable & de Noyer. Tout cela ſe pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu de tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'Erable & le Noyer à faire des Sophas, & à boiſer ou lambriſſer des appartemens : ainſi ce n'eſt pas contre ce quartier de la mer Noire qu'Ovide a déclamé avec tant de vehemence dans ſa troiſiéme Lettre écrite du Pont, à Rufin.

Le lendemain nous fimes ſeulement 20. milles, & le vent du Nord nous fit rélâcher, malgré nous, à l'embouchûre du *Caſalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le Caſalmac qui eſt la plus grande riviere de toute cette côte, a été connu autrefois ſous le nom d'*Iris*. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il paſſoit par Amaſia ſa patrie, & qu'il recevoit la riviere de Themiſcyre avant que de tomber dans le Pont-Euxin.

Nous laiſſâmes derriere nous ſur le bord de la mer un village bâti ſur les ruines d'*Amiſus* ancienne Colonie des Atheniens, ſuivant Arrien. Theopompe qui dans Strabon en attribuë la fondation aux Mileſiens, en convient auſſi ; & par là il nous apprend la raiſon pourquoi la ville fut appellée *Pirée*, qui étoit le nom d'un des Ports d'Athenes. La ville d'Amiſus fut libre pendant long-temps, & paroiſſoit même ſi jalouſe de ſa liberté, qu'il en étoit preſque toûjours fait mention ſur les Médailles. On en voit, à cette legen-

de, aux teſtes d'Ælius, d'Antonin Pie, de Caracalla, de Diadumene, de Maximin, de Tranquilline. Alexandre le Grand étant en Aſie rétablit la liberté d'Amiſus; le ſiege & la priſe de cette ville par Lucullus ſont décrits fort au long dans Plutarque. Ce Capitaine Romain ne jugeant pas à propos de la preſſer, y laiſſa Murena; mais il y revint après la déroute de Mithridate, & l'auroit emportée aiſément ſans l'Ingenieur Callimachus, qui après avoir bien fatigué les troupes Romaines, & ne pouvant plus ſe défendre, mit le feu à la Place. Lucullus avec toute ſon authorité, ne pût le faire éteindre, & témoigna d'abord le chagrin qu'il avoit d'être moins heureux en cette rencontre, que Sylla qui avoit garanti des flammes la ville d'Athenes. Le ciel néanmoins ſeconda ſes deſirs, & la pluye tomba aſſez à propos pour ſauver une partie d'Amiſus; Lucullus fit rétablir le reſte, & affecta de n'avoir pas moins de clemence pour les Citoyens, qu'Alexandre en avoit montré à l'égard des Atheniens: enfin Amiſus fut remiſe en ſa premiere liberté. A l'égard de la ville d'*Eupatoria* que Mithridate avoit fait bâtir ſous ſon nom tout auprès d'Amiſus, elle fut emportée par eſcalade & raſée pendant le ſiege d'Amiſus. On la releva dans la ſuite, & de ces deux villes on n'en fit qu'une ſeule, laquelle fut nommée *Pompeiopolis* ou *ville de Pompée*; mais elle ne joüit pas long-temps de ſa liberté, Pharnace fils de Mithridate l'aſſiégea pendant les guerres de Ceſar & de Pompée, & l'emporta après de ſi grandes difficultez, que pour s'en venger ſur les habitans, il les fit tous égorger avec la derniere cruauté. Ceſar étant devenu le maître du

monde, battit Pharnace, & l'obligea de se soumettre. Il crut dédommager, comme dit Dion Cassius, les Citoyens d'Amisus de tous les maux qu'ils avoient soufferts, en leur accordant cette liberté qui leur étoit si chere. M. Antoine, à ce qu'assûre Strabon, remit la ville à ses Roys; & par un retour assez bizarre, le Tyran Straton l'ayant fort mal traitée, Auguste après la bataille d'Actium lui accorda son ancienne liberté.

Ce fut peut-être à cette occasion que fut frappée cette belle Médaille qui est chez le Roy, à la teste d'Ælius Cesar. Le revers est une Justice debout tenant des balances à la main, car l'Epoque ΡΞΘ revient à celle d'Auguste. Des paysans qui travailloient à des cordes nous apporterent quelques Médailles assez communes, parmi lesquelles il s'en rencontra une de la ville d'Amisus qui me parut assez rare; d'un côté c'est la teste de Minerve, de l'autre c'est Persée qui vient de couper la tête à Meduse. Nous avons remarqué plus haut qu'Amisus étoit une Colonie d'Athenes; sans doute qu'on y réveroit encore cette Minerve, & comme elle avoit eû beaucoup de part à l'expedition de Persée, on avoit representé sur le revers une des plus grandes actions de ce Heros.

On ne sçauroit passer sur ces côtes, sans se souvenir que le Casalmac arrosoit une partie de cette belle plaine de *Themiscyre* où les fameuses Amazones ont eû leur petit Empire, s'il est permis de parler ainsi de ces femmes que l'on traite d'imaginaires; cependant Strabon qui les place dans ces quartiers-là, assûre que le Thermodon arrosoit le reste de leur pays. Cette ri-

viere rappelle agréablement l'idée de ces Heroïnes dont peut-être on a avancé bien des fables ; quoiqu'il en ſoit la vûë de cette côte ne laiſſa pas que de nous réjoüir. C'eſt un pays plat couvert de Bois & de Landes qui commencent depuis Sinope ; au lieu que de Sinope à Conſtantinople le pays eſt élevé en collines qui ſont d'une verdûre admirable.

Le 13. May nous campâmes encore ſur les côtes des Amazones, fort mal-contens de nos recherches, car nous n'y trouvâmes aucune plante rare ; & c'eſt à quoi nous faiſions plus d'attention, qu'à tout ce qu'on a dit de ces femmes illuſtres. Nôtre journée ne fut pas plus heureuſe le lendemain, car la pluye nous fit perdre tout nôtre temps. On voulut nous perſuader le 15. que nous avions fait 50. milles, mais nous les trouvâmes bien courts, & nous entrâmes de fort bonne heure dans la riviere de *Tetradi* que les Turcs appellent *Cherſanbadereſi*. Le lendemain nous nous retirâmes dans celle d'*Argyropotami*, en Turc *Chairguelu*, qui n'eſt qu'à 40. milles de Tetradi.

Nous eûmes une très-grande joye ce jour-là, & plus grande même que ſi nous euſſions rencontré des Amazones ; cependant ce n'étoit qu'une eſpece d'*Elephant* d'un pied & demi de haut dont toutes les hayes étoient remplies. C'eſt une plante qu'il faut placer ſous le genre d'*Elephant* avec Fabius Columna le plus exact de tous les Botaniſtes du ſiecle paſſé. La fleur de ce genre de plante reſſemble ſi fort, par ſa trompe, à la tête d'un Elephant, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'entrer dans la penſée de ce ſavant homme. Souffrez, Mgr, que je vous en envoye la de-

ſcription ; car l'eſpece d'Elephant qui vient ſur les côtes de la mer Noire, n'eſt pas préciſément celle que Columna a trouvée dans le Royaume de Naples.

D'une racine chevelüe, rouſſâtre & qui traſſe, s'élevent pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi ou deux, épaiſſes d'environ une ligne & demie, quarrées, vert pâle, parſemées de petits poils, creuſes d'un nœud à l'autre, relevées à leur naiſſance de quelques tubercules blanchâtres aſſez plats, ridez, charnus, longs de deux ou trois lignes & poſez preſque en maniére d'écailles. Les feüilles naiſſent deux à deux oppoſées en croix avec celles de deſſus & celles de deſſous, longues depuis un pouce juſques à deux, ſur 9. ou 10. lignes de largeur, traverſées par une côte accompagnée de nerfs aſſez gros, preſque paralleles entre eux, leſquels ſe courbent & ſe ſubdiviſent à meſure qu'ils avancent vers les bords. Ces feüilles d'ailleurs ſont de même tiſſure que celles de *la Pediculaire à fleur jaune*, vert-brun, chagrinées au deſſous, relevées de petits poils de chaque côté, légerement crenelées, & ſoutenuës par un pedicule mince, long de deux lignes. Des aiſſelles de ces feüilles qui diminuent juſques vers le haut, naiſſent des branches oppoſées en croix comme les feüilles, & le long de ces branches ſortent des fleurs, quelquefois ſeules, quelquefois oppoſées deux à deux, jaunes, & longues de 6. ou 7. lignes. Chaque fleur commence par un tuyau d'environ deux lignes de long, lequel s'évaſant ſe diviſe en deux lévres, dont l'inférieure a près d'un pouce de long ſur un peu plus de largeur, découpée en trois pieces aſſez arrondies, rabatuë

en maniére de fraize, & marquée au commencement de ses divisions d'une tache feüille-morte foncé. La lévre supérieure est un peu plus longue que l'inférieure, & commence par une espece de casque applati en dessus comme le crane d'un chien, large d'environ trois lignes sur quatre lignes de long jusques aux orbites, lesquelles sont marquées par deux gros points rouge-brun, d'un tiers de ligne de diametre. De ces orbites le casque se rétraissit peu à peu & s'allonge en maniére de Trompe d'un Elephant. Elle est creuse, longue de quatre ou cinq lignes, obtuse, ou émoussée par le bout, & laisse échapper le filet du pistile. A la naissance de cette Trompe avant qu'elle se plie en goutiére, se voyent deux petits crochets longs de demi ligne, courbez en dedans ; les étamines sont cachées dans le casque & garnies de sommets jaunâtres : le pistile est un bouton ovale, long d'une ligne, terminé par un filet : le calyce a quatre ou cinq lignes de long, vert-pâle, découpé profondément en 3. parties velües rayées, dont celle du milieu, qui est la plus grande, est pliée en goutiere. Le pistile devient un fruit plat, membraneux, noirâtre, presque quarré, mais arrondi dans ses coins, partagé en deux loges dans sa longueur & rempli de semences un peu courbes, longues d'une ligne & demi, noirâtres, canelées dans leur longueur. Toute la plante est d'un goût d'herbe sans odeur, ses fleurs sentent comme celles du *Muguet* ; elle aime les lieux gras & qui sont à l'ombre.

Le 14. May après avoir fait 28. milles, nous relachâmes à l'embouchûre de la petite riviere de *Vatiza*, tout près d'un village du même nom,

où l'on alla prendre des rafraîchissemens ; le vent étoit au Nord & la mer un peu grosse, ainsi l'on tint conseil de Marine ; & comme les avis étoient partagez, le Pacha balançoit s'il avanceroit ou non. J'eus l'honneur de le déterminer à rester, non seulement ce jour-là mais encore le lendemain, l'asseûrant, foy de Medecin, que les malades de sa maison avoient besoin de repos & sur tout son Predicateur qu'il honoroit de son estime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaisir aux malades ; les seuls Matelots grondoient, parce qu'étans payez pour tout le voyage, ils auroient bien voulu profiter du temps. Pour moi j'étois ravi d'aller courir dans un si beau pays, & je m'embarrassois peu de leurs discours. Les collines de Vatiza sont couvertes de *Laurier-Cerize* & d'un *Guaiac de Padoüe* plus haut que nos plus grands Chênes ; nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On y voit une espece de *Micocoulier* à larges feüilles, dont les fruits ont demi pouce de diametre. Nous y observâmes encore une infinité de belles plantes ; mais il fallut en décamper le jour suivant. La mer parut encore agitée aux gens de la suite du Pacha ; & quoique les Matelots assûrassent qu'elle étoit aussi tranquille que de l'huile, car c'est une comparaison dont on se sert par tout sur mer, nous ne fîmes que 20. milles avant dîner. On rélâcha au pied d'un vieux Château démoli, dont on ne sçût nous apprendre le nom; nous nous en consolâmes, les masures ne marquant rien qui sentisse l'antiquité. Il ne faut pas, Mgr, sur cette relation vous faire une idée desavantageuse de la mer Noire ; nous n'avancions que dans le calme parfait, les vents du Nord

que l'on apprehendoit tant, & la mer qui paroissoit toujours grosse à ces bons Musulmans, ne secoüoit pourtant pas nos bateaux bien fortement & n'empèchoit point les Saiques d'aller & de venir. Notre marche me faisoit souvenir de ces temps de mollesse que Mr Despreaux décrit si bien dans son Lutrin,

On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.

C'étoit là justement la vie de nôtre cour. On ne s'éveilloit que pour fumer, pour prendre du caffé, pour manger du ris & boire de l'eau ; on n'y parloit ni de chasse ni de pesche. Nous ne fimes ce jour là que 12. milles à la rame, & nous abordâmes sur une plage dans un lieu charmant & rempli de belles plantes.

Le 26. May quelqu'un s'avisa, pour faire pester les Matelots, de dire que c'étoit un jour malheureux, c'en fut assez pour ne nous faire partir qu'après le dîné ; ainsi l'heure de la priere étant venuë, il fallut rélâcher à deux milles de *Cerasonte*, que les Grecs appellent *Kirisontho*. L'envie que nous avions de voir cette ville, me fit aviser de dire que le miel manquoit pour nos malades & qu'il falloit y en aller acheter. On dit que c'étoit un jour malheureux & que Dieu prendroit soin des malades. Nous nous en consolâmes par la découverte que nous fimes d'une espece admirable de *Millepertuis* & certainement il n'y avoit qu'une aussi belle plante qui fût capable d'adoucir nos chagrins ; car à qui les compter dans un pays où l'on ne voyoit ni gens ni bêtes ? Quand nous ne trouvions pas de belles plantes, la lecture nous tenoit lieu de toute autre consolation.

Les vieux pieds de cette eſpece de *Millepertuis* ont la racine épaiſſe de deux ou trois lignes, dure, ligneuſe, couchée en travers, & longue de plus d'un demi pied. Celle des jeunes plantes eſt une touffe de fibres jaunâtres friſées, longues de trois ou quatre pouces. Les tiges ſont hautes depuis demi juſques à un pied, quelques-unes droites, les autres couchées puis relevées, vert-pâle, épaiſſes d'une ligne, garnies d'une petite arête ou filet, lequel deſcend d'une feüille à l'autre. Ces feüilles qui naiſſent deux à deux, ſont longues d'un pouce ou quinze lignes ſur deux lignes de largeur, vert-pâle auſſi, de la tiſſure de celles de nôtre *Millepertuis*, ſerrées, ſans qu'on y découvre des points tranſparans, dentées ſur les bords à peu près comme celles de l'*Herbe à éternuer* qui vient dans nos prez, attachées à la tige ſans pedicule, & terminées en bas par deux oreilles tres pointuës, longues de deux lignes, mais découpées plus profondément que le reſte de la feüille. De leurs aiſſelles naiſſent des branches garnies de ſemblables feüilles, quoique plus courtes & plus larges. Ces branches forment un bouquet pareil à celui du *Millepertuis* commun. Les fleurs de l'eſpece dont nous parlons, ſont à cinq feüilles jaunes, longues de huit ou neuf lignes ſur trois lignes de largeur, arrondies à la pointe mais plus étroite à la baſe. Du milieu de ces feüilles s'éleve une touffe d'étamines jaunes plus courtes que les feüilles, garnies de petits ſommets. Elles environnent un piſtile long de deux lignes & demi, verdâtre, terminé par trois cornes. Le calice eſt long de trois lignes, découpé en cinq parties dentées auſſi proprement que les feüilles. Le piſtile



Hypericum Orientale, Ptarmicæ foliis Coroll. Rei herb. 18.

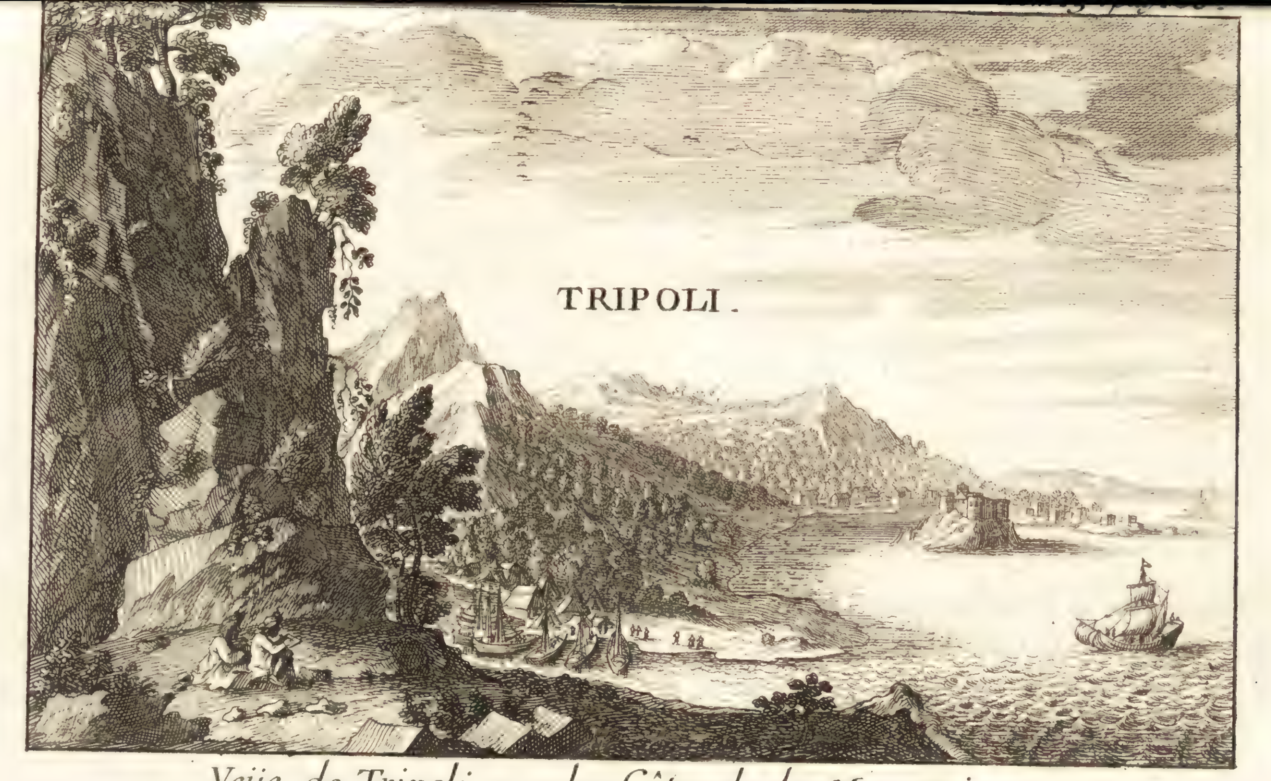
CERASONTE.

ſtile devient un fruit rouſſâtre-brun, haut de trois lignes, diviſé en cinq loges, remplies de ſemences brunes & tres menuës, leſquelles tombent par la pointe du fruit lorſqu'il eſt bien meur. Toute la plante a une odeur réſineuſe. Elle varie conſidérablement par rapport à ſa grandeur; on en trouve avec des pieds fort bas, & dont les feüilles ſont tres menuës. La fleur varie auſſi, car il y en a dont les feüilles ont juſques à dix lignes de long. Les feüilles ſont ameres, un peu gluantes & ſentent la réſine.

Le 21. May nous paſſâmes devant *Ceraſonte* ville aſſez grande bâtie au pied d'une colline ſur le bord de la mer, entre deux rochers fort eſcarpez. Le Château ruiné qui étoit l'ouvrage des Empereurs de Trebiſonde, eſt ſur le ſommet d'un rocher à droite en entrant dans le port, & ce port eſt aſſez bon pour des Saiques. Il y en avoit pluſieurs qui n'attendoient que le vent favorable pour aller à Conſtantinople. La campagne de Ceraſonte nous parut fort belle pour herboriſer. Ce ſont des collines couvertes de bois où les *Ceriſiers* naiſſent d'eux-mêmes. Saint Jeroſme a crû que ces ſortes d'arbres avoient tiré leur nom de cette ville, & Ammian Marcellin aſſûre que Lucullus fut le premier qui fit tranſporter de là les Ceriſiers à Rome. On ne connoiſſoit pas, dit Pline, les Ceriſiers avant la bataille que Lucullus remporta ſur Mithridate, & ces arbres ne paſſerent que cent vingt ans après en Angleterre. *Ceraſonte*, ſelon Arrien, fut nommée dans la ſuite *Pharnacia*, c'étoit une Colonie de Sinope à qui elle payoit tribut, comme le remarque Xenophon : cependant Strabon & Ptolemée diſtinguent Pharnacia de Ceraſonte.

Ce fut à Cerasonte que les Dix mille Grecs qui s'étoient trouvez lors de la bataille de Babylone dans l'armée du jeune Cyrus, passérent en revûë devant leurs Generaux. Ils y séjournérent dix jours, & leur armée après tant de fatigues ne s'y trouva diminuée que de 14. cens hommes. On distinguoit dans ce temps-là les villes Grecques, c'est à dire les Colonies des Grecs sur les côtes du Pont-euxin, des autres villes bâties par les gens du pays, que les Grecs regardoient comme des barbares & comme leurs ennemis déclarez. Les restes des dix mille évitoient avec soin ces sortes de villes pour se rendre aux Colonies des Grecs; mais ce n'étoit ordinairement qu'en combattant. Quoique Cerasonte n'ait jamais été une ville fort considerable, on ne laisse pas d'en trouver des Médailles. On en voit à la teste de M. Aurele, sur le revers desquelles est un Satyre debout, qui de la main droite tient un flambeau & une houlette de la gauche. On voit bien par là que ce n'étoit pas une ville de commerce maritime; elle se faisoit valoir plutost par ses bois & par ses troupeaux.

Nous rélachâmes ce jour-là à 36. milles de Cerasonte pour aller achetter des provisions à *Tripoli* village dont Arrien & Pline ont fait mention, & dont on trouvera ici le dessein. Ensuite nôtre petite flotte vint donner fond à trois milles au dessous, à l'entrée d'une riviere qui portoit apparemment le même nom que la ville du temps de Pline. On a travaillé autrefois des mines de cuivre le long de cette riviere, car on y trouve encore beaucoup de récremens de ce métail, couverts de vitrifications émaillées de



Veüe de Tripoli sur les Côtes de la Mer Noire.



Vitis Idæa Orientalis, maxima Cerasi folio, flore variegato Coroll. Inst. Rei herb. 42.

blanc & de vert. Toutes ces côtes ſont agréables & la naturee s'y eſt conſervée dans ſa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eû aſſez d'habitans pour les détruire. Nous y obſervâmes un arbriſſeau qui, ſelon les apparences, eſt *le Raiſin d'Ours* de Galien.

Cet arbriſſeau vient de la hauteur d'un homme. La tige en eſt épaiſſe comme le bras, le bois blanchâtre, l'écorce grêle, mêlée de brun, gercée & dont la premiere peau ſe détache facilement. Cette tige pouſſe pluſieurs branches dès le bas, groſſes comme le pouce, quelquefois davantage, ſubdiviſées en rameaux revêtus d'une écorce vert-pâle. Tous ces rameaux ſont chargez de nouveaux jets couverts d'une écorce nette & luiſante, garnis de feüilles ſemblables à celles du Ceriſier, longues de deux pouces & demi ſur un pouce & demi de large, dentées légerement ſur les bords, pointuës par les deux bouts, vert-guai, quelquefois rougeâtres, liſſes, relevées d'une côte en deſſous & parſemées de poils tres-courts. Les fleurs naiſſent parmi ces feüilles ſur ces brins longs d'un pouce & demi, panchées en bas, diſpoſées ſur la même ligne dans les aiſſelles des feüilles qui n'ont encore qu'un demi pouce de longueur, & leur pedicule n'a que trois ou quatre lignes de long. Chaque fleur eſt une cloche d'environ quatre lignes de diametre, & d'environ cinq lignes de haut, blancſale, panachée de grandes bandes purpurines du côté qu'elle eſt expoſée au ſoleil, découpée en cinq pointes, quelquefois davantage, & ces pointes ſont un peu refléchies en dehors. Cette fleur varie. Il y a des pieds ſur leſquels elle eſt toute blanche, & quelques autres où elle tire

sur le purpurin sans être panachée. De quelque couleur qu'elle soit, elle est toûjours percée dans le fond & articulée avec le calice. Des environs du trou de la fleur, naissent dix étamines longues d'une ligne & demi, blanchâtres, un peu courbes, chargées chacune d'un sommet aussi long, jaune foncé tirant sur le feüille-morte. Le calice est un bouton verdâtre, plat en devant & comme piramidal en derriere, long d'une ligne & demi, découpé en cinq parties qui forment un petit bassin relevé d'une espece de bourlet creux dans le milieu, comme dans les autres especes de ce genre. Du centre de ce bassin sort un filet menu, long de 4. ou 5. lignes. Les feüilles de cette plante ont un goût d'herbe qui tire sur l'aigre. Les fleurs sont sans odeur. Je n'ai vû que des fruits verts d'environ trois lignes de long, aigrelets & creusez en devant en maniére de nombril. C'est la plus grande espece de *Vitis Idæa* qui soit connuë. Il y a apparence que c'est celle que Galien a nommée Αρκτοςάφυλος ou *Raisin d'Ours* : cet autheur assûre qu'elle naît dans le Royaume du Pont ; & qu'elle a les feüilles semblables à l'*Arbousier*, ce qui est vrai, si l'on compare les feüilles de cette plante à celles de l'*Arbousier Adrachne*, laquelle est aussi commune en Grece, & plus commune en Asie, d'où étoit Galien, que nôtre *Arbousier ordinaire*.

Nous ne fimes que 35. milles le 22. May, & l'on dressa nos tentes proche d'un moulin d'eau à la vûë de Trebisonde, que les Turcs appellent *Tarabosan*, où nous arrivâmes le lendemain en quatre heures de temps à la voile & à la rame. Cette ville n'est devenuë celebre dans l'histoire que par la retraite des Comnenes, qui après la

prise de Constantinople par les François & par les Venitiens, en firent le siége de leur Empire. Anciennement Trebisonde étoit regardée comme une Colonie de Sinope à qui même elle payoit tribut, comme nous l'apprenons de Xenophon qui passa par Trebisonde en reconduisant le reste des Dix mille. Xenophon raconte la triste avanture qui leur arriva pour avoir mangé trop de miel. Voici, Mgr, la description des plantes sur lesquelles les abeilles le succent.

Chamærhododendros Pontica maxima, Mespili folio, flore luteo. Coroll. Inst. Rei herb. 42.

Cet arbrisseau s'éleve à sept ou huit pieds de haut, & produit un tronc presque aussi gros que la jambe, accompagné de plusieurs tiges plus menuës divisées en branches inégales, foibles, cassantes, blanches, mais couvertes d'une écorce grisâtre & lisse, si ce n'est aux extrémitez où elles sont veluës & garnies de bouquets de feüilles assez semblables à celles du *Néflier* des bois, longues de 4. pouces sur un pied & demi de largeur, pointuës par les deux bouts, vert-gai, légerement veluës, excepté sur les bords où les poils forment comme une espece de sourcil. La côte de ces feüilles est assez forte & se distribuë en nervûre sur toute la surface. Cette côte n'est que la suite de la queuë des feüilles, laquelle le plus souvent est de trois ou quatre lignes de long sur une ligne d'épais. Les fleurs naissent 18. ou 20. ensemble par bouquets à l'extremité des branches, soûtenuës par des pedicules d'un pouce de long, velus, & qui naissent des aisselles de petites feüilles membraneuses, blanchâtres, longues de sept ou huit lignes sur trois lignes de largeur. Chaque fleur est un tuyau

de deux lignes & demi de diametre, légerement canelé, velu, jaune tirant ſur le verdâtre. Il s'évaſe au delà d'un pouce d'étenduë & ſe diviſe en cinq parties, dont celle du milieu a plus d'un pouce de long ſur preſque autant de largeur, réfléchie en arriere de même que les autres, & terminée en arcade gothique, jaune-pâle quoique doré vers le milieu. Les autres parties ſont un peu plus étroites & plus courtes, jaune-pâle auſſi. Cette fleur qui eſt percée en derriere s'articule avec le piſtile, lequel eſt piramidal, canelé, long de deux lignes, vert-blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe, long de deux pouces, arrondi à ſon extremité en maniere de bouton vert-pâle. Des environs du trou de la fleur ſortent cinq étamines plus courtes que le piſtile, inégales, courbes, chargées de ſommets longs d'une ligne & demi, remplis de pouſſiére jaunâtre. Les étamines ſont de même couleur, veluës depuis leur naiſſance juſques vers le milieu, & toutes les fleurs ſont penchées ſur les côtez, de même que celles de la *Fraxinelle*. Le piſtile devient dans la ſuite un fruit d'environ quinze lignes de long ſur ſix ou ſept lignes de diametre, dur, brun, pointu, relevé de cinq côtes. Il s'ouvre de la pointe à la baze en ſept ou huit parties, creuſées en maniére de goutiere, leſquelles aſſemblées avec le pivot qui en occupe le milieu, forment autant de loges remplies de graines. Les feüilles de cette plante ſont ſtiptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du *Chevrefeüille*, mais elle eſt plus forte & porte à la teſte.

Chamærhododendros Pontica, maxima, folio Laurocerasi, flore Cæruleo purpuraſcente. Coroll. Inſtit. Rei herb. 42.

Cette eſpece s'éleve ordinairement à la hauteur d'un homme. Son principal tronc eſt preſque auſſi gros que la jambe. Sa racine trace juſques à cinq ou ſix pieds de long, partagée d'abord en quelques autres racines groſſes comme le bras, diſtribuées en ſubdiviſions d'un pouce d'épaiſſeur. Celles-ci diminuent inſenſiblement, accompagnées de beaucoup de chevelu. Elles ſont dures, ligneuſes, couvertes d'une écorce brune, & produiſent pluſieurs tiges de differentes grandeurs, leſquelles environnent le tronc. Le bois en eſt blanc, caſſant, revétu d'une écorce griſâtre, plus foncée en quelques endroits. Les branches ſont aſſez touffuës & naiſſent dès le bas, mal formées, inégales, garnies ſeulement de feüilles vers les extrémitez. Ces feüilles, quoique rangées ſans ordre, ſont d'une grande beauté & reſſemblent tout-à-fait à celles du *Laurier-Ceriſe.* Les plus grandes ont ſept ou huit pouces de long ſur environ deux ou trois pouces de large, & ſont terminées en pointe par les deux bouts, vert-guai, liſſes, preſque luiſantes, fermes & ſolides. Le dos qui n'eſt que l'allongement de la queüe, laquelle a près de deux pouces de long, eſt relevé d'une groſſe côte ſillonée en devant, dont les ſubdiviſions principales ſont comme alternes. Les feüilles diminuent à meſure qu'elles approchent des ſommitez, quoiqu'on y en apperçoive aſſez ſouvent qui ſont encore plus grandes que les inferieures. Depuis la fin du mois d'Avril juſques à la fin de Juin, ces ſommitez ſont chargées de bouquets de 4 ou cinq pouces de diametre, compoſez chacun de vingt ou trente fleurs, à la naiſſance deſquelles ſe trouve une feüille longue ſeulement d'un pouce & demi,

membraneuſe, blanchâtre, large de 4 ou 5 lignes, creuſe & pointuë. Le pedicule des fleurs à depuis un pouce juſques à 15 lignes de longueur; mais il n'eſt épais que d'environ demi ligne. Chaque fleur eſt d'une ſeule piece, longue d'un pouce & demi ou deux, rétrecie dans le fond, évasée & découpée en cinq ou ſix parties. Celle d'en haut qui eſt quelquefois la plus grande, eſt large d'environ ſept à huit lignes, arrondie par le bout de même que les autres, légerement friſée, ornée vers le milieu de quelques points jaunes ramaſſez en maniére d'une groſſe tache. Les parties d'en bas ſont un peu moindres & recoupées plus profondément que les autres. A l'égard de la couleur de cette fleur, le plus ſouvent elle eſt violette tirant ſur le grisdelin. On trouve des pieds de cette plante à fleurs blanches, & d'autres à fleurs purpurines plus ou moins foncées, mais toutes ces fleurs ſont marquées des mêmes points jaunes dont on vient de parler, & leurs étamines qui naiſſent en touffe, ſont plus ou moins colorées de purpurin, quoique blanches & cotonneuſes à leur naiſſance, ces étamines ſont inégales, crochuës & environnent le piſtile. Leurs ſommets ſont poſez en travers, longs de deux lignes ſur une ligne de large, diviſez en deux bourſes pleines d'une pouſſiere jaunâtre. Le calice n'a qu'environ une ligne & demi de longueur, légerement cannelé en cinq, ſix, ou ſept côtes purpurines. Le piſtile eſt une eſpece de cone de deux lignes de haut, relevé à ſa baze d'un ourlet verdâtre & comme friſé. Un filet purpurin, courbe & long de 15 ou 18 lignes, termine ce jeune fruit & finit par un bouton vert-pâle. Les bouquets de fleurs ſont tres gluants avant qu'elles s'épanoüiſſent. Lorſqu'elles ſont paſſées,

le piſtile devient un fruit cilindrique, long d'un pouce à 15 lignes, épais d'environ quatre lignes, cannelé, arrondi par les deux bouts. Il s'ouvre par le haut en cinq ou ſix parties, & laiſſe voir autant de loges qui le partagent en ſa longueur, ſéparées les unes des autres par les aîles d'un pivot qui en occupe le milieu. C'eſt ce pivot qui eſt terminé par le filet du piſtile; & bien loin de ſe deſſecher, il devient plus long tandis que le fruit eſt vert, & ne tombe point lorſqu'il eſt mur. Les graines ſont tres menuës, brun-clair, longues de prés d'une ligne. Les feüilles de cette plante ſont ſtiptiques. Les fleurs ont une odeur agréable, mais qui ſe paſſe facilement.

Cette plante aime la terre graſſe, humide, & vient ſur les côtes de la mer Noire le long des ruiſſeaux, depuis la riviere d'Ava [a] juſques à Trebiſonde. Cette eſpece paſſe pour mal faiſante. Les beſtiaux n'en mangent que lorſqu'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture. Quelque belle que ſoit ſa fleur, je ne m'aviſai pas de la preſenter au Pacha Numan Cuperli, Beglierbey d'Erzeron, dans le temps que j'eus l'honneur de l'accompagner ſur la mer Noire; mais pour la fleur de l'eſpece précedente, elle me parut ſi belle, que j'en fis de gros bouquets pour mettre dans ſa Tente; cependant je fus averti par ſon Chiaia, que cette fleur excitoit des vapeurs & cauſoit des vertiges. La raillerie me parut aſſez plaiſante, car le Pacha ſe plaignoit de ces ſortes d'incommoditez. Le Chiaia me fit connoître qu'il ne railloit point, & m'aſſûra qu'il venoit d'apprendre des gens du pays, que cette fleur étoit nuiſible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne,

[a] Sangaris.

fondée apparemment ſur pluſieurs obſervations, aſſûrent auſſi que le miel que les abeilles font aprés avoir ſuccé cette fleur, étourdit ceux qui en mangent, & leur cauſe des nauſées.

Dioſcoride a parlé de ce miel à peu prés dans les mêmes termes. *Autour d'Heraclée du Pont*, dit-il, *en certains tems de l'année, le miel rend inſenſez ceux qui en mangent, & c'eſt ſans doute par la vertu des fleurs d'où il eſt tiré. Ils ſuent abondamment, mais on les ſoulage en leur donnant de la Rhuë, des Salines, & de l'Hydromel à meſure qu'ils vomiſſent. Ce miel*, ajoûte le même auteur, *eſt acre & fait éternuer. Il efface les rouſſeurs du viſage ſi on le broye avec du Coſtus. Mêlé avec du ſel ou de l'Aloës, il diſſipe les noirceurs que laiſſent les meurtriſſures. Si les Chiens ou les Cochons avalent les excrémens des perſonnes qui ont mangé de ce miel, ils tombent dans les mêmes accidens.*

Pline a mieux débroüillé l'hiſtoire des deux arbriſſeaux dont on vient de parler, que Dioſcoride ni qu'Ariſtote; ce dernier a crû *que les abeilles amaſſoient ce miel ſur les Boüis; qu'il rendoit inſenſez ceux qui en mangeoient & qui ſe portoient bien auparavant; qu'au contraire il gueriſſoit les inſenſez.* Pline en parle ainſi. *Il eſt des années*, dit-il, *où le miel eſt tres-dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en ſçavons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée* Ægolethron, *dont les fleurs, dans les printemps humides, acquierent une qualité tres-dangereuſe lorſqu'elles ſe flétriſſent. Le miel que les abeilles en font, eſt plus liquide que l'ordinaire, plus peſant & plus rouge. Son odeur fait éternuer. Ceux qui en ont mangé ſuent horriblement, ſe couchent à terre, & ne demandent*

que des rafraichiſſemens. Il ajoûte enſuite les mêmes choſes que Dioſcoride, dont il ſemble qu'il ait traduit les paroles ; mais outre le nom d'*Ægolethron* qui ne ſe trouve pas dans cet auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

On trouve, continüe-t-il, *ſur les mêmes côtes du Pont, une autre ſorte de miel qui eſt nommé* Mœnomenon, *parce qu'il rend inſenſez ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amaſſent ſur la fleur du* Rhododendros *qui s'y trouve communément parmi les forêts. Les peuples de ce quartier-là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, ſe gardent bien de leur donner de leur miel.*

Il ſemble que ſur ces paroles de Pline l'on peut déterminer les noms de nos deux eſpeces de *Chamœrhododendros.* La premiere, ſuivant les apparences, eſt l'*Ægolethron* de cet auteur, car la ſeconde qui fait les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *Rhododendros*, & l'on peut la nommer *Rhododendros Pontica Plinii*, pour la diſtinguer du *Rhododendros ordinaire*, qui eſt nôtre *Laurier-Roſe* connû par Pline ſous le nom de *Rhododaphne* & *Nerium.* Il eſt certain que le Laurier-Roſe ne croît pas ſur les côtes du Pont-euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres aprés avoir paſſé les Dardanelles, mais elle eſt fort commune le long des ruiſſeaux dans les Iſles de l'Archipel ; ainſi le *Rhododendros* du Pont ne ſçauroit être nôtre *Laurier-Roſe.* Il eſt donc tres vraiſemblable que le *Chamœrododendros* à fleur purpurine, eſt le *Rhododendros* de Pline.

Quand l'armée des Dix mille approcha de Tre-

bisonde, il lui arriva un accident fort étrange & qui causa une grande consternation parmi les troupes, suivant le rapport de Xenophon qui en étoit un des principaux Chefs. *Comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles*, dit cet auteur, *les soldats n'en épargnerent pas le miel : il leur prit un dévoiement par haut & par bas suivi de réveries, en sorte que les moins malades ressembloient à des yvrognes, & les autres à des personnes furieuses, ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme aprés une bataille ; personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ à la même heure qu'il avoit commencé, de sorte que les soldats se levérent le troisiéme & le quatriéme jour, mais en l'état qu'on est aprés avoir pris une forte medecine.*

Diodore de Sicile rapporte le même fait dans les mêmes circonstances. Il y a toute apparence que ce miel avoit été succé sur les fleurs de quelqu'une de nos especes de *Chamœrhododendros.* Tous les environs de Trebisonde en sont pleins, & le Pere Lambert Missionnaire Theatin, convient que le miel que les abeilles succent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait vomir. Il appelle cet arbrisseau *Oleandro Giallo*, c'est à dire *Laurier-Rose jaune*, lequel sans contredit est nôtre *Chamœrododendros Pontica maxima, Mespili folio, flore luteo. La fleur*, dit ce Pere, *tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune.* Cette odeur nous parut approcher de celle du *Chevrefeuille*, mais incomparablement plus forte.

Les Dix mille furent receûs à Trebisonde avec toutes les marques d'amitié que l'on donne à des gens de son pays lorsqu'ils reviennent de bien

loin ; car Diodore de Sicile remarque que Trebisonde étoit une ville grecque fondée par ceux de Sinope qui descendoient des Milesiens. Le même auteur assûre que les Dix mille séjournérent un mois dans Trebisonde, qu'ils y sacrifiérent à Jupiter & à Hercule, & qu'ils y celebrérent des jeux.

Trebisonde apparemment tomba sous la puissance des Romains, lorsque Mithridate se trouva dans l'impuissance de leur résister. Il seroit inutile de rapporter de quelle maniére elle fut prise sous Valerien par les Scythes, que nous connoissons sous le nom de Tartares, si l'Historien qui en parle n'avoit décrit l'état de la place. Zozime donc remarque que c'étoit une grande ville bien peuplée, fortifiée d'une double muraille. Les peuples voisins s'y étoient réfugiez avec leurs richesses, comme dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre. Outre la garnison ordinaire, on y avoit fait entrer dix mille hommes de troupes ; mais ces soldats dormant sur leur bonne foy & se croyant à couvert de tout, se laissérent surprendre la nuit par les Barbares, qui ayant entassé des fascines tout contre les murailles, entrérent par ce moyen dans la Place, tuérent une partie des troupes, renversérent les Temples & tous les plus beaux Edifices ; après quoi chargez de richesses immenses, ils emmenérent un grand nombre de captifs.

Les Empereurs Grecs ont possédé Trebisonde à leur tour. Du temps de Jean Comnene Empereur de Constantinople, Constantin Gabras s'y étoit erigé en petit Tyran. L'Empereur vouloit l'en chasser, mais l'envie qu'il avoit d'ôter Antioche aux Chrestiens, l'en détourna. Enfin Tre-

bisonde fut la capitale d'une Duché ou d'une Principauté dont les Empereurs de Constantinople disposoient ; car Alexis Comnene, surnommé *le Grand*, en prit possession en 1204. avec le titre de *Duc* lorsque les François & les Venitiens se rendirent les maîtres de Constantinople sous Baudoüin Comte de Flandres.

L'éloignement de Constantinople à Trebisonde, & les nouvelles affaires qui survinrent aux Latins, favoriserent l'établissement de Comnene; mais Nicœtas remarque que l'on ne lui donna que le nom de *Duc*, & que ce fut Jean Comnene qui souffrit que les Grecs l'appellassent *Empereur* de Trebisonde, comme s'ils eussent voulu faire connoître que c'étoit Comnene qui étoit leur veritable Empereur, puisque Michel Paleologue, qui faisoit sa résidence à Constantinople, avoit quitté le Rit Grec pour suivre celui de Rome. Il est bien certain que Vincent de Beauvais appelle simplement Alexis Comnene, *Seigneur* de Trebisonde. Quoiqu'il en soit, la *Souveraineté* de cette ville, si l'on ne veut pas se servir du mot d'*Empire*, commença l'an 1204. sous Alexis Comnene, & finit en 1461. lorsque Mahomet II. dépoüilla David Comnene. Ce malheureux Prince avoit épousé Irene fille de l'Empereur Jean Cantacuzene, mais il implora fort inutilement le secours des Chrêtiens, pour sauver les débris de son Empire. Il fallut ceder au Conquerant, qui le fit passer à Constantinople avec toute sa famille, qui fut massacrée quelque temps après. Phranzez même assûre que Comnene mourut d'un coup de poing qu'il reçût du Sultan. Ainsi finit l'Empire de Trebisonde, après avoir duré plus de deux siecles & demi.

TREBISONDE.

La ville de Trebiſonde eſt bâtie ſur le bord de la mer au pied d'une colline aſſez eſcarpée ; ſes murailles ſont preſque quarrées, hautes, crenelées, & quoi qu'elles ne ſoient pas des premiers temps, il y a beaucoup d'apparence qu'elles ſont ſur les fondemens de l'ancienne enceinte, laquelle avoit fait donner le nom de *Trapeze* à cette ville. Toût le monde ſçait que *Trapeze* en Grec ſignifie *une Table*, & le plan de cette ville eſt un quarré-long aſſez ſemblable à une table. Les murailles ne ſont pas les mêmes que celles qui ſont décrites par Zoſime ; celles d'aujourd'hui ont été bâties des débris des anciens édifices, comme il paroît par les vieux marbres qu'on y a enclavez en pluſieurs endroits, & dont les Inſcriptions ne ſont pas liſibles, parce qu'elles ſont trop hautes. La ville eſt grande & mal peuplée. On y voit plus de bois & de jardins que de maiſons ; & ces maiſons, quoique bien bâties, n'ont qu'un ſimple étage. Le Château qui eſt aſſez grand & fort négligé, eſt ſitué ſur un rocher plat & dominé, mais les foſſez en ſont tres-beaux, taillez la plûpart dans les roc. L'Inſcription que l'on lit ſur la porte de ce Château, dont le cintre eſt en demi cercle, marque que l'*Empereur Juſtinien renouvella les édifices de la ville.* Il eſt ſurprenant que Procope n'en ait pas fait mention, lui qui a employé trois livres entiers à décrire juſques aux moindres bâtimens que ce Prince avoit fait élever dans tous les coins de ſon Empire. Cet Hiſtorien nous apprend ſeulement que Juſtinien fit bâtir un Aqueduc à Trebiſonde ſous le nom de l'*Aqueduc de Saint Eugene le martyr.* Pour revenir à nôtre Inſcription, les caracteres en ſont beaux & bien conſervez ; mais comme la pierre

est encastrée dans la muraille, & enfoncée de près d'un pied & demi, on n'en sauroit lire la derniere ligne, à cause de l'ombre. Voici ce que nous lûmes après en avoir ôté, autant que nous pûmes, les toiles d'araignées avec une perche autour de laquelle nous avions attaché un mouchoir.

ΕΝ ΩΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕCΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗCΟΥ
ΧΡΙΣΤΟΥ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ ΚΑΙCΑΡ ΦΛ
ΙΟΥCΤΙΝΙΑΝΟC ΑΛΑΜΑΝΙΚΟC ΓΟΘΙΚΟC ΦΡΑΝΓΙ-
ΚΟC ΓΕΡΜΑΝΙΚΟC ΠΑΡΤΙΚΟC ΑΛΑΝΙΚΟC ΟΥΑΝ-
ΔΑΛΙΚΟC. ΑΦΡΙΚΟC ΕΥCΕΒΗC ΕΥΤΙΧΗC ΕΝΔΟΞΟC
ΝΙΚΗΤΗC ΠΡΟΠΕΟΥΧΟC ΑΕΙ CΕΒΑCΤΟC
ΑΥΤΟΥC ΑΝΕΝΕΩCΕΝ ΦΙΛΟΤΙΜΙΑ ΤΑΔΗΜΟC
ΚΤΙCΜΑΤΑ ΤΗC ΠΟΛΕΟC ΕΠΟΥΔΗΚΑ ΕΠΙΜΕΛΙΑ
ΟΥΡΑΝΙΟΥ ΤΟΝ ΘΕΟΦΙΛΕΟ ....

ΧC ΥΠ Γ

Dans le vestibule d'un Couvent de Religieuses Grecques, il y a un Christ tres-mal peint, avec deux figures à ses côtez, l'on y lit les paroles suivantes en tres-mauvais caracteres peints, & en Grec corrompu.

ΑΛΕΞΙΟC

ΑΛΕΞΙΟC ΕΝ ΧΩ ΤΟ ΘΟΠΙϛΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥ ΚΕ ΑΥΤΟ-ΚΡΑΤΟΡΩC ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC Ο ΜΕΓΑC ΚΟΜΝΗΝΟC

ΘΕΟΔΩΡΑ ΧΥ ΧΑΡΗΤΙ ΕΥCΕΒΕϛΑΤΗ ΔΕCΠΗΤΑ ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΗCΑ ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC

ΗΡΙΝΗ ΧΥ ΜΗΤΗΡ ΑΕΤΟΥ ΕΥCΕΒΕϛΑΤΟΥ ΒΑCΙΛΕΟC ΚΥΡΙΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Suivant les obſervations de M^rs de l'Académie Royale des Sciences, la hauteur du Pole de Trebiſonde eſt de 40. *à* 45. & la longitude de 63.

Le Port de Trebiſonde appellé *Platana* eſt à l'Eſt de la ville. L'Empereur Adrien le fit réparer, comme nous l'apprenons par Arrien. Il paroit par les Médailles de cette ville, que le Port y avoit attiré un grand commerce. Goltzius en rapporte deux à la teſte d'Apollon. On ſçait que ce Dieu étoit adoré en Cappadoce, dont Trebiſonde n'étoit pas la moindre ville. Sur les revers d'une de ces Médailles eſt une ancre, & ſur le revers de l'autre, la proüe d'un navire. Ce Port n'eſt bon preſentement que pour des Saiques. Le Mole que les Genois, à ce qu'on pretend, y avoient fait bâtir, eſt preſque détruit, & les Turcs ne s'embarraſſent gueres de réparer ces ſortes d'ouvrages. Peut-être que ce qui en reſte eſt le débris du Port d'Adrien; car de la maniére qu'Arrien s'explique, cet Empereur y avoit fait faire une jettée conſidérable pour y mettte à couvert les navires qui auparavant n'y pouvoient moüiller que

dans certains temps de l'année, & encore étoit-ce sur le sable.

Nous herborisâmes le 24. &. le 25 May autour de la ville. On y voit de tres belles plantes. Le 26. nous allâmes nous promener à *Sainte Sophie* ancienne Eglise grecque, à deux milles de la ville près du bord de la mer. On a converti une partie de ce bâtiment en Mosquée, le reste est ruiné. Nous n'y trouvâmes que quatre colomnes d'un marbre cendré. Je ne sçai si cette Eglise a été batie par Justinien, comme celle de Sainte Sophie de Constantinople ; c'est assez la tradition du pays, mais on ne sçauroit le prouver par aucune Inscription. Procope même n'en a pas fait mention. Les débris de cette Eglise me font souvenir de deux grands hommes qui sont sortis de cette ville, *George de Trebisonde*, & le *Cardinal Bessarion*. On convient pourtant que George n'étoit qu'Originaire de Trebisonde, & qu'il étoit né en Candie. Quoiqu'il en soit, il fleurissoit dans le quinziéme siecle sous le Pontificat de Nicolas V. de qui il fut secretaire. Georges avoit auparavant enseigné la Rhetorique & la Philosophie dans Rome ; mais son entestement pour Aristote lui attira de grosses querelles avec Bessarion qui ne juroit que par Platon. Bessarion fut un savant homme aussi, mais ses Ambassades le dissipérent trop. Cela ne l'empécha pas d'écrire plusieurs traitez, & sur tout de faire une tres belle Bibliotheque qu'il laissa par son Testament au Senat de Venise. On la conserve encore avec tant de soin, qu'on n'en veut communiquer les manuscrits à personne, & il faut regarder ce beau recüeil comme un thresor enfoüi.

Quoique la campagne de Trebisonde soit fertile

en belles plantes, elle n'eſt pourtant pas comparable, pour ces ſortes de recherches, à ces belles montagnes où eſt bâti le grand Couvent de *Saint Jean* à 25. milles de la ville du côté du Sud-Eſt. Il n'y a pas de plus belle forêts dans les Alpes. Les montagnes qui ſont autour de ce Couvent produiſent des Heſtres, des Chênes, des Charmes, des Guaïacs, des Frênes, & des Sapins d'une hauteur prodigieuſe. La maiſon des Religieuſes n'eſt bâtie que de bois, tout contre une roche fort eſcarpée, au fond de la plus belle ſolitude du monde. La veüe de ce Couvent n'eſt bornée que par des païſages merveilleux, & j'aurois ſouhaité d'y pouvoir paſſer le reſte de ma vie. On n'y trouve que des ſolitaires occupez de leurs affaires temporelles & ſpirituelles, qui n'ont ni cuiſine, ni ſcience, ni politeſſe, ni livres; mais comment vivre ſans tout cela? On monte à la maiſon par un eſcalier tres rude & d'une ſtructure fort ſinguliere. Ce ſont deux troncs de ſapin, gros comme des mats de navire, inclinez contre le mur & alignez de même que les montans d'une echelle; au lieu des planches ou des echellons que l'on met ordinairement au travers des echelles, on y a taillé des marches d'eſpace en eſpace à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches ſur les côtez pour ſervir de gardefoux; car je deffie les plus habiles danſeurs de corde d'y pouvoir grimper ſans ce ſecours. La teſte nous tournoit quelquefois en deſcendant, & nous nous ſerions caſſez le col ſans cet appui. Il n'eſt pas poſſible que les premiers hommes ayent jamais fait un eſcalier plus ſimple; il n'y a qu'à le voir pour ſe former une idée de la naiſſance du monde. Tous les environs de ce Couvent ſont une image parfaite de la pure natu-

re ; une infinité de ſources y forment un beau ruiſſeau plein d'excellentes Truites, & qui coule entre des tapis verts & des boſquets propres à inſpirer de grands ſentimens; mais il n'y a aucun de ces Moines qui en ſoit touché, quoi qu'ils y ſoient au nombre d'environ quarante. Nous regardions leur maiſon comme une tanniere où ces bonnes gens s'étoient retirez pour éviter les inſultes des Turcs & pour y prier Dieu tout à leur aiſe. Cependant ces Anachoretes poſſedent tout le pays à plus de ſix milles à la ronde. Ils ont pluſieurs Fermes dans ces montagnes, & même pluſieurs maiſons dans Trebiſonde ; nous y logions dans un grand Couvent qui leur appartenoit & qui étoit partagé en pluſieurs galetas : A quoi ſert tant de bien quand on n'en peut pas joüir ? Ils n'oſeroient faire bâtir une belle Egleſe ni un beau Couvent ; de crainte que les Turcs n'exigeaſſent d'eux les ſommes deſtinées pour ces bàtimens, quand l'ouvrage ſeroit commencé.

Après avoir viſité les environs du Couvent, où il y a des plantes qui amuſent le plus agréablement du monde, nous montâmes juſques aux lieux les plus élevez, que la neige n'avoit abandonnez que depuis quelques jours, & d'où nous en découvrions d'autres qui en étoient encore chargez. Les gens du pays appellent Πεύκος les *Sapins*. ordinaires, qui ne different en rien de ceux qui naiſſent ſur le Alpes & ſur les Pyrenées ; mais ils ont conſervé le nom d'Ελάτη pour une autre belle eſpece de Sapin que je n'avois veù encore qu'autour de ce Monaſtere. Son fruit qui eſt tout écailleux & comme cilindrique, quoiqu'un peu renflé, n'a que deux pouces & demi de long ſur huit ou neuf lignes d'épaiſſeur, terminé en pointe, panché en

bas & pendant, composé d'écailles molles, brunes, minces, arrondies, lesquelles couvrent des semences fort menuës & huileuses. Le tronc & les branches de cet arbre sont de la grandeur de celles du *Picea* ordinaire. Ses feüilles n'ont que quatre ou cinq lignes de long, elles sont luisantes, vert-brun, fermes, roides, larges seulement de demi ligne, relevées de 4. petits coins, & rangées comme celles de nos Sapins, c'est à dire en branche aplatie.

Il fallut quitter ce beau pays pour venir à Trebisonde chercher nôtre bagage. On nous avertit fort à propos que le Pacha venoit de partir, & ce n'ètoit pas une fausse allarme ; car nous le rencontrâmes en chemin. Dieu sçait si nous fîmes grande diligence : que serions-nous devenus si nous avions perdu une si belle occasion ? Il fallut donc travailler toute la nuit à faire nos balots, à chercher du biscuit & du ris qui sont les choses les plus nécessaires pour une marche, car on trouve de l'eau par tout. Heureusement le Pacha ne campa ce jour-là, qui étoit le 2. Juin, qu'à environ quatre heures de la ville. Le lendemain nous le joignîmes avec beaucoup de peine, & nous le trouvâmes à quatorze milles de son premier camp.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



LETTRE XVIII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

VOYAGE D'ARMENIE ET DE GEORGIE.

Les villes de ce pays-ci sont assez bien policées & l'on n'y entend point parler de voleurs ; ils se tiennent tous à la campagne & n'en veulent qu'aux voyageurs ; on prétend même qu'ils sont moins cruels que nos voleurs de grands chemins. Pour moi je suis persuadé du contraire, & que l'on n'iroit pas bien loin si l'on s'exposoit seul ici sur une grande route. Si ces malheureux n'assassinent pas les gens, c'est faute d'en trouver l'occasion, car on ne marche qu'en bonne compagnie. Ces compagnies, qu'on appelle *Caravanes*, sont des convois ou assemblées de voyageurs, plus ou moins nombreuses suivant le danger. Chacun y est armé à sa maniere, & se défend comme il peut dans l'occasion. Quand les Caravanes sont considerables, elles ont un Chef qui en ordonne la marche. On y est moins exposé au centre qu'à la queüe, & la meilleure précaution que l'on puisse prendre, n'est pas toûjours d'attendre les Caravanes les plus nombreuses, comme la plûpart des voyageurs se l'imaginent ; c'est de profiter de celles où il y a beaucoup de Turcs & de Francs, c'est à dire gens propres

à se bien défendre. Les Grecs & les Armeniens n'aiment point à se battre : on les condamne souvent à payer le sang, comme l'on parle dans le pays, d'un voleur qu'ils n'ont pas tué. On n'est pas exposé à ces malheurs en Amerique ; ces Americains que nous traitons de sauvages ; ces Iroquois dont le nom fait peur aux enfans, ne tuent que les gens d'une nation avec laquelle ils sont en guerre. S'ils mangent des Chrêtiens, ce n'est pas en temps de paix. Je ne sçai s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir sa bourse, que de le tuer pour le manger. Qu'importe à un malheureux d'être mangé ou dépoüillé après sa mort ?

On est donc contraint de marcher en Caravane dans le Levant ; les voleurs en font de même afin de pouvoir se rendre les maîtres des autres par la loi du plus fort. Nous joignîmes la Caravane du Pacha d'Erzeron le 3. Juin à une journée de Trebisonde, & nous trouvâmes en chemin je ne sçai combien de Marchands qui venoient des provinces voisines pour profiter d'une si belle occasion. Les voleurs nous fuyoient avec la même diligence qu'ils suivent les autres Caravanes, par la raison que lors qu'un Pacha marche, autant de voleurs pris, autant de têtes coupées sur le champ. On leur fait cet honneur après les avoir appellez *Jaours*, c'est à dire *Infidelles*. Outre que nous étions fort en repos de ce côté-là, nous étions encore ravis de ce que le Pacha ne faisoit qu'environ douze ou quinze milles par jour ; ce qui nous donnoit tout le temps de considerer le pays à nôtre aise.

Nôtre Caravane étoit de plus de six cens personnes, mais il n'y en avoit qu'environ trois

cens de la Maiſon du Pacha, les autres étoient des marchands & des paſſagers ; tout cela faiſoit un aſſez beau ſpectacle. C'étoit une nouveauté pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi je ne ſçai combien de chameaux. Les femmes étoient dans des littieres terminées en berceau, dont le deſſus étoit couvert de toile cirée, le reſte étoit grillé de tous côtez avec plus de ſoin que ne le ſont les parloirs des Religieuſes les plus auſteres. Quelques-unes de ces littieres reſſembloient à des cages poſées ſur le dos d'un cheval, & elles étoient couvertes d'une toile peinte ſoutenuë par des cerceaux ; on ne ſçavoit ſi elles renfermoient des ſinges, ou des animaux raiſonnables.

Le *Chaia* étoit le premier Officier de la maiſon. Nous n'avons pas de Charge parmi nous qui réponde à celle-là, car il eſt plus qu'Intendant, & comme le ſubdelegué du Maître. Souvent même il eſt le maître du Maître. Le *Divan Effendi*, ou *Chef du Conſeil*, étoit le ſecond Officier. Le Pacha avoit ſon *Cotja* ou *Aumônier* qu'ils appellent auſſi *Mouphti*, pluſieurs Secretaires, ſoixante & dix Boſſinois pour ſa garde, une infinité de Chaoux, de muſiciens ou joüeurs d'inſtrumens, une effroyable quantité de valets de pied ou *Chiodars*, ſans compter les Pages. Son Medecin étoit de Bourgogne, & ſon Apoticaire de Provence : Où eſt-ce qu'il n'y a pas de François ?

Le *Chaoux Bachi* ou Chef des Chaoux, marchoit une journée par avance portant une queüe de cheval pour marquer le *Conac*, c'eſt à dire le lieu où le Pacha devoit camper. Le maître Chaoux en recevoit l'ordre tous les ſoirs, com-

me font nos Maréchaux de Logis. Il avoit à sa suite plusieurs Officiers pour disposer le camp, & beaucoup d'Arabes pour dresser les tentes. Tous ces gens marchoient à cheval avec des lances & des bâtons ferrez. La musique du Pacha n'étoit désagréable qu'en ce qu'on répetoit toûjours le même air ; comme si les musiciens n'eussent sçû qu'une seule chanson. Quoique leurs instrumens soient differens des nôtres, nos oreilles s'en accommodoient assez. Un jour le Pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvois sa musique*, je lui répondis *qu'elle étoit excellente, mais un peu trop uniforme.* Il me repliqua, *que c'étoit dans l'uniformité que consistoit la beauté des choses.* Il est vrai que l'uniformité est une des principales vertus de ce Seigneur, car il paroît d'une humeur inalterable. La premiere chamade commençoit ordinairement une heure avant la marche, c'étoit pour éveiller tout le monde. On entendoit la seconde environ demi heure après, elle servoit de signal pour défiler. La troisiéme commençoit au départ du Pacha qui étoit toûjours à la queuë de la Caravane, à la distance de 4. ou 5. cens pas. La musique cessoit & recommençoit plusieurs fois pendant la route, suivant le caprice des musiciens qui redoubloient leur simphonie en arrivant au Conac, où l'on plantoit devant la Tente du Pacha les deux autres queuës de cheval qui avoient servi à la marche. Le Chaoux Bachi ayant reçû l'ordre, prenoit la troisiéme queuë, & s'en alloit marquer le giste du lendemain.

Nous fûmes bientost faits à ce manege. Nous nous levions à la premiere chamade, & nous montions à cheval à la seconde ; les Officiers du

Pacha chassoient tout le monde comme des moutons, en criant *Aideder*, *Aideder*, c'est à dire *marchez*, *marchez*. Ils ne permettent à qui que ce soit de se mêler parmi les gens de la Maison, & l'on s'exposoit à quelques coups de bâton si l'on y étoit surpris. Les Turcs sont gens d'ordre en tout ce qu'ils font, & sur tout dans leurs marches. Les *Catergis* ou *Voituriers* se levoient une heure avant le signal, & tout étoit chargé avant que la chamade de la marche sonnast. J'admirois souvent leur exactitude ; tout cela se passoit sans bruit, & bien souvent nous n'étions avertis que l'on chargeoit, que par la lueur des fanaux.

On passa ce jour-là 4. Juin par des montagnes fort élevées, & l'on avança toûjours vers le Sud-Est. Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à Erzeron ; le Pacha voulut suivre la plus commode & la moins rude ; la plûpart des marchands en étoient chagrins, & nous en étions ravis, dans l'esperance de voir beaucoup de pays, persuadez d'ailleurs que nous ne trouverions jamais de Caravane plus seûre. On observa ce jour-là les mêmes plantes que l'on avoit veuës autour de Trebisonde ; mais ce qui nous fit plus de plaisir, c'est que nous connûmes par la marche de la Caravane que nous aurions dans la suite assez de temps pour découvrir des plantes, tant sur les grands chemins, que sur les collines voisines. En effet, nous mettant le matin à la teste de la Caravane, nous prenions chacun un sac & nous nous détachions à quelques pas, tantôt à droit, tantôt à gauche, pour amasser ce qui se presentoit. Les marchands rioient de nous voir descendre de cheval & remonter, pour ne faire que cueillir des plantes qu'ils méprisoient

fort, parce qu'ils ne les connoissoient pas. Nous menions quelquefois nos chevaux par la bride, ou nous les faisions mener par nos voituriers, afin de faire nôtre récolte plus à nôtre aise. Au premier giste nous décrivions nos plantes tout en mangeant, & M. Aubriet en dessinoit le plus qu'il pouvoit.

J'apprehende, Mgr, que le détail de nôtre marche par journées ne soit languissant; mais il ne sera pas inutile pour la Geographie & pour la connoissance du pays. Je suis persuadé même que ce grand détail vous ennuyera moins que les autres, vous qui sçavez faire un si bon usage des moindres circonstances dont on a l'honneur de vous rendre compte. De plus habiles gens que moi profiteront peut-être aussi de ce Journal; une montagne, une grande plaine, des gorges, une riviere, servent souvent à déterminer des endroits où se sont passées de grandes actions.

Le 5. Juin nous marchâmes depuis 4. heures du matin jusques à midi à travers de grandes montagnes couvertes de Chênes, de Hestres, de Sapins ordinaires, & d'autres qui ont le fruit fort petit, dont nous avions veû de pareils dans les montagnes du Monastere de Saint Jean de Trebisonde. Nous observâmes dans nôtre route, outre le *Charme commun*, une autre espece beaucoup plus petite dans toutes ses parties. Ses feüilles n'ont qu'un pouce de long, & ses fruits sont tres courts. Ce Charme a levé de graine dans le Jardin du Roy, & n'a pas changé. Les especes de *Chamærhodendros* à fleur purpurine & à fleur jaune, se faisoient voir assez frequemment le long des ruisseaux. Nous campâmes ce jour-là dans une plaine couverte de neige, dont la terre n'avoit

encore rien produit. Quoique ces montagnes ſoient moins hautes que les Alpes & que les Pyrenées, elles ſont auſſi tardives, car la neige n'y fond qu'à la fin du mois d'Aouſt. Parmi pluſieurs Plantes rares, nous obſervâmes une belle eſpece de *Renoncule* à gros bouquets de fleurs blanches.

Ses feüilles ſont larges de trois ou quatre pouces, ſemblables par leurs découpures à celles de l'*Aconit Tüeloup*, vert-gai, liſſes, veinées proprement, parſemées de poils ſur les bords & en deſſous, ſoutenuës par un pedicule long de 4. ou 5. pouces, vert pâle, velu, épais de deux lignes, aſſez rond, fiſtuleux, large de 4. lignes à ſa baſe, où il eſt plié en maniére de goutiere. La tige eſt d'environ un pied de haut, creuſe auſſi, vert-pâle & veluë, épaiſſe d'environ deux lignes, toute nuë, ſi ce n'eſt vers le haut où elle ſoutient un bouquet de ſept ou huit fleurs, entouré de 4. ou 5. feüilles, longues ſeulement de deux pouces ou deux pouces & demi ſur un pouce de large, découpées en trois principales parties, & recoupées encore à peu prés comme les autres feüilles. Quoique le bouquet ſoit aſſez ſerré, chaque fleur eſt pourtant ſoutenuë par un pedicule long d'environ 15. lignes. Les fleurs ont deux pouces de diametre, compoſées de 5. ou 6. feüilles blanches d'un pouce de long ſur 8. ou 9. lignes de largeur, arrondies à leur pointe, mais pointuës à leur naiſſance. Le milieu de ces feüilles eſt occupé par un piſtile ou bouton à pluſieurs graines, terminées par un filet crochu & couvertes d'une touffe d'étamines blanches de demi pouce de long, chargées de ſommets jaune-verdâtre, longs d'une ligne. Ces fleurs ſont ſans calice, ſans odeur, ſans acreté, de même que le reſte de la plante.



Ranunculus Orientalis, Aconiti Lycoctoni folio, flore magno albo Coroll. Inst. Rei herb. 20.

Il y a des pieds dont les fleurs tirent ſur le purpurin. Nous n'eûmes pas le temps d'en arracher la racine.

Le 6. Juin nous partimes à trois heures du matin,& nous traversâmes juſques à midi de grandes montagnes toutes pelées, dont la vûë eſt fort deſagréable, car on n'y découvre ni arbres ni arbriſſeaux, mais ſeulement une méchante palouſe brulée par la neige qui étoit nouvellement fonduë. Il y en avoit encore beaucoup dans les fonds, & nous campâmes tout auprez. Cette palouſe étoit couverte en quelques endroits de cette belle eſpece de *Violette à grandes fleurs*, jaunes ſur certains pieds, violet foncé ſur d'autres, panachées de jaune & de violet ſur quelques-uns, jaune rayé de brun avec l'étendart violet & d'une odeur tres agréable.

On ſe leva ſur les deux heures du matin le 7. Juin, pour partir à trois heures; l'on continüa la route par des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid étoit âpre, & les broüillards ſi épais, qu'on ne ſe voyoit pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes ſur les 9. heures & demi dans une vallée aſſez agréable par ſa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouve pas une branche de bois, pas même une bouze de vache; & comme nous ne manquions pas d'appetit, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir, faute de broſſailles, faire cuire des agneaux dont nous avions fait proviſion. On ne vécut ce jour-là que de confitures chez le Pacha. Nous ne découvrîmes rien de nouveau. Toute la palouſe étoit couverte des mêmes Violettes, ainſi nous paſſâmes la journée fort triſtement; les Turcs ne s'accommodant pas de ce jeûne, non plus que

nous. Le 8. Juin nous commençâmes à la pointe du jour à nous appercevoir que nous étions veritablement en Levant. De Trebisonde jusques ici le pays nous avoit paru assez semblable aux Alpes & aux Pyrenées ; pour ce jour-là il nous sembla que la terre avoit tout d'un coup changé de face ; comme si l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau paysage. Nous descendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, coupées par des ruisseaux agréables, & remplies de tant de belles Plantes, si differentes de celles auxquelles nôtre veuë étoit accoûtumée, que nous ne sçavions sur lesquelles nous jetter. On arriva sur les dix heures du matin à *Grezi* village qui n'est, à ce qu'on nous assûra, qu'à une journée de la mer Noire ; mais le chemin n'est pratiquable que pour les gens de pied. Je fus si ébloüi d'une espece *d'Echium* qui se trouve sur les chemins, que je ne sçaurois m'empêcher d'en faire ici la description.

Sa racine a plus d'un pied de long, elle est épaisse de deux pouces, accompagnée de grosses fibres blanchâtres en dedans, mucilagineuse, douçâtre, couverte d'une écorce brune & gersée. La tige qui est haute d'environ trois pieds, est grosse comme le pouce, vert-pâle, dure, solide, & remplie d'une chair gluante & comme glaireuse. Les feüilles inferieures ont 15. ou 16. pouces de longueur, sur 4. à 5. pouces de largeur, pointuës, vert blanchâtre, douces, molles, veluës, comme satinées en dessus, cotoneuses par dessous, relevées d'une grosse côte, laquelle fournit une nerveure assez semblable à celle des feüilles du *Boüillon-blanc* ces feüilles diminüent considérablement le long la tige ; où elles n'ont guere plus de demi



Echium Orientale verbasci folio flore maximo, Campanulato Coroll. Inst. Rei herb. 6.

pied de long, moins cotoneuſes que les premieres, mais beaucoup plus pointuës. De leurs aiſſelles naiſſent des branches longues d'environ demi pied, heriſſées de poils aſſez fermes de même que le haut de la tige, accompagnées de feüilles d'environ un pouce & demi de longueur. Toutes ces branches ſe diviſent en petits brins recourbez en queuë de Scorpion, chargez des plus grandes fleurs qu'on ait obſervées juſques ici ſur les eſpeces de ce genre. Chaque fleur a un pouce & demi de haut, vers le bas c'eſt un tuyau de 4. ou 5. lignes de diametre & tant ſoit peu courbé, lequel ſe dilate enſuite en maniére de cloche, dont l'ouverture eſt diviſée en cinq parties égales, taillées en arcade gothique. Cette fleur eſt bleu-pâle tirant ſur le gris-de-perle, mais trois de ſes découpures ſont traverſées dans leur longueur par deux bandes rouges ſang-de-bœuf, ſur un fond purpurin fort clair. Des bords interieurs du tuyau, naiſſent cinq étamines blanches, recourbées en crochet, chargées chacune d'un ſommet jaunâtre. Le calice eſt preſque auſſi long que la fleur, & découpé en cinq parties juſques vers le bas, leſquelles n'ont qu'environ deux lignes de large, pointuës, vert pâle, heriſſées de poils fort gros. Le piſtile pouſſe du fond de ce calice, formé par 4. embrions arrondis & verdâtres, du milieu deſquels ſort un filet preſque auſſi long que la fleur, légerement velu, purpurin & fourchu. Les graines, quoique peu avancées, étoient aſſez ſemblables à celles d'une Vipere. La fleur n'a point d'odeur. Les feüilles ont un goût d'herbe aſſez agréable.

Le 9. Juin nous partîmes à trois heures du matin,& paſſâmes par des vallées fort ſeches & toutes

découvertes. On campa sur les neuf heures au dessous de *Baibout* dans la plaine, le long d'une petite riviere. Baibout est une petite ville tres-forte par sa situation sur une roche fort escarpée. On fit courir le bruit que le Pacha y séjourneroit cinq ou six jours pour tenir les Grands-jours, & l'on y amena des prisonniers de plusieurs endroits; ainsi nous passâmes le reste de la journée à courir pour chercher des Plantes : mais nous fûmes trompez, car il fallut partir un jour après sans pouvoir monter à la ville. Peut-être que nous y aurions trouvé quelques restes d'antiquité, ou quelques inscriptions qui nous eussent fait connoître son ancien nom. Suivant sa situation, elle paroît marquée dans nos Cartes sous le nom de *Leontopolis* & *Justinianopolis*, qui avoit été nommée *Byzane* ou *Bazane*. Nous fûmes aussi surpris que chagrins d'entendre la chamade qui nous avertissoit qu'il falloit monter à cheval. Voici une des plus belles Plantes qui naisse autour de Baibout, & qui ne contribua pas peu à nous consoler de nôtre départ précipité.

C'est un buisson d'un pied de hauteur seulement, mais étendu à la ronde jusques à deux ou trois pieds, touffu & tout-à-fait semblable à la *Tragacantha*. Ses tiges vers le bas sont grosses comme le pouce, blanches en dedans, couvertes d'une écorce noirâtre, gercées, tortuës dans la suite, divisées en plusieurs branches nuës & partagées en vieux brins épineux & secs. Les sommitez de ces brins soûtiennent de jeunes jets tortus & branchus, terminez en piquants vert-pâle, garnis de feüilles rangées sur une côte longue de 9. ou 10. lignes, sur laquelle on compte

ordinairement



Onobrychis Orientalis frutescens, Spinosa, Tragacanthæ facie Coroll. Inst. Rei herb. 26.

ordinairement deux ou trois paires de feüilles opposées vis-à-vis, longues de 4. ou 5. lignes sur moins d'une ligne de large, pointuës par les deux bouts, un peu pliées en goutiére. La côte se termine par une semblable feüille. Le haut des piquants soûtient une ou deux fleurs légumineuses, purpurines, rayées, avec un étendart velu, relevé, long d'environ 9. lignes sur trois lignes de largeur, échancré & même denté. Les aîles & la feüille inferieure sont plus pâles & plus petites. Le pistile devient un fruit semblable à celui de nôtre *Sainfoin*, mais il est lisse, & nous ne l'avons pas vû dans sa maturité. Le calice est rougeatre, long de deux lignes, découpé en cinq pointes. Les feüilles sont d'un goût d'herbe un peu aigrelet.

Nous fûmes donc obligez de quitter Baibout le 11. Juin. On nous assûra que le Pacha avoit fait grace à tous les prisonniers. Plusieurs de nos Caravaniers loüoient sa clemence ; quelques-autres le blâmoient de n'avoir pas fait d'exemple. On fit passer en revûë ces scelerats, dont la plûpart avoient au moins merité la roüe, à en juger par leur mauvaise mine. Nous imposâmes ce jour-là le nom à une des plus belles plantes que le Levant produise ; & parce que Mr *Gundelscheimer* la découvrit le premier, on convint que par reconnoissance elle devoit porter son nom. Malheureusement nous n'avions que de l'eau pour celebrer la fête, mais cela convenoit mieux à la ceremonie, puisque la plante ne vient que dans des lieux secs & pierreux. La musique du Pacha ne s'éveilla que dans ce temps-là, ce que nous prîmes pour un bon augure ; cependant nous eûmes beaucoup de peine à trouver un

nom latin qui répondît à celui de ce galant homme. Il fut enfin conclu que la Plante s'appelleroit *Gundelia*.

La tige de cette plante est haute d'un pied, épaisse de cinq ou six lignes, lisse, vert-gai, rougeâtre en quelques endroits, dure, ferme, branchuë, accompagnée de feüilles assez semblables à celles de l'*Achante épineuse*, découpées jusques vers la côte, & recoupées en plusieurs pointes, garnies de piquants tres-fermes. Les plus grands de ces piquants ont demi pied ou huit pouces de largeur, sur environ un pied de long. La côte est purpurine, la nerveure veluë, blanchâtre, relevée, cotoneuse, le fond des feüilles vert-gai, leur consistance dure & ferme ; elles diminuent jusques au bout des branches lesquelles quelquefois sont couvertes d'un petit duvet. Toutes ces parties soûtiennent des chapiteaux semblables à ceux du *Chardon à Bonnetier*, longs de deux pouces & demi, sur un pouce & demi de diametre, environnez à leur base d'un rang de feüilles de même figure & tissure que le bas, mais de la longueur seulement de deux pouces. Chaque chapiteau est à plusieurs écailles longues de sept ou huit lignes, creuses & piquantes, parmi lesquelles sont enchassez les embrions des fruits ; ils sont d'environ cinq lignes de long, vert-pâle, pointus en bas, épais d'environ 4. lignes, relevez de quatre coins, creusez à leur sommité de cinq fosses ou chatons à bords dentez, de chacun desquels sort une fleur d'une seule piece longue de demi pouce. C'est un tuyau blanchâtre ou purpurin-clair, évasé jusques à une ligne & demi de diametre, fendu en cinq pointes purpurin-sale, esquelles bien loin de s'écarter en pavillon d'en-



Gundelia Orientalis , Acanthi aculeati folio , Capite glabro Coroll. Inst . Rei herb . 15 .



Vesicaria Orientalis foliis dentatis Coroll. Inst. Rei herb. 4

tonnoir, se rapprochent plutôt ; le dedans de la fleur est d'un purpurin plus agréable. De ses parois se détachent cinq filets ou piliers qui soutiennent une gaine jaunâtre, rayée de purpurin, surmontée par un filet jaune & poudreux. Ce qui fait voir que ces fleurs sont de vrais fleurons qui portent chacun sur une jeune graine enfermee dans les embrions des fruits ; & ces embrions sont divisez en autant de capsules ou loges qu'il y a de fleurons. La plûpart de ces embrions avortent, excepté celui du milieu, qui pressant les autres les fait perir. Toute la plante rend du lait fort doux, lequel se grumele en grains de mastic comme celui de la *Carline* de Columna. La *Gundelia* varie, il y en a des pieds à testes velues & à fleurs rouge-brun.

On partit ce jour-là sur les huit heures du matin, nous passâmes par des vallées étroites, incultes, sans bois, & qui n'inspiroient que de la tristesse. On campa sur le midi, & nous n'eûmes d'autre plaisir que celui de déterminer encore un nouveau genre de plante lequel fut nommé *Vesicaria*, à cause de son fruit. C'est une vessie longue d'un pouce & presque aussi large, membraneuse, vert-pâle, traversée dans sa longueur par quatre cordons tirans sur le purpurin, qui par leur réünion viennent former une petite pointe au bout de la vessie, & qui distribuent en passant des vaisseaux entrelassez en maniére de raizeau. Ce fruit renferme quelques graines ovales, longues d'environ une ligne & demi, attachées chacune par un cordon tres-mince qui part du gros cordon purpurin. La plûpart de ces graines étoient encore vertes ou avortées. Ce

fruit n'eſt autre choſe que le piſtile de la fleur gonflée en veſſie. Les fleurs ſont à quatre feüilles jaunes diſpoſées en bouquet, ſoûtenu par une tige ſans branches. Toute la plante n'a qu'environ 4. pouces de haut; ſans compter la racine qui a deux pouces de long, rouſſâtre, épaiſſe de trois ou quatre lignes au collet, diviſée en quelques fibres peu cheveluës. Elle pouſſe pluſieurs têtes garnies de feüilles diſpoſées en rond, ſouvent rabatuës en bas, longues de 9. ou 10. lignes, larges ordinairement d'une ligne, vert-gai; dentées proprement ſur les bords à peu près comme celles de la *Corne de Cerf*. Celles qui ſont le long des tiges n'ont qu'environ 3. ou 4. lignes de long ſur deux lignes de large, & ſont preſque ſans denture. Elles diminuent juſques au haut de la tige, laquelle eſt toute ſimple & ſans branches. Si la racine de cette plante étoit charnuë, elle ſeroit de même genre que le *Leontopetalon*.

Le 12. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & l'on arriva au Conac à ſix heures avant midi: Quel plaiſir pour des gens comme nous qui ne ſoupirions qu'après des plantes, & à qui on donnoit tout un jour pour en chercher? Nous ne fîmes gueres plus de trois mille dans cette marche de trois heures, & ſuivîmes toûjours la même vallée, dans laquelle ſerpente une riviere qu'il faut paſſer ſept ou huit fois. Le lendemain nous ne fatigâmes pas davantage, car on ne marcha que depuis deux heures & demi du matin juſques à ſept; ce fut ſur une montagne tres-haute où l'on voit beaucoup de ces ſortes de *Pins* qui ſont à Tarare auprès de Lyon. On voit auſſi, ſur celle dont nous parlons, une belle eſpece de


Astragalus Orientalis, ma=
ximus, incanus, erectus cau=
le ab imo ad summum flo=
rido Coroll. Inst. Rei herb. 29.

Cedre qui ſent auſſi mauvais que nôtre *Sabine*, & dont les feüilles lui reſſemblent tout-à-fait ; mais c'eſt un grand arbre du port & de la hauteur de nos plus grands *Cyprés*. On nous fit partir ce jour-là, je ne ſçai par quel caprice, à onze heures du ſoir, & nous arrivâmes le 14. Juin, ſur les ſept heures du matin, à un village appellé *Iekmanſour*. La Lune étoit ſi belle cette nuit-là, qu'elle invita les Turcs qui n'avoient fait que ronfler tout le jour, à ſe mettre en chemin : Mais comment herboriſer au clair de la Lune ? Nous ne laiſſâmes pas pourtant de remplir nos ſacs ; nos marchands ne ceſſoient de rire en nous voyant tous trois marcher à quatre pattes & fourrager dans un pays ſec & brûlé en apparence, mais enrichi pourtant de tres-belles plantes. Quand le jour fut venu, nous fîmes la revûë de nôtre moiſſon, & nous nous trouvâmes aſſez riches. Peut-on rien voir de plus beau, en fait de plantes, qu'un *Aſtragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas juſques à l'extrémité de ſes tiges ?

Ces fleurs ſont groſſes comme le petit doigt, canelées, fermes, ſolides, vert-pâle, couvertes d'un duvet blanc, garnies de feüilles attachées ſur une côte d'un empan de long, vert-pâle auſſi, & veluë, accompagnée de deux aîles à ſa baſe, longues d'un pouce ſur deux ou trois lignes de largeur, terminées en pointe. Les feüilles ſont la plûpart rangées par paires ſur cette côte, & l'on y en compte juſques à 13. ou 14. paires. Les plus grandes, qui ſont vers les aîles, ont un pouce de long ſur ſept ou huit lignes de largeur, preſque ovales, mais un peu plus étroites vers le haut, vert-brun, liſſes, couvertes en deſſus de

poils blancs, & pliées ordinairement en goutiére. Elles diminuent jusques au bout de la côte où elles n'ont que cinq ou six pieds de long. La tige est branchuë dès le bas, mais ensuite elle ne pousse des aisselles des côtes, que des pedicules longs d'environ deux ou trois pouces, chargez chacun de cinq ou six fleurs, dispersées en long & soûtenuës par une queüe longue de deux lignes, laquelle sort de l'aisselle d'une feüille assez petite, tres-déliée & fort veluë. Toutes ces fleurs sont jaunes, longues de 15. lignes, avec un étendart relevé, échancré, presque ovale, large de 7. ou 8. lignes. Les aîles & la feüille inferieure sont beaucoup plus petites. Le calice a 8. lignes de long, vert-pâle, membraneux, large d'environ 5. lignes, parsemé de poils blancs & découpé en cinq pointes tres-menuës. Le pistile est un bouton piramidal épais de deux lignes, blanc & velu, terminé par un filet blanc-sale, enveloppé dans une gaine membraneuse blanche, frangée en etamines à sommets purpurins. Le pistile devient un fruit long d'un pouce, épais de 8. ou 9. lignes, terminé par une pointe longue de 4. ou 5. lignes. Ce fruit est arrondi sur le dos, plat & silloné de l'autre côté, cotoneux, divisé en deux loges, dont les parois sont charnus, épais de trois lignes lorsque le fruit est encore vert. On trouve dans chaque loge un rang de 5. ou 6. semences de la forme d'un petit rein, attachées chacune par un cordon. Dans leur maturité ces graines sont brunes de même que le fruit. Toute la plante sent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin Royal où elle se porte bien, malgré l'éloignement & la difference des climats.

Nous découvrîmes ce jour-là pour la premiere fois, une tres-belle espece de *Toute-Bonne*, dont je n'avois vû que des avortons il y avoit quelques années, dans le Jardin de Leyden. Mr *Hermans* Professeur de Botanique en l'Université de ladite ville, tres-habile homme, & qui avoit observé de si belles plantes dans les Indes Orientales, a donné la figure de celle dont nous parlons. Il semble que *Rauvolf*, Medecin d'Ausbourg, en ait fait mention dans la *Relation de son Voyage du Levant*, sous le nom de *Belle espece d'Ormin à feüilles étroites, veluës & découpées profondément.*

La racine de cette plante pique en fond, longue d'un pied, grosse au collet deux fois comme le pouce, blanche en dedans, couverte d'une écorce-rouge-orangé ou couleur de Safran. Le nerf de cette racine est dur & blanc, les fibres sont assez grosses & s'étendent sur les côtez. Elle pousse une ou deux tiges hautes d'un pied & demi, grosses vers le bas comme le petit doigt, purpurines, couvertes d'un gros duvet blanc, accompagnées de feüilles d'une propreté qui fait plaisir, longues de huit ou neuf pouces, découpées jusques vers la côte en parties longues de deux ou trois pouces sur demi pouce de largeur, relevées de grosses bosses toutes chagrinées, vert-blanchâtre. La côte & la nerveure sont comme transparantes ; cette côte a deux pouces de large à sa naissance, purpurine en quelques endroits, chargée d'un duvet tres-blanc, de même que le dessous des feüilles. Celles qui viennent ensuite sont aussi longues & embrassent une partie de la tige par deux aîles arrondies, mais elles diminuent de leur longueur vers le milieu de la tige, où elles

ſont larges de deux pouces. Enſuite les tiges deviennent toutes branchuës, arrondies, & touffuës, accompagnées de feüilles longues d'environ un pouce, coupées, pour ainſi dire, en arcade gothique, dont la pointe eſt fort aiguë; ces feüilles ne ſont pas boſſelées, mais veinées ſeulement & veluës. Les fleurs naiſſent par anneaux & par étages le long des branches, diſpoſées à ſimple rang. Quelquefois même il n'y a qu'une ou deux fleurs à chaque verticille. La fleur eſt longue d'environ un pouce, épaiſſe d'une ligne & demi à ſa naiſſance, blanche, évaſée en deux levres dont la ſupérieure eſt courbée en faucille, large de deux lignes, parſemée de poils fort courts, colorée d'un petit œil citron, preſque imperceptible, échancrée & arrondie; la levre inferieure eſt beaucoup plus courte, diviſée en trois parties dont la moyenne, qui eſt la plus grande, eſt jaune-citron; les deux autres parties ſont blanches & relevées en maniére d'oreilles. Les etamines ſont de même couleur, & entrelaſſées comme les diviſions de l'*Os Hyoide*. Le piſtile eſt à 4. embrions ſurmonté par un filet violet, & fourchu à ſa pointe, lequel ſe courbant dans la faucille déborde de trois ou quatre lignes. Le calice eſt long de demi pouce, rayé, vert-pâle, velu, partagé en deux lévres, dont l'une a trois pointes aſſez courtes, & l'autre en a deux ſeulement, mais beaucoup plus longues. Le haut des tiges eſt un peu gluant & ſent mauvais. La racine de cette plante eſt amere. Les feüilles ont un goût d'herbe & ſentent le bouquin, comme la *Toute-Bonne Ordinaire*.

Il faut avoüer, Mgr, que l'érudition eſt d'un grand ſecours pour allonger des Lettres. Le pays où nous ſommes fourniroit beaucoup de matiere

à un plus habile homme que moi. Combien de grandes armées ont dû passer par ici ? Peut être que Lucullus, Pompée & Mithridate y reconnoîtroient encore les restes de leurs camps. Enfin nous sommes dans la grande Armenie ou Turcomanie. Les Romains & les Perses en ont protegé les Roys en differens temps. Les Sarrasins l'ont possedée à leur tour. Quelques-uns croyent que Selim l'ajoûta à ses conquêtes après son retour de Perse, où il venoit de gagner cette fameuse bataille contre le grand Sophi Ismaël. Sansovin convient que du temps de Selim qui mourut en 1520, il y avoit un Roy de la grande, & un autre Roy de la petite Armenie appellé *Aladoli.* Selim fit trancher la tête au Roy d'Aladoli, & l'envoya à Venise pour marque de la victoire qu'il venoit de remporter en Levant. Il y a beaucoup d'apparence que les Turcs se saisirent en même temps de la grande Armenie, afin de pouvoir passer en Perse sur leurs propres terres, sans se fier aux Princes voisins. Quoiqu'il en soit, l'Armenie ne tarda pas de tomber sous la domination des Turcs, car les *Annales Turques*, citées par Calvisius, marquent que Selim fils de Selim, conquit l'Armenie en 1522.

On nous fit partir le 14. Juin à deux heures après minuit, & nous marchâmes jusques à sept heures dans des prairies fertiles, semées de toutes sortes de grains. On campa tout proche du pont d'Elija sur une des branches de l'Euphrate, à six milles de la ville d'*Arzeron* ou d'*Arzerum*, que d'autres appellent *Erzeron*, quoique *Arzerum* soit le vrai nom de cette ville, comme je le dirai plus bas. *Elija* n'est qu'un méchant village dont les maisons sont tout-à-fait écrasées, moitié

enterrées, bâties de boüe ; mais le Bain qui est auprès du village rend ce lieu recommandable. Les Turcs l'appellent *le Bain d'Arzerum.* Le bâtiment est assez propre, octogone, vouté & percé en dessus. Le bassin qui est de la même figure, c'est à dire à huit pans, pousse deux boüillons d'eau presque aussi gros que le corps d'un homme ; cette eau est douce & d'une chaleur supportable. Dieu sçait comme les Turcs y courent ; ils viennent d'Erzeron s'y baigner, & la moitié de nôtre Caravane ne laissa pas échapper une si belle occasion.

Le lendemain nous arrivâmes à Erzeron. [a] C'est une assez grande ville à cinq journées de la mer Noire, & à dix de la frontiere de Perse. Erzeron est bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la mer Noire, & l'obligent de se tourner du côté du Midi. Les collines qui bordent cette plaine étoient encore couvertes de neige en plusieurs endroits. On nous assûra même qu'il y en étoit tombé le premier jour de Juin, & nous étions fort surpris d'avoir les mains engourdies jusqu'à ne pouvoir écrire sur le point du jour : cet engourdissement duroit encore une heure après le soleil levé, quoique les nuits y fussent assez douces & les chaleurs incommodes depuis les dix heures du matin jusques à quatre heures après midi. La plaine d'Erzeron est fertile en toutes sortes de grains. Le bled y étoit moins avancé qu'à Paris, & n'avoit pas deux pieds de haut, aussi n'y fait-on la recolte qu'en Septembre. Je ne suis pas surpris de ce que Lucullus trouva étrange que les champs fussent

[a] Erzeron.

encore tous nuds au milieu de l'Eté, lui qui venoit d'Italie où la moisson est faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus étonné de voir de la glace dans l'Equinoxe d'Automne; d'apprendre que les eaux par leur froideur faisoient mourir les chevaux de son armée; qu'il falloit casser la glace pour passer les rivieres, & que ses soldats étoient forcez de camper parmi la neige qui ne cessoit de tomber. Alexandre Severe ne fut pas plus satisfait de ce pays-ci. Zonare remarque que son armée repassant par l'Armenie fut si maltraitée du froid excessif qui s'y faisoit sentir, qu'on fut obligé de couper les mains & les pieds à plusieurs soldats que l'on trouvoit à demi gelez sur les chemins.

Outre la rigueur des Hivers, ce qu'il y a de plus facheux à Erzeron, c'est que le bois y est rare & fort cher. On n'y connoît que le bois de Pin que l'on va chercher à deux ou trois journées de la ville, tout le reste du pays est découvert. On n'y voit ni arbres ni buissons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache dont on fait des mottes, mais elles ne valent pas celles des tanneurs dont on se sert à Paris, encore moins celles du marc des olives que l'on prépare en Provence. Je ne doute pas que l'on ne trouvât de la hoüille si l'on vouloit se donner la peine de foüiller les terres. C'est un pays où les mineraux ne manquent pas, mais ils sont accoûtumez à leur bouze. On ne sçauroit s'imaginer quel horrible parfum fait cette bouze dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardieres, & sur tout les maisons de la campagne. Tout ce qu'on y mange sent la fumée; leur crême seroit admirable sans cette caf-

ſolette, & l'on feroit fort bonne chere ſi l'on pouvoit y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y eſt fort bonne.

Les fruits qu'on y apporte de Georgie ſont excellens. C'eſt un pays plus chaud & moins tardif qui produit en abondance des Poires, des Prunes, des Ceriſes, des Melons. Les collines voiſines fourniſſent à Erzeron de tres-belles ſources, leſquelles non ſeulement arroſent la campagne, mais encore les ruës de la ville. C'eſt un grand avantage pour les étrangers que les eaux ſoient bonnes, car on y boit le plus déteſtable vin du monde. On ſe conſoleroit de toutes les glaces & de tous les frimats & on compteroit la fumée pour rien, ſi l'on trouvoit du vin paſſable; mais il eſt puant, moiſi, aigre, pourri; le vin de Brie y paſſeroit pour du nectar; l'eau de vie ne vaut pas mieux, elle eſt chancie & amere, encore en coûte-t-il bien des ſoins & de l'argent pour avoir ces boiſſons déteſtables. Les Turcs y affectent plus de ſévérité qu'autre part, & ſe font un plaiſir de ſurprendre & de bâtonner ceux qui font ce commerce: franchement ils n'ont pas trop de tort, car c'eſt rendre un grand ſervice au public que d'empêcher le débit d'auſſi mauvaiſes drogues.

La ville d'Erzeron vaut mieux que celle de Trebiſonde; l'enceinte de cette premiere place eſt à doubles murailles défenduës par des tours quarrées ou pentagones, mais les foſſez ne ſont ni profonds ni bien entretenus. Le Beglierbey ou le Pacha de la Province, eſt logé dans un vieux Serrail fort mal entendu. Le Janiſſaire Aga ſe tient dans une eſpece de Fort au haut de la ville. Quand le Pacha ou les perſonnes les plus conſi-



Veüe d'Erzeron Capitale d'Armenie

dérables du pays vont dans ce Fort, c'eſt pour y laiſſer leurs teſtes. Le Janiſſaire les fait avertir de s'y rendre par ordre du Grand Seigneur : le Capigi arrivé de la Cour leur montre ſes ordres & les execute ſans autre cérémonie. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, ſix milles Armeniens, & quatre cens Grecs. On eſtime qu'il y a ſoixante mille Armeniens dans la Province, & dix mille Grecs. Les Turcs qui ſont dans Erzeron ſont preſque tous Janiſſaires ; on y en compte environ douze mille, & plus de cinquante mille dans le reſte de la Province. Ce ſont preſque tous gens de métier, qui la plûpart donnent de l'argent au Janiſſaire Aga bien loin d'en retirer ; cela s'appelle achetter le privilege de ne rien valoir & de commttre toutes ſortes d'inſolences. Les plus honnêtes gens ſont obligez de s'engager dans ce corps, parce qu'outre qu'ils ne feroient pas bien venus du Commandant qui eſt preſque abſolu dans la ville, ils ſe trouveroient tous les jours expoſez aux violences de leurs voiſins & n'auroient aucune juſtice des Officiers. Le Grand Seigneur ne donne par jour aux veritables Janiſſaires du pays, que depuis cinq âpres juſqu'à vingt ; l'Aga profite de cet argent.

Les Armeniens ont un Evêque & deux Egliſes dans Erzeron. Ils ont quelques Monaſteres à la campagne, comme le *grand Couvent* & le *Couvent rouge.* Ils reconnoiſſent tous le Patriarche d'Erivan. Pour les Grecs, ils ont auſſi leur Evêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une Egliſe qui eſt fort pauvre. Ils ſont preſque tous Chauderonniers & occupent le fauxbourg où ils travaillent à mettre en vaiſſelle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voiſines. Ces pauvres gens

font un tintamarre horrible jour & nuit, car ils ne cessent de forger, & les Turcs aiment trop la tranquilité pour souffrir qu'on batte l'enclume dans la ville. Outre cette vaisselle que l'on transporte en Turquie, en Perse & même chez le Mogol, on fait un grand commerce à Erzeron de fourrures & sur tout de celles de *Jardava* ou *Zerdava*, ce sont des peaux d'une espece de Martre assez commune dans le pays. Les peaux les plus foncées sont les plus estimées ; on compose les plus prétieuses fourrures avec les seules queües, à cause qu'elles tirent sur le noir, c'est ce qui les rend si cheres, car il faut bien assembler des queües de ces animaux pour en doubler une veste. On apporte aussi à Erzeron beaucoup de Gales de cinq ou six journées de la ville, & l'on y conserve les Chesnes avec soin par ordre du Pacha ; le bois seroit d'ailleurs trop cher si on l'y apportoit pour brûler.

Cette ville est le passage & le reposoir de toutes les marchandises des Indes, sur tout lorsque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdat. Ces marchandises dont les principales sont la soye de Perse, le Coton, les Drogues, les Toiles peintes, ne font que passer en Armenie. On y en vend tres-peu en détail, & l'on laisseroit mourir un malade faute d'un gros de Rhubarbe, quoiqu'il y en eût plusieurs balles toutes entiéres. On n'y debite que le *Caviar*, qui est un ragoût détestable. C'est un proverbe dans le pays, que si l'on vouloit donner à déjeûner au diable, il faudroit le régaler avec du Caffé sans sucre, du Caviar & du Tabac ; je voudrois y ajoûter du vin d'Erzeron. Le Caviar n'est autre chose que les œufs salez des Esturgeons que l'on prépare

autour de la mer Caſpienne. Ce ragoût brûle la bouche par ſon ſel, & empoiſonne le nez par ſon odeur. Les autres marchandiſes dont on vient de parler, ſont portées à Trebiſonde où on les embarque pour Conſtantinople. Nous fûmes ſurpris de voir arriver à Erzeron une ſi grande quantité de *Garance*, qu'ils appellent *Boïa* : elle vient de Perſe, & ſert pour les teintures des cuirs & des toiles. La Rhubarbe y eſt apportée du pays d'Usbeq en Tartarie. La *Semencine* ou la *Graine aux vers* vient du Mogol. Il y a des Caravaniers qui de pere en fils ne ſe mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiroient dégenerer s'ils ſe chargeoient d'autres marchandiſes.

Le Gouvernement d'Erzeron rend trois cens bourſes par an au Pacha, que nous appellerons dans la ſuite le *Beglierbey* ou le *Viceroy* de la Province, pour le diſtinguer des autres Pachas du pays qui ſont ſous ſes ordres. Chaque bourſe eſt de 500. écus, de même que dans tout le reſte de la Turquie ; ainſi ces trois cens bourſes font cent cinquante mille écus. Elles ſe prennent. 1°. ſur les marchandiſes qui entrent dans la Province, ou qui en ſortent ; la plûpart payent trois pour cent, quelquefois le double. On exige de gros droits pour les eſpeces d'or & d'argent. La ſoye de Perſe *Chorbaſi* qui eſt la plus fine, & l'*Ardachi* qui eſt la plus groſſiére, payent 80. écus par charge de Chameau, qui eſt du poids de 800. juſques à 1000. livres. 2°. Le Beglierbey diſpoſe de toutes les Charges des villes de la Province ; ces Charges s'afferment ſuivant l'uſage du pays, & ſe donnent au plus offrant & dernier encheriſſeur, comme par tout ailleurs. 3°. Excepté les Turcs, tous ceux qui doivent

ſortir de la Province pour aller en Perſe, ſont obligez de payer dans Erzeron au moins cinq écus, quoiqu'ils n'ayent point de marchandiſes; c'eſt comme une eſpece de capitation qu'on leur impoſe. Ceux qui ne portent de l'or & de l'argent que pour les frais de leur voyage, doivent cinq pour cent ſur la ſomme dont ils ſont porteurs.

Nôtre Beglierbey à ſon arrivée abolit la plûpart de ces droits, parce qu'il les jugea tyranniques; peut-être que ſon ſucceſſeur les a rétablis ou augmentez depuis ſon départ. Outre ces taxes, avant l'arrivée de Cuperli on exigeoit de tous les étrangers la Capitation ordinaire, de quelque nation qu'ils fuſſent, lorſqu'ils entroient dans Erzeron, & cette Capitation étoit réglée ſur l'eſtimation que les Turcs faiſoient de chaque perſonne. Celui-ci, diſoient-ils, doit payer dix écus ſur ſa bonne mine; l'autre qui n'a pas beaucoup de hardes n'en payera que cinq. On rançonnoit impunément les pauvres étrangers; & les Miſſionnaires étoient les plus maltraitez: pour ne pas s'y tromper, on commençoit par découvrir la tête des paſſans pour voir s'ils étoient tonſurez, en ſorte que ces hommes Apoſtoliques deſtinez pour les pays étrangers, étoient ſouvent obligez de laiſſer partir leur Caravane pour tâcher d'obtenir quelque modération, ou pour attendre quelque gros marchand Armenien ou Franc qui eût la charité de payer pour eux. On ne ſçauroit avoir de juſtice ſur les frontieres d'un ſi grand Empire, lorſque les Commandans authoriſent les vexations, & ces gens-là ne les authoriſent que parce qu'ils en profitent. Quand on part de Conſtantinople pour la Perſe, la meilleure précaution

caution qu'on puisse prendre, n'est pas seulement d'obtenir un Commandement de la Porte ; mais encore des Lettres de recommandation de nôtre Ambassadeur pour les Beglierbeys des frontieres par où l'on doit passer. Les Religieux Italiens sont trop circonspects pour manquer à se mettre sous la protection de nôtre Ambassadeur. Le Roy de France est bien plus connu & plus estimé des Musulmans, que le Saint Pere qu'ils appellent simplement le *Moufti de Rome*.

Les Missionnaires ont beaucoup gagné à la mort de Fasullah-Effendi, Moufti de Constantinople, qui fut traîné dans les ruës à Andrinople sous le regne précedent. Il avoit part, disoit-on, à toutes les extorsions qui se faisoient dans la Province d'Erzeron d'où il étoit natif, & où il possedoit des biens immenses. Cet homme insatiable qui étoit le maître absolu de l'Empereur Mustapha, s'étoit déclaré ouvertement contre tous les Religieux, & sur tout contre les Jesuites. On ne manqua pas de s'informer si nous étions *Papas*, c'est à dire *Prêtres*, mais ce ne fut que pour la forme ; car outre que le Beglierbey nous honoroit de sa protection ; nous n'étions pas certainement tonsurez.

La Province d'Erzeron rend en argent plus de 600. bourses au Grand Seigneur. Outre les 300. bourses du Carach que l'on exige des Armeniens & des Grecs, il retire encore six pour cent des marchandises de la Doüanne. Ainsi tout compte fait, ces marchandises payent neuf pour cent, sçavoir six au Grand Seigneur & trois au Beglierbey. Le Grand Seigneur joüit aussi du droit de *Beldargi* ou *Taille réelle* que payent les bien possedez par les Spahis.

La ville d'Erzeron n'eſt pas ſur l'Euphrate, comme les Geographes la placent ; mais plûtôt dans une preſqu'Iſle formée par les ſources de cette fameuſe riviere. La premiere de ces ſources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demi ou deux. Les ſources de l'Euphrate ſont du côté du Levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant preſque toute l'année. La plaine d'Erzeron eſt donc renfermée dans deux beaux ruiſſeaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du Levant au Midi, & paſſant par derriere les montagnes, au pied deſquelles la ville eſt ſituée, va ſe rendre vers le Midi à une bourgade appellée *Mommacotum*. L'autre ruiſſeau après avoir coulé quelque temps vers le Nord, pareil à peu près à celui des Gobelins, vient paſſer ſous le Pont d'Elija, d'où coulant vers le Couchant, le long du chemin de Tocat, il eſt obligé par la diſpoſition des lieux de ſe tourner vers le Midi à Mommacotum, où il ſe joint à l'autre branche qui eſt bien plus conſidérable. Ces deux branches s'appellent *Frat* du même nom que la riviere qu'elles forment. Après leur jonction, qui eſt à trois journées d'Erzeron, le Frat commence à porter de petites Saïques, mais ſon lit eſt plein de rochers & l'on ne ſauroit établir de route par eau, pour deſcendre d'Erzeron à Alep, ſans rendre cette riviere navigable. Les Turcs laiſſent le monde comme il eſt & les marchands font comme ils l'entendent. Cependant la voye de la riviere ſeroit la plus courte & la plus ſeure, car les Caravanes ſont 35. Jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route eſt fort dangereuſe à cauſe des voleurs qui dépoüillent les marchands juſques aux portes des villes.

Les voleurs de nuit ſont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour. Si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & ſans bruit pendant que l'on repoſe & tirent des balots de marchandiſes avec des crochets, ſans qu'on s'en apperçoive : ſi les balots ſont attachez ou comme enchainez avec des cordes, ils ne manquent pas de bons raſoirs pour les couper. Quelquefois ils les vuident à quelques pas des tentes, mais quand ils découvrent qu'il y a du Muſc, alors ils les emportent & ne laiſſent que la coque du balot. Quand on part avant le jour, comme c'eſt l'ordinaire, les voleurs ſe mêlent avec les voituriers & détournent ſouvent des mulets chargez de Marchandiſes, qu'ils dépaïſent à la faveur des tenebres. Ils ne s'attaquent pas à la pire, car ils connoiſſent les balots de ſoye auſſi-bien que les marchands. Il part, toutes les ſemaines, des Caravanes d'Erzeron pour *Gangel*, *Teflis*, *Tauris*, *Trebiſonde*, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou peuples du Curdiſtan, qui deſcendent à ce qu'on prétend des anciens Caldéens, tiennent la campagne autour d'Erzeron, juſques à ce que les grandes neiges les obligent à ſe retirer, & ſont à l'affût pour piller ces pauvres Caravaniers. Ce ſont de ces *Jaſides* errans qui n'ont point de religion, mais qui par tradition croyent en *Jaſid* ou *Jeſus*, & ils craignent ſi fort le diable, qu'ils le reſpectent de peur qu'il ne leur faſſe du mal. Ces malheureux s'étendent tous les ans depuis *Mouſoul* ou la *Nouvelle Ninive* juſques aux ſources de l'Euphrate. Ils ne reconnoiſſent aucun maître, & les Turcs ne les puniſſent pas, même lorſqu'ils ſont arrêtez pour meurtre ou pour vol; ils ſe contentent de leur faire rachetter leur vie

pour de l'argent & tout s'accommode aux dépens de ceux qui ont été volez. Il arrive même souvent que l'on traite avec les voleurs qui attaquent une Caravane, sur tout lorsqu'ils sont les plus forts, ou qu'ils sont bien les méchans; on en est quitte alors pour une somme d'argent, & c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre. Il faut que chacun vive de son mêtier : pourveû qu'il n'y ait personne de tué ou de blessé, ne vaut-il pas mieux vuider sa bourse que de verser son sang ? il n'en coûte quelquefois que deux ou trois écus par teste. D'ailleurs rien ne convient mieux aux voleurs que de rençonner les plus foibles, parce que ne trouvant pas aisément à qui vendre les marchandises, ils en sont tres-souvent embarrassez. Presentement toutes les Caravanes du Levant passent par Erzeron; même celles qui sont destinées pour les Indes Orientales, parce que les chemins d'Alep & de Bagdat, quoique plus courts, sont occupez par les Arabes qui se sont révoltez contre les Turcs & rendus maîtres de la campagne.

Le 19. Juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville. A peine la neige y étoit fonduë, & nous campâmes sur les six heures à 15. milles dans un pays si tardif que les plantes ne commençoient qu'à pousser & les collines n'étoient encore couvertes que de gazon; il est mal-aisé de rendre raison de la paresse, s'il faut ainsi dire, de cette terre. Nous couchâmes sous nos tentes dans une vallée au milieu d'un hameau, dont les chaumieres sont plus écartées les unes des autres que les Bastides de Marseille. L'eau dans laquelle nous avions mis nos plantes pour les conserver

& pour les décrire le lendemain, ſe gela la nuit de l'épaiſſeur de deux lignes, quoiqu'elle fût à couvert dans un baſſin de bois. Le lendemain 20. Juin après avoir herboriſé, quoique avec peu de profit à cauſe du froid qui ne permettoit pas à la terre de pouſſer, nous prîmes le parti de nous rapprocher d'Erzeron par une route differente de celle que nous avions tenuë. Nous allâmes donc voir un ancien Monaſtere d'Armeniens, lequel n'eſt qu'à une journée de cette ville, & qui porte le nom de *Saint Gregoire.* Toute la campagne eſt découverte, & l'on ne voit pas la moindre broſſaille dans tout le terrein que la vûë peut découvrir. Ce Monaſtere eſt aſſez riche, mais j'aimerois autant habiter au pied du Mont Caucaſe, car il ne ſçauroit être plus froid. Je crois qu'outre le ſel foſſile qui n'eſt pas rare dans ces quartiers, la terre eſt pleine de ſel Ammoniac qui entretient les neiges, pendant dix mois de l'année, ſur des collines à peu près ſemblables au *Mont Valerien.* Pluſieurs experiences font voir que le ſel Ammoniac rend tres-froides les liqueurs où il eſt diſſous, & cela par ſa partie ſaline fixe, plûtôt que par ſa partie volatile, comme il paroît par la ſolution de la tête morte d'où l'on a tiré l'eſprit & le ſel volatile aromatique huileux ; car on ſent un froid tres-conſiderable, au milieu de l'Eté, en appliquant les mains autour de la cornuë de verre dans laquelle on a fait la ſolution de cette tête morte.

Nous allâmes coucher ce même jour à un autre Monaſtere d'Armeniens, appellé le *Monaſtere Rouge* parce que le dôme, qui eſt fait en lanterne ſourde, eſt barboüillé de rouge ; je ne ſçaurois trouver de comparaiſon plus juſte, car le

comble de ce dôme aboutit en pointe, ou en cone gauderonné comme un parapluye à moitié ouvert. Ce couvent n'eſt qu'à trois heures de chemin d'Erzeron, & l'Evêque, qui paſſe pour le plus ſçavant homme qui ſoit parmi les Armeniens, y fait ſa réſidence; ce n'eſt pas beaucoup dire, car on ne ſe pique guere de ſcience en Armenie; mais comme on nous aſſûra qu'il étoit fort bien venu parmi les Curdes qui étoient campez ſelon leur coûtume aux ſources de l'Euphrate, nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir s'y promener avec nous. On ne ſçauroit faire ce voyage avec trop de précautions, car les Curdes ſont des animaux peu raiſonnables; ils ne reconnoiſſent pas même les Turcs, & ils les dépoüillent tout comme les autres lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. Enfin ces brigands n'obéiſſent ni à Beglierbey ni à Pacha, & il faut avoir recours à leurs amis lorſqu'on veut avoir l'honneur de les voir, ou pour mieux dire le pays où ils ſe trouvent. Quand ils ont conſommé les pâturages d'un quartier, ils vont camper dans un autre. Au lieu de s'appliquer à la ſcience des Aſtres comme les Caldéens, de qui on les fait deſcendre, ils ne cherchent qu'à piller, & ſuivent les Caravanes à la piſte, pendant que leurs femmes s'occupent à faire du beurre, du fromage, à élever leurs enfans, & à prendre ſoin de leurs troupeaux.

Nous partîmes le 22. Juin à trois heures du matin du Monaſtere Rouge. La Caravane ne fut pas nombreuſe, il falloit ſe livrer à l'Evêque, ou renoncer à voir les ſources de l'Euphrate; mais dans le fond, que riſquions-nous? les Curdes ne mangent pas les hommes, ils ne font que les dépoüiller, & nous y avions ſagement pourvû

en prenant nos plus méchants habits : nous n'avions donc à craindre que le froid & la faim. Par rapport à l'Evêque, c'étoit un homme de bien qui n'auroit pas voulu nous exposer à montrer nos luditez. Nous le priâmes de serrer dans sa cassette quelques sequins que nous avions pris pour nôtre dépense. Nanti de nôtre bourse, il fit faire les provisions dont nous avions besoin, & paroissoit agir de bonne foy, bien informé d'ailleurs que nous étions sous la protection du Beglierbey, & que nous étions connus dans la ville pour ses Medecins. Nous avions donné des remedes gratuitement à tous les cliens du Monastere qui s'étoient addressez à nous. Après ces précautions nous nous abandonnâmes avec confiance à sa conduite. Il se mit à la tête de la compagnie, parfaitement bien monté de même que trois de ses domestiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux à nous & à nôtre suite. A demi heure de là nous prîmes un venerable vieillard de ses amis dans un assez joli village situé sur cette branche de l'Euphrate, laquelle passe à Elija. On nous régala de quelques Truites que l'on pescha sur le champ, & rien n'est comparable à la bonté de ces poissons lorsqu'on les mange sortant du ruisseau, cuites dans de l'eau où l'on a jetté une poignée de sel. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetez, & après nous avoir fait promettre de guerir à nôtre retour un de ses amis, (car c'étoit là le compliment ordinaire) il nous fit assûrer qu'il parloit bien la langue des Curdes ; qu'il trouveroit de ses amis dans les montagnes où nous aillons, & que nous n'avions rien à craindre étant accompagnez de l'Evêque & de lui. Nous entrâmes dans de belles vallées, où

l'Euphrate ſerpente parmi des Plantes merveilleuſes & nous fûmes charmez d'y trouver cette belle eſpece de *Pimprenelle à fleur rouge*, qui fait un des principaux ornemens des jardins de Paris, & que l'on a apportée depuis long-temps de Canada en France. Ce qui nous fit plus de plaiſir, c'eſt que les plantes y étoient avancées, & nous nous flations de les trouver en bon état dans les montagnes; mais à meſure que nous montions, nous ne découvrions que pelouſe & neige. Les foreſts en ſont bannies pour le reſte des ſiécles, cependant le payſage eſt agréable, & les ruiſſeaux qui tombent de tous côtez font un ſpectacle divertiſſant. On voit je ne ſçai combien de fontaines ſur le haut de ces montagnes; les unes coulent tout ſimplement, les autres boüillonnent dans de petits baſſins bordez de gazon. Nous choiſîmes un des plus jolis gazons pour étendre nôtre nappe, & pour nous délaſſer avec du vin du Monaſtere qui valoit mieux que tout le vin d'Erzeron. Là revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avoit pas laiſſé d'exciter en nous, nous puiſions à pleines taſſes dans les ſources de l'Euphrate, dont nôtre nectar temperoit la fraîcheur exceſſive.

Il n'y avoit qu'une choſe qui troubloit nos innocens plaiſirs, c'eſt que de temps en temps nous voyions venir à nous certains députez des Curdes, qui s'avançoient à cheval la lance en arreſt pour s'informer quelles gens nous étions. Je ne ſçai même ſi la peur ou le vin n'en faiſoit pas paroître deux pour un, car à meſure que la peur s'emparoit de nôtre ame, il falloit bien avoir recours au cordial. S'il eſt permis de boire un peu plus qu'à l'ordinaire c'eſt en pareille ren-

contre, car ſans cette précaution l'eau de l'Euphrate auroit achevé de glacer nos ſens. Enfin comme il nous ſembla que la députation augmentoit à vûë d'œil, l'Evêque & le vieillard s'avancérent à quelques pas, nous faiſans ſigne de la main de reſter où nous étions. Nous fumes ravis d'être diſpenſez d'aller faire la reverence à ces députez. Après les premiers compliments, qui ne furent pas bien longs, ils s'avancérent tous enſemble vers nous, & commencérent à raiſonner fort gravement ſur je ne ſçai quelle matiere. Comme les gens qui craignent s'imaginent toûjours qu'on parle d'eux, & que d'ailleurs les Curdes nous honoroient de temps en temps de leurs regards, nous affections auſſi beaucoup de gravité ; & ne doutant pas que l'Evêque ne leur dît que nous cherchions des Plantes, nous amaſſions celles qui étoient ſous nos yeux & faiſions ſemblant de diſcourir à leur ſujet. Dans le fond nous parlions de la triſte ſituation où nous nous trouvions, & nous nous expliquions en mauvais latin, de peur que nos Interpretes qui étoient faits à nôtre jargon n'y compriſſent quelque choſe.

La conference de l'Evêque & des Curdes ne laiſſoit pas de nous inquietter par ſa longueur. Il y avoit bien loin de là au Monaſtere pour ſe retirer en chemiſe ; & que ſçait-on ſi ces gens qui ſont accoûtumez à faire des Eunuques, n'auroient point eû envie de nous metamorphoſer ainſi, dans l'eſperance de nous vendre mieux ? Nous fûmes un peu raſſurez quand nôtre Drogman Armenien vint nous dire que les Curdes avoient donné un fromage à l'Evêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau de vie qu'il

leur presenta. Nous fimes demander à ce bon homme de quoi il s'agissoit, il répondit en souriant que les Curdes étoient de méchantes gens, mais que nous n'avions rien à craindre ; que l'ancienne amitié qui étoit entre eux & la venération qu'ils avoient pour l'Evêque, nous mettroient à couvert de tout. En effet après qu'ils eurent bû l'eau de vie, ils se retirérent & l'Evêque revint à nous avec un visage fort gay. Nous ne manquâmes pas de le faire remercier de tous les soins qu'il s'étoit donné pour nous garentir des insultes de ces loups ravissans, & nous continuâmes à faire nos observations sur les plantes. Il y en a de fort belles autour de ces sources. Leur concours fait la branche de l'Euphrate, que nous avions presque toujours suivie depuis le Monastere, & qui va passer à Elija. On y prend des Truites avec la main, dont nous fimes grande chere tout le jour, mais nous les trouvâmes si molles le lendemain, que nous n'en voulumes pas gouter. Jusques-là nous fûmes bien contens de notre journée. Nous fimes demander à l'Evêque s'il ne seroit pas possible d'aller voir l'autre branche de l'Euphrate laquelle va se joindre à la premiere, à *Mommacotum*. Il nous dit en riant qu'il ne connoissoit pas les Curdes de ce quartier-là, & que nous n'y verrions que des sources semblables à celles que nous venions de quitter. Nous le remerciâmes treshumblement, mais il auroit bien pû se dispenser de nous jetter dans de nouveaux embarras.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de nôtre eau de vie, nous aurions fort approuvé son procedé si nous n'avions pas été de la partie

& qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs pavillons. Ce ſont de grandes tentes d'une eſpece de drap brun foncé, fort épais & fort groſſier qui ſert de couvert à ces ſortes de maiſons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, eſt un quarré long fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapiſſez en dedans de bonnes nattes. Lorſqu'il faut démeſnager ils plient leur maiſon comme un paravent, & la chargent avec leurs uſtencilles & leur enfants ſur des bœufs & ſur des vaches. Ces enfants ſont preſque nuds dans le froid, ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait boüilli à la fumée des bouzes de vache que l'on amaſſe avec beaucoup de ſoin, car autrement leur cuiſine ſeroit tres froide. Voila comment les Curdes vivent en chaſſant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'Octobre & paſſer dans le Curdiſtan ou dans la Meſopotamie. Les hommes ſont bien montez & prennent grand ſoin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont, partie ſur des chevaux, partie ſur des bœufs. Nous vîmes ſortir une troupe de ces Proſerpines qui venoient pour voir l'Evêque,& ſur tout nous qui paſſions pour des Ours que l'on menoit promener.Quelques-unes avoient une bague qui leur perçoit une des narines; on nous aſſura que c'étoient des Fiancées. Elles paroiſſent fortes & vigoureuſes, mais elles ſont fort laides, & ont dans la phiſionomie un certain air de ferocité. Elles ont les yeux peu ouverts, la bouche extrémement fenduë, les cheveux noirs comme jay, & le teint farineux & couperoſé.

Nous voici pourtant, ſans y penſer, en pays d'érudition. Qui le croiroit, Mgr, parmi des Pro-

ſerpines & des Curdes ? La montagne où ſont les ſources de l'Euphrate doit être une des diviſions ſeptentrionales du *Mont Taurus* ſuivant Strabon ; & ce Mont Taurus avec ſes branches & ſes Cheſnes occupe preſque toute l'Aſie mineure. Denys le Geographe nomme le *Mont Armenien*, celui d'où ſort l'Euphrate. Les anciens l'ont appellé *Paryardes*. Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il dit poſitivement que l'Euphrate & l'Araxes ſortent tous deux *du Mont Abos*, qui eſt une portion du Mont Taurus. Pline aſſûre que l'Euphrate vient d'une Province appellée la *Caranitide* dans la grande Armenie que Domitius Corbulo, qui avoit été ſur les lieux, appelle le *Mont Aba* & que Nutianus, qui avoit auſſi vû ce pays-là, nomme *Capotes*. Euſtathe, ſur Denys Periegete, la nomme *Achos*.

Mitridate paſſa par les ſources de l'Euphrate en s'enfuyant dans la Colchide, après avoir été battu par Pompée. Il y a beaucoup d'apparence que l'action ſe paſſa dans la plaine d'Erzeron ; car les deux branches de l'Euphrate dont on a parlé, peuvent être appellées ſes ſources par les Hiſtoriens. Procope n'a pas connû ces ſources, il les fait ſortir de la même montagne que celles du Tigre. Il y a, dit-il, une montagne en Armenie à cinq milles & demi de *Theodoſiopolis*, d'où ſortent deux grands fleuves ; celui qui paſſe à droite s'appelle l'Euphrate, & l'autre le Tigre. Strabon a eû raiſon de dire que les ſources de ces rivieres étoient éloignées de deux cens cinquante milles, ou de deux mille cinq cens ſtades. Pompée, comme dit Florus, fut le premier qui fit dreſſer un pont de batteaux ſur l'Euphrate, dans le tems qu'il pourſuivoit Mitridate. Ce fut apparemment

vers le coude que cette riviere fait après que ses deux branches se sont jointes à Mommacotum. Quelques années auparavant Lucullus avoit sacrifié un Taureau à cette fameuse Riviere pour en obtenir un passage favorable.

On croit ordinairement qu'Erzeron est l'ancienne ville de *Theodosiopolis*, neantmoins la chose ne paroît pas trop assûrée, si ce n'est que l'on suppose, comme cela se peut, que les habitans d'*Artze* se fussent retirez à Theodosiopolis après qu'on eut détruit leurs maisons. Cedren rapporte que sous l'Empereur Constantin Monomaque qui mourut vers le milieu du onziéme siecle, Artze étoit un grand Bourg plein de richesses, habité non seulement par les marchands du pays, mais aussi par plusieurs autres marchands ou facteurs Syriens, Armeniens, & autres de differentes nations, qui comptant beaucoup sur leur grand nombre & sur leurs forces, ne voulurent pas se retirer avec leurs effets à Theodosiopolis pendant les guerres que l'Empereur eût avec les Mahometans. Theodosiopolis étoit une grande & puissante ville qui passoit pour imprenable dans ce temps-là, & qui étoit située tout proche d'Artze. Les Infidéles ne manquérent pas d'assiéger ce Bourg ; les habitans se défendirent vigoureusement pendant six jours, rétranchez sur les toits de leurs maisons, d'où ils ne cessoient de jetter des pierres & des fléches. Abraham Général des assiégeans, voyant leur opiniâtre résistance & apprehendant que la Place ne fût secouruë, y fit mettre le feu de tous côtez, sacrifiant un si riche butin à sa réputation. Cedren assûre qu'il y périt cent quarante mille ames, ou par le fer ou par le feu. Les maris, dit-il, se précipitoient

dans les flâmes avec leurs femmes & leurs enfans. Abraham y trouva beaucoup d'or & des ferrements que le feu n'avoit pû devorer. Il en fit sortir plusieurs chevaux & autres bêtes de somme. Zonare raconte à peu près la même chose de la destruction d'Artze, mais il ne parle pas de Theodosiopolis. Cet auteur assûre seulement qu'Artze etoit sans muraille, & que ses habitans en avoient fortifié les avenuës avec du bois, je crois qu'ils consumérent tout celui qui étoit aux environs, car depuis ce temps-là l'espece s'en est perduë. Comme la Place fut réduite en cendres, & que ce passage est absolument necessaire pour le commerce, il y a beaucoup d'apparence que les restes de ces pauvres habitans, & les marchands étrangers qui s'y vinrent établir dans la suite, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, se retirérent à Theodosiopolis qui en étoit tout près, suivant Cedren.

Les Turcs à qui peut-être le nom de *Theodosiopolis* parut trop long & trop embarrassant, donnérent le nom d'*Artzé-rum* à cette Place, c'est à dire *Artze des* [a] *Grecs* ou *des Chrêtiens*, car *Rum* ou *Rumili* signifie en langue Turque *la Romanie* ou *la terre des Grecs*. Ils distinguent *la Romelie* ou *Rumili* en celle d'Europe & en celle d'Asie, ainsi d'*Artzé-rum* on a fait *Arzerum*, & *Erzeron*, comme prononcent la plûpart des Francs. Il ne faut pas confondre cette ville de *Theodosiopolis* avec une autre ville de même nom, qui étoit sur le fleuve *Abborras* en Mesopotamie, & que l'Empereur Anastase avoit fait revêtir de fortes murailles, comme l'assûre Procope. Ce même auteur fait mention de la *Theodosiopolis*

[a] Ῥώμαιοι.



Papaver Orientale hirsutissimum, flore magno Coroll. Inst. Rei herb. 17.

dont nous parlons. On croit que c'eſt Orthogul pere du fameux Othoman premier Empereur des Turcs, qui prit Erzeron, mais cela n'eſt pas certain, car l'Armenie avoit encore ſes Roys ſous Selim premier. La reſſemblance des noms a perſuadé à pluſieurs qu'Erzeron étoit la ville d'*Aziris*, que Ptolomée place dans la petite Armenie.

Vous me permettrez, Mgr, de paſſer de l'érudition à l'Hiſtoire naturelle. Nous obſervâmes aux environs de cette ville une tres-belle eſpece de *Pavot* que les Turcs & les Armeniens appellent *Aphion*, de même que l'*Opium commun*; cependant ils ne tirent pas d'Opium de l'eſpece dont nous parlons, mais par ragoût ils en mangent les têtes encore vertes, quoiqu'elles ſoient fort acres & d'un goût brulant.

La racine de cette plante eſt groſſe comme le petit doigt & longue d'un pied, blanche en dedans, brune en dehors, fibreuſe, pleine d'un laiɛ̃t blanc-ſale tres-amer & tres-acre. Ordinairement les tiges ſont de la hauteur d'un pied & demi ou deux, épaiſſes de trois ou quatre lignes, droites, fermes, vert-pâle, heriſſées de poils blanchâtres, roides, longs de trois lignes, ſi ce n'eſt vers le haut où elles ſont couvertes de poils ras. Les feüilles ont un pied de haut & ſont découpées à peu près comme celles du *Coquelicot* en pluſieurs parties juſques vers la côte. Ces pieces ont environ deux pouces & demi de long ſur neuf ou dix lignes de large, vert-brun & comme luiſantes ſur certains pieds, récoupées ſur les bords à groſſes dents pointuës & terminées par un poil blanc, ſemblables à ceux qui couvrent les feüilles, & tous ces poils ſont auſſi

roides & auſſi longs que ceux des tiges. Chaque tige ne ſoûtient le plus ſouvent qu'une fleur, dont le bouton qui a dix-huit ou vingt lignes de long, eſt couvert d'un calice à deux ou trois feüilles membraneuſes, creuſes, blanchâtres ſur le bord, heriſſées de poils. Elles tombent quand la fleur s'épanoüit, & l'on s'apperçoit alors qu'elle eſt composée depuis quatre juſques à ſix feüilles, longues de deux pouces & demi ſur trois pouces & demi de large, arrondies comme celles des autres Pavots & de la couleur du Coquelicoc, plus ou moins foncé, avec une groſſe tache à l'onglet, laquelle eſt auſſi plus ou moins obſcure. Les feüilles intérieures ſont un peu plus étroites que les extérieures, & tiennent fortement contre le pedicule; ſouvent même elles ne tombent que deux jours après que la tige eſt coupée. Le milieu de la fleur eſt rempli par un piſtile long d'un pouce, oblong, ſpherique ſur quelques pieds, vert-pâle, liſſe, arrondi vers le haut en maniére de calote purpurine découpée en pointe ſur les bords, & relevée d'environ une douzaine de bandes violet foncé, poudreuſes, leſquelles, partant du même centre, viennent ſe diſtribuer en rayon & ſe terminer à une des pointes qui ſont ſur les bords. Ce piſtile eſt ſurmonté par une groſſe touffe d'étamines à pluſieurs rangs, griſdelin luiſant, chargées chacune d'un ſommet violet foncé, poudreux, long d'une ligne & demi ſur demi ligne de large. La Plante rend un ſuc limpide, mais le piſtile eſt rempli d'un laict blanc-ſale tres-amer & tres-acre, de même que la racine. Ce piſtile devient un fruit ou coque. Cette belle eſpece de Pavot ſe plaît fort au Jardin du Roy, & même en Hollande où nous l'avons communiquée

communiquée à nos amis. Mr *Commelin* tres-habile Professeur de Botanique à Amsterdam, en a donné la figure.

Nous retournâmes le 24. Juin à Erzeron, où nous apprîmes par Mr Prescot qui est Consul de la nation Angloise depuis 10. ou 12. ans, qu'il y avoit deux Caravanes prêtes à partir, l'une dans trois jours pour Tocat, & l'autre dans 10. ou 12. jours pour Teflis. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis non seulement pour voir la Georgie, qui est le plus beau pays du monde, mais aussi pour cueillir à nôtre retour les graines de tant de belles Plantes que nous avions observées autour d'Erzeron. On assûroit de plus qu'il y avoit beaucoup de voleurs sur le chemin de Tocat, qui se retireroient suivant leur coûtume ordinaire sur la fin de l'Eté; à cause qu'alors les campagnes brûlées par les grandes chaleurs ne fournissent plus de fourages. Il est certain que les mois de Juin, Juillet & Août sont les mois les plus favorables pour les voleurs; ils trouvent par tous à nourrir grassement leurs chevaux, & c'est de quoi ils se soucient le plus; car ces gens-là ne marchent pas comme des gueux. Du côté de Tocat & dans la Georgie Turque on moissonne à la fin de Juillet, au lieu qu'aux environs d'Erzeron on ne coupe les bleds qu'en Septembre. De toutes les Caravanes celle de Teflis passe pour la moins dangereuse.

En attendant qu'elle fût assemblée nous ne perdîmes pas nôtre temps. Quand nous n'étions pas en campagne nous allions faire la conversation chez le Consul Anglois où il y a toûjours bonne compagnie. Non seulement c'est le rendévous des plus gros marchands Armeniens, mais

encore de tous les étrangers : M[r] *Prescot* est un des plus honnêtes hommes du monde, bien faisant, & qui nous prévenoit sur tout ce qui nous pouvoit faire plaisir ; j'apprehende même que les gens du pays n'abusent de ses bontez, car ils l'obsedent continuellement. Quoiqu'il ne soit pas de la Communion Romaine, il rend toutes sortes de bons offices aux Missionnaires ; il les loge souvent chez lui & leur facilite l'entrée & la sortie du pays avec beaucoup de charité. Nous apprîmes qu'à trois ou quatre journées de la ville il y avoit de bonnes mines de cuivre, d'où l'on tiroit la plus grande partie de celui qui se travaille dans le fauxbourg des Grecs, & que l'on répand en Turquie & en Perse. On nous assûra aussi qu'il y avoit des mines d'argent autour d'Erzeron, aussi-bien que sur le chemin ordinaire de cette ville à Trebisonde. Nous ne pûmes pas voir ces dernieres mines, parce que le Beglierbey voulut prendre le plus beau chemin qui en est assez éloigné. Pour celles qui sont autour d'Erzeron, nous ne trouvâmes personne qui osât nous y conduire ; le Beglierbey même ne nous conseilla pas d'en approcher, à cause de la jalousie des gens du pays, qui s'imaginent que les étrangers n'y vont que pour enlever leurs trésors. On nous assûra qu'on y trouvoit du Lazuli parmi celles de cuivre, mais en petite quantité, & qu'il étoit trop mêlé de marbre. Celui que l'on trouve du côté de Toulon en Provence dans la montagne de *Carqueirano* a le même défaut, mais certainement ce n'est pas la pierre d'Armenie, comme bien des gens le croyent. La pierre d'Armenie, comme il paroît par la description de *Boot*, est d'un bleu-celeste, unie mais friable.

Celles d'auprès d'Erzeron & de Toulon ſont tres-dures & plus dures même que le Lazuli, car ce n'eſt proprement qu'un marbre pétri naturellement avec du Lazuli. Peut-être que le Lazuli le plus fin n'eſt autre choſe qu'une eſpece de vert-de-gris ou de roüille naturelle. Peut-être auſſi que c'eſt de l'or déguiſé par quelque liqueur corroſive, comme le vert.de-gris n'eſt qu'un cuivre déguiſé par le vin & le marc de raiſin; Outre que le Lazuli ſe trouve dans les mines d'or, il ſemble qu'il y ait parmi cette pierre quelques filets d'or qui ne ſont pas corrompus, s'il faut ainſi dire.

Nous demandâmes un jour à Mr Preſcot, où étoit mort Mr *Vernon* ſçavant Mathematicien Anglois qui avoit fait de belles obſervations aſtronomiques en Levant & dont Mrs *Vvheler & Spon* parlent avec éloge; le Conſul nous aſſûra qu'il lui avoit prédit ſouvent qu'il ſeroit malheureux avec toute ſa ſcience, s'il ne ſe modéroit. Mr Vernon étoit d'une vivacité admirable mais il s'emportoit trop facilement. En effet Mr Preſcot fut prophete, & nôtre Mathematicien mourut à Hiſpaham des bleſſures qu'il avoit reçûës à la tête dans une querelle qu'il eut avec un Perſan en ſortant de table. Mr Vernon accuſa le Mahometan de lui avoir volé un fort bon couteau à l'angloiſe; le Perſan ne fit qu'en rire, ſoit qu'il eût pris le couteau ou non; l'Anglois en fut encore plus offenſé. On s'échauffa là-deſſus, on en vint aux mains, & le Perſan frappa ſi rudement Mr Vernon ſur la tête, qu'on fut obligé de l'attacher ſur ſon cheval pour le conduire à Hiſpaham où il mourut quelques jours après ſans ſecours, car il n'y avoit pas encore des Anglois établis en

cette ville. Ils y sont fort puissans aujourd'hui, & y vivent en grands Seigneurs. Leur magnificence va quelquefois jusqu'à la profusion surtout quand la Cour vient les visiter.

Pendant qu'on travailloit à faire nos balots, nous herborisions souvent avec plaisir, sur-tout dans la vallée des *Quarante Moulins* qui est à une promenade de la ville, à l'entrée de deux montagnes fort escarpées, d'où coulent plusieurs belles sources qui forment un ruisseau considerable. Non seulement ce ruisseau fait moudre plusieurs moulins, mais il arrose encore une partie de la campagne jusqu'à la ville. Nous eûmes le plaisir de proceder dans un de ces moulins à la nomination d'un des plus beaux genres de Plantes qu'il y ait dans tout le Levant; aussi lui donnâmes-nous le nom d'une personne fort estimable par sa science & par sa vertu. C'est Mr *Morin* de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui par un bonheur singulier a élevé cette Plante, de graine, dans son Jardin de l'Abbaye de S. Victor, je dis par un bonheur singulier, car elle n'a pas levé au Jardin du Roy, ni dans quelques autres jardins où je l'avois fait semer. Il semble qu'elle soit glorieuse de porter le nom de Mr Morin, qui a toûjours aimé & cultivé la Botanique avec passion.

La *Morine* a la racine plus grosse que le pouce, longue d'un pied, partagée en grosses fibres brunes, gersées, peu cheveluës. Sa tige qui a jusques à deux pieds & demi de haut, est ferme, droite, lisse, purpurine à sa naissance, épaisse de deux ou trois lignes, rougeâtre aussi, mais veluë vers le haut, accompagnée ordinairement



Morina Orientalis Car-
linæ folio Coroll. Inst.
Rei herb. 48.

à chaque nœud de trois feüilles assez semblables à celles de la *Carline*, vert gai, luisantes, longues de 4. ou 5. pouces sur environ un pouce de large, découpées, ondées & garnies de piquants jaunâtres, fermes, durs, longs de 4. ou 5. lignes. Ces feüilles diminuent un peu vers le haut & sont un peu veluës en dessous. De leurs aisselles naissent des fleurs par étage & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur est un tuyau courbe fort menu vers le bas où il est blanc & légerement velu; mais il s'évase en haut & se divise en deux lévres. La supérieure est relevée & longue d'environ 5. pouces sur 4. lignes de large, arrondie & profondément échancrée. L'inferieure est un peu plus longue & découpée en trois parties arrondies aussi. L'ouverture du tuyau qui est entre ces deux lévres est toute découverte. Deux étamines courbes qui débordent de près de trois lignes, blanchâtres & chargées de sommets jaunâtres, sont collées contre la lévre superieure. Le filet du pistile qui est tant soit peu plus long., finit par un bouton verdâtre. Le calice est un tuyau long de trois lignes, fendu profondément en deux languettes arrondies, légerement canelées. C'est du fond de ce dernier tuyau que sort la fleur. On en trouve souvent de deux sortes sur le même pied, les unes sont toutes blanches, les autres sont couleur de rose tirant sur le purpurin, avec les bords blanchâtres. Toutes ces fleurs ont l'odeur de celles du *Chevrefeüille*, & portent sur un embryon de graine. Les feüilles de cette Plante ont d'abord un goût d'herbe assez fade, mais on y trouve ensuite de l'acrimonie.

Nous allâmes chez le Beglierbey lui baiser la

veste, & demander la continuation de sa protection. Il eut la bonté de nous faire remercier des soins que nous avions pris de sa santé, & de toute sa maison. Il nous prévint sur les Lettres de recommandation que nous souhaitions pour le Pacha de Cars, & nous fit encore expedier une patente fort avantageuse où il se loüoit de nôtre capacité en fait de Medecine, & dans laquelle il rendoit de bons témoignages de nôtre conduite.

VOYAGE de Geogie.

Nous partîmes d'Erzeron le 6. Juillet pour Teflis, & nous nous rendîmes à *Elzelmic* village au Nord-Est à trois heures de la ville. Nôtre Caravane composée de marchands, dont les uns alloient à Cars & à Teflis, les autres à Erivan, quelques-uns à Gangel, n'étoit qu'environ de deux cens hommes armez de lances & de sabres; quelques-uns avoient des fusils & des pistolets. La campagne d'Erzeron jusques à moitié chemin d'Elzelmic est fort seche; ses collines sont pelées. On entre ensuite dans une plaine fermée à droit & à gauche par des éminences où il y avoit encore assez de neiges. Il en tomba beaucoup aux environs d'Erzeron la nuit du second au troisiéme Juillet.

Le 7. Juillet nous partîmes à trois heures & demi après minuit, & nous campâmes sur les dix heures auprès d'un village appellé *Badijoüan*, après en avoir laissé un autre en arriére, dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier lequel d'ailleurs est plat, bien cultivé, & arrosé avec autant de soin que la campagne d'Erzeron. Sans cette précaution la moitié des bleds seroient rotis : neanmoins cela paroît assez étrange, car de ces mêmes champs

qu'on est obligé d'arroser, on découvre la neige sur les collines voisines. Au contraire dans les Isles de l'Archipel, où il fait des chaleurs à calciner la terre & où il ne pleut que pendant l'Hiver, les bleds sont les plus beaux du monde. Cela montre bien que toutes les terres n'ont pas le même suc nourricier. Celles de l'Archipel sont comme les Chameaux, elles boivent pour longtemps. Peut-être que l'eau est plus necessaire à celles d'Armenie, pour dissoudre le sel fossile dont elles sont impregnées, lequel détruiroit la tissûre des racines si ses petits grumeaux n'étoient bien fondus par un liquide proportionné; aussi y laboure-t-on profondément. Quoique ces terres ne soient pas fortes on attele trois ou quatre paires de bœufs ou de bufles à une charruë, & c'est sans doute afin de bien mêler la terre avec le sel fossile qui resteroit en trop grande quantité sur la surface & brûleroit les plantes. Au contraire dans la *Camargue d'Arles*, qui est cette Isle si fertile que le Rhône enferme audessous de la ville, on ne fait qu'éfleurer la terre en labourant pour ne pas la mêler avec le sel marin qui est audessous. Avec cette précaution la Camargue où il n'y a qu'un demi pied de bonne terre, est le pays le plus fertile de la Provence, & les Espagnols le nommérent *Comarca* par excellence, dans le temps que les Comtes de Barcelone en étoient les maîtres. *Comarca* signifie chez eux un champ qui produit abondamment. Ainsi le mot de *Camargue* ne vient pas du *Camp de Marius*, comme l'on prétend, car ce Général Romain n'y a jamais campé. Le grand fossé qu'il fit faire pour fortifier son camp & pour y faire voiturer les munitions qu'il tiroit de la Mediterranée, se

trouvoit, ſuivant Plutarque, entre le Rhône & Marſeille. On découvre encore les traces de cet ouvrage du côté de *Fos* village auprès du *Martigues* qui a retenu le nom de *la Foſſe de Marius*, & non pas celui des *Phociens* peuples d'Aſie au-deſſus de Smyrne, qui s'établirent à Marſeille pendant les guerres des Perſes & des Grecs. Mille pardons, Mgr, de cette digreſſion; nous ſommes ſi accoûtumez à nous écarter en herboriſant, qu'il n'eſt pas ſurprenant que je m'égare quelquefois dans les lettres que vous m'avez permis de vous écrire.

Je reviens à nôtre Caravane. Elle partit le 8. Juillet ſur les neuf heures du matin, & marcha juſques à une heure après midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, mais excellentes à ce qu'on nous dit. Nous y obſervâmes de fort belles Plantes, comme nous avions fait le jour précedent; mais voilà tout, car on n'y voit ni ville ni villages, pas même la moindre broſſaille. On dreſſa nos tentes auprès d'un ruiſſeau qui fait moudre un moulin, je ne ſçai à quel uſage; car nous ne rencontrâmes pas une ame pendant toute la journée.

La route du 9. Juillet fut bien plus agréable. Quoiqu'on nous eût fait partir à trois heures du matin, nous nous retirâmes ſur les dix heures après avoir paſſé par des montagnes peu élevées, ſur leſquelles on voit des Pins de la même eſpece que ceux de nôtre montagne de *Tarare*. Ce changement de décoration ne laiſſe pas de réjoüir en voyageant: Il n'y a rien de plus ennuyeux que de marcher dans ces grandes plaines où l'on ne voit que la terre & le ciel, & ſans les Plantes qu'on y trouve j'aimerois mieux être ſur mer,



Cachrys Orientalis Ferulæ folio, fructu alato plano Corol. Inst. Rei herb. 23.

je veux dire pendant le calme ; car j'avoüe tout naturellement que dans la bourrasque on donneroit tout ce qu'on a au monde pour se pouvoir transporter dans la plaine la plus ennuyeuse. On campa ce jour-là à *Coroloucalesi* village que l'on peut appeller en François *la Tour de Corolou.* Nôtre moisson fut assez belle ; & comme l'érudition me manque ici, car je ne sçai ce que c'est que *Corolou* ni sa *Tour*, vous me permettrez de vous envoyer la description d'une Plante qui fait encore aujourd'hui les délices de M^r le Premier Medecin. Elle a fort bien levé, bien fleuri & bien grainé dans le Jardin du Roy. Il y a même apparence qu'elle y durera long-temps.

C'est une *Ombellifer*, pour parler Botanique, dont la racine pique en fond jusques à un pied & demi, grosse au collet comme le bras, partagée en quelques autres racines de la grosseur du pouce, peu cheveluës, couvertes d'une écorce brune, pleine de lait acre & fort amer. Les feüilles d'enbas qui ont environ trois pieds de large sur autant de long, sont découpées si menu, qu'on ne sçauroit mieux les comparer qu'à celles d'une autre espece de ce genre que *Morison* a nommée *Cachrys semine fungoso, levi, foliis Ferulaceis.* Il semble même que la comparaison cloche un peu, car il n'y a point d'espece de *Ferule* qui ait les feüilles si menuës, & j'aurois mieux fait, sans suivre l'exemple de Morison, de comparer les feüilles de celle dont je parle, à celles du *Fenoüil.* Les tiges de nôtre Plante s'élevent à 4. pieds, grosses comme le pouce, fermes, dures, droites, solides, couvertes d'une fleur semblable à celle des *Prunes fraîches*, lisses, canelées, noüeuses, garnies aux nœuds de deux

ou trois feüilles beaucoup plus petites que les autres ; & des aisselles de celles-ci naissent vers le haut trois ou quatre branches, lesquelles forment une plante assez arrondie. Les extrémitez de ces branches sont chargées d'ombelles ou bouquets de demi pied de diamettre, composez de rayons inégaux qui soûtiennent d'autres bouquets plus petits & comme spheriques, terminez par des fleurs jaunes à 5. 6. ou 7. feüilles, longues d'une ligne & demi, avec la pointe tournée en dedans, ce qui les fait paroître comme échancrées. Les étamines & les sommets sont de même couleur. Le calice qui d'abord n'a que deux lignes de long, grossit à vûë d'œil à mesure que les fleurs se passent, & devient ensuite un fruit long d'environ 10. lignes sur 6. lignes de large, composé de deux parties arrondies sur le dos, garnies dans leur longueur de petites aîles ou feüillets membraneux & blancs comme le fruit du *Laterpitium*. Il faut pourtant rapporter nôtre Plante au genre de *Cachrys*, parce que les parties de son fruit sont spongieuses, épaisses de trois lignes & remplies d'une graine plus grosse qu'un grain d'orge. Les feüilles de cette Plante sont un peu aromatiques, mais tres-acres & tres-ameres.

Le 10. Juillet nous partîmes à 3. heures aprés minuit, & marchâmes jusqu'aprés midi par des montagnes agréables & bien fournies de Pins. A la verité nous n'étions pas trop attentifs à les considérer, car nous découvrions de temps en temps quelques pelotons de voleurs armez de lances & de sabres. Ils n'oserent pourtant nous attaquer, parce qu'ils nous crurent les plus forts; cependant ils se trompoient tres-fort, & ils au-

roient eû bon marché de nous s'ils s'étoient approchez. Nous avions assez de Turcs dans nôtre Caravane, mais les Armeniens, à ce que nous apprîmes par nos Drogmans, commençoient à parler entre eux d'accommodement, & si les voleurs ne s'étoient pas écartez, on n'auroit pas manqué de leur envoyer un Deputé pour traiter de la rançon. Nous n'en fûmes pas quittes pour cette allarme. Nos marchands crurent que ces voleurs étant à nos trousses, nous leur avions dérobé une marche : si la chose étoit ainsi elle s'étoit passée fort innocemment de nôtre part, car aucun de nous n'avoit pensé à les tromper ; heureusement nous n'entendîmes plus parler d'eux. Nous descendîmes le lendemain, des montagnes sur les dix heures pour entrer dans une assez belle plaine où nous campâmes à *Chatac* méchant village sur un ruisseau qui tombe de quelques collines où l'herbe ne faisoit que de naître. A peine trouvoit-on à faire paître les chevaux dans les meilleurs fonds. Les chemins y sont bordez de cette belle espece d'*Echium* à fleur rouge, que *Clusius*, le plus grand observateur de Plantes de son temps, avoit découverte en Hongrie. Les tiges naissent trois ou quatre ensemble, hautes d'un pied & demi ou deux, épaisses de trois lignes, vert-pâle, piquées de rouge brun, cassantes, herissées de poils blancs, garnies de feüilles longues de demi pied & larges seulement de demi pouce, de la même couleur & tissure que celles de l'*Echium commun*, mais beaucoup plus herissées des deux côtez. Elles diminuent jusques en haut ; & de leurs aisselles, presque depuis la moitié de la tige jusques à l'extrémité, naissent des brins longs d'un pouce &

demi courbez en queüe de Scorpion, sur lesquelles s'appuyent deux rangs de fleurs hautes de 8. ou 9. lignes, rétrecies en maniére de tuyau recourbé, évasé & découpé en cinq parties arrondies, dont les inferieures sont plus courtes que la superieure. Ces fleurs sont rouges couleur de Garence & sans feu. Les étamines, qui débordent de trois côtez, sont un peu plus éclatantes, mais leurs sommets sont foncez. Le calice est d'environ demi pouce, découpé en cinq parties fort étroites & fort veluës. Le pistile est à 4. embryons, lesquels dans la suite deviennent autant de graines longues d'une ligne & demi, brunes, de la figure de la tête d'une vipere.

Le 12. Juillet on partit sur les quatre heures du matin, & nous marchâmes jusques à midi dans une des plus belles plaines qu'on puisse voir. La terre, quoique noire & grasse, n'y produit pas beaucoup parce qu'il y gèle la nuit, & nous trouvions souvent de la glace autour des fontaines avant le lever du soleil. Quelque chaud qu'il y fasse le jour, le froid de la nuit retarde furieusement les plantes: les bleds n'avoient pas plus d'un pied de haut, & les autres Plantes n'étoient pas plus avancées qu'elles le sont à la fin d'Avril aux environs de Paris. La maniére de labourer ces terres est encore plus surprenante; car on attache jusques à dix ou douze paires de Bœufs à une charruë. Chaque paire de Bœufs a son postillon, & le laboureur pousse encore le soc avec le pied; tous leurs efforts aboutissent à faire des sillons plus profonds qu'à l'ordinaire. L'expérience sans doute leur a appris qu'il falloit creuser bien avant, soit pour mêler la terre superficielle qui est trop seche, avec celle de

dessous qui l'est moins, soit pour garentir les graines des grandes gelées, car sans cela ils ne prendroient pas tant de peine & ne feroient pas tant de dépense inutilement. Nous en demandâmes plusieurs fois la raison à nos conducteurs, qui se contentérent de nous dire que c'étoit la mode du pays. On ne voit aucun arbre parmi ces champs, mais seulement quelques Pins que l'on traîne sur les grands chemins pour les conduire dans les villes & les villages, en y attelant autant de Bœufs qu'il en faut pour les transporter. Cela ne nous surprenoit pas. On ne rencontre autre chose en Armenie que des Bœufs ou des Bufles attelez ou chargez à dos comme des mulets. Les Pins cependant, de l'aveu des gens du pays, commencent à devenir fort clair semez, & l'on en découvre peu qui levent de graine. Je ne sçai comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne sçauroient bâtir sans ce secours; je ne dis pas les meilleures maisons où l'on employe les poutres que pour soûtenir les couverts; je parle des chaumiéres qui sont les maisons les plus communes, dont les quatre murailles sont fabriquées avec des Pins rangez par la pointe, à angles droits, les uns sur les autres jusques au couvert, & arrêtez dans les coins avec des chevilles de bois. Nous ne trouvâmes aucune Plante nouvelle ce jour-là, & nous fûmes un peu allarmez de voir parmi quelques Plantes rares que nous avions observées plus d'une fois, des *Mauves* ordinaires, du *Plantain*, de la *Parietaire*, & sur-tout du *Bouillon-blanc*, du *Velar* & de cette Plante que l'on vend à Paris pour le cours de ventre, sous le nom de *Thalitron*. Nous croyions être revenus en Euro-

pe, cependant nous arrivâmes insensiblement à Cars après une marche de sept heures.

Cars est la derniere place de la Turquie sur la frontiere de Perse, que les Turcs ne connoissent que sous le nom d'*Agem*. Je me trouvai embarrassé un jour chez le Beglierbey, qui me fit demander ce que l'on disoit en France de l'Empereur d'Agem? Heureusement il me souvint d'avoir lû dans Cornuti que le *Lilac de Perse* s'appelloit *Agem Lilac*, & cela me fit comprendre qu'*Agem* devoit signifier la Perse. Pour revenir à Cars, la ville est bâtie sur une côte exposée au Sud-Sud-Est. L'enceinte en est presque quarrée & un peu plus grande que la moitié de celle d'Erzeron. Le Château de Cars est fort escarpé sur un rocher tout au haut de la ville. Il paroît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par des vieilles tours. Le reste de la place est comme une espece de theatre, au derriere duquel il y a une vallée profonde, & escarpée de tous côtez & par où passe la riviere. Cette riviere ne va pas à Erzeron, comme l'a crû Sanson, au contraire elle vient de cette grande Plaine par où l'on arrive d'Erzeron à Cars, & tombe de ces montagnes où nous rencontrâmes des voleurs pour la premiere fois. Après avoir serpenté dans cette Plaine elle vient se rendre à Cars, où elle forme une Isle en passant sous un pont de pierre, & suit la vallée qui est derriere le Château. Non seulement elle y fait moudre plusieurs moulins, mais elle en arrose les jardins & les champs. Enfin elle se joint à la riviere d'*Arpagi*, laquelle ne coule pas loin de là; & ces deux rivieres jointes ensemble sous le nom d'Arpagi, servent de frontiere aux deux Empires avant de tomber dans

CARS.



Veüe de Cars sur la Frontiere de Perse.

l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appellent *Aras*. Ce qui peut avoir trompé Sanson, c'est que l'Araxe, comme l'on verra dans la suite, a sa source dans la même montagne que l'Euphrate. Cet auteur a situé Cars au confluant des deux branches imaginaires de l'Euphrate, lesquelles, selon lui, forment une riviere considérable qui passe à Erzeron. Il faut attribuer ces fautes aux mauvais memoires qu'on lui a fournis, car Sanson étoit un excellent homme, qui le premier a fait les meilleures Cartes qui ayent paru en France.

Non seulement Cars est une ville dangereuse pour les voleurs, mais les Officiers Turcs y font ordinairement de grandes avanies aux étrangers, & en tirent tout ce qu'ils peuvent. Nous demandâmes à salüer le Pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçoit. Son Chiaïa chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos Patentes ne servoient de rien, & qu'assurément il ne nous seroit pas permis de passer dans le pays d'Agem. Cependant nous lui avions fait voir un Commandement de la Porte & un Passeport du Beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le Pacha de Cars. Voici l'analyse que le Chiaïa fit de nos Pieces. Pour le Commandement de la Porte, dit-il, c'est la Patente la plus vénérable qui soit au monde, & il ne cessoit de la porter à son front, mais la ville de Cars n'y est pas mentionnée. Je répondis qu'il n'étoit pas possible de mettre sur une feüille de papier les noms des principales villes de leur Empire. Le Passeport du Beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici, mais il ne marque pas

que vous pafferez plus avant. Comme j'en avois fait faire une traduction à Erzeron, je fuppliay le Chiaia de le relire, proteftant que le Beglierbey nous avoit fait affûrer, que fur fon Paffeport on ne feroit aucune difficulté de nous laiffer paffer de Cars dans le Gurgiftan qui appartient à l'Empereur d'Agem, & que c'étoit-là nôtre veritable deffein. Après quelques conteftations fur ce Paffeport, nous lui fimes dire que nous ferions bien aifes de baifer la vefte du Pacha, & de lui prefenter la lettre du Beglierbey. Il répondit qu'il fe chargeoit de cette lettre, mais qu'affurément le Pacha ne nous laifferoit pas fortir des terres du Grand Seigneur ; qu'il alloit s'en éclaircir fur l'heure. En effet il nous quitta brufquement pour paffer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du Pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, on nous avertit que nous courions rifque de coucher dans la ruë fi nous ne gagnions vîte le fauxbourg où étoit nôtre Caravanferai. Quoique les Turcs & les Perfans vivent dans une paix auffi tranquille qu'on la puiffe fouhaitter, ils ne laiffent pas de fermer les portes de leur ville lorfque le foleil fe couche. Avant que de fortir de chez le Chiaia, je fis prier par nôtre Interprete, un de fes valets de lui dire, que nous étions obligez de nous retirer à caufe de la nuit, mais que nous ferions ravis d'apprendre nôtre deftinée avant que de fortir. Il nous fit fçavoir que le Pacha fon Maître, après avoir lû & examiné la lettre du Beglierbey, ne pouvoit fe difpenfer de nous laiffer paffer ; mais qu'on feroit affembler le lendemain le Moufti, le Janiffaire Aga, le Cadi, & les plus apparens de la ville pour en faire la lecture ; que

fans

ſans cette précaution le Pacha pourroit bien perdre ſa tête, ſi on venoit à ſçavoir à Conſtantinople qu'il n'eût pas fait arrêter trois Francs, qui peut-être étoient des eſpions du grand Duc de Moſcovie. Toutes ces cerémonies nous chagrinoient fort : nous apprehendions qu'elles ne trainaſſent en longueur, & que de difficulté en difficulté on ne laiſſât partir nôtre Caravane ſans nous ; ainſi nous ſoupâmes aſſez triſtement. Deux Emiſſaires du Chiaia eurent la bonté le lendemain au matin de nous eveiller à la pointe du jour, & de nous dire ſans façon que l'on venoit de découvrir que nous étions des eſpions ; que le Pacha n'en étoit pas encore informé & qu'ainſi la choſe n'étoit pas ſans remede ; mais que nous pouvions compter que les avis venoient de bonne part. Comme nous ne paroiſſions gueres allarmez de leurs diſcours, ils nous aſſeûrérent que les eſpions en Turquie étoient condamnez au feu, & que les plus honnêtes gens de la Caravane étoient prêts à déclarer que ſous prétexte de chercher des Plantes, nous obſervions la ſituation & les murailles des villes, que nous en prenions le Plan, que nous nous informions avec ſoin des troupes qui s'y trouvoient, que nous voulions ſçavoir d'où venoient les moindres rivieres, que tout cela meritoit punition. Ainſi parloit celui qui paroiſſoit être le plus méchant des deux ; l'autre qui ſembloit plus doux, diſoit qu'il n'y avoit pas d'apparence que nous fuſſions venus de ſi loin pour n'amaſſer que du foin. Nous nous retranchions toujours ſur les bons témoignages que le Beglierbey d'Erzeron portoit de nous dans ſa lettre. Ils répondoient qu'on n'en pouvoit pas faire la lecture, que le Cadi ne fût venu de la campagne où il de-

voit rester encore un jour ou deux. Nous nous séparâmes assez froidement la-dessus.

Heureusement en nous promenant par la ville, nous rencontrâmes un Aga du Beglierbey d'Erzeron, qui ne faisoit que d'arriver & qui nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avoit veû traiter des malades dans le Palais. Après les premieres civilitez, nous lui contâmes l'embarras où nous étions. Surpris de nôtre avanture, il alla chez le Chiaia du Pacha, & lui témoigna en nôtre presence qu'on n'avoit pas raison de nous refuser le passage; que le Beglierbey Coproglì, à qui nous avions été recommandez à Constantinople par l'Ambassadeur de l'Empereur de France, nous honnoroit de sa protection; que nous avions eû l'honneur de l'accompagner de Constantinople a Erzeron, qu'il s'é oit bien trouvé de nos conseils & de nos remedes, qu'enfin on ne devoit pas recevoir de cette maniére des gens qui étoient si bien recommandez de sa part. Il nous fit signe de nous retirer, & nous fit assûrer par son valet que nos serions satisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un caffé pour attendre la décision de cette grande affaire. Un moment après, les mêmes Chiodars du Chiaïa, qui nous avoient traitez d'espions du Grand Duc de Moscovie & qui étoient, à ce que je crois, nos espions, car ils nous gardoient à veüe, vinrent nous annoncer avec une joye feinte & dans le dessein de tirer quelqu'argent de nous, que tous les passages de l'Empire étoient ouverts pour nous; mais qu'assûrément on nous auroit arrêtez sans la lettre du Beglierbey d'Erzeron, ou qu'aumoins on nous auroit fait payer une grosse avanie, comme il arrive à tous ceux qui passent de Turquie en Perse.

Dans ce temps-là nôtre Aga liberateur sortit, & nous vint prendre pour nous présenter au Chiaïa; qui nous fit donner à fumer & à boire du caffé. Il nous assûra que nous pouvions partir quand il nous plairoit; qu'en considération du Beglierbey d'Erzeron, il nous faisoit grace de deux écus que lui doivent toutes les bêtes de somme qui passent par là: & comme on lui fit faire réflexion que nous n'étions pas marchands, mais Medecins, il mit sur son marché que nous gueririons, avant partir, un Aga de ses amis qui avoit une fistule au fondement. Comme il parloit si gravement & que nous ne voulions plus tomber dans ses filets; après l'avoir fait remercier de ses honnêtetez, je lui fis dire que nous prendrions soin de son ami, & que nous lui donnerions tous les secours possibles pendant que nous serions à Cars; mais qu'une fistule au fondement ne pouvoit être guerie que par l'operation, & que malheureusement nous n'avions pas les instruments nécessaires pour la faire.

Nous nous retirâmes à nôtre Camp beaucoup plus satisfaits que le jour precédent. Pendant que nous étions à table, un des valets de l'Aga d'Erzeron vint nous répresenter que son maître nous avoit rendu un service fort considérable; qu'il n'éxigeoit aucune reconnoissance de nous, mais que nous sçavions trop bien le monde pour ne pas lui faire quelque present. Nous en fûmes quittes pour trente sols pour le valet, & pour deux oques de caffé que nous envoyâmes à son maître, trop heureux d'en sortir à si bon marché. De peur qu'on ne vint encore nous faire quelque nouveau compliment, nous prîmes le parti de nous tenir à la campagne à chercher des Plantes jusques au dé-

part de la Caravane ; ainsi les Turcs pillent toujours & principalement sur leurs frontieres ; mais il faut dire à leur loüange qu'ordinairement ils se contentent de ce qu'on leur donne.

On peut douter avec raison, si Cars n'est pas l'ancienne ville que Ptolomée marque parmi celles qui sont dans les montagnes de la petite Armenie. La ressemblance des noms est assez favorable, & il ne faut pas s'embarrasser si cet auteur la place dans la petite Armenie. Outre que ce pourroit être une faute d'inadvertance, les divisions de l'Armenie ont changé si souvent, qu'il y a beaucoup de confusion parmi les auteurs qui parlent de ce pays. On pourroit aussi soupçonner que Cars soit la Place que Ptolomée appelle *Chorsa* & qu'il place dans la grande Armenie, si ce Geographe ne la marquoit le long de l'Euphrate. Tout cela pourroit avoir trompé Sanson ; mais il est certain que Cars est bien loin de cette riviere, & je pardonnerois plutost à ceux qui ont proposé comme un doute, si Cars ne seroit pas la ville de *Nicopolis* que Pompée fit bâtir dans le lieu où il avoit battu Mithridate, puisque cette ville se trouvoit entre l'Euphrate & l'Araxe. Cedren & Curopalate nomment Cars, *Carse*, Leunclaw *Carseum.* Ce dernier assûre qu'en 1579. Mustapha Pacha commandant l'armée de Sultan Mourat contre les Perses & les Georgiens, fortifia Cars & la pourveut des munitions nécessaires. On en pourroit faire une des plus fortes Places du Levant.

Le 12 & le 13. Juillet la Caravane y séjourna pour payer les droits de la Doüanne. Nous en partîmes le lendemain à une heure après minuit, parce que nos plus gros Marchands qui n'avoient déclaré qu'une partie de l'argent qu'ils faisoient,



Betonica Orientalis, angustissimo et longissimo folio, Spica florum crassiori Coroll. Inst. Rei herb. 13.

voiturer en Perse, voulurent éviter, par leur diligence, les nouvelles recherches que les Officiers en auroient pû faire. Ils monterent donc à cheval dés qu'ils furent expediëz, & nous traversâmes une grande plaine pendant toute la nuit, quelque obscure qu'elle fût. On campa sur les neuf heures du matin auprès de *Barguet* gros village, dont le Château à moitié démoli paroit avoir été bien bâti dans son temps. On ne découvrit presque que des Plantes ordinaires, & surtout beaucoup de *Gallium* jaune, & du *Gramen sparteum, pennatum* C B. On descendit sur le midi dans une assez belle vallée à demi lieuë de Barguet. Parmi quelques Plantes rares nous y observâmes une espece de *Betoine* assez singuliere, dont la graine a levé & multiplié dans le Jardin du Roy. Elle se distingue principalement par la longueur de ses feuilles longues de demi pied sur un pouce de largeur, que la culture n'a point changées. Il y a longtemps que cette Plante est connuë en France, puisque Mr le Premier Medecin en a trouvé la figure parmi les Planches que Mr *de la Brosse* son grand oncle & Intendant du Jardin du Roy, avoit fait graver. C'est dommage que ces Planches n'ayent pas paru dans leur temps ; elles sont aussi grandes que celles du Jardin d'*Aisted* & beaucoup mieux gravées. Mr le Premier Medecin qui les a recouvrées depuis peu, nous fait esperer de les donner au public.

Je ne sçai par quelle destinée la plûpart des grands ouvrages de Botanique qui ont été faits en France dans le siecle passé & qui auroient fait beaucoup d'honneur au Royaume, n'ont point encore paru. Mr *Richer de Belleval* Chancelier de l'Université de Montpellier avoit décrit & fait

graver une infinité de Plantes rares qui naiſſent dans les Alpes & dans les Pyrenées, & que l'on donne tous les jours comme des Plantes inconnuës. Il paroît par les Planches qui ſont entre les mains de ſes héritiers, que les *Bauhins* n'avoient rien découvert de ſi beau dans ce temps-là. L'ouvrage du P. *Barrillier* eſt enſeveli dans le fond de la Bibliotheque des Dominicains de la ruë S. Honoré. Cet homme infatigable après avoir parcouru toute l'Eſpagne & toute l'Italie, & dépensé beaucoup à faire graver ce qu'il avoit découvert de plus rare, mourut à Paris ſans avoir rien mis au jour. Il n'y a pas d'apparence que ce beau Recüeil ſoit jamais publié. Il en ſera de même, M[gr], de celui du P. *Plumier* Minime, ſi vous n'en favoriſez l'édition; cependant il faut dire à la loüange de ce Pere, qu'il a lui ſeul décrit & deſſiné plus de Plantes d'Amerique, que n'ont fait tous enſemble ceux qui ſe ſont mêlez d'en parler. Il eſt bien aiſé de faire des livres de Plantes en décrivant & donnant les figures de celles que l'on cultive dans un jardin, & dont on a reçû les graines ou les racines par differens correſpondans; mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amerique, & il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir, par vos ordres, pour aller au Perou. Pour moi je me flatte, M[gr], que vous me continuerez l'honneur de vôtre protection, & que vous voudrez bien faire graver tant de belles Plantes que j'ay obſervées dans mes voyages.

Voilà une de ces ſortes de digreſſions qu'il n'eſt permis de faire que dans des lettres; le genre épiſtolaire ſouffre tout & il convient parfaitement aux voyageurs qui ne ſauroient s'empêcher



Elephas Orientalis, flore magno proboscide incurva Coroll. Inst. Rei herb. 48.

de s'égarer quelquefois dans une longue route. Me voici de retour à la Caravane. Le 15. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & passâmes par des plaines assez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables où les bleds étoient bien plus avancez que du côté d'Erzeron. On y cultive beaucoup de Lin, sur-tout auprès des villages qui sont assez frequens. Sur les sept heures du matin nous passâmes à guai une petite riviere considérable qui va se décharger, à ce qu'on nous dit, dans l'Arpagi. La grande Caravane nous quitta à une lieüe de là pour aller à Gangel, & nous fûmes fort consternez de nous voir réduits à la seule compagnie de trois marchands qui venoient à Teflis. Un Aga Turc campé sur le chemin envoya deux gardes pour nous reconnoître; mais comme ils ne sçavoient pas lire, ils ne firent que jetter les yeux sur nos Passeports, & nous demandérent pour leur peine quelques Truites que nos Drogmans avoient pêchées. Ils firent payer dix âpres par charge à nos marchands, & se firent donner chacun une piece de savon pour se razer.

Nous découvrîmes ce jour-là, à mon gré, la plus belle Plante que le Levant produise. C'est une espece d'*Elephant* à grande fleur, dont la trompe est courbée en bas.

Sa racine qui est longue d'environ deux ou trois pouces, n'a qu'une ligne & demi d'épais, dure, roussâtre, cheveluë, & jette une tige haute de neuf ou dix pouces, quarrée, purpurine vers le bas, légerement veluë, accompagnée de feüilles opposées en croix deux à deux les unes avec les autres, longues d'un pouce à 15. lignes sur 9. ou 10. lignes de large, semblables à celles

de la *Pediculaire* jaunes, veluës sur les bords, crenelées, vénées. De leurs aisselles sort une fleur de chaque coté, rétrecie en tuyau par derriere, verdâtre, long seulement d'une ligne & demi ou deux. Ce tuyau s'évase ensuite en deux lévres, dont la superieure est dilatée d'abord en deux especes d'oreilles assez arrondies, d'entre lesquelles sort une trompe ou tuyau courbe long de neuf lignes, épais d'une ligne, terminé par une lévre ovale d'une ligne & demi de diametre, frisée, bordée de petits poils, au delà de laquelle déborde le filet du pistile. La lévre inferieure est longue & large d'un pouce, chantournée & découpée en trois parties, dont celles des côtez sont comme deux grandes oreilles. La partie inferieure est recoupée en trois pieces. Celles des côtez sont arrondies aussi, mais celle du milieu n'est qu'un petit bec fort pointu. Toute cette fleur est jaune couleur de safran, hormis le bas de la lévre superieure qui est blanchâtre. Les étamines sont fort courtes & cachées sous les aîles de la lévre superieure. Leurs sommets ont deux lignes de long sur une ligne de large, applatis, jaune-pâle. La lévre superieure répresente la trompe d'un Elephant qui la courbe pour porter quelque chose dans sa bouche, au lieu que dans les autres especes de ce genre qui sont présentement connuës, cette lévre est relevée. Le calice est d'une seule piece, long de trois lignes, légerement velu, la lévre supérieure en est obtuse, échancrée. L'inferieure est fenduë plus profondément en deux pieces. Chaque fleur est attachée à un pedicule long de demi pouce & fort déiié. Le pistile qui est un bouton un peu ovale, n'a qu'une ligne de long & devient un fruit de demi

pouce de long, presque quarré à coins arrondis, vert-pâle, membraneux, épais d'environ deux lignes & demi, partagé dans sa longueur en deux loges lesquelles s'ouvrent par les côtez & renferment des graines longues d'une ligne & demi ou deux, épaisses d'une ligne, canelées dans leur longueur, & de la forme d'un petit rein.

Le 16. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin & campâmes sur les huit heures dans une belle & grande prairie où nos tentes furent dressées pour la premiere fois sur les terres du Roy de Perse. Nous n'avions couché qu'à une heure seulement de la frontiére, laquelle se prend au haut d'une colline à la descente de laquelle commence la Georgie Persienne, ou le pays que les Persans appellent le *Gurgistan*, c'est à dire *la Terre des Georgiens*, car *Tan* est un ancien mot Celte qui signifie un *pays*, & ce mot s'est conservé par tout l'Orient, où l'on dit *le Curdistan*, *l'Indostan*, &c. pour exprimer la *Terre des Curdes*, celle *des Indiens*, &c. Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages assez considérables; mais toute cette belle campagne ne produit pas un seul arbre, & l'on est obligé de brûler de la bouze de vache. Les bœufs y sont tres-frequens, & on les y éleve autant pour cet usage, que pour en manger la chair. On en attele jusques à 14. ou 15. paires à une charruë pour labourer la terre. Chaque paire a son homme qui la conduit, monté comme un postillon; tous ces postillons qui crient à chaque pas comme les matelots qui font une manœuvre, forment ensemble un charivari épouvantable. Nous étions faits à ce manége depuis Erzeron. Ce n'est pas apparemment de ces terres de Georgie dont

parle Strabon, que l'on effleuroit ſeulement avec une charruë de bois, bien loin d'y employer le fer.

C'eſt un excellent pays que la Georgie. Dès qu'on eſt ſur les terres du Roy de Perſe, on vient vous preſenter toutes ſortes de proviſions, pain, vin, poules, cochons, agneaux, moutons. On s'adreſſe ſur tout aux Francs avec un viſage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens ſerieux qui vous meſurent gravement depuis les pieds juſques à la teſte. Ce qui nous ſurprit le plus, c'eſt que les Georgiens mépriſent l'argent & ne veulent pas vendre leurs denrées. Ils ne les donnent pas non plus, mais ils les troquent pour des braſſelets, des bagues, des coliers de verre, de petits couteaux, des aiguilles ou des epingles. Les filles ſe croyent plus belles quand elles ont cinq ou ſix coliers pendus au col, qui leur tombent ſur la gorge; elles en ont auſſi les oreilles garnies, cependant tout cela fait un aſſez vilain étalage. Nous dépliâmes donc nôtre mercerie ſur le gazon; & comme nous êtions avertis de leurs maniéres, nous avions employé dix écus à Erzeron en rocailles, comme ils diſent, c'eſt à dire en emaux de Veniſe qui ſont tous ſemblables à ceux de Nevers. Ces rocailles nous produiſirent le centuple, mais il ne faut pas trop s'en charger, car on ne s'en deffait que par troc, & ces trocs ne ſe font que pour des choſes néceſſaires à la vie, & pendant deux journées ſeulement; comme ſi les anciennes maniéres des Georgiens ne s'êtoient conſervées que dans cette contrée. Ces gens-là, comme dit Strabon, ſont plus grands & plus beaux que les autres hommes, mais leurs mœurs ſont tres-ſimples. Ils ne ſe ſervent d'aucu-

ne monnoye, d'aucun poids, d'aucune mesure, à peine sçavent-ils compter au-delà de cent. Tout se fait chez eux par échange. Nous confiâmes donc nôtre petit trésor à ces bonnes gens ; ils prirent ce qui leur plût, mais assurément ils n'abusérent pas de la confiance que nous avions en eux. Ils nous donnoient une poule grosse comme un dindon, pour un colier de six blancs, & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix-huit deniers. Les cochons s'y promenoient en toute liberté, au lieu qu'en Turquie on les chasse comme des animaux immondes ; on dit qu'ils sont beaucoup meilleurs dans la Georgie qu'ailleurs, mais je crois que c'est parce que la plûpart des voyageurs, qui ont ordinairement beaucoup d'appetit, trouvent tout excellent ; en effet les jambons nous parurent un mets nouveau, car nous n'en avions point mangé depuis que nous avions quitté l'Archipel. Les Georgiens traitent les Turcs d'ignorans & de ridicules sur l'usage des cochons ; les Turcs au contraire appellent les Persans *schismatiques*, & les Georgiens *infideles*, parce qu'ils mangent sans scrupule la chair de ces animaux.

A l'égard des Georgiennes, elles ne nous surprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautez parfaites, suivant ce qu'on en dit dans le monde. Les femmes avec qui nous troquâmes nos émaux, n'avoient rien de desagréable, & elles auroient pû passer tout au plus pour de belles personnes, en comparaison des Curdes que nous avions veües vers les sources de l'Euphrate. Nos Georgiennes avoient pourtant un air de santé qui faisoit plaisir, mais après tout elles n'étoient ni si belles ni si bien faites qu'on le dit. Leur teint est

ſouvent parfumé à la vapeur des bouzes de vache, celles qui ſont dans les villes n'ont rien d'extraordinaire non plus, ainſi je crois qu'il m'eſt permis de m'inſcrire en faux contre les deſcriptions que la pluſpart des voyageurs en ont faites. Nous en fîmes convenir les Capucins de Teflis, qui connoiſſent mieux le pays que les étrangers, & qui n'ont jamais pû perſuader à ces femmes de ſe deſabuſer du vilain fard dont elles couvrent leur viſage pour conſerver les anciennes coûtumes du pays. On nous aſſûra qu'on enlevoit les plus belles filles dés l'âge ſix ou ſept ans pour les tranſporter à Hiſpaham, ou en Turquie; les parens & les meilleurs amis de la maiſon ſe mélent ſouvent de ce commerce. Pour éviter cet inconvenient, on les marie à 7. ou 8. ans, ou bien on les enferme dans des couvents; ainſi les lorgnettes que nous avions apportées de Paris nous furent tout-à-fait inutiles, & l'on avoit apparemment enlevé depuis peu ce qu'il y avoit de plus joli dans le pays. Voici le portrait d'une Georgienne qui nous parut aſſez gracieuſe. De tout temps, pour ainſi dire, on a enlevé ce qu'il y avoit de belles perſonnes dans le pays. Zonare remarque qu'on y prenoit par ordre du Roy les beaux garçons pour les faire Eunuques & les vendre enſuite aux Grecs; mais pour appaiſer les ſéditions il en coutoit ſouvent la vie aux peres.

Ce qu'il y a de plus édifiant ſur la frontiere de Georgie, c'eſt qu'on ne demande rien aux étrangers. On peut entrer & ſortir quand on veut des terres du Roy de Perſe, ſans demander permiſſion à qui que ce ſoit. Les marchands de nôtre Caravane, qui avoit un peu groſſi en chemin, nous aſſûroient que non ſeulement on traitoit reſ-


Femmes de
TEFLIS.

pectueusement les Francs, mais qu'on les regardoit avec crainte & vénération quand ils avoient des chapeaux & des juste-au corps ; au lieu qu'on les lapideroit en Turquie s'ils marchoient en pareil équipage. On n'exige que des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontiere, la riviere d'Arpagi, laquelle vient de Cars, ou pour mieux dire dans laquelle se jette la riviere de Cars, comme on l'a dit ci-devant. L'Arpagi va se rendre dans l'Araxe, l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces differentes eaux. L'Arpagi passe pour une des rivieres des plus poissonneuses du pays ; quelques-uns prétendent qu'elle sert de frontiere aux deux Empires : mais ce n'est pas à nous à en décider, en tout cas il ne s'agit que d'un quart de lieuë de terrein.

On monta à cheval le 17. Juillet à trois heures & demi du matin, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine, après avoir passé sur des montagnes assez hautes, où le froid se faisoit sentir vigoureusement. Tout le pays est herbu, mais les arbres en sont bannis depuis long-temps. Parmi les Plantes que nous y observâmes, on découvrit une espece d'*Aconit* semblable à celui que l'on appelle *Tueloup*. Les tiges de celle dont nous parlons forment une pyramide de fleurs, haute d'environ un pied & demi. Chaque fleur est blanche. Le casque qui a 15. lignes de haut, est arrondi par le bout & large de trois lignes. Les crosses sont purpurines. On voit, sur quelques pieds, des fleurs qui tirent sur le blanc-sale.

Le 18. Juillet nous partîmes à quatre heures & demi, & nous marchâmes jusques à midi. Le changement des paysages nous surprit si agréa-

blement, que nous crûmes être arrivez dans un nouveau monde. Ce n'étoit que Bois de haute futaye entremêlez de taillis, parmi lesquels s'élevoient des Chesnes, des Hestres, des Ormeaux, des Tilleuls, des Erables, des Fresnes, des Charmes à grande & petite feüille. On y distinguoit des Epines blanches, des Sureaux & des Iebles. Les Noisetiers, les Poiriers, les Pruniers, les Pommiers, les Framboisiers & les Fraisiers n'y étoient pas rares. Qui se seroit attendu à voir de si belles choses ? On moissonnoit le bled dans le fond de la vallée où nous campâmes. Nous commençames à voir des vignes ce jour-là, mais quoique le vin ne fût pas bon, on pouvoit le regarder comme du Nectar en comparaison de celui que l'on boit à Erzeron. Le paysage du lendemain ne fût pas moins agréable, car depuis trois heures du matin jusques à dix, nous marchâmes dans une vallée qui, quoi qu'étroite & escarpée, étoit néanmoins charmante par sa verdure & par ses differens points de veüe. Les habitations sont dans le fond ou à mi-côte, les bois en occupent les hauteurs, tout le reste est rempli de vignobles & de vergers naturels, où les Noyers, les Abricotiers, les Peschers, les Pruniers, les Poiriers & les Pommiers viennent d'eux-mêmes. Si cette vallée n'est pas celle que Procope décrit entre le pays des Tzans & la Perse-armenie, on ne peut pas douter que ce ne soit un de ces quartiers de la Georgie où, suivant Strabon, abondent toutes sortes de fruits que la terre y produit sans culture. On n'y donne aucune façon, dit cet auteur, à la vigne si ce n'est qu'on la taille tous les cinq ans. Après avoir passé le pays des Tzans, suivant Procope; on entre dans une vallée profonde, escar-



Cassida Orientalis Chamædryos folio, flore luteo Coroll. Inst. Rei herb. 11.

pée, qui est des appartenances du Mont Caucase, bien peuplée, où l'on mange de toutes les sortes de fruits que l'on peut souhaiter en automne. Elle est pleine de vignes & se termine, après trois journées de chemin, par la Perse-armenie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'étions pas éloignez du Mont-Caucase. Les montagnes qui s'étendent depuis Cars jusques à Teflis & vers la mer Caspienne sont proprement les Monts Moschiques des anciens, lesquels suivant Strabon, occupent l'Armenie jusques chez les Iberiens & les Albanois. Quoiqu'il en soit, cette belle vallée dont on vient de parler, finit par une grande plaine assez bien cultivée où passe une riviere considérable qui descend des montagnes & qui suivant ce qu'on nous dit, va du côté de Teflis se jetter dans le Kur. On peut proposer comme un doute, si ce n'est pas la riviere que Strabon appelle *Aragos*. Tout le pays est fertile en belles Plantes. Voici une espece de *Cassida* que sa fleur jaune & ses feüilles découpées, comme *la Germandrée*, distinguent de toutes les especes de ce genre.

Sa racine qui est roussatre, dure, ligneuse, relevée quelquefois en maniére de tubercule & garnie de fibres cheveluës, pousse des tiges courbées sur terre, puis redressées lesquelles se multiplient facilement par des bouquets de fibres dans les endroits où elles s'appuyent sur terre. Ces tiges sont hautes d'environ huit pouces, branchuës dés le bas, épaisses d'une ligne, dures, touffuës, accompagnées de feüilles deux à deux, longues de huit ou neuf lignes sur quatre ou cinq pouces de large, vert-brun, mais blanches en dedans, découpées comme celles de *la Germandrée*, soutenuës par une queüe de trois ou quatre lignes de

long. Elles diminüent jusques vers la sommité ; & ces sommitez se terminent en épi long d'un pouce & demi, garni de feüilles vert-pâle, longues de sept ou huit lignes, pointuës, serrées, mais point ou peu crenées. Des aisselles de ces feüilles naissent des fleurs jaunes hautes d'environ 15. lignes, rétrecies en tuyau coudé tout au bas, lequel n'a qu'une ligne de diametre, mais evasées ensuite & découpées en deux levres. La superieure est un casque haut de 4. lignes, garni de deux petites aisles jaune-verdâtre ; la levre inferieure est jaune aussi, longue de trois lignes, echancrée, & qui approche en quelque maniére de la figure d'un cœur. Le calice n'a que deux lignes de haut, partagé en deux levres, dont la plus élevée represente une toque, au fond de laquelle est un pistile à 4. embryons surmonté par un filet courbe, allongé & partagé dans le casque de la fleur. Toute la plante est amere. Elle aime la terre grasse & le chaud. On l'éleve facilement au Jardin du Roy & dans les Jardins de Hollande où je l'ai communiquée à nos amis.

Nous marchâmes toute la nuit du 20. Juillet & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposez pendant une heure, à trois milles de la ville sur une montagne assez agréable. Les voituriers partent ordinairement pendant la nuit pour éviter les courriers des Princes Persans, lesquels pour achever leurs courses sont en possession de prendre les chevaux qu'ils trouvent sur les grands chemins, n'épargnant que ceux des Francs; car ils croiroient violer le droit d'hospitalité s'ils les traitoient de même que les gens du pays. Comme il n'y a point de postes établies, & que ces courriers sont censez courir pour affaires de consequence,

ſéquence, on ne trouve pas mauvais qu'ils ſe ſervent des chevaux des particuliers ; de maniére que les courriers démontez ſont obligez de s'en aller à pied juſques à ce qu'ils ayent ratrappé leur monture. Cette mode eſt un peu incivile, mais c'eſt l'uſage & il ſeroit dangereux de s'y oppoſer.

Après avoir paſſé par des pays aſſez plats, on s'engage dans des défilez eſcarpez en approchant de Teflis. Cette ville eſt ſur la pente d'une montagne toute pelée, dans une vallée aſſez étroite à cinq journées de la mer Caſpienne, & à ſix de la mer Noire, quoique les Caravanes en comptent le double. *Teflis* ou *Tiflis* eſt aujourd'hui la capitale de la Georgie, connuë par les anciens ſous les noms d'*Iberie* & d'*Albanie* Pline & Pomponius Mela font mention des peuples appellez *Georgi*. Peut-être que la Georgie en a retenu le nom, peut-être auſſi que les Grecs les appelloient *Georgi*, comme qui diroit de *bons Laboureurs*. Les Iberiens, comme nous l'apprend Dion Caſſius, habitoient les terres qui ſont en-deçà & en-delà du fleuve Kur, voiſins parconſéquent des Armeniens du côté du Couchant, & des Albanois du côté du Levant ; car ceux-ci occupoient les terres qui ſont audelà du Kur juſques à la mer Caſpienne. Ces Iberiens, peuples fort aguerris, ſe déclarérent contre Lucullus pour ſoûtenir Mithridate & Tigrane ſon gendre. Plutarque remarque qu'ils n'avoient jamais été ſoûmis, ni aux Medes, ni aux Perſes, ni même au grand Alexandre ; néanmoins ils furent battus par Pompée qui s'avança juſques à trois journées de la mer Caſpienne, mais il ne pût la voir, quelque envie qu'il en eût, à cauſe que tout le pays étoit

couvert de Serpens dont les morsures étoient mortelles. Artoces qui regnoit alors chez les Iberiens, tâcha d'amuser Pompée sous prétexte de rechercher son amitié ; mais Pompée entra dans ses terres, & s'en vint à Acropolis où le Roy tenoit sa Cour. Artoces surpris & épouvanté s'enfuit audelà du Kur & brûla le Pont. Tout se soûmit aux Romains, qui par là se rendirent les maîtres d'une des principales gorges du Mont Caucase. Pompée y laissa des garnisons & acheva de soûmettre le pays qui est le long du Kur. Ne peut-on pas conjecturer que *Teflis* est l'ancienne ville d'*Acropolis* capitale de l'Iberie sur le fleuve Kur ? le nom & la situation de cette ville favorisent tout-à-fait cette pensée.

Pompée sans vouloir écoûter aucunes propositions de paix, poursuivit & vainquit Artoces. C'est apparemment de ce combat dont parle Plutarque dans la vie de cet illustre Romain, où il assûre qu'il resta neuf mille Iberiens sur la place, & que l'on fit plus de dix mille prisonniers. C'est aussi ce même Artoces qui, pour obtenir la paix, envoya à Pompée son lit, sa table & la selle de son cheval. Quoique toutes ces pieces fussent d'or, Pompée qui ne voulut écoûter aucun accommodement qu'il n'eût reçû le fils du Roy pour ôtage, ordonna aux Questeurs de l'armée de les mettre dans le Trésor public. Appien appelle *Artocus* le Roy d'Iberie ; Eutrope *Arthace*, & Sextus Ruffus le nomme *Arsace*. Canidius Crassus Lieutenant de M. Antoine rendit recommandable le nom de ce Général dans le Mont Caucase, pour me servir des termes de Plutarque. Canidius entra dans l'Iberie par le même endroit que Pompée. Suivant Dion il sub-

jugua Pharnabaze Roy d'Iberie, & Zobere Roy d'Albanie; le même historien rapporte que l'Empereur Claude rendit l'Iberie à un de ses Roys appellé Mithridate. Ce nom a été commun à plusieurs Roys du Pont, du Bosphore Cimmerien, & d'Iberie. Mithridate dont nous parlons fut dépossedé & tué par son frere Pharasmane; mais tous ces changemens nous interessent peu. Celui qu'on y fit sous le grand Constantin merite qu'on y fasse plus d'attention.

Dieu permit que les Iberiens, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Georgiens, fussent éclairez de la vraye Foy par le ministere d'une esclave Chrêtienne. Elle les convertit par ses miracles, & guerit leur Roy d'une suffusion qui lui survint aux yeux dans le temps qu'il chassoit. Socrate ajoûte que les nouveaux convertis demandérent des Evêques à Constantin pour se faire instruire; & Procope assûre que c'étoient les meilleurs Chrêtiens de leur temps. Gyrgene, un de leurs Roys, pressé par Cavade, Roy de Perse, de se conformer à sa religion, implora le secours de l'Empereur Justin qui avoit succedé à Anastase, & cette affaire alluma la guerre entre les deux Empires. Un autre de leurs Roys, nommé Zanabarze, vint à Constantinople du temps de Justinien pour s'y faire baptiser avec sa femme, ses enfans, & plusieurs Seigneurs de sa Cour. L'Empereur lui donna de grandes marques d'estime & d'amitié.

A present tout est bien changé. Le Prince de Georgie, qui proprement n'est que le Gouverneur du pays, doit être Mahometan, car le Roy de Perse ne donne point ce Gouvernement à un Seigneur d'une religion differente de la sienne.

Le Prince de Teflis s'appelloit Heraclée, dans le temps que nous y étions, il étoit du Rite Grec, mais on l'obligea de se faire circoncire. On dit que ce malheureux professoit les deux religions, car il alloit à la Mosquée, & venoit à la Messe chez les Capucins où il beuvoit à la santé de Sa Sainteté. C'étoit le Prince du monde le plus inconstant & le plus indéterminé ; on lui faisoit changer de sentiment plusieurs fois tout de suite sur les affaires les plus claires : en voici un exemple à l'égard d'un scelerat, qui suivant le jugement de tout le monde méritoit plus que la mort, s'il est possible d'ôter aux hommes quelque chose de plus précieux que la vie. Un Seigneur vint lui répresenter l'énormité des crimes de cet homme ; le Prince ordonna sur le champ qu'on lui coupât la main dont il s'étoit servi pour tuer les autres ; mais une Dame ayant imploré sa clemence, l'assûra que les enfans de ce malheureux mourroient de faim si le pere perdoit la main qui gagnoit leur vie ; l'ordre fut révoqué d'abord. Un Courtisan fit connoître après cela au Prince, que pour le bien public cet homme meritoit la mort. Qu'on l'éxecute donc, dit Heraclée. La femme du criminel vint ensuite se jetter à ses pieds; qu'on suspende l'éxecution, dit-il : Après que cette femme se fut retirée, un Favori du Prince lui répresenta qu'on perdroit le respect qu'on lui devoit, s'il pardonnoit de semblables crimes ; qu'on le punisse, s'écria-t-il : Pour lors le bourreau le prit au mot & coupa la main au criminel ; mais le Prince, à la sollicitation d'un autre Favori à qui les parens du scelerat avoient fait quelque present, priva le bourreau de deux villes qu'il possedoit, parce qu'il n'avoit pas attendu sa der-

niere volonté. Les bourreaux en Georgie sont fort riches, & les gens de qualité y exercent cette charge; bien loin qu'elle soit réputée infâme, comme dans tout le reste du monde, c'est un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eû plusieurs bourreaux parmi ses ancêtres, & ils se fondent sur le principe qu'il n'y a rien de si beau que d'éxecuter la Justice, sans laquelle on ne sçauroit vivre en sûreté. Voilà une maxime bien digne des Georgiens.

La Georgie est un pays fort tranquille aujourd'hui, mais elle a servi plusieurs fois de theatre à la guerre entre les Turcs & les Perses. Mustapha Pacha qui commandoit l'armée de Sultan Mourat, prit Teflis en 1578. Il mit tout le pays à feu & à sang, & fit passer à Constantinople les deux fils de la Reyne de Georgie, dont l'un se fit Mahometan, & l'autre mourut Chrêtien. Les Perses cependant vinrent au secours des Georgiens, & il resta dans une bataille soixante & dix mille Turcs sur la place. La guerre s'y ralluma encore en 1583. mais les Turcs y furent toûjours battus. Mr Chardin décrit fort au long par quels évenemens la Georgie est passée sous la domination des Perses, on peut le consulter là-dessus, car cet auteur paroît fort exact; mais je le trouve trop prévenu en faveur des Georgiennes.

Le Prince de Georgie a plus de six cens *Tomans* de rente, suivant la maniére de compter du pays; un Toman vaut 12. ecus & demi romains qui font 18. *Aslanis* ou *Abouquels*, ce sont des écus que l'on frappe en Hollande pour le Levant. Les Orientaux les nomment *Aslanis*, à cause de la figure du Lion qu'ils appellent

Aslan. Cette monnoye est connuë en Egypte sous le nom d'*Abouquel*. Les revenus du Prince consistent en une pension de 300. Tomans que le Roy lui fait, & en ce qu'il retire ou de la Doüanne de Teflis ou des entrées de l'Eau de vie & des Melons; le tout va à prés de 500. Tomans, sans compter ce qu'il exige sous prétexte de régaler les Grands qui passent par Teflis. Le pays lui fournit des moutons, de la cire, du beurre & du vin. Pour les moutons il en retire un par an de chaque feu, ce qui fait le nombre de 40. mille moutons; car quoiqu'il y ait soixante mille feux en Georgie, on ne nourrit des troupeaux que dans quarante mille maisons. A l'égard du vin, on en donne quatre mille sommes au Prince; une somme pese quarante *Batmans*, le Batman est de six oques.

Les *Sequins* de Venise, qui ont cours par tout l'Orient, valent dans Teflis six *Abagis* chacun & trois *Chaouris* ou *Sains*. Le Sequin vaut sept livres dix sols monnoye de France, ainsi l'Abagi vaut environ vingt & deux sols; quatre Chaouris font un Abagi. Cette monnoye semble avoir retenu le nom de ces anciens peuples d'Iberie qu'on appelloit *Abasgiens*. Il est vrai qu'on écrit *Abassi*, quoiqu'on prononce *Abagi*, c'est à dire monnoye frappée au nom du Roy Abas. Ainsi le Chaouri revient à 5. sols 6. deniers; Ub *Usalton* vaut demi Abagi ou deux Chaouris, c'est à dire 11. sols. Un Chaouri ou Sain vaut 10. *Aspres* de cuivre ou *Carbequis*, dont 40. font un Abagi. Enfin une Piastre vaut dix Chaouris & demi.

Les Georgiens & les Armeniens payent la Capitation au Roy de Perse sur le pied de six Abagis par tête. Cette Capitation est affermée 300.

Tomans. On preſente au Roy en hommage quatre Faucons tous les ans, ſept eſclaves tous les trois ans, & vingt-quatre charges de vin; mais on ne laiſſe pas de lui en envoyer beaucoup plus; outre cela la plûpart des belles filles du pays ſont deſtinées pour ſon Serrail. Les Georgiens ſont grands yvrognes & boivent plus d'eau de vie que de vin; les femmes pouſſent cette débauche plus loin que les hommes, on peut juger par là ſi elles ſont cruelles. C'eſt peut-être cet excés d'yvrognerie qui a gâté le beau ſang de Georgie, car rien ne contribuë plus à faire de beaux enfans, que la vie reglée, & c'eſt pour cette raiſon que le ſang eſt fort beau en Turquie. On y voit peu de boiteux & peu d'eſtropiez, ſur-tout dans les pays qui ſont un peu avant dans les terres où les Francs ne ſéjournent pas; car on accuſe ces derniers d'incontinence par tout où ils en trouvent l'occaſion.

La débauche eſt grande dans Teflis parmi les Chrêtiens; il eſt vrai qu'ils ne ſont Chrêtiens que de nom: d'ailleurs les Mahometans & les Juifs n'y vivent pas plus reguliérement. Le vin eſt la ſource de tous ces deſordres; il faudroit par politique en défendre l'uſage à ceux qui ſe portent bien, & ne le permettre qu'aux malades. Chardin a remarqué avec raiſon, qu'il y a peu de pays où l'on boive tant de vin qu'en Georgie; pauvres & riches tout le monde en prend avec excés; ces débauches leur font ſupporter plus doucement le joug des Seigneurs qui les traitent avec tyrannie. Non ſeulement ils les font travailler à coups de bâton & enlevent leurs enfans pour les vendre à leurs voiſins, quand ils ont beſoin d'argent; mais ils prétendent avoir droit de vie & de mort ſur

leurs sujets. Le vin gris de Georgie est assez bon; celui que l'on fournit à la Cour de Perse est un vin rouge qui approche de celui de Côte-rôtie, mais il est encore plus fumeux & plus violent. Les vignes naissent en ce pays là autour des arbres, & grimpent audessus comme en Piémont & en plusieurs endroits de Catalogne. Les Mahometans boivent du vin, ou s'en passent suivant le goût du Roy. Si le Prince ne l'aime point il leur est défendu d'en boire ; mais ils souffrent impatiemment, en ce dernier cas, d'être obligez de s'accommoder au goût de la Cour.

Teflis est une ville assez grande & bien peuplée, les maisons sont basses, mal éclairées, & bâties ordinairement de boüe & de briques ; c'est encore bien pis dans le reste de la Province où elles ne répondent plus à la peinture que Strabon en a faite. *La plus grande partie de l'Iberie*, dit-il, *est bien habitée : on y voit de gros bourgs & des maisons couvertes de briques ; l'architecture en est bien entenduë, de même que celle des Edifices publics & des Places.* Aujourd'hui les murailles de Teflis ne sont gueres plus hautes que celles de nos Jardins, & les ruës sont mal pavées. La Citadelle est au haut de la ville dans une belle situation, mais l'enceinte qui en est presque ruinée, n'est défenduë que par de mauvaises Tours. Toute la garnison consiste en quelques malheureux artisans Mahometans qui sont payez pour en faire la garde. Ils y logent avec leurs familles, & ils ne sçavent gueres manier les armes. Ce lieu sert d'asile à des malheureux chargez de dettes, ou poursuivis pour crimes. La Place d'armes qui est audevant, est belle, spacieuse, & sert de marché, on y vend les meilleures denrées du pays.

TEFLIS,
Capitale de Georgie.

Quand on vient d'Hispaham à Teflis, il faut entrer par la Citadelle ; ainsi le Prince de Georgie, qui, suivant la coûtume de Perse, doit aller recevoir les presens & les ordres du Roy hors de la ville, se trouve obligé de passer au havre de cette Citadelle où le Gouverneur pourroit l'arrêter aisément s'il en avoit reçû l'ordre.

La ville s'étend du Midi au Nord. La Citadelle est au milieu. On en pourroit faire une Place considérable, car la côte de la montagne sur laquelle elle est située, est fort escarpée, & le fleuve Kur qui passe tout au long n'est pas guéable. L'enceinte de la ville regne sur cette côte & fait une espece de quarré, dont les côtez descendent jusques au fond de la vallée ; mais la moitié des murailles sont ruinées & ne valent pas celles du Bois de Vincennes, quoiqu'en dise Mr Chardin. Le Palais du Prince, qui est au dessous de la Citadelle, est fort ancien & assez bien ordonné pour le pays. Les Jardins, les Volieres, le Chenil, la Fauconnerie, la Place & le Bazar qui sont audevant, meritent qu'on y jette les yeux. On nous fit entrer dans un nouveau salon assez agréable, quoiqu'il ne soit que de bois. Il est percé de tous côtez & fermé par de grands carreaux de verre bleu, jaune, grisdelin, &c. On y a mis quelques glaces de Venise, mais petites & qui n'approchent pas de la beauté de celles de Paris. Le plafond est à compartimens de cuir doré. On nous assûra que l'appartement des femmes étoit encore plus beau ; je ne sçai par quelle avanture la clef s'en trouva égarée, cependant on paroissoit avoir bonne envie de nous le faire voir. La Cour étoit à la campagne dans ce temps-là. Le Prince ne se portoit pas trop bien, à ce qu'on

disoit, & ce fut une des principales raisons qui nous obligea à partir de Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprès de lui pour prendre soin de sa santé, comme cela arrive quelquefois dans le Levant.

Du Palais nous allâmes voir les Bains qui n'en sont pas éloignez. Ce sont de belles sources dont la chaleur est supportable à peu près comme celle des eaux d'Elija auprès d'Erzeron. Dans les Bains de Teflis il y a de l'eau tiéde & de la froide, outre la chaude. Ces Bains sont bien entretenus & sont presque tout le divertissement des Bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce est en fourrures que l'on envoye en Perse ou à Erzeron pour Constantinople. La Soye du pays, de même que celles de Schamaki & de Gangel, ne passent point par Teflis, pour éviter les droits excessifs qu'on y feroit payer. Les Armeniens vont l'acheter sur les lieux & la font porter à Smyrne ou aux autres Echelles de la Mediterranée, pour la vendre aux Francs. On envoye tous les ans plus de deux mille charges de Chameaux, des environs de Teflis & du reste de la Georgie, à Erzeron de la racine appellée *Boia*. D'Erzeron elle passe dans le Diurbequis où l'on l'employe à teindre des toiles que l'on y fabrique pour la Pologne. La Georgie fournit aussi beaucoup de la même racine pour l'Indostan où l'on fait les plus belles toiles peintes. Nous ne manquâmes pas de nous aller promener au Bazar de Teflis dans lequel on voit toutes sortes de fruits, & sur-tout des Prunes, & d'excellentes Poires *de Bon Chrêtien d'Eté*. Nous allâmes aussi nous promener à la maison de campagne du Prince, qui est dans le fauxbourg par où on arrive de Turquie. Cette

maison est distinguée par une estrapade qui est audevant de la porte ; les Jardins y sont beaucoup mieux plantez & mieux ordonnez que ceux de Turquie. C'est dans ces Jardins que nous vîmes avec admiration cette belle espece de *Persicaire* à feüilles de Tabac, dont j'ay donné la figure & la description dans un volume de l'*Histoire de l'Academie Royale des Sciences*. Mr Commelin en a fait mention dans son *Traité des Plantes Rares*. Comme la graine n'étoit pas meure pour lors, nous priâmes un Capucin Italien qui avoit fini sa Mission à Teflis, & qui devoit s'en revenir par Smyrne, d'en amasser dans le temps; ce Pere l'a communiquée, comme nous, aux curieux de Hollande & d'Angleterre. Nous en trouvâmes aussi dans les Jardins des Moines des *Trois Eglises*.

La maison du Grand Visir est la plus belle de la ville. A peine étoit-elle achevée quand nous arrivâmes à Teflis. Les appartemens sont en enfilade, mais bas, à la mode du pays, avec des frizes de fleurs qui sont d'un assez mauvais goût, de même que les tableaux d'histoire, dont les figures sont mal dessinées, mal colorées, & encore plus mal groupées. Les Persans, quoique Mahometans, se servent de tableaux, & l'on peint à fresque dans Teflis sur le plâtre gaché, d'une maniere qui n'est pas désagréable. Le plâtre y est fort commun, aussi-bien que le bois, quoiqu'on y brûle ordinairement de la bouze de vache. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville, sçavoir quatorze mille Armeniens, trois mille Mahometans, deux mille Georgiens & cinq cens Catholiques Romains. Ces derniers sont des Armeniens convertis, ennemis

déclarez des autres Armeniens ; les Capucins Italiens n'ont jamais pû les réconcilier ensemble.

Nous logeâmes chez ces bons Peres qui sont fort aimez en Georgie où ils sont les medecins des corps & des ames. Ils n'y manquent pas d'occupation, car ils ne sont que trois, c'est à dire deux Peres & un Frere. La Congrégation de la *Propaganda* ne leur donne presentement que 25. écus romains par tête, qui valent cent livres de France ; mais on leur permet d'exercer la Medecine, laquelle on suppose qu'ils savent, quoique pourtant ils n'en ayent que de tres-legers principes. Si le malade meurt, ou s'il ne guerit pas, les Medecins ne sont point payez ; s'il guerit, ce qui arrive par hazard, on envoye du vin au Couvent, des vaches, des esclaves, des moutons, &c. Leur Couvent est joli ; ils y reçoivent presque tous les Francs qui passent par Teflis, & leur hospice appartient aux P. Capucins de la Romagne. Le Superieur de la Maison prend la qualité de *Prefet des Missions de Georgie*. Les Theatins qui étoient dans la Colchide ou Mengrelie recevoient de la même Congrégation cent écus par tête, & ils étoient devenus Seigneurs d'une ville. Il n'y a plus à present qu'un seul de leurs Peres qui y fasse sa résidence, les autres se sont retirez. Le Patriarche ou Metropolitain des Georgiens reconnoît le Patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le Pape est le premier Patriarche du monde. Quand celui des Georgiens vient chez les Capucins, il boit à la santé du Pape ; mais il ne veut pas le reconnoître autrement. Le Roy de Perse nomme le Patriarche de Georgie sans éxiger aucun present ni argent. Celui des Armeniens au contraire qui se tient à

Erivan, dépense plus de vingt mille écus en presens pour obtenir sa nomination, & fournit chaque année toute la cire qui se brûle dans le Palais du Roy. Ce Patriarche est fort méprisé à la Cour, de même que les Armeniens; on les regarde comme un troupeau d'esclaves qui ne sçauroient s'aguerrir ni se révolter.

Le Roy de Perse est obligé de faire en Georgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit. Pour maintenir dans ses interêts les Seigneurs Georgiens, qui sont les maîtres du pays, & qui pourroient se donner aux Turcs, il les gratifie de grosses pensions. Les Turcs les recevroient à bras ouverts, & les Georgiens qui sont gens bien-faits & propres pour les armes, ont d'ailleurs assez de penchant à changer de maître. Avant que la Cour de Perse fût informée de leur soulevement, ils pourroient non seulement s'unir avec les Turcs, mais encore avec les Tartares & les Curdes. Il y a dans la Georgie une douzaine de familles considérables qui vivent en bonne intelligence, par rapport à leurs interêts communs. Elles sont divisées en plusieurs branches; les unes ont deux cens feux, les autres depuis cinq cens, jusques à mille, deux mille, & même il s'en trouve qui possedent jusques à sept ou huit mille feux. Ces feux sont autant de maisons qui composent les villages, & chaque feu paye la dixme à son Seigneur. Chaque feu fournit un homme pendant la guerre; mais les soldats ne sont obligez de marcher que pendant dix jours, parce qu'ils ne peuvent porter des provisions que pour ce temps-là, & ils se retirent quand elles viennent à manquer, supposé qu'on n'ait pas pourvû à leur entretien.

Chacun peut faire de la poudre dans Teflis pour son usage ; on y apporte le souffre du Gangel, & le nître se tire des montagnes voisines de Teflis. Le sel fossile est tres-commun sur le chemin d'Erivan: L'huile d'Olive y est fort chere ; on n'y mange & on n'y brûle que de l'huile de Lin ; toutes les campagnes sont couvertes de cette Plante ; mais on ne la cultive que pour la graine, car on jette la tige sans la battre pour la filer : quelle perte ? on en feroit les plus belles toiles du monde ; peut-être aussi que ces toiles feroient grand tort à leur commerce de toiles de coton. Le Kur porte la fertilité par toutes ces campagnes ; il passe au milieu de la Georgie, & sa source vient du Mont Caucase. Strabon en a bien connu le cours. Ce fut-là que les Roys d'Iberie & d'Albanie, comme dit Appien, se mirent en embuscade avec soixante & dix mille hommes pour arrêter les progrés de Pompée;mais ce Général resta un Hiver entier sur ses bords, & tailla en pieces les Albanois qui osérent le passer en sa presence. Ce fleuve en reçoit plusieurs autres, outre l'Araxe qui est le plus grand de tous; ensuite il se jette dans la mer Caspienne par douze embouchûres toutes navigables. Plutarque doute si le Kur se mêle avec l'Araxe ; mais sans rapporter ici le sentiment des anciens Geographes, Olearius qui avoit été sur les lieux, nous en assûre dans son *Voyage de Moscovie, de Tartarie & de Perse.*

Pour finir ma lettre, Mgr, je n'ai plus qu'à vous entretenir de ce que j'ai appris, sur les lieux, touchant la religion des Georgiens, supposé qu'on doive leur faire l'honneur de dire qu'ils en ont une. L'ignorance & la superstition regnent si fort

parmi eux, que les Armeniens n'en sçavent pas plus que les Grecs, & les Grecs sont aussi ignorans que les Mahometans. Ceux qu'on y appelle Chrêtiens, font consister toute leur religion à bien jeûner, & sur-tout à observer le grand Carême si rigoureusement, que les Religieux de la Trappe auroient peine à y résister. Cependant non seulement pour l'exemple, mais encore pour éviter le scandale, il faut que les pauvres Capucins Italiens jeûnent sans necessité aussi souvent & aussi séverement que les gens du pays. Les Georgiens sont si superstitieux, qu'ils se feroient baptiser une seconde fois s'ils avoient rompu leurs jeûnes. Outre l'Evangile de Jesus-Christ, ils ont leur petit Evangile qui court en manuscrit chez eux, & qui ne contient que des extravagances; par exemple, que *Jesus-Christ étant enfant apprit le métier de Teinturier, & qu'étant commandé par un Seigneur pour aller en commission, il tarda trop à venir; surquoi ce Seigneur s'impatientant alla chez son maître pour en apprendre des nouvelles: Jesus-Christ étant arrivé quelque temps après, fut frappé par cet homme, mais le bâton dont il s'étoit servi, fleurit sur le champ & ce miracle fut la cause de la conversion de ce Seigneur*, &c.

Quand un Georgien vient à mourir, s'il ne laisse pas beaucoup d'argent, comme c'est l'ordinaire, les heritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vassaux, & les vendent aux Mahometans, pour payer l'Evêque Grec à qui on donne jusques à cent écus pour une Messe de mort. Le *Catholicos* ou l'Evêque Armenien met sur la poitrine des morts de son Rite, une lettre, par laquelle il prie S. Pierre de leur ouvrir la porte du Paradis : ensuite on les met dans le suaire. Les

Mahometans en font autant pour Mahomet. Quand une personne de considération est malade, on consulte les devins Georgiens, Armeniens, Mahometans : ces malheureux assûrent ordinairement qu'un tel saint ou qu'un tel prophete est en colere; que pour l'appaiser & pour guerir le malade, il faut égorger un mouton & faire plusieurs croix avec le sang de cet animal : après la ceremonie on en mange la viande ; soit que le malade guerisse ou non. Les Mahometans ont recours aux saints Georgiens, les Georgiens aux saints Armeniens ; & quelquefois les Armeniens aux prophetes Mahometans ; mais ils sont tous d'intelligence pour faire des frais aux malades, & suivant l'inclination ou la devotion des parens, ils choisissent leurs saints.

Les femmes & les filles sont mieux instruites de leurs superstitions, que les hommes. On éleve la plûpart des Georgiennes dans des Monasteres où elles apprennent à lire & à écrire. Elles y sont reçûës Novices, ensuite Professes, apresquoi elles font les fonctions Auriales, comme de baptiser & d'appliquer les saintes huiles. Leur religion est proprement un mêlange de la Greque & de l'Armenienne. Il y a quelques femmes Mahometanes dans Teflis qui sont Catholiques en secret, & celles-là sont meilleures Catholiques que les Georgiennes, parce qu'elles sont bien instruites. La fille du Visir, dans le temps que nous y étions ; la femme du Medecin du Prince & quelques autres, à ce que nous assûrerent les Capucins, avoient été baptisées en secret. Ces Religieux les confessent & leur donnent la communion en les visitant chez elles, sous prétexte de leur donner des remedes pour des maladies supposées,

posées, & elles viennent quelquefois dans leur Eglise où elles se tiennent debout sans oser donner aucune marque de leur foy. Dans la derniere révolte du Prince George, qui fit soulever tout le pays contre le Roy de Perse, il y a environ vingt ans, les soldats étoient logez chez les bourgeois de Teflis, & même dans les Eglises Greques & Armeniennes; mais on porta toûjours beaucoup de respect à l'Eglise Latine, où les Mahometans même demandoient par grace de pouvoir entrer.

Il y a cinq Eglises Greques dans Teflis, quatre dans la ville, & une dans le fauxbourg; sept Eglises Armeniennes, deux Mosquées dans la Citadelle, & une troisiéme qui est abandonnée. La Metropole des Armeniens s'appelle *Sion*, elle est audelà du Kur sur un rocher escarpé, le bâtiment en est tres solide, tout de pierre de taille, terminé par un dôme qui fait honneur à la Ville. Le *Tibilclé*, c'est ainsi qu'on appelle l'Evêque de Teflis, a son logement tout auprès. Non seulement les Eglises des Chrétiens ont des cloches, mais même des clochers sur la pointe desquels la croix triomphe. C'est une grande merveille dans le Levant. Au contraire les *Muezins* ou Chantres Mahometans, n'oseroïent annoncer les heures de leurs prieres dans les minarets des Mosquées de la Citadelle, car le peuple les lapideroit. L'Eglise des Capucins est petite, mais elle ne laissera pas d'être assez jolie quand elle sera finie.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XIX.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.



ONSEIGNEUR,

VOYAGE des Trois Eglises. Description du Mont Ararat & nôtre retour à Erzeron

Il y a trop long-temps que nous nous promenons dans le Paradis Terrestre, pour ne pas vous rendre compte de nos découvertes. C'est un avantage que nous vous devons, & qui merite plus que des remercimens ordinaires ; mais il faudroit vous rendre de nouvelles actions de graces dans toutes les Lettres que j'ay l'honneur de vous écrire, si vous ne me l'aviez expressément défendu. Pardonnez-moy donc, je vous supplie, pour cette fois en faveur du Paradis Terrestre. J'espere que ceux qui liront avec attention ce que je vais en dire, conviendront que s'il est possible de marquer aujourd'hui l'endroit, où Adam & Eve ont pris naissance, c'est certainement le pays où nous sommes, ou du moins celui d'où nous venons.

A la verité s'il faut expliquer à la lettre [a] l'endroit où Moyse parle de la situation du Paradis Terrestre, on n'a rien proposé qui paroisse d'abord plus naturel que le systeme de M[r] Huet ancien Evêque d'Avranche, l'un des plus Sçavans hommes de ce siécle. Moyse assûre que de

[a] *Genes. II. vers. 10. jusques à 15.*

ce lieu de délices ſortoit un Fleuve qui ſe partageoit en quatre canaux, l'Eufrate, le Tigre, le Phiſon & le Gehon. Où trouvera-t-on en Aſie un pareil fleuve, ſi ce n'eſt celui des Arabes; c'eſt à dire l'Eufrate joint au Tigre, & partagé en quatre grands canaux qui ſe dégorgent dans le ſein Perſique? Il ſemble donc que M[r] Huet a ſatisfait entierement à la lettre, en plaçant le Paradis Terreſtre dans ce lieu-là; neanmoins ſon ſyſteme ne ſçauroit ſe ſoûtenir, puiſqu'il paroît par les [a] Geographes & les Hiſtoriens Grecs & Latins, que non ſeulement l'Eufrate & le Tigre couloient anciennement dans des lits ſéparez; mais qu'on s'aviſa de faire un canal de communication entre ces deux rivieres, & qu'enſuite, par ordre des Roys de Babylone, d'Alexandre le Grand, & même de Trajan & de Severe, on en tira pluſieurs canaux pour faciliter le commerce, & rendre les campagnes plus fertiles. En ſorte que l'on ne ſçauroit douter que les branches du fleuve des Arabes ne ſoient l'ouvrage des hommes; & par conſéquent il faut convenir qu'elles n'étoient pas dans le Paradis Terreſtre.

Les Commentateurs de la Geneſe, ceux mêmes qui ſont les plus attachez à la lettre, prétendent que pour déſigner le Paradis Terreſtre; il n'eſt pas néceſſaire de trouver une fleuve qui ſe partage en quatre canaux, parce que cela peut être changé depuis le Déluge; ils croyent qu'il ſuffit de montrer les ſources des rivieres nommées par Moyſe, ſçavoir l'Eufrate, le Tigre,

[a] Plin. Hiſt. nat. *lib.* 6. *c.* 26. Polyb. Hiſt. nat. *lib.* 5. Strab. Rerum Geogr. *lib.* 16. Appian. de civil. bell. *lib.* 2. Arrian. de Exped. Alex. *lib.* 7. Ptolom. Geogr. *lib.* 5. *cap.* 17. Ammian. Marc. *lib.* 24. *cap.* 21. Zoſim. *lib.* 3. *cap.* 24.

le Phiſon & le Gehon. Dans ce ſens-là on ne ſauroit diſconvenir que ce Paradis ne ſoit ſur le chemin d'Erzeron à Teflis, ſuppoſé qu'on puiſſe prendre le Phaſe pour le Phiſon, & l'Araxe pour le Gehon, comme ils n'en doutent pas. Ainſi pour ne pas éloigner le Paradis Terreſtre des ſources de ces quatre rivieres, il faut néceſſairement le placer dans ces belles vallées de Georgie, d'où l'on apporte toutes ſortes de fruits à Erzeron & deſquelles nous avons parlé dans nôtre derniere lettre ; ou s'il eſt permis de regarder le Paradis Terreſtre comme un pays d'une grande étenduë, lequel a conſervé une partie de ſes beautez, malgré le Déluge & les changemens qui ſont arrivez ſur la terre depuis ce temps là ; je ne vois pas de plus bel endroit, pour déſigner ce lieu merveilleux, que la campagne des *Trois Egliſes*, éloignée d'environ vingt lieües de France des ſources de l'Eufrate & de l'Araxe, & de preſque autant de celles du Phaſe. Pour en déterminer la circonférence, il faut au moins l'étendre juſques aux ſources de ces rivieres. Voilà pourquoi le Paradis Terreſtre comprenoit l'ancienne Medie & une partie de l'Armenie & de l'Iberie. Si l'on trouve cet eſpace trop étendu, on peut le réduire à une partie de l'Iberie & de l'Armenie, c'eſt à dire depuis Erzeron juſques à Teflis, car il eſt hors de doute que la plaine d'Erzeron, qui eſt aux ſources de l'Eufrate & de l'Araxe, devoit y être compriſe. Par rapport à la Paleſtine, où quelques-uns ont placé le Paradis Terreſtre ; il me ſemble que c'eſt en vain qu'on voudroit faire quatre grandes rivieres du fleuve Jourdain, qui pour ainſi dire n'eſt qu'un ruiſſeau ; cette contrée d'ailleurs eſt

ſeche & pierreuſe. Nos Sçavans en jugeront comme il leur plaira ; pour moi qui n'ai pas vû de plus beau pays que les environs des Trois Egliſes, je me ſens fort diſpoſé à croire qu'Adam & Eve y ont été créez.

Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26. Juillet, mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une Caravane deſtinée pour les Trois Egliſes. Elle s'aſſembla dans une grande plaine où finit la vallée de Teflis. Cette plaine eſt agréable par ſes vergers & par ſes jardins. Le fleuve de Kur la traverſe, & coule du Nord-Nord-Eſt, au Sud-Sud-Eſt ; le chemin que nous tenions avoit à peu près la même direction. La plûpart des marchands de la Caravane firent proviſion, autour de nôtre camp, de certains roſeaux fort déliez & fort propres pour écrire à leur maniére. C'eſt une eſpece de *Canne* qui ne croît que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaiſſeur, ſolides d'un nœud à l'autre, c'eſt à dire remplies d'un bois moüelleux & blanchâtre. Les feüilles qui ont un pied & demi de long, ſur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine veluë, car le reſte eſt liſſe, vert-gai, plié en goutiére à fond blanc. La pannicule ou le bouquet des fleurs n'étoit pas encore bien épanoüi, mais blanchâtre, ſoyeux, ſemblable à celui des autres roſeaux. Les gens du pays taillent les tiges de ces roſeaux pour écrire mais les traits qu'ils en forment ſont tres-groſſiers, & n'approchent pas de la beauté des caracteres que nous faiſons avec nos plumes.

Le 27. Juillet on partit ſur les onze heures

du ſoir, & nous marchâmes juſques à ſix heures du matin dans des plaines marécageuſes ; mais nous perdîmes dans la nuit nôtre riviere, & nous fûmes ſi fort déſorientez, quand le jour parut, que nous ne ſçûmes de quel côté elle s'étoit jettée. Cependant elle doit ſe tourner inſenſiblement vers l'Orient pour aller ſe rendre à la mer Caſpienne ; & l'Araxe qui va joindre le Kur en doit faire de même ; mais il faut que ce ſoit loin d'Erivan, puiſque dans toute nôtre route, nous n'avons plus vû ni entendu parler du Kur. On ſe repoſa ce jour-là juſques à huit heures, & l'on ne marcha que juſques à environ midi & demi, pour s'arrêter à *Sinichopri* village où il y a un aſſez beau pont de pierre, & une eſpece de Fort abandonné. Nous en partîmes ſur les deux heures pour aller camper dans des montagnes aſſez herbuës, où nous fûmes ſurpris de trouver des Plantes les plus communes, parmi quelques autres aſſez ſinguliéres. Qui eſt-ce qui ſe feroit attendu de voir des *Orties*, de l'*Eclaire*, & du *Melilot* ſur le chemin du Paradis Terreſtre. Il y en a pourtant, auſſi-bien que de l'*Origan commun*, & des *Mauves ordinaires*. Le *Dictame blanc* eſt parfaitement beau à l'entrée de ces montagnes, où l'on ſentoit une fraîcheur qui faiſoit grand plaiſir.

Nous ne fûmes gueres plus heureux en Plantes, le lendemain 28. Juillet, & je commençai à douter ſi nous allions vers le Paradis Terreſtre, ou ſi nous lui tournions le dos ; car enfin après avoir marché, depuis deux heures après minuit juſques à ſept heures du matin, dans des montagnes couvertes de bois & de pâturages, nous ne trouvâmes ſur les grands chemins que du *Millet*,

du *Marrube noir & blanc*, de la *Bardane*, de la *petite Centaurée*, du *Plantin*, ſans répeter les *Orties* & les *Mauves* du jour précedent. Comme l'ennui ne donne pas beaucoup d'appetit ; que d'ailleurs toute matiere d'érudition nous manquoit, & que nous avions lieu d'apprehender, de ne voir dans nôtre prétendu Paradis Terreſtre, que les ronces & les chardons que le Seigneur y avoit fait naître après la chûte du premier Homme, nous aurions fort mal paſſé nôtre temps ſans une eſpece admirable de *Ciboulette* dont la fleur ſent le *Storax en larme*. Ses feüilles & ſes racines qui ont l'odeur de la *Ciboule d'Eſpagne*, nous firent trouver plus de goût aux proviſions qui nous reſtoient.

La racine de cette Plante eſt preſque ronde, aſſez douce, & d'une odeur qui participe de celle de l'ail & de l'oignon. Les cayeux qui l'accompagnent forment une tête d'un pouce de diametre. La tige s'éleve à deux pieds & demi, épaiſſe de deux ou trois lignes, ſolide, liſſe, couverte d'une fleur ou pouſſiére ſemblable à celle des Prunes fraîches, & garnie de quelques feüilles d'un pied & demi de long, creuſes & larges de trois lignes. Cette tige eſt terminée par une tête arrondie, d'un pouce & demi de diametre, dont les fleurs qui ſont ſoûtenuës par des pedicules de quatre lignes de longueur, ſont à ſix feüilles de deux lignes de long, relevées ſur le dos, luiſantes, rouge-brun, plus clair ſur les bords. Du milieu de ces feüilles ſortent autant d'étamines purpurines qui les ſurpaſſent d'une ligne, & qui ſont chargées de ſommets de même couleur. Le piſtile eſt à trois coins, verdâtre, & devient un fruit ſemblable à ceux des autres eſ-

peces d'*Oignon*, c'eſt à dire à trois loges ; mais il n'étoit pas aſſez avancé ſur la plante dont nous parlons, pour pouvoir être décrit.

On partit à minuit le 29. Juillet, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes, où il y a des forêts, comme nous le reconnûmes à la pointe du jour, remplies de *Sabines* auſſi hautes que des *Peupliers*. Elles different de l'eſpece que l'on a décrite dans la dixiéme Lettre, en ce que ſes feüilles qui ſont de la tiſſure des feüilles de Cyprés, ne ſont pas ſerrées les unes contre les autres, mais écartées ſur les côtez, & diſpoſées trois à trois comme par étages. Les écailles de ces feüilles ſont longues d'une ligne & demi, terminées par un piquant, vert-gai en deſſus, farineuſes & jaunâtres en deſſous. Ces arbres étoient tous chargez de fruits verts, d'un demi pouce de diametre.

Nous campâmes ce même matin depuis ſept heures du matin juſques à onze heures. Enſuite l'on marcha l'après midi juſques à une heure & demi, pour s'arrêter à *Dilijant* village d'aſſez belle apparence. Des gardes poſtez ſur le grand chemin, prétendoient que paſſant de Georgie dans le pays de *Coſac*, qui eſt une petite contrée entre la Georgie & l'Armenie, nous devions payer un Sequin par tête ; mais comme nous ſçavions que les Perſans étoient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains ſur nos ſabres. En effet à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendoient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils nous laiſſérent en repos. Tant il eſt vrai que par tout pays ceux qui font le plus de bruit, & qui ſont en plus grand nombre, ont toûjours

raison. Cependant comme les plus distinguez du lieu, qui s'étoient assemblez au bruit, eurent assûré nos voituriers que les gens à cheval qui passent par là payent ordinairement un Abagi par tête, nous le donnâmes volontiers ; après-quoi les gardes nous firent plus d'excuses & plus de remercimens que nous n'en meritions. On nous apprit que ces sortes de droits étoient destinez pour la garde des chemins, & que cela se pratiquoit dans plusieurs Provinces de Perse où les Gouverneurs payent des gens pour la sûreté publique : le Roy ne leur permettant de faire exiger ces droits, qu'à condition qu'ils seront responsables des marchandises volées. Les habitans du Cosac passent pour fiers & se font descendre de ces Cosaques qui habitent dans les montagnes, au Nord de la mer Caspienne. Les bourgeois de Dilijant, qui s'étoient attroupez autour de nous, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque, & des chapeaux : Nous leur répondîmes que nous venions de Turquie où l'on est fort mal reçû avec un pareil équipage. Cela les fit rire. On nous presenta d'assez bon vin, & nous continuâmes nôtre route encore pendant une heure audelà du village, pour aller camper jusques au haut d'une montagne couverte de *Chesnes*, d'*Ormeaux*, de *Frênes*, de *Sorbiers*, & de *Charmes* à *grandes* & à *petites feüilles*.

Nous nous flattions de passer la nuit dans un gîte aussi agréable ; mais nos voituriers nous en firent partir à onze heures du soir & nous firent traverser, pendant une nuit tres-sombre, des montagnes affreuses. Dans la saison des neiges peu de gens risquent cette route. Pour moy je

m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire. Un automate qui suit naturellement les loix de la Mecanique, se tire bien mieux d'affaire, dans ces occasions, que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son cabinet, fût-il de l'Academie Royale des Sciences? Enfin nous nous trouvâmes sur les cinq heures du matin, le 30. Juillet, dans une plaine auprès de *Carakesis*, chetif village sur un petit ruisseau. Là nous fûmes les maîtres à nôtre tour, comme la raison le demandoit, & nous obligeâmes nos voituriers à s'arrêter pour avoir le plaisir de dormir : mais bon Dieu que ce plaisir fut court! le démon de la Botanique qui nous agitoit nous éveilla bientost; nous nous repentîmes pourtant d'être restez, car nous ne fîmes pas grand butin dans cette plaine. Le fleuve *Zengui* qui vient du lac d'Erivan & qui va passer par cette ville, y serpente; mais il n'est pas considérable.

Nous partîmes le 31. Juillet à cinq heures du matin, pour traverser des montagnes assez agréables, quoique sans arbres : aussi commençâmes-nous à sentir la fumée des bouzes de vaches en approchant de *Bisni*, & cette odeur nous incommoda fort dans un Couvent de Moines Armeniens où nous dinâmes. Leur cour est toute pleine de cette belle espece de *Cresson* que Zanoni a pris, sans raison, pour la premiere espece de *Thlaspi* de Dioscoride. Ces bons Religieux nous reçûrent fort honnêtement, mais nous ne trouvâmes pas chez eux les mêmes agrémens que chez les Moines Grecs. Les Armeniens sont plus graves, & d'ailleurs nous n'avions pas le mot à

dire chez eux, au lieu que nous barragoüinions quelque peu le Grec vulgaire chez les Caloyers, dont la vivacité est tout-à-fait réjoüissante. Le Couvent de Bisni est le mieux bâti que nous ayons vû dans tous ces quartiers, il est solide, & de bonnes pierres de taille. Les ruines qui sont aux environs, marquent qu'il y avoit autrefois une ville considerable; & quoique le village soit petit, nous l'aurions pris pour *Artaxate*, n'étoit qu'il est sur le fleuve *Zengui.* Pour le Monastere on le croit de sept ou huit cens ans de fondation. Nous en partîmes à midi, & passâmes sur une autre montagne pour nous retirer encore dans un Monastere d'Armeniens à *Yagovat* village plus petit que Bisni, à l'entrée de la grande plaine des Trois Eglises, où nous prétendions trouver le Paradis Terrestre.

On partit à trois heures le lendemain au matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Armeniens visitent avec plus de devotion que les *Romipetes* ne visitoient Rome dans le temps de Rabelais. Les Trois Eglises ne sont qu'à six heures de chemin d'Yagovat. Les Armeniens appellent ce bourg *Itchmiadzin*, c'est à dire *la descente du Fils unique*, à ce qu'on nous dit, parce qu'ils croyent que le Seigneur apparut à Saint Gregoire en ce lieu-là. Nous n'en doutâmes pas; car nous n'entendions pas un seul mot d'Armenien vulgaire ni litteral. Quoique nous ne fussions pas fort avancez dans la connoissance de la langue Turque, comme pourtant nous sçavions compter jusques à dix, nous comprîmes facilement que *uich* [qui signifie *trois* joint à *klissé*, mot corrompu d'*Ecclesia*, devoit signifier *Trois Eglises*, & c'est le nom que les Turcs y ont don-

né ; mais ils devoient plûtôt avoir appellé ce bourg les Quatre Eglises, puisqu'il y en a quatre qui paroissent bâties depuis long-temps. Les Caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions, c'est à dire pour s'y confesser, communier, & pour recevoir la benediction du Patriarche. Ce Couvent est composé de quatre corps de logis bâtis en maniere de cloîtres, disposez sur un quarré fort long, comme il est ici gravé. Les cellules des Religieux & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure, terminées par un petit dôme en forme de calotte, dans la longueur de ces quatre cloîtres. Ainsi cette maison doit être régardée comme un grand Caravanserai où les Moines ont leur logement. L'appartement du Patriarche, qui est à droite en entrant dans la cour, est un corps de logis plus élevé & de plus belle apparence que les autres. Les Jardins en sont agréables, bien entretenus ; & généralement parlant les Persans sont bien plus habiles Jardiniers que les Turcs. En Perse on plante les arbres en allignement ; on ordonne assez-bien les Parterres ; les compartimens sont d'un bon goût, & les plantes y sont disposées & espacées avec propreté ; au lieu que tout est en confusion chez les Turcs. L'enceinte des Jardins du Patriarche, de même que la plûpart des maisons du bourg, n'est que de boue sechée au soleil, & coupée en grands & gros quartiers que l'on pose les uns sur les autres, & que l'on joint ensemble avec de la terre détrempée, au lieu de mortier. Les murailles des Parcs autour de Madrid sont de même matiére ; les Espagnols appellent *Tapias* ces pieces de terre cuites, ou pour mieux dire sechées au soleil.

Mont ARARAT, Veû
des trois Eglises.

L'Eglise patriarchale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à *Saint Gregoire l'Illuminateur*, qui en fut le premier Patriarche, du temps de Tiridate Roy d'Armenie, sous le grand Constantin. Les Armeniens croyent que le Palais de ce Roy étoit à la place du Couvent, & que Jesus Christ se manifesta à Saint Gregoire dans l'endroit où est l'Eglise. Ils y conservent un bras de ce Saint, un doigt de Saint Pierre, deux doigts de Saint Jean Baptiste, une côte de Saint Jacques. C'est un bâtiment tres-solide & de belles pierres de taille; les piliers en sont fort épais, de même que les voûtes; mais tout l'édifice est obscur & mal percé, terminé en dedans par trois Chapelles, dont la seule du milieu est ornée d'un autel; les autres servent de sacristie & de Trésor. Ces deux piéces sont remplies de riches ornemens d'Eglises & de belle vaisselle. Les Armeniens qui ne se piquent de magnificence que dans les Eglises, n'ont rien épargné pour enrichir celle-ci. On y voit les plus riches étoffes qui se fassent en Europe. Les vases sacrez, les lampes, les chandeliers sont d'argent, d'or ou de vermeil. Le pavé de la nef & celui du presbitere sont couverts de beaux tapis. Le presbytere, ou le tour de l'autel, est tapissé communément de Damas, de velours ou de brocard. Cela n'est pas surprenant, car les marchands Armeniens qui commercent en Europe & qui font de gros gains, font des presents magnifiques dans cette Eglise; mais il est surprenant que les Persans y souffrent tant de richesses. Les Turcs au contraire ne permettroient pas aux Grecs d'avoir un chandelier d'argent dans leurs Eglises: rien n'est plus pauvre que celle du Patriarche de Constantinople.

Les Moines des Trois Egliſes ſe font honneur de montrer les richeſſes qu'ils ont reçûës de Rome, & font des ſouris moqueurs quand on leur parle de la réünion. Pluſieurs Papes leur ont envoyé des Chapelles entiéres d'argent, ſans qu'elles ayent encore rien operé. Les Patriarches juſques ici ont amuſé les Miſſionnaires ; il n'eſt pas mal-aiſé de tromper les gens qui ſont de bonne foy. La réünion des religions eſt un miracle que le Seigneur operera lorſqu'il le jugera à propos. C'eſt du Ciel qu'il faut attendre la veritable converſion des Schiſmatiques, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des Armeniens Romains. Ces malheureux Schiſmatiques, par leur credit & par leur argent, feroient dépoſer un Patriarche qui donneroit les mains à la réünion. La haine qu'ils ont pour les Latins paroît irréconciliable : enfin ſoit par envie, ſoit par intereſt, les Prêtres Schiſmatiques Armeniens ou Grecs veulent commander abſolument chez eux, & les Patriarches ſont obligez de leur céder, de peur que la populace ne ſe ſouleve.

L'Architecte qui a donné le deſſein de l'Egliſe Patriarchale étoit un fort habile Maître, ſuivant je ne ſçai quelle tradition des Armeniens ; qui prétendent que ce fut Jeſus-Chriſt lui-même qui en traça le Plan en preſence de Saint Gregoire, & qui lui ordonna de l'executer. Au lieu de crayon, à ce qu'ils diſent, Jeſus-Chriſt ſe ſervit d'un rayon de lumiere, au centre duquel Saint Gregoire faiſoit ſa priere ſur une grande pierre quarrée, d'environ trois pieds de diametre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'Egliſe. Si cela eſt, le Seigneur y employa un ordre d'architecture aſſez ſingulier, car les dômes & les



Moynes Armeniens.

clochers font en pavillon d'entonnoir renverfé, & terminez par une croix.

Les deux autres Eglifes font hors du Monaftere, mais elles tombent en ruine, & l'on n'y fait plus le fervice depuis long-temps. Celle de *Sainte Caiane* eft à droite du Couvent, fuppofé qu'on y entre par la grande porte, & non par celle des Refectoires. L'autre Eglife qui eft à gauche & bien plus éloignée de la maifon, porte le nom de *Sainte Repfime*. On prétend chez les Armeniens que *Caiane* & *Repfime* étoient deux Vierges Romaines qui furent martyrifées fur les lieux où font bâties leurs Eglifes. On fait même defcendre *Sainte Caiane*, de je ne fçai quelle famille de *Caius*. Ils font plus embarraffez à trouver la généalogie de *Repfime* dont le nom n'eft pas Romain : cependant on lit dans leur Chronique, que c'étoient deux Princeffes Romaines, qui vinrent en Levant pour voir Saint Gregoire; mais Tiridate Roy d'Armenie ayant trouvé cela fort mauvais, fit defcendre Caiane dans un puis plein de ferpens, ne doutant pas qu'elle n'y mourût dans peu de temps : neanmoins la Sainte n'en fut pas bleffée ; les ferpens y perirent, & Caiane y vécut en bonne fanté pendant quarante ans. Comment accorder tout cela avec la fuite de l'Hiftoire ? car ils ajoûtent que le Roy Tiridate en étant devenu amoureux, & ne pouvant pas la fléchir, nonplus qu'aucune de fes compagnes qui étoient de belles perfonnes, & que la Chronique met jufques au nombre de quarante, leur fit fouffrir à toutes le martyre.

A l'égard de la campagne qui eft autour des Trois Eglifes, elle eft tout-à-fait admirable, & je n'en connois point qui donne une plus belle

idée du Paradis Terrestre. On n'y voit que ruisseaux qui la rendent extrêmement fertile, & je doute qu'il y ait un païs sur la terre où l'on recüeille autant de denrées tout à la fois. Outre la grande quantité de toutes sortes de grains qu'on en retire, on y trouve des champs d'une étenduë prodigieuse, tout couverts de tabac. Ce seroit une plaisante question à proposer en Botanique; sçavoir si cette plante étoit dans le Paradis Terrestre, car elle fait en ce monde les délices de bien des gens qui ne sauroient se passer d'en faire un continuel usage: cependant originairement elle vient d'Amerique; mais elle se porte aussi-bien en Asie que dans son propre pays. Le reste de la campagne des Trois Eglises est plein de Ris, de Coton, de Lin, de Melons, de Pastéques, & de beaux vignobles. Il n'y manque que des Oliviers, & je ne sçai où la Colombe qui sortit de l'Arche fut chercher un rameau d'Olivier, supposé que l'Arche se soit arrêtée sur le Mont Ararat, ou sur quelque autre montagne d'Armenie; car on ne voit pas de ces sortes d'arbres aux environs, où il faut que l'espece s'en soit perduë; cependant les Oliviers sont des arbres immortels. On cultive aussi beaucoup de *Ricinus* autour du Monastere, pour en tirer de l'huile à brûler; celle de Lin est employée pour la cuisine. C'est peut-être pour cette raison que la Pleuresie est assez rare en Armenie, quoique le climat y soit inégal, & parconséquent propre à produire cette maladie. Gesner remarque que l'huile de Lin, beuë à la place de celle d'amandes douces, est un excellent remede pour la pleuresie.

A l'égard des Melons, il n'y en a pas de meilleurs

leurs dans tout le Levant que ceux des Trois Eglises & des environs. Pour trente sols nous en faisions charger un de nos chevaux, & parmi ce grand nombre il s'en trouvoit quelques-uns fort superieurs à ceux que l'on mange à Paris : mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'ils engraissent, & qu'ils ne font jamais aucun mal ; plus nous en mangions, & mieux nous nous portions. Ceux qu'on appelle *Melons d'eau* ou *Pastéques*, dans la plus forte chaleur du jour, sont comme à la glace quoique couchez sur terre au milieu des champs où la terre est tres chaude. On ne les cultive pas dans des lieux aquatiques, comme on le croit en ce pays-ci ; mais on les appelle Melons d'eau parce que leur chair ne se fond pas seulement à la bouche, mais qu'elle repand une si grande quantité d'eau qu'on en perd la moitié, sur-tout quand on mord dans le fruit, comme font les gens du pays qui les pelent & les mangent ordinairement comme des pommes : Nos Poires de *Beurré* & la *Mouille bouche* sont seches en comparaison de ces Melons. Ce seroient les fruits les plus délicieux du monde s'ils avoient autant d'odeur & de goût que les autres Melons. La chair des Melons d'eau devient plus ferme dans leur parfaite maturité, & à proprement parler ne se fond pas, mais cette eau délicieuse qui est renfermée dans les cellules de la chair, se vuide si abondamment, comme par autant de petites sources, que bien souvent les Orientaux préferent ce fruit aux meilleurs Melons. Les Armeniens appellent *Carpous* les Melons d'eau, mais ils ont pris ce nom des Grecs qui le donnent à tous les fruits, & *Carpous* dans ce sens-là veut dire *un fruit par excellence*. On éleve les meilleurs Melons d'eau dans ces terres sa-

lées qui sont entre les Trois Eglises & l'Aras. Après les pluyes on voit le sel marin tout cristallisé dans les champs, & qui craque même sous les pieds. A trois ou quatre lieuës des Trois Eglises sur le chemin de Teflis, il y a des carriéres de sel fossile, lesquelles sans être épuisées en fourniroient suffisamment à toute la Perse. On y coupe le sel en gros quartiers comme on taille les pierres dans nos carriéres, & l'on charge deux de ces quartiers sur chaque Bufle. On trouve quelquefois des troupes de ces animaux qui se suivent sur les grands chemins, & qui ne portent point d'autre marchandise, car en Levant on compte les Bufles parmi les bêtes de somme. Les Orientaux s'imaginent que le sel croît dans les carriéres, & que les endroits où l'on en a coupé depuis long-temps se remplissent peu à peu : mais qui est-ce qui a fait ces observations avec exactitude? on m'en dit de même à *Cardone* en Espagne, où se trouvent les plus belles carriéres ou mines de sel qui soient dans le reste du monde. Cette montagne n'est qu'en bloc de sel qui paroît comme une roche d'argent dans le temps que le soleil éclaire les endroits qui ne sont pas couverts de terre. Ceux qui travaillent dans les carriéres de marbre sont dans la même prévention, & croyent, plûtost par tradition que par bonnes raisons, que les pierres croissent véritablement par un principe interieur, comme les Truffes & les Champignons : ainsi le préjugé touchant la vegétation des fossiles est bien plus étendu qu'on ne s'imagine, mais ce n'est pas sur ce préjugé qu'il en faut juger, c'est sur des observations bien vérifiées.

Nous faisions assez bonne chere dans le Monastere des Trois Eglises où nous étions logez à nôtre



Lepidium Orientale Nasturtii Crispi folio Coroll. Inst. Rei herb. 15.

aise : comme il n'y avoit pas beaucoup d'étrangers, nous avions autant de chambres que nous en voulions. Les Religieux, qui sont la plûpart *Vertabiets*, c'est à dire *Docteurs*, boivent à la glace, & nous en faisoient donner suffisamment ; mais ils n'ont pas de secret pour chasser les cousins de leur Couvent. Nous étions obligez la nuit de quitter nos chambres & de faire porter nos matelats dans le Cloître ou autour de l'Eglise, sur un pavé de grands carreaux bien entretenus. Les cousins y étoient moins incommodes que dans les lieux couverts, mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne suçassent beaucoup de nôtre sang ; nous avions tous les matins le visage couvert de boutons ; malgré toutes nos précautions. Les parterres qui sont sur la gauche de l'Eglise sont fort agréables. Les *Amaranthes* & les *Oeillets* en font les principaux ornemens ; mais ces fleurs n'ont rien de singulier ni qui merite qu'on en porte les graines en ce pays-ci ; au contraire les curieux de Perse s'accommoderoient beaucoup mieux des especes qu'on éleve en Europe. Nous ne cueillîmes dans les parterres du Couvent que la graine de cette belle espece de *Persicaire* dont les feüilles sont aussi grandes que celles du Tabac, & que nous avions observées à Teflis dans le Jardin du Prince. Voici la description d'une belle espece de *Lepidium* à feüilles de Cresson frisé, qui croît dans les champs entre le Monastere & la riviere d'Aras.

La racine pique en fond, longue d'un pied, grosse comme le petit doigt, dure, ligneuse, blanche, peu chevelüe, & produit une tige haute de deux ou trois pieds, assez branchüe, vert-gai ; accompagnée en bas de feüilles longues de quatre pouces, sur deux pouces de large, tout-à-fait

semblables à celles du *Cresson frizé*, un peu plus charnuës, lisses des deux côtez, vert-gai, découpés en grosses pieces jusques à la côte, laquelle commence par une queue assez longue. La derniere piece est plus grande que les autres, arrondie & frizée de même que celles qui sont sur le reste de la queüe, lesquelles sont quelquefois incisées plus profondément. Les feüilles qui naissent le long des tiges sont encore découpées plus menu. De leurs aisselles naissent des branches assez étenduës sur les côtez, garnies de bouquets de feuilles dont la plûpart ne sont pas découpées assez semblables à celles de l'*Iberis commun*. Les branches sont subdivisées en plusieurs brins tous chargez de fleurs blanches. Chaque fleur est à quatre feüilles longues d'une ligne & demie, arrondies à la pointe & fort pointuës à leur naissance. Le calice est à quatre feüilles aussi, le pistile qui est long de demi ligne coupé en fer de pique, devient un fruit de même forme plat, & partagé en deux loges dans sa longueur. Chaque loge renferme une graine rousse, tirant sur le brun, longue de demi ligne, applatie. Toute la plante a le goût & l'acreté du *Cresson Alenois*.

Pendant nôtre séjour aux Trois Eglises, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au Mont *Ararat*. Personne ne voulut étre de la partie; les voituriers étrangers ne veulent pas à ce qu'ils disent, s'aller perdre dans les neiges : ceux du pays étoient employez pour les Caravanes, & ne vouloient pas aller fatiguer leurs chevaux dans un endroit si affreux. Cependant cette montagne si fameuse n'est qu'à deux petites journées du Monastere, & nous connûmes bien dans la suite qu'il n'est pas possible de

s'y engager, par la raiſon qu'elle eſt toute découverte, & que l'on ne ſauroit monter que juſques à la neige. Ce n'eſt pas une grande merveille, quoiqu'en diſent les Religieux, de ne pouvoir pas en atteindre le ſommet, puiſqu'il eſt preſque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croyent, comme un article de foy, que l'Arche s'y arrêta. S'il eſt vrai que ce ſoit la plus haute montage d'Armenie, ſuivant le jugement des gens du pays ; il eſt tres-certain auſſi que c'eſt la plus chargée de neige. Ce qui fait paroître l'Ararat plus elevé, c'eſt qu'il eſt planté ſeul en forme de pain de ſucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puiſſe voir. Il ne faut pas même juger de ſa hauteur par la quantité des neiges qui le couvrent, puiſque la neige ſe conſerve dans le plus fort de l'Eſté ſur les moindres collines d'Armenie. Quand on demande aux Moines Armeniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'Arche, ils répondent ſagement qu'elle eſt encore enſevelie dans les fondrieres des neiges du Mont Ararat.

Nous allâmes le 8. Aouſt à *Erivan* ville conſidérable & Capitale de l'Armenie Perſienne, à trois heures de chemin des Trois Egliſes. Ce n'étoit pas ſeulement dans le deſſein de voir la Place, mais auſſi pour prier le Patriarche de nous faire donner des voituriers pour le Mont Ararat, ſuivant le conſeil des Religieux des Trois Egliſes, & certainement nous n'en aurions pas trouvé ſans un ordre de ſa part. La ville d'Erivan eſt remplie de vignes & de jardins, bâtie ſur une colline qui eſt au bout de la plaine ; les maiſons mêmes s'étendent dans une des plus belles vallées de Perſe, & dont les prairies ſont entremêlées d'arbres fruitiers

& de vignobles. Les bourgeois d'Erivan ſont aſſez ſimples pour croire que leurs vignes ſont encore de l'eſpece de celle que Noé y planta. Quoiqu'il en ſoit, elles produiſent de fort bon vin, & cela fait mieux leur éloge, que ſi on les faiſoit deſcendre de celles du bon Patriarche. La vallée eſt arroſée par de belles ſources, & les maiſons de campagne y ſont preſque auſſi nombreuſes qu'aux environs de Marſeille. Il n'y a que le haut des collines qui deshonore le pays par ſa ſechereſſe, mais la vigne y feroit des merveilles s'il y avoit aſſez de monde pour la cultiver. Les meilleures terres ſont couvertes de grains, de Coton & de Ris, ce dernier eſt principalement deſtiné pour Erzeron. Les maiſons d'Erivan ne ſont qu'à un étage en terraſſe, bâties de boüe & de torchis à la maniére des autres villes de Perſe. Chaque maiſon eſt enfermée dans une enceinte iſolée, quarrée, anguleuſe ou arrondie, haute d'environ une toiſe. Les murailles de la ville, quoiqu'à double rempart en pluſieurs endroits, n'ont gueres plus de deux toiſes d'élévation, & ne ſont deffenduës que par de méchants ravelins arrondis, épais de de quatre ou cinq pieds. Toutes ces pieces, de même que les murailles, ſont de boüe ſechée au ſoleil, ſans être terraſſées. Les murailles du Château qui eſt au haut de la ville, ne valent guere mieux, quoiqu'elles ſoient à triple rang. Le Château qui eſt preſque ovale, renferme plus de huit cens maiſons occupées par des Mahometans; car les Armeniens qui y travaillent pendant le jour viennent coucher à la ville. On nous aſſûra que la garniſon de ce Château étoit de 2500. hommes, la plûpart gens de métier. La Place eſt imprenable du côté du Nord, mais c'eſt l'ouvra-

ge de la nature, qui au lieu de remparts de boüe, l'a munie d'un precipice effroyable, au fond duquel passe la riviere. Les portes du Château sont garnies de tole. Les sarrasines & les corps de garde paroissent assez bien entendus. L'ancienne ville étoit peut-être plus forte, mais elle fut détruite pendant les guerres des Turcs & des Persans. Mr Tavernier assûre qu'elle fut livrée à Sultan Mourat par trahison, & que les Turcs y laisserent vingt-deux mille hommes de garnison. Cependant Cha-Sefi Roy de Perse l'emporta de vive force: Il fut le premier à l'assaut, & les vingt deux mille Turcs qui n'avoient pas voulu se rendre, furent taillez en piece. Mourat se vengea en Prince barbare dans Babylone; il fit passer au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouvérent, quoiqu'il leur eût promis la vie par la capitulation.

Du costé du Midi sur une butte, à mille pas environ de la Citadelle, est le petit Fort de *Quetchycala* revêtu d'une double muraille; mais ces sortes d'ouvrages craignent plus la pluye que le canon; Quetchycala ressemble à ces forts de terre grasse que l'on construit quelquefois à Paris pour faire exercer les Académistes. Les canonieres de toutes les fortifications d'Erivan sont d'une structure assez singuliere; elles avancent hors de la muraille en maniére de masque; d'un pied & demi de saillie, & sont terminées en capuchon ou en groin de cochon, ce qui met tout-à-fait à couvert la tête du soldat qui est commandé pour tirer. Cela n'est pas trop mal imaginé pour les poltrons; mais aussi ils ne sauroient découvrir les ennemis que quand ils sont à portée & qu'ils viennent se placer justement

où il faut pour ſe faire tuer, car ſi les aſſiégez attendent qu'ils ſoient arrivez au pied des murailles, ils ne peuvent plus tirer ſur eux.

Mr Chardin qui a mieux connu Erivan & ſes environs, qu'aucun de nos voyageurs, en décrit exactement les rivieres. Le *Zengui* coule au Nord-Oueſt, & le *Queurboulac* au Sud-Oueſt, formé par 40. fontaines, comme l'exprime ſon nom. Le Zengui vient du Lac d'Erivan à deux journées & demi de la ville; mais je ne ſçai pas ſi c'eſt le même Zengui dont j'ay parlé ci-devant. Le Lac qui eſt profond & de 25. lieües de tour, eſt rempli de Carpes & de Truites excellentes, dont les Religieux, qui ſont dans un Monaſtere bâti ſur l'Iſle qui eſt au milieu du Lac, ne profitent gueres, car il ne leur eſt permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces jours là. Pendant le reſte de l'année ils gardent un ſilence perpetuel, & ne mangent que les herbes de leur Jardin, telles que la nature les leur prepare, c'eſt à dire ſans huile ni ſel. Ces pauvres Moines ſont, comme autant de Tantales qui voyent à quatre doigts de leur bouche d'excellens fruits ſans y pouvoir toucher. Cependant l'ambition n'eſt pas tout-à-fait bannie de ce lieu; le Superieur ne ſe contente pas de prendre le titre d'Archevêque, il prend auſſi celui de Patriarche, & il le diſpute même au Patriarche des trois Egliſes.

On paſſe le Zengui à Erivan ſur un pont de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué des chambres où le Kan, qui eſt le Gouverneur du pays, vient quelquefois ſe rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille Tomans de la Province, c'eſt à

dire plus de neuf cens mille livres monnoye de France, ſans compter ce qu'il gagne ſur la paye des troupes deſtinées pour garder la frontiere. Il eſt obligé de donner avis à la Cour, de toutes les Caravanes & de tous les Ambaſſadeurs qui paſſent. A l'égard des Ambaſſadeurs, la Perſe eſt le ſeul pays que je connoiſſe, où ils ſoient entretenus aux dépens du Prince : rien, ce me ſemble, ne fait tant d'honneur à un grand Roy. Dès qu'un Ambaſſadeur ou un ſimple Envoyé a fait voir aux Gouverneurs des Provinces les Lettres dont il eſt chargé pour le Roy de Perſe, on lui donne le *Tain*, c'eſt à dire ſa ſubſiſtance journaliere. Tant de livres de viande, de pain, de beurre, de ris, & un certain nombre de chevaux & de chameaux.

On fait bonne chere à Erivan. Les perdrix y ſont communes, & les fruits y viennent en abondance. Le vin y eſt merveilleux ; mais les vignes donnent beaucoup de peine à cultiver, car le froid & les gelées obligent les vignerons, non ſeulement à chauſſer les ſeps, mais à les enterrer au commencement de l'hiver, pour ne les découvrir qu'au printemps. Quoique la ville ſoit mal bâtie, elle ne laiſſe pas d'avoir certains beaux endroits : Le Palais du Gouverneur, qui eſt dans la Forterelle, eſt conſidérable par ſa grandeur & par la diſtribution de ſes appartemens. Le *Meidan* ou la grande Place eſt quarrée, & n'a gueres moins de 400. pas de diametre. Les arbres y ſont auſſi beaux qu'à Lyon dans la Place de *Beilecour*. Le Bazar, qui eſt le lieu où ſe vendent les marchandiſes, n'eſt pas deſagréable. Les Bains & les Caravanſerais ont auſſi leurs beautez, ſur tout le Caravanſerai neuf qui eſt du côté de la

Forteresse. Il semble qu'on entre d'abord dans une Foire, car on passe par une galerie où l'on vend toutes sortes d'étoffes.

Les Eglises des Chrêtiens sont petites & à demi enterrées. Celles de l'Evêché, & l'autre que l'on appelle *Catoviqué*, ont été bâties, dit-on, du temps des derniers Rois d'Armenie. On voit du côté de l'Evêché une vieille Tour d'une structure assez singuliere; elle auroit quelque rapport [a] à la Lanterne de Diogenes, si son architecture n'étoit dans le goût Oriental. Elle est à pans, & le dôme qui la termine a quelque chose de plus agréable; mais les gens du pays ne sçavent à quel usage elle a servi, ni dans quel temps elle a été bâtie. Les Mosquées de la ville n'ont rien de particulier. Mr Chardin assûre que les Turcs prirent Erivan en 1582. & qu'ils y bâtirent la Forteresse; que les Persans l'ayant reprise en 1604. la mirent en état de résister au canon; qu'elle soutint un siege de quatre mois en 1615. que les Turcs furent obligez de le lever; qu'ils n'emporterent la place qu'après la mort d'Abas le grand; qu'enfin les Persans l'ayant reprise en 1635. ils en sont demeurez les maîtres depuis ce temps-là.

Après nous être promenez dans la ville, nous allâmes voir le Patriarche des Armeniens qui loge dans un ancien Monastere hors de la ville; mais il s'en faut bien qu'il ne soit aussi-bien logé qu'aux Trois Eglises. Ce Patriarche qui s'appelle *Nahabied*, étoit un bon vieillard assez rougeau, qui par humilité, ou pour être plus à son aise, n'avoit sur son corps qu'une mauvaise soutane de toile bleüe. Nous lui baisâmes les mains à la mode du pays, & cette cerémonie lui fit grand plaisir, à ce que nous dirent nos Interpretes; car il y a

[a] Monument d'Athénes.

bien des Francs qui ne lui font pas le même honneur ; mais nous lui aurions baisé les pieds pour peu qu'il eût témoigné le souhaiter, attendu le besoin que nous avions de son credit. Par reconnoissance il nous fit servir une colation, à la verité tres-frugale. On vit paroître, sur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux assiettes, sur l'une desquelles il y avoit des prunes & sur l'autre des raisins. On ne nous presenta ni pain, ni foüasse, ni biscuit. Nous mangeâmes une prune & bûmes chacun un coup à la santé du Prelat, c'étoit d'excellent vin rosé ; mais comment reboire sans pain ? nos Interpretes qui étoient dans le Vestibule eurent l'esprit de s'en faire donner, sans oser pourtant nous en presenter ; nous aurions excusé volontiers pour le coup leur incivilité ; ils entrérent après la colation, & nous fîmes prier pour lors le Maître de la maison de nous faire donner pour nôtre argent de bons chevaux & des guides qui pûssent nous conduire au Mont Ararat. *Quelle devotion avez vous*, dit-il, *pour le Mont Macis* ? c'est le nom que les Armeniens donnent à cette Montagne ; les Turcs l'appellent *Agrida.* Nous répondîmes, *que nous trouvans si près d'un lieu celebre, sur lequel on croyoit que l'Arche de Noé s'étoit arrêtée, nous serions mal reçûs dans nôtre pays si nous nous retirions sans le voir. Vous aurez de la peine*, dit le Patriarche, *d'aller jusques aux neiges ; & pour ce qui est de l'Arche, Dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à personne qu'à un saint Religieux de nôtre Ordre, qui après cinquante ans de jeûnes & de priéres y fut miraculeusement transporté ; mais le froid le penétra si fort, qu'il en mourut à son retour.* Nôtre Interprete le fit rire en lui repliquant de nôtre part, *qu'après avoir jeuné & prié la moitié de nôtre*

vie, nous demanderions à Dieu la grace de voir le Paradis, plutoſt que les débris de la maiſon de Noé. On nous raconta aux Trois Egliſes, qu'un de leurs Religieux nommé *Jaques*, qui fut enſuite Evêque de *Niſibe*, réſolut de monter au ſommet de la Montagne ou de perir en chemin, trop heureux d'avoir tenté de découvrir les reliques de l'Arche; qu'il exécuta ſon deſſein avec beaucoup de peine, car quelques efforts qu'il fiſt pour y monter, il ſe trouvoit toûjours, après ſon réveil, dans un certain endroit à peu près vers le milieu de la hauteur: que ce bon homme connut bien, après quelques jours, qu'il tenteroit inutilement d'aller plus loin, & que dans ſon affliction un Ange lui apparut & lui apporta le bout d'une planche de l'Arche. *Jaques* revint au Couvent chargé d'un ſi precieux fardeau; mais avant que de partir l'Ange lui déclara que Dieu ne vouloit pas que les hommes allaſſent mettre en pieces un vaiſſeau qui avoit ſervi d'aſile à tant de creatures. C'eſt ainſi que, par de ſemblables contes, les Armeniens amuſent les étrangers.

Le Patriarche nous fit demander ſi nous avions veû le Pape, & trouva fort mauvais quand nous répondîmes, que ce ne ſeroit que pour nôtre retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de ſi loin pour me voir, & vous n'avez pas veû vôtre Patriarche?* Nous n'oſâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Armenie que pour chercher des Plantes. *Que vous ſemble*, continua-t-il, *de mon Egliſe d'Itchmiadzin? en avez-vous d'auſſi belles en France?* Nous lui répondîmes *que chaque pays avoit ſes maniéres de bâtir: que nos Egliſes étoient dans un goût fort different, & que nous n'avions reconnu l'habileté des ouvriers que dans les chandeliers,*

les lampes & le reste de sa vaisselle. Ces pieces n'étoient certainement pas de fabrique d'Armenie. Pendant que ce venerable Prélat, que l'on auroit pris en ce pays-ci pour un bon Maître d'Ecole de campagne, donnoit ses ordres nous demandâmes à voir sa Chappelle, & nous mîmes trois écus dans le bassin pour payer la colation; on fait ces sortes de charitez, plutost par bienséance que par devotion. On nous offrit encore à boire à nôtre retour, ce que nous refusâmes d'abord ne voyant point venir de pain; mais il fallut boire pour remercier le Patriarche qui bût aussi à nôtre santé; tout cela se passa fort agréablement. Après les complimens ordinaires, il nous donna un homme de sa maison, avec une Lettre de recommandation pour les Religieux qui sont sur la route du Mont Ararat; ainsi nous allâmes coucher ce jour-là à deux heures d'Erivan, dans un Couvent d'Armeniens au village de *Nocquevit.* Nous y bûmes d'excellent vin clairet tirant sur l'orangé & aussi bon que celui de Candie: mais de peur que le pain ne manquât, nous fîmes dire par nos Interpretes, que nous ferions les choses honnêtement. Cette promesse eut tout le succés que nous pouvions attendre; nous fûmes bien traitez, aussi leur tinmes-nous parole le lendemain avant que de partir.

La Campagne de Nocquevit est admirable, toutes sortes de biens y abondent, & l'on y méprise des Melons que l'on estimeroit fort à Paris. On ne bâtit dans tous ce quartiers-là qu'avec des quarreaux de boüe cuite au soleil, faute de bois.

Nous partîmes à quatre heures du matin le 9. Aoust, avec des visages défigurez par les piqueu-

res des cousins qui nous faisoient une cruelle guerre pendant la nuit depuis quelques jours. Nous continuâmes nôtre route par une grande & belle plaine qui conduit au Mont Ararat. On se retira sur les huit heures du matin à *Corvirap* ou *Couervirab* qui en langue Armenienne signifie, à ce qu'on dit, *l'Eglise du Puis.* Corvirap est un autre Monastere d'Armeniens dont l'Eglise est bâtie sur un Puits, où ils assûrent que Saint Gregoire fut jetté & nourri miraculeusement, comme Daniel dans la Fosse aux Lions. Le Monastere paroît comme un petit Fort sur le haut d'une colline qui domine sur toute la Plaine, & c'est de cette hauteur que nous commençames à voir la riviere d'*Aras* si connuë autrefois sous le nom d'*Araxes*; elle passe à quatre lieües du Mont Ararat. Nous fûmes obligez de nous reposer & de nous rafraîchir dans ce Monastere, car nous passions de cruelles nuits à cause des cousins & le jour les chaleurs étoient insurpportables. Ce genre de vie duroit cependant depuis Teflis; mais nous fûmes tout consolez de nos fatigues à la veüe de l'Araxe & du Mont Ararat. De Corvirap on découvre distinctement les deux sommets de cette fameuse Montagne. Le petit, qui est le plus pointu, n'étoit point couvert de neige, mais le grand en étoit furieusement chargé. Voici les Plantes que nous décrivîmes dans de Monastere, pendant que nos voituriers se reposoient.

Carduus Orientalis Costi hortensis folio, Coroll. Inst. Rei herb. pag. 31.

La racine de cette plante est longue d'environ un pied, dure, ligneuse, blanche, grosse au colet comme le petit doigt, garnie de plusieurs fibres, & couverte d'une écorce roussâtre; elle pousse



Carduus Orientalis Costi hortensis folio Coroll. Inst. Rei herb. 31.

une tige haute de deux ou trois pieds, branchuë dès ſa naiſſance, dure, ferme, blanchâtre, épaiſſe de deux pouces, accompagnée de feüilles longues d'environ trois pouces ſur un pouce & demi de large, dentées legérement ſur les bords, ſemblables à celles de cette eſpece de *Tanaiſie* qu'on appelle *le Coq*, ce qui me paroît un mot corrompu de *Coſtus hortenſis*. Les feüilles du *Chardon* que l'on décrit, diminuent juſques au haut de la plante & perdent leur denture, mais elles finiſſent par une eſpece de piquant molaſſe. De leurs aiſſelles naiſſent des branches tout le long des tiges, & chacune de ces branches ſe termine par une fleur jaune. Les feüilles qui ſont le long des branches ſont menuës, & quelquefois deliées comme des filets. Le calice des fleurs eſt haut de 8. ou 9. lignes, ſur preſque autant d'épaiſſeur. C'eſt une poire compoſée de pluſieurs écailles blanchâtres, pointuës, fermes, piquantes, & quelquefois purpurines à leur extremité. Les piquants qui ſont ſur le bord ſont plus molaſſes & diſpoſez en maniére de cil. Chaque fleur eſt à fleurons jaunes qui ne débordent que de cinq ou ſix lignes, découpez en autant de pointes menuës, du milieu deſquelles s'éleve une gaine ſurmontée par un filet tres-delié. Les fleurons portent ſur des embrions de graines, longs d'environ deux lignes ſur une ligne de large, chargez d'une aigrette blanche. Ceux qui n'avortent pas, deviennent des ſemences longues de trois lignes. Les fleurs n'ont point d'odeur ſenſible, mais les feüilles ſont tres-ameres.

Nous eûmes le plaiſir ce jour-là de faire un nouveau genre de plante, & nous lui impoſâmes le nom d'un des plus ſçavans hommes de ce

siecle, également estimé par sa modestie, & par la pureté des ses mœurs. C'est celui de Mr *Dodart* de l'Académie Royale des Sciences, Medecin de S. A. S. Madame la Princesse de Conti la Doüairiere.

Cette plante pousse des tiges d'un pied & demi de haut, droites, fermes, lisses, ligneuses, vert-gai, épaisses de deux lignes branchuës dès le bas, arrondies en buisson & garnies de feüilles longues d'un pouce ou quinze lignes sur deux ou trois lignes de large, un peu charnuës, dentées sur les bords, principalement vers le bas de la plante, car ensuite elles sont plus étroites & moins crenelées ; il y en a même qui sont aussi menuës que celles de la *Linaire commune*. Le haut des branches est garni de fleurs dans les aisselles des feüilles. Chaque fleur est un masque violet foncé, long de huit ou neuf lignes, dont la derniere est un tuyau d'une ligne de diametre, évasé en deux levres : la superieure est un cueilleron renversé long d'une ligne & demi, fendu en deux pieces assez pointuës, l'inferieure est longue de trois lignes, assez arrondie, mais découpée en trois parties, dont celle du milieu est la plus petite & la plus pointuë ; cette levre est relevée vers le milieu de quelques poils blancs & duvetez. Le calice est un godet lisse, haut de deux lignes, découpé en cinq pointes ; il pousse un pistille sphérique de près d'une ligne de diametre, lequel s'insére dans le tuyau de la fleur, comme par gomphose, surmonté par un filet assez menu, & devient dans la suite une coque sphérique de trois lignes de diametre, terminée en pointe. Cette coque est roussâtre, dure, partagée en deux loges par une cloison mitoyenne, dont les deux parois sont garnis d'un placenta charnu, creusé de

Dodartia Orientalis
flore purpurascente.
Coroll. Inst. Rei Herb. 47.

de quelques foſſes, leſquelles reçoivent des graines brunes & menuës.

On ne voit dans toutes les plaines le long de l'Aras, que de la *Regliſſe* & du *Cuſcute*. La Regliſſe reſſemble tout-a-fait à l'ordinaire, ſi ce n'eſt que ſes gouſſes ſont plus longues & toutes heriſſées de piquants. Pour la Cuſcute, elle embraſſe ſi fort les tiges de la Regliſſe, qu'elle ſemble ne faire que le même corps avec elle. Quand on l'en détache on s'aperçoit de quelques tubercules épaiſſes d'environ demi ligne, qui ſont comme autant de petits clous ou de chevilles qui entrent dans les tiges de la Plante à laquelle elles ſont attachées: Ces tiges ont une ligne d'épaiſſeur & quelquefois davantage. Nous les prîmes d'abord pour des tiges de quelque eſpece de *Lizeron*; dont les feüilles étoient paſſées. On ne ſçauroit mieux comparer les feüilles de la Cuſcute, qu'à ces cordes de boyau qui ſont groſſes comme de la fiſcelle; mais elles ſont fermes, difficiles à caſſer, ameres, peu aromatiques, vert-pale, diviſées en pluſieurs branches tortillées ſur les plantes voiſines dont elles ſucent le ſuc nourricier, lequel s'imbibe dans les tubercules dont on vient de parler. Ces tubercules ſont ordinairement poſez obliquement dans l'intervalle d'une ligne l'un de l'autre; mais auſſi en des endroits differents ne trouve-t-on point de racine à cette Plante, non-plus qu'aux autres eſpeces du même genre, lorſque les tubercules ſont en état de diſtribuer le ſuc nourricier. Ses fleurs naiſſent par bouquets en maniére de tête gris de-lin-lavé, haute de deux lignes, du diametre d'une ligne & demi. Ce ſont des godets découpez en cinq pointes obtuſes, percez dans le fond, & qui reçoivent dans cet endroit le piſtille que leur

fournit un calice haut de deux lignes, découpé en cinq parties. Ce pistille devient un fruit semblable à celui du grand *Lizeron blanc*, long de quatre lignes sur trois lignes de diametre, membraneux, vert-pâle, puis roussâtre, terminé par une petite pointe, & composé de deux pieces, dont la supérieure est une espece de calote : il renferme ordinairement quatre graines aussi grosses que celles du Lizeron dont on vient de parler. Ces graines sont arrondies sur le dos, anguleuses de l'autre costé, longues d'une ligne & demi, épaisses d'une ligne & comme séparées en deux lobes par une membrane tres-menue, échancrées en bas & attachées à un placenta spongieux & gluant.

Ces graines ne sont autre chose que des vessies membraneuses, dans chacune desquelles se trouve pliée en spirale ou limaçon, une jeune plante de Cuscute. Cette jeune plante est un cordon vert-gai, long de demi pouce, épais d'un quart de ligne dans son commencement, mais qui diminuë jusques à la fin, attaché par son bout le plus épais à un placenta spongieux & gluant, lequel est en partie dans la capsule, & en partie dans le calice. Peut-être que le Créateur a voulu, par l'exemple de cette Plante, nous faire connoître que les embrions des plantes étoient renfermez comme en miniature dans les germes de leurs semences ; & qu'ainsi les graines étoient comme autant de vescies où la jeune plante toute formée n'attendoit, pour se rendre sensible, qu'un peu de suc nourricier qui en fit gonfler les parties. Il y a de grands exemples dans la nature qui nous feroient connoître la structure des choses les plus cachées, si nous y faisions assez d'attention. M.

Malpighi avoit un talent merveilleux pour profiter de ces ſortes d'oſervations,ce n'eſt en effet que ſur pluſieurs obſervations qu'il faut établir des ſyſtemes. Par exemple on obſerve dans le mois d'Octobre au fond de l'oignon des Tulipes, une Tulipe entiere, ſur la tige de laquelle, qui n'a pas encore trois lignes de haut, on découvre déja la fleur qui ne doit paroître que dans le mois d'Avril ſuivant : on compte les ſix feüilles de cette fleur, les étamines, les ſommets, le piſtile ou le jeune fruit, les capſules & les ſemences qu'elles renferment. Qui ne croiroit après cela que toutes ces parties étoient renfermées dans un eſpace encore plus petit, qui n'a pû ſe rendre viſible qu'à meſure que le ſuc nourricier en a dilaté les moindres parties ?

Les Oiſeaux que nous voyions dans ces belles Plaines qui s'étendent juſques à la riviere, nous auroient peut-être fourni quelques obſervations utiles pour l'anatomie, ſi nous euſſions eû un fuſil pour les tuer. On y voit des eſpeces de *Heron* qui n'ont pas le corps plus gros qu'un pigeon, & qui ont les jambes d'un pied & demi de haut. Les *Aigrettes* n'y ſont pas rares, mais rien n'approche de la beauté d'un Oiſeau merveilleux dont je garde la dépoüille dans mon Cabinet, & dont j'ay veû la figure dans les livres des Oiſeaux que l'on peint pour le Roy. Il eſt gros comme un Corbeau, ſes ailes ſont noires, les plumes du dos violettes vers le croupion, celles qui s'étendent depuis cette partie juſques au col, ſont tres-pointuës à leur extremité, & d'un vert admirable doré & luiſant ; celles du col juſques vers le milieu ſont d'un couleur-de-feu éclatant ; les autres qui couvrent le reſte du col & toute la tête, ſont

d'un vert ébloüissant. Enfin la tête est relevée d'une houppe du même vert, haute d'environ quatre pouces, dont les plus longues plumes sont comme des palettes à long manche. Le bec de cet oiseau est brun, semblable à celui d'un corbeau. On pourroit avec plus de raison lui donner le nom de *Roy des Corbeaux*, qu'à celui qu'on a apporté du Mexique à Versailles, puisque l'Oiseau d'Amerique, quelqu'admirable qu'il soit, n'a rien de commun avec nos Corbeaux ordinaires.

Je ne sçaurois me consoler d'avoir passé par Corvirap sans avoir été à *Ardachat*. Ce n'est qu'à Paris que j'ai appris par la lecture du *Voyage de* Mr *Chardin*, qu'Ardachat, suivant la tradition des Armeniens, étoit le reste de l'ancienne ville d'*Artaxate*. *Les gens du pays*, dit ce auteur, *appellent cette ville* Ardachat, *du nom d'Artaxerxes, que les Orientaux nomment* Ardechier. *Ils assûrent qu'on voit parmi ses ruines, celles du Palais de Tiridate, qui fut bâti il y a 1300. ans.* Ils disent de plus; *qu'il y a une face du Palais qui n'est qu'à demi ruinée; qu'il y reste quatre rangs de Colomnes de marbre noir; que ces Colomnes entourent une grande piece de marbre ouvragé, & qu'elles sont si grosses que trois hommes ne les peuvent pas embrasser. Cet amas de ruines s'appelle* Tact-tardat, *c'est à dire*, le Thrône de Tiridate.

Tavernier marque aussi les ruines d'Artaxate entre Erivan & le Mont Ararat; mais il n'en dit rien davantage. La situation d'Artaxate est si bien décrite dans Strabon, qu'on ne sçauroit s'y tromper en examinant le cours de l'Araxe. *Artaxate*, dit ce Prince des Geographes anciens, *fut bâtie sur le dessein qu'Annibal en donna au Roy Artaxes qui en fit la Capitale de l'Armenie. La ville est*

située, continüe-t-il, *dans un contour que la riviere d'Araxe fait en forme de peninsule, si bien que l'enceinte de cette riviere lui tient lieu de muraille, hormis dans l'endroit où est l'Isthme; mais cet Isthme est fermé par un rempart & par un bon fossé. La campagne des environs s'appelle* le Champ Artaxene.

Cette description de Strabon augmente mon chagrin, car nous aurions verifié si Ardachat est dans une peninsule, où nous l'aurions peut-être trouvé plus haut ou plus bas; mais nos guides nous voyoient si attachez à la recherche des plantes, qu'ils ne croyoient pas que nous pensassions à autre chose. Qui est-ce qui se pourroit imaginer aussi qu'Annibal fût venu des côtes d'Afrique jusques à l'Araxe, pour servir d'Ingenieur à un Roy d'Armenie? Plutarque le certifie pourtant; & dit que ce fameux Affriquain, après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, s'enfuit en Armenie, où il donna mille bons avis à Artaxes, entre autres celui de bâtir Artaxate dans la situation la plus avantageuse de son Royaume. Lucullus feignit de vouloir assiéger cette Place, afin d'attirer au combat Tigrane son successeur; mais le Roy d'Armenie vint se camper sur le fleuve *Arsamias* pour en disputer le passage aux Romains: suivant cette remarque, Arsamias ne sçauroit être que la riviere d'*Erivan*. Les Armeniens furent battus à ce passage & dans une seconde rencontre après le passage. Nôtre Historien assûre que Lucullus jugea à propos de monter vers l'Iberie; ainsi Artaxate ne fut pas prise. Pompée qui eut le commandement de l'armée, après lui, pressa si fort Tigrane qu'il l'obligea de lui remettre sa Capitale sans coup ferir. Corbulon General

des Romains, ſous l'Empereur Neron, contraignit le Roy Tiridate de luy ceder Artaxate ; mais bien loin de l'épargner, comme avoit fait Pompée, il la fit entierement détruire. Cependant Tiridate vint à Rome & fit ſa paix avec l'Empereur, qui non ſeulement lui remit le Diadême ſur la tête ; mais lui permit encore d'emmener de Rome des ouvriers pour rétablir Artaxate, que le Roy d'Armenie, par reconnoiſſance, appella *Neronia* du nom de ſon bienfaicteur. Il eſt ſurprenant qu'aucun des Auteurs qui parlent de cette Place, ne nous ait dit le nom que portoit alors le Mont Ararat, ſur lequel nous allons monter.

Le 10. d'Aouſt nous partîmes de Corvirap, & marchâmes juſques à 7. heures pour trouver le gué de l'Aras qui ne paſſe qu'à une lieüe du Monaſtere. Quelque rapide que ſoit cette riviere, le gué en eſt ſi large & ſi étendu qu'un de nos guides riſqua de le paſſer ſur un âne ; à la verité il eut aſſez de peine à s'en tirer. On arriva ſur les onze heures au pied de la montagne, & nous dînâmes, ſuivant la coutume du pays, dans l'Egliſe d'un Couvent au village d'*Acourlou* ; ce Couvent, qui eſt ruiné, s'appelloit autrefois *Araxil-vane*, c'eſt à dire *le Monaſtere des Apôtres*. Toute la plaine au delà de l'Aras eſt remplie de belles Plantes. Nous y en obſervâmes une d'un genre bien ſingulier à laquelle je donnay le nom de *Polygonoides*, parce qu'elle a beaucoup de rapport à *l'Ephedra*, qu'on a nommée autrefois *Polygonum Maritimum*.

C'eſt un arbuſte de trois ou quatre pieds de long, fort touffu & fort étendu ſur les côtez, ſon tronc eſt tortu, dur, caſſant, épais comme le bras, couvert d'une écorce rouſſatre, diviſé en



Polygonoides Orientale Ephedræ facie
Coroll. Inst. Rei herb. 47.

branches tortuës aussi, subdivisées en rameaux d'où naissent, au lieu de feüilles, des brins cilindriques épais de demi ligne vert-de-mer, longs d'un pouce ou 15. lignes, composez de plusieurs pieces articulées bout à bout, si semblables aux feüilles de l'*Ephedra*, qu'il n'est pas possible de les distinguer sans voir les fleurs. Des articulations de ces brins il en sort d'autres qui sont articulez de même; & ces derniers poussent dans leur longueur quelques fleurs de trois lignes de diametre. Ce sont des bassins découpez en cinq parties jusques vers le centre, vert-pâle dans le milieu, & blancs dans le reste. Du fond de chaque bassin sort un pistile long d'une ligne & demi, anguleux, relevé de petites arêtes & entouré d'étamines blanches dont les sommets sont purpurins. Chaque fleur est soutenuë par un pedicule tres-délié & fort court. Le pistile devient un fruit long d'environ demi pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, canelé profondément dans sa longueur. Les canelûres sont quelque-fois droites, quelquefois spirales. Leurs arêtes sont terminées par des aîles découpées en franges, tres-menuës. Quand on coupe le fruit en travers on en découvre la partie moelleuse, laquelle est blanche & angulaire. Les fleurs ont l'odeur de celles du *Tilleul*, ne se flétrissent que tard, & restent à la base du fruit comme une espece de rosette. Les feüilles ont un goût d'herbe mais stiptique.

Nous commençâmes à monter ce jour-là le Mont Ararat sur les deux heures après midi; mais ce ne fut pas sans peine. Il faut grimper dans des sables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de *Geniévre* & d'*Epine de bouc*. Cette Montagne qui reste entre le Sud & le Sud-Sud-Est des

Trois Eglises, eſt un des plus triſtes & des plus deſagreables aſpects qu'il y ait ſur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbriſſeaux, encore moins des Couvents de Religieux Armeniens ou Francs. Mr Struys nous auroit fait plaiſir de nous apprendre où logent les Anachorettes dont il parle, car les gens du pays ne ſe ſouviennent pas d'avoir oüi dire qu'il y ait jamais eû dans cette Montagne, ni Moines Armeniens, ni Carmes; tous les Monaſteres ſont dans la Plaine. Je ne crois pas que la place fût tenable autre part, puiſque tout le terrein de l'Ararat eſt mouvant ou couvert de neige. Il ſemble même que cette Montagne ſe conſomme tous les jours.

Du haut du grand abîme, qui eſt une ravine épouventable, s'il y en eut jamais, & qui répond au village d'où nous êtions partis, ſe détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, & ces rochers ſont de pierres noirâtres & fort dures. Il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la Montagne & vers le milieu; ceux qui occupent la premiere region, ſont de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi leſquels on voit quelques perdrix; ceux de la ſeconde region ſont des Tigres & des Corneilles. Tout le reſte de la Montagne, ou pour mieux dire la moitié de la Montagne, eſt couverte de neige depuis que l'Arche s'y arrêta, & ces neiges ſont cachées la moitié de l'année ſous des nuages fort épais. Les Tigres que nous apperceûmes ne laiſſerent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fuſſent à plus de 200. pas de nous, & qu'on nous aſſûrât qu'ils ne venoient pas ordinairement inſulter les paſſans; ils cherchoient à boire, & n'avoient ſans doute pas faim ce jour-là. Nous nous proſternâmes pourtant

dans le ſable & les laiſſâmes paſſer fort reſpectueuſement. On en tuë quelquefois à coups de fuſil ; mais la principale chaſſe ſe fait avec des traquenards ou piéges, par le moyen deſquels on prend les jeunes Tigres que l'on apprivoiſe, & que l'on mene promener enſuite dans les principales villes de Perſe.

Ce qu'il y a de plus incommode dans cette Montagne, c'eſt que toutes les neiges fonduës ne ſe dégorgent dans l'abîme que par une infinité de ſources où l'on ne ſauroit atteindre, & qui ſont auſſi ſales que l'eau des torrens dans les plus grands orages. Toutes ces ſources forment le ruiſſeau qui vient paſſer à Acourlou, & qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la boüe pendant toute l'année, mais nous trouvions cette boüe plus délicieuſe que le meilleur vin ; elle eſt perpetuellement à la glace, & n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable ſolitude nous avoit jettez, nous ne laiſſions pas de chercher ces Monaſteres prétendus, & de demander s'il n'y avoit pas des Religieux reclus dans quelques cavernes ? L'idée qu'on a dans le pays que l'Arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Armeniens ont pour cette Montagne, ont fait préſumer à bien des gens qu'elle devoit être remplie de Solitaires, & Struys n'eſt pas le ſeul qui l'ait publié ; cependant on nous aſſûra qu'il n'y avoit qu'un petit Couvent abandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyoit d'Acourlou tous les ans un Moine pour recüeillir quelques ſacs de Blé que produiſent les terres des environs. Nous fûmes obligez d'y aller le lendemain pour boire, car nous conſommâmes bien-tôt l'eau dont nos guides avoient fait proviſion, ſur les bons avis

des Bergers. Ces Bergers y ſont plus devots qu'ailleurs, & même tous les Armeniens baiſent la terre dés qu'ils découvrent l'Ararat, & récitent quelques priéres après avoir fait le ſigne de la croix.

Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des Bergers ; ce ſont de méchantes huttes qu'ils tranſportent en differens endroits, ſuivant le beſoin, car ils n'y ſçauroient reſter que pendant le beau temps. Ces pauvres Bergers qui n'avoient jamais veû de Francs, & ſur tout de Francs *Herboriſtes*, avoient preſque autant de peur de nous, que nous en avions eu des Tigres ; neanmoins il fallut que ces bonnes gens ſe familiariſaſſent avec nous, & nous commençames à leur donner, pour marque de nôtre amitié, quelques taſſes de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde on gagne les Bergers par cette liqueur qu'ils eſtiment infiniment plus que le lait dont ils ſe nourriſſent. Il ſe trouva deux malades parmi eux qui faiſoient des efforts inutiles pour vomir ; nous les ſecourumes ſur le champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toûjours à nôtre but, qui étoit de prendre langue & de nous inſtruire des particularitez de cette Montagne, nous leur fîmes propoſer pluſieurs queſtions ; mais tout bien conſideré, ils nous conſeillerent de nous en retourner, plûtoſt que d'oſer entreprendre de monter juſques à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avoit aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruiſſeau de l'abîme, où l'on ne pouvoit aller boire qu'auprès du Couvent abandonné dont on vient de parler, & qu'ainſi, un jour ne ſuffiroit pas pour aller juſques à la neige ; & pour deſcendre au fond de l'abîme. Qu'il faudroit

pouvoir faire comme les Chameaux, c'est à dire boire le matin pour toute la journée, n'étant pas possible de porter de l'eau en grimpant sur une montagne aussi affreuse, où ils s'égaroient eux-mêmes assez souvent. Que nous pouvions juger de la misere du pays, par la necessité où ils étoient de creuser la terre de temps en temps pour trouver une source qui leur fournît de l'eau pour eux & pour leurs troupeaux. Que pour des Plantes il étoit tres-inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouverions au dessus de nos têtes que des rochers entassez les uns sur les autres. Enfin qu'il y avoit de la folie à vouloir faire cette course; que les jambes nous manqueroient, & que pour eux ils ne nous y accompagneroient pas pour tout l'or du Roy de Perse.

Nous observâmes ce jour-là d'assez belles Plantes; mais nous nous attendions à bien d'autres choses pour le lendemain, quoiqu'en dissent les Bergers. Qui est-ce qui au seul nom du Mont Ararat ne s'y seroit pas attendu? Qui est-ce qui ne se seroit pas imaginé de trouver des Plantes les plus extraordinaires sur une Montagne qui servit, pour ainsi dire, d'escalier à Noé pour descendre du ciel en terre avec le reste de toutes les creatures? Cependant nous eûmes le chagrin de voir sur cette route le *Cotonaster folio rotundo I B.* La *Conyza acris, cœrulea C B.* l'*Hieracium fruticosum, angustifolium, majus C B.* La *Jacobæa, Sencionis folio.* Le *Fraisier*, l'*Orpin*, *l'Euphraise*, & je ne sçai combien de plantes les plus communes, mêlées parmi d'autres beaucoup plus rares que nous avions déja veües en plusieurs endroits. En voici deux qui nous parurent toutes nouvelles.

Lychnis Orientalis, maxima, Buglossi folio undulato. Coroll. Inst. Rei Herbar. 23.

La racine de cette Plante est longue d'un pied & demi-blanchâtre, partagée en grosses fibres assez cheveluës, grosse au collet comme le pouce, divisée en plusieurs testes d'où naissent des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, épaisses de quatre lignes, creuses vert-pâle, veluës, gluantes, garnies de feüilles deux à deux, longues d'environ cinq pouces sur un pouce de large, semblables à celles de la *Buglosse*, ondées, frisées sur les bords, relevées en dessous d'une coste assez grosse, laquelle fournit plusieurs vaisseaux repandus dans la longueur des feüilles. Elles diminüent considérablement vers le milieu de la tige, & de leurs aisselles naissent de chaque côté des branches ou brins partagez ordinairement en trois pedicules, dont chacun soutient une fleur; ainsi toutes ces fleurs paroissent disposées comme par étage. Chaque fleur est à cinq feüilles blanches, longues d'environ deux pouces, larges vers le haut de demi pouce, échancrées profondément & terminées en bas par une queüe verdâtre. Du milieu de ces feüilles sort une touffe d'étamines de même couleur, menuës, mais beaucoup plus longues que les feüilles, & chargées de sommets celadon. Le calice est un tuyau d'un pouce de long sur trois lignes de large, blanchâtre, rayé de vert, découpé en pointes, du fond duquel sort un pistile de quatre lignes de long sur une ligne d'épaisseur, vert-pâle, surmonté de trois filets blancs aussi longs que les étamines.

Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli & glabro, flore magno albo. Coroll. Inst. Rei Herb. 18.

Cette belle espece de *Geum* sort des fentes des


Lychnis Orientalis ma
xima Buglossi folio un
dulato Coroll. Inst. Rei herb.
24.



Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli et glabro, flore magno, albo Coroll. Inst. Rei herb. 13.

rochers les plus escarpez. Sa racine est fibreuse, blanchatre longue de 4. ou 5. pouces, cheveluë. Ses feüilles naissent en foule, si semblables à celles de la *Cymbalaria ordinaire* qu'elles imposent : Cependant elles sont plus fermes. La plusspart ont 9. ou 10. lignes de largeur, sur 7. ou 8. lignes de long, découpées à grosses crenelures en arcade gotique, luisantes & soûtenuës par une queüe d'un pouce ou deux pouces & demi de long. Les tiges sont hautes d'un empan, & n'ont gueres plus d'un tiers de ligne d'épais, foibles, couchées presque sur les rochers, puis relevées, accompagnées de peu de feüilles dont les crenelures sont plus pointuës que celles des feüilles d'en bas. Le haut de la tige & des branches, est velu & chargé de fleurs à cinq feüilles longues de demi pouce, larges à leur extremité d'environ 3. lignes, blanches, veinées de vert à leur base. Les étamines qui s'élevent du milieu de ces feüilles sont blanches, & n'ont gueres plus de deux lignes de long, chargées de sommets verdâtres & menus. Le calice est découpé jusques au centre en cinq parties étroites & veluës. Le pistile est vert-pâle, assez arrondi par le bas & de la figure d'une aiguiere à deux becs, comme celui des especes du même genre. Il devient une capsule de même forme, membraneuse, brune, divisée en deux loges, hautes de trois lignes, dans chacune desquelles il y a un placenta spongieux, chargé de semences menuës & noirâtres. Les feüilles de cette Plante ont un goût d'herbe tant soit peu sale. Les fleurs sont sans odeur. Les racines sont douceâtres & puis stiptiques.

Après avoir mis nôtre Journal au net : nous tinmes conseil à table nous trois, pour déliberer

ſur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun riſque d'être entendus ; car nous parlions François ; & qui eſt-ce qui peut ſe vanter dans le Mont Ararat d'entendre cette Langue, pas même Noé s'il y revenoit avec ſon Arche ? D'un autre côté nous examinions les raiſons des Bergers, leſquelles nous paroiſſoient tres-pertinentes, & ſur tout l'inſurmontable difficulté de ne pouvoir boire que le ſoir ; car nous comptions pour rien celle d'eſcalader une Montagne auſſi affreuſe. Quel chagrin, diſions-nous, d'être venus de ſi loin, d'être montez au quart de la Montagne, de n'avoir trouvé que trois ou quatre Plantes rares, & de s'en retourner ſans aller plus avant ? Nous fîmes entrer nos Guides dans le conſeil : ces bonnes gens qui ne vouloient pas s'expoſer à mourir de ſoif & qui n'avoient pas la curioſité de meſurer, aux dépens de leurs jambes, la hauteur de la Montagne, furent d'abord du ſentiment des Bergers, & enſuite ils conclurent qu'on pouvoit aller juſques à des certains rochers qui avoient plus de ſaillie que les autres, & que l'on reviendroit coucher au même gîte où nous étions. Cet expedient nous parut fort raiſonnable : on ſe coucha là-deſſus, mais comment dormir dans l'inquietude où nous étions ? Pendant la nuit l'amour des Plantes l'emporta ſur toutes les autres difficultez ; nous conclumes tous trois ſéparément, qu'il étoit de nôtre honneur d'aller viſiter la Montagne juſques aux neiges, au hazard d'être mangez des Tigres. Dès qu'il fut jour, de peur de mourir de ſoif pendant le reſte de la journée, nous commençâmes par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une eſpece de queſtion vo-

lontaire. Les Bergers, qui n'étoient plus si farouches, rioient de tout leur cœur, & nous prenoient pour des gens qui cherchions à nous perdre. Neantmoins après cette précaution il fallut dîner, & ce fut un pareil supplice pour nous de manger sans faim, que d'avoir bû sans soif; mais c'étoit une necessité absoluë, car outre qu'il n'y avoit point de gîte en chemin, bien loin de se charger de provisions, on a de la peine à porter même ses habits dans des lieux aussi scabreux. Nous ordonnâmes donc à deux de nos Guides d'aller nous attendre avec nos chevaux au Couvent abandonné qui est au bas de l'abîme; il faut le désigner ainsi, pour le distinguer de celui d'Acourlou qui est aussi abandonné, & qui ne sert plus que de retraite aux voyageurs.

Nous commençâmes après cela à marcher vers la premiere barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour à tour pour nous soulager; mais quoique nos ventres fussent devenus des cruches, elles furent à sec deux heures après; d'ailleurs l'eau battuë dans une bouteille est une fort désagréable boisson: toute nôtre esperance fut donc d'aller manger de la neige pour nous désalterer. Le plaisir qu'il y a en herborisant, c'est que sous prétexte de chercher des Plantes, on fait autant de détours que l'on veut, ainsi on se lasse moins que si par honneur il falloit monter en ligne droite; d'ailleurs on s'amuse agréablement, sur-tout quand on découvre des Plantes nouvelles. Nous ne trouvions pourtant pas trop de nouveautez, mais l'esperance d'une belle moisson nous faisoit avancer vigoureusement. Il faut avoüer que la vûë est bien trompée quand on mesure une montagne de bas en haut, sur-

tout quand il faut passer des sables aussi fâcheux que les Syrtes d'Afrique. On ne sçauroit placer le pied ferme dans ceux du Mont Ararat,& l'on perd, en bonne Phisique, bien plus de mouvement que lorsqu'on marche sur un terrein solide. Quel cadeau pour des gens qui n'avoient que de l'eau dans le ventre,d'enfoncer jusques à la cheville dans le sable ? En plusieurs endroits nous étions obligez de descendre au lieu de monter, & pour continuer nôtre route il fallut souvent se détourner à droit ou à gauche ; si nous trouvions de la pelouse, elle limoit si fort nos bottines, qu'elles glissoient comme du verre, & malgré nous il falloit nous arrêter. Ce temps-là n'étoit pourtant pas tout-a-fait perdu, car nous l'employions à rendre l'eau que nous avions beüe : mais à la verité nous fûmes deux ou trois fois sur le point d'abandonner la partie.je crois que nous aurions mieux fait; pourquoi lutter contre un sable si terrible & contre une pelouse si courte que les moutons les plus affamez n'y sçauroient broutter:cependant le chagrin de n'avoir pas tout veû nous auroit trop inquietez dans la suite, & nous aurions toujours crû d'avoir manqué les plus beaux endroits. Il est naturel de se flatter, dans ces sortes de recherches ; & de croire qu'il ne faut qu'un bon moment pour découvrir quelque chose d'extraordinaire & qui dédommage de tout le temps perdu. D'ailleurs cette neige qui se presentoit toujours devant nos yeux, & qui sembloit s'approcher, quoiqu'elle en fût tres-éloignée, avoit de grands attraits pour nous, & nous fascinoit continuellement les yeux ; plus nous en approchions, moins cependant nous découvrions de Plantes.

Pour éviter les sables qui nous fatiguoient horriblement,

tiblement, nous tirâmes droit vers de grands rochers entassez les uns sur les autres, comme si l'on avoit mis *Ossa* sur *Pelion*, pour parler le langage d'Ovide. On passe au dessous comme au travers des cavernes, & l'on y est à l'abri des injures du tems, excepté du froid ; nous nous en apperçûmes bien, mais ce froid adoucit un peu l'alteration où nous êtions. Il fallut en déloger bientôt, de peur d'y gagner la pleuresie ; nous tombâmes ensuite dans un chemin tres fatiguant, c'étoient des pierres semblables aux moilons que l'on employe à Paris pour la maçonnerie, & nous êtions contraints de sauter d'un pavé sur l'autre. Cet exercice nous paroissoit tres-incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligez à faire un si mauvais manége ; mais franchement on ne rioit que du bout des dents. N'en pouvant plus je commençay le premier à me reposer ; cela servit de pretexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renoüe quand on est assis, l'un parloit des Tigres qui se promenoient fort tranquillement, ou qui se joüoient à une distance assez raisonnable de nous. Un autre se plaignoit que ses eaux ne passoient pas, & qu'il ne pouvoit plus respirer. Pour moi je n'ai jamais tant apprehendé que quelque vaisseau limphatique ne se cassât dans mon corps. Enfin parmi tous ces petits contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser, & qui sembloient nous donner de nouvelles forces ; nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus réjoüissant, car il nous sembloit que nous allions prendre la neige avec les dents. Nôtre joye ne fut pas longue, c'étoit une crête de rocher qui nous déroboit la veuë d'un terrein

éloigné de la neige, de plus de deux heures de chemin, & ce terrein nous parut d'un nouveau genre de pavé. Ce n'étoient pas de petits cailloux, mais de ces petits éclats de pierres que la gelée fait briser & dont la vive-arête coupe comme celle de la pierre à fusil. Nos Guides disoient qu'ils étoient nuds pieds, & que nous serions bientost de même; qu'il se faisoit tard & que nous nous perdrions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le col dans les tenebres, si mieux n'aimions nous reposer pour servir de pasture aux Tigres qui font ordinairement leurs grands coups pendant la nuit. Tout cela nous paroissoit assez vrai-semblable, cependant nos bottines n'étoient pas encore trop mal-traitées. Après avoir jetté les yeux sur nos montres, qui étoient fort bien reglées, nous assurâmes nos Guides que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paroissoit gueres plus grand qu'un gâteau; mais quand nous y fûmes arrivez nous y en trouvâmes plus qu'il n'en falloit pour nous rafraîchir, car le tas avoit plus de 30. pas de diamettre. Chacun en mangea tant & si peu qu'il voulut, & d'un commun consentement il fut résolu qu'on n'iroit pas plus loin. Cette neige avoit plus de quatre pieds d'épaisseur; & comme elle étoit toute cristalisée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplimes nôtre bouteille. On ne sçauroit croire combien la neige fortifie quand on la mange. Quelque temps après on sent dans l'estomac une chaleur pareille à celle que l'on sent dans les mains, quand on l'y a tenuë un demi quart d'heure, & bien loin d'avoir des tranchées, comme la pluspart des gens se l'imaginent, on

en a le ventre tout consolé. Nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli nôtre vœu, & de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au Monastere.

Comme un bonheur est ordinairement suivi de quelqu'autre, je ne sçai comment j'apperçeûs une petite verdure qui brilloit parmi ces débris de pierres. Nous y courûmes tous comme à un trésor, & certainement la découverte nous fit plaisir. C'étoit une espece admirable de *Veronique à feüille de Telephium*, à laquelle nous ne nous attendions pas, car nous ne pensions plus qu'à nôtre retraite, & nôtre vigueur pretenduë ne fut pas de longue durée. Nous retombâmes dans des sables qui couvroient le dos de l'abîme & qui étoient pour le moins aussi fâcheux que les premiers. Quand nous voulions glisser, nous nous y enterrions jusqu'à la moitié du corps, outre que nous n'allions pas le bon chemin, parce qu'il falloit tourner sur la gauche pour venir sur les bords de l'abîme que nous souhaitions de voir de plus près. C'est une effroyable veüe que celle de cet abîme, & David avoit bien raison de dire que ces sortes de lieux montroient la grandeur du Seigneur. On ne pouvoit s'empêcher de frémir quand on le découvroit, & la tête tournoit pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices. Les cris d'une infinité de Corneilles qui volent incessamment de l'un à l'autre costé, ont quelque chose d'effrayant. On n'a qu'à s'imaginer une des plus hautes Montagnes du monde, qui n'ouvre son sein que pour faire voir le spectacle le plus affreux qu'on puisse se répresenter. Tous ces précipices sont taillez à plomb, & les extrémitez en sont hérissées &

noirâtres comme s'il en sortoit quelque fumée qui les salît, il n'en sort pourtant que des torrens de boüe. Sur les six heures après midi nous nous trouvâmes tres-épuisez, & nous ne pouvions pas mettre un pied devant l'autre, mais il fallut faire de néceſſité vertu, & mériter les noms de *Martyrs de la Botanique.*

Nous nous aperçeûmes d'un endroit couvert de pelouse, dont la pente paroissoit propre à favoriser nôtre descente, c'est à dire le chemin qu'avoit tenu Noé pour aller au bas de la Montagne. Nous y courûmes avec empressement, on s'y reposa; on y trouva même plus de Plantes qu'on n'avoit fait pendant toute la journée; & ce qui nous fit plaisir, c'est que nos Guides nous firent voir de là, quoique de fort loin, le Monastere où nous devions aller nous désalterer. Je laisse à deviner de quelle voiture Noé se servit pour descendre, lui qui pouvoit monter sur tant de sortes d'animaux puisqu'il les avoit tous à sa suite. Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert; nous avancions chemin fort agréablement, & nous allions plus vîte de cette façon là que si nous avions voulu nous servir de nos jambes. La nuit & la soif nous servoient comme d'éperons pour nous faire hâter. On continua donc à glisser autant que le terrein le permit; & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissoient nos épaules, nous glissions sur le ventre, ou nous marchions à reculon à quatre pattes. Peu à peu nous nous rendîmes au Monastere, mais si étourdis des coups & si fatiguez de ces alleûres, que nous ne pouvions remuer ni bras ni jambes. Nous trouvâmes assez bonne compagnie dans ce Monastere, dont les

portes ſont ouvertes à tout le monde, faute de battans pour les fermer. C'étoient des gens du village qui s'y étoient venus promener ; ils étoient ſur leur départ & malheureuſement pour nous ils n'avoient ni eau ni vin. Il fallut donc envoyer au ruiſſeau, mais nous n'avions pour tout uſtencile que nôtre bouteille de cuir qui ne tenoit qu'environ deux pintes. Quel ſupplice pour celui de nos Guides ſur qui le ſort tomba pour l'aller remplir ? Il eut à la verité le plaiſir de boire le premier, mais perſonne ne le lui envia, car il le paya bien cher, la deſcente du Monaſtere au ruiſſeau étant de près d'un quart de lieuë perpendiculaire & le chemin fort heriſſé. On peut juger de là ſi le retour devoit être agréable. Il faut demi heure de temps pour ce voyage, & la premiere bouteille fut preſque beuë d'un trait ; cette eau nous parut du nectar ; il fallut donc attendre encore demi heure pour en avoir autant : Quelle miſere ? Nous montâmes à cheval pendant la nuit pour aller au village chercher du pain & du vin, car après ce manége nous avions le ventre aſſez vuide ; nous n'y arrivâmes que ſur le minuit, & celui qui gardoit la clef de l'Egliſe où nous devions ſouper & coucher, dormoit tout à ſon aiſe à l'autre bout du village. On fut trop heureux, à cette heure-là, de pouvoir trouver du pain & du vin. Après ce leger repas nous ne laiſſâmes pas de dormir d'un profond ſommeil, ſans réve, ſans inquiétude, ſans indigeſtion, & même ſans ſentir les piqueures des couſins.

Le lendemain 12. Aouſt nous partîmes d'Acourlou à ſix heures du matin, pour retourner aux Trois Egliſes, où nous n'arrivâmes que le 13. après avoir paſſé l'Araxe à gué ; ce qui nous fit

perdre bien du temps, car cette riviere est connüe pour indocile depuis le siécle d'Auguste ; elle est trop rapide pour souffrir des Ponts, & autrefois elle a renversé ceux que les Maîtres du monde y avoient fait construire. Cet Araxe, sur les bords duquel on a veû les plus fameux Conquerans de l'antiquité, Xerxés, Alexandre, Lucullus, Pompée, Mithridate, Antoine ; cet Araxe, dis-je, séparoit l'Arménie du pays des Medes, ainsi les Trois Eglises & Erivan se trouvent dans la Medie. Les anciens auteurs font venir, avec raison, cette riviere de ces fameuses Montagnes où l'Euphrate a ses sources, car nous la trouvâmes à Assancalé proche d'Erzeron d'où l'Euphrate n'est pas éloigné, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les Geographes qui disent que l'Araxe coule du Mont Ararat, se trompent fort ; ils ont pris le ruisseau d'Acourlou pour l'Aras, lequel est plus large entre le Mont Ararat & Erivan, que la Seine ne l'est à Paris.

Le 14. Aoust nous séjournâmes aux Trois Eglises pour y attendre six chevaux que nous avions envoyé chercher à Erivan, dans le dessein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir sans compagnie, car toutes les Caravanes qui étoient aux Trois Eglises alloient à Tauris, & quelqu'honnêtes gens que soient les Persans, nous apprehendions fort leurs frontieres, & sur tout le voisinage de Cars. Il tomba ce jour-là tant de neige sur le Mont Ararat, que son petit sommet en étoit tout blanc. Nous rendîmes graces au Seigneur d'en être revenus, car peut-être que nous nous serions perdus, ou que nous serions morts de faim sur cette Montagne. On partit le lendemain à six heures du matin, & nous mar-

châmes jusques à midi dans une plaine fort seche, couverte de differentes especes de *Soude*, d'*Harmala*, de cette espece de *Ptarmica* que Zanoni a prise pour la premiere espece d'*Aurone* de Dioscoride. L'*Alhagi Maurorum* de Bauvolf, qui fournit la Manne de Perse, s'y trouve par tout. J'en ay donné ci-devant la description. On campa ce jour-là sur le bord d'un ruisseau auprès d'un village assez agréable par la verdure qui étoit aux environs. Nous n'y restâmes qu'envion une heure, & laissant toujours le Mont Ararat à main gauche, nous tirions vers le couchant pour venir à Cars. On continua de marcher jusques à six heures après midi, mais ce fut dans des plaines remplies de cailloux & de rochers.

Il me semble que le pays que Procope appelle *Dubios*, ne devoit pas être éloigné du Mont Ararat. C'est une Province, dit-il, non seulement fertile, mais tres-commode par la bonté de son climat & de ses eaux, éloignée de *Theodosiopolis* de huit journées. On n'y voit que de grandes plaines où l'on a bâti des villages assez près les uns des autres, habitez par des Facteurs qui s'y sont établis pour faciliter le commerce des marchandises de la Georgie, de la Perse, des Indes & de l'Europe, lesquelles on y transporte comme dans le centre du negoce. Le Patriarche des Chrétiens qui sont dans ce pays-là, est appellé *Catholique*, parce qu'il est généralement reconnû pour le Chef de leur Religion. Il paroit par là que le commerce des marchandises de Perse & des Indes n'est pas nouveau. Peut-être que ce *Dubios* étoit la plaine des Trois Eglises, & que les Romains s'y rendoient avec leurs marchandises, comme à la plus celebre Foire du monde. Il n'y a pas de lieu plus

propre pour servir d'entrepost commun aux nations d'Europe & d'Asie.

Le 16. Aoust nous partimes à trois heures du matin, sans escorte ni Caravane. Nos voituriers nous firent marcher jusques à sept heures dans des campagnes seches, pierreuses, incultes & fort desagréables. Nous montâmes à cheval sur le midi, & passâmes par *Cochavan* qui est le dernier village de Perse. La peur commença à s'emparer de nous sur cette frontiere, mais je ne m'attendois pas au malheur qui devoit m'arriver au passage de la riviere d'*Arpajo* ou d'*Arpasou*. Il s'y noye quelqu'un tous les ans, à ce qu'on dit, & je courus grand risque d'être du nombre de ceux qui payent ce tribut : non seulement le gué est dangereux par sa profondeur, mais outre cela la riviere charrie de temps en temps de gros quartiers de pierres qui roulent des montagnes, & que l'on ne sçauroit découvrir au fond de l'eau. Les chevaux ne sçauroient placer leurs pieds sûrement dans ce fond ; ils s'abbattent souvent & se cassent les jambes, quand elles se trouvent engagées parmi ces pierres. Nous marchions tous de file deux à deux ; mon cheval qui suivoit son rang, après s'estre abbattu d'abord, se releva heureusement sans se blesser ; mais ce ne fut pas sans peur de ma part. Je m'abandonnay alors à sa sage conduite, ou plutôt à ma bonne fortune, & je le laissai aller comme il voulut, le piquant avec le talon de la bottine, dont le fer, qui est en demi cercle, excede tant soit peu, car on ne connoit pas les éperons dans le Levant. Ma pauvre beste qui s'enfonça une seconde fois dans un trou, n'avoit que la teste hors de l'eau & ne sortit de là qu'après de grands efforts, pendant lesquels je faisois de tres mauvais sang. Les cris,

pour ne pas dire les hûrlemens de nos voituriers, augmentoient ma peur bien loin de la dissiper; je n'entendois ni ne comprenois rien de tout ce qu'ils vouloient me dire, & mes camarades ne pouvoient pas me secourir. Mais mon heure n'étoit pas encore venuë; le Seigneur vouloit que je revinsse herboriser en France, & j'en fus quitte pour laisser un peu secher mon habit & mes papiers que je portois dans mon sein, suivant la mode du pays, car nous avions laissé nôtre bagage à Erzeron, & nous marchions fort à la légere.

Cette lessive étoit d'autant plus incommode, que nous n'osâmes pas entrer dans le village de *Chout-louc* situé sur les terres des Turcs. Nos voituriers qui étoient d'Erivan, & qui apprehendoient qu'on leur fit payer la Capitation en Turquie, quoique les Persans n'exigent rien des Turcs qui viennent sur leurs terres; ces voituriers, dis-je, voulurent s'arrêter sur le bord d'un ruisseau à un quart de lieuë de ce village. L'air de ce ruisseau ne m'échauffoit guere, & contribuoit encore moins à sécher mes habits. Il fallut donc passer la nuit sans feu ni viande chaude, nous n'avions pas même du vin de reste. Pour comble de disgraces, le demi bain que j'avois pris malgré moi, m'avoit causé une indisposition qui m'obligea de me lever plus souvent que je n'aurois voulu. Nous nous serions pourtant consolez de tous ces malheurs, si un homme du pays, je ne sçai de quelle religion, ne s'étoit avisé de nous rendre une visite assez chagrinante, quelque soin que nos voituriers eussent pris pour se cacher. Ce fut, à ce qu'il disoit, pour nous avertir charitablement que nous n'étions pas là en seûreté; que nous serions trop heureux, si l'on ne venoit pas nous dé-

poüiller pendant la nuit; qu'il ne répondoit pas de nos vies; que nous devions nous retirer au village dont le *Sous-Bachi* étoit ennnemi juré des voleurs, mais qu'il ne pouvoit pas répondre de ceux de la campagne, entre les mains desquels nous tomberions peut-être le lendemain sur la route de Cars. Nous fîmes dire aux voituriers de seller nos chevaux pour nous retirer au village, où non seulement nous serions en seûreté, mais en lieu propre à secher mes habits; ces malheureux, quelques instances qu'on pût faire, ne voulurent jamais se lever, & traitérent le donneur d'avis de visionnaire. Inutilement nous emportâmes-nous; ils ne s'en emeûrent point; les cinq écus de Capitation leur tenoient plus au cœur que nos vies. J'eus beau les faire asseûrer que je payerois pour eux, supposé que le Sous-Bachi les voulût exiger, ils crurent que c'étoit un leurre de ma part pour les engager à partir. Il y en eut un, qui pour faire le bon valet, apporta une brassée de brossailles, qu'il avoit amassées avec assez de peine, & qu'il avoit destinées à secher mes hardes: mais le donneur d'avis, dont nous admirions la charité, ne jugea pas à propos qu'on l'allumât, de peur de nous faire découvrir à quelques malhonnêtes gens qui auroient pû faire leur ronde; il asseûra même, que si le Sous-Bachi avoit été averti du parti que nous avions pris; qu'il nous auroit obligez d'aller coucher au village; qu'il faloit que nous fussions chargez de tous les diamants du Royaume de Golconde pour fuir le monde avec tant de précaution. Tout cela ne toucha pas nos Persans; ils ne songeoient qu'à leur Capitation, mais nous en fûmes bien vengez le lendemain, quand on les saisit au colet aux portes de Cars, & qu'on les obligea de payer.

Ils eurent beau ſe renommer du Roy de Perſe,& faire valoir les bons traitements que les ſujets du Grand Seigneur recevoient dans leur pays. Les Turcs de Cars ont l'ame dure ; il fallut payer cinq écus par tête , & prendre un billet de *Carach* qui leur tint lieu de quitance , pour ne pas payer une ſeconde fois. Ils furent aſſez ſots de nous propoſer de les indemniſer de ce tribut , parceque c'étoit pour nôtre ſervice qu'on leur faiſoit cette avanie ; nous répondîmes que nous n'avions pas mis cette clauſe dans nôtre marché , mais que pourtant nous aurions volontiers donné cet argent s'ils nous avoient fait coucher dans le village & non pas en plaine campagne à la merci des voleurs & des loups.

A la verité nous paſſâmes une cruelle nuit près de ce ruiſſeau. Elle nous parut encore plus longue après la retraite du donneur d'avis ; car enfin ce bon homme , voyant que ſa rhetorique ne ſervoit de rien , ſe retira. Nous ne ſçavions s'il étoit venu pour nous reconnoître , & pour avertir ſes amis que nous avions une charge de marchandiſes outre nôtre bagage. Cependant ce qui paroiſſoit marchandiſe n'étoit que nôtre *Recüeil de Plantes ſeches* enfermées dans deux coffres à la Turque. Le donneur d'avis n'avoit pas laiſſé de les ſoupeſer en nous faiſant ſes remontrances & il en avoit admiré la légereté. Pour parler tout naturellement , je crois que nôtre air de pauvreté nous ſauva , car tout nôtre bagage ne valoit pas la peine qu'on auroit priſe de venir du village pour l'enlever. Neanmoins comme les nuits ſont froides en Levant , & que celle-là me paroiſſoit encore plus froide à moi qu'à aucun de la compagnie , parce que mes habits n'étoient pas enco-

re bien ſecs, j'étois dans une étrange perplexité. Le chemin que nous avions à faire juſques à Cars augmentoit mon inquiétude ; on ne parloit que de brigands, & nous n'avions point de lettre pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépoüillez.

Nous eûmes auſſi le chagrin d'être venus à Chout-louc ſans voir les ruines d'*Anicavac* ou *Anicagué*, c'eſt-à-dire la ville d'*Ani* qui eſt le nom de je ne ſçai quel Roy d'Armenie. Ces ruines ſont ſur les terres de Perſe à demi lieüe du chemin que nous avions tenu ; mais nos voituriers ne s'aviſerent de nous en parler que lorſque nous fûmes arrivez au gîte. Je ne crois pas qu'il y ait rien de curieux à voir dans ces ruines pour des voyageurs ; il n'y a que les débris des villes grecques qui meritent d'être veûs, parce qu'on y trouve toujours quelques reſtes d'Inſcriptions, leſquelles bien ſouveut ſont d'un grand ſecours pour débroüiller l'ancienne Geographie.

Nous partîmes donc le 17. Aouſt à quatre heures du matin, & nous marchâmes juſques à ſept heures ſans rencontrer ni voleurs, ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea, & comme la peur de me noyer m'avoit laiſſé une incommodité qui m'obligeoit à deſcendre aſſez ſouvent de cheval, je propoſai à la compagnie de nous repoſer. La campagne étoit agréable, on y étendit la nappe, & les reſtes de nos proviſions y furent conſommez. Après ce repas nous continuâmes nôtre route dans un pays plat, réjoüiſſant & bien cultivé. On découvre trois ou quatre villages aſſez conſidérables, & l'on ſent bien que l'on approche d'une des meilleures villes du pays. Nous trouvâmes des pâturages charmans au pied

d'une colline fort agréable & les Bergers, qui n'étoient pas éloignez du grand chemin, avoient la Physionomie d'être de bonnes gens.

Nous arrivâmes à Cars sur les quatre heures & nous y séjournâmes jusques au 22. Aoust pour attendre compagnie. Un gros parti de Curdes s'étoit avisé de venir camper dans les montagnes à deux journées de Cars, sur la route d'Erzeron ; & comme nous n'avions plus d'Evêque Armenien qui pût interceder pour nous, nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de risquer le passage sans Caravane. En attendant qu'il s'en presentât quelqu'une, nous vîmes plusieurs malades avec succés, au moins par rapport à leur santé ; car toutes nos visites ne nous procuroient que quelques plats de fruits, ou quelques pintes de lait. Les environs de Cars sont propres pour herboriser, & nous nous promenions en liberté à la faveur des amis que nous nous y étions faits en venant d'Erzeron. L'Aga qui avoit une fistule au fondement, quoiqu'il n'eust ressenti aucun soulagement de nos remedes, vint pourtant nous en remercier & nous protesta qu'il ne permettroit pas que nous partissions sans bonne escorte. Un autre Seigneur que nous avions fort soulagé des hemorroïdes dont il étoit cruellement tourmenté, voulut lui-même nous accompagner avec trois ou quatre personnes de sa maison jusques à ce qu'il nous crût hors de danger;tant il est vrai qu'il y a d'honnêtes gens par tout, & qu'une boëte de remedes bien choisis, bien préparez, & donnez à propos, est un excellent passeport. Il n'y a point de lieu sur la terre où l'on ne se fasse de bons amis avec le secours de la medecine ; le plus grand Jurisconsulte de France passeroit pour un personnage fort inutile en Asie, en Affrique, & en Armenie ; les plus

profonds & les plus zelez Theologiens n'y feroient pas de grands progrés si le Seigneur ne touchoit efficacement le cœur des infidelles : mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révere les Médecins. Le plus grand éloge qu'on puisse faire des gens de nôtre profession, c'est de convenir qu'ils sont nécessaires, car le Seigneur n'a établi la medecine que pour le soulagement du genre humain. Je vous prie, M[gr], de me pardonner cette petite digression en faveur de mon mestier.

Voici la description de quelques belles Plantes qui naissent autour de Cars.

Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus & crispis, flore patulo subcæruleo. Coroll. Inst. Rei Herb. 3.

La racine de cette Plante qui est enfoncée dans les fentes des rochers a près d'un pied de long, elle est grosse comme le pouce au collet, partagée en plusieurs têtes assez charnuës, divisées en grosses fibres assez cheveluës, blanches en dedans, mais tirant sur le jaunâtre vers le cœur. L'écorce en est brune & roussatre. Les tiges hautes d'un pied & demi ou deux, sortent en bottes sept ou huit ensemble, épaisses d'environ deux ou trois lignes, fermes, pleines de moëlle blanche : lisses, vert-pâle, garnies en bas de feüilles assez fermes, longues de quatre pouces en comptant leur queüe. Elles sont assez semblables à celles de l'*Ortie*, lisses, vert-gai, crenelées profondément à grosses crenelures pointuës & inégales, recoupées, frisées, & même partagées vers le bas en quelques pieces menuës & inégales. Ces feüilles diminüent le long de la tige, & perdent tout-à-fait leur queüe vers le haut, où elles ressemblent aux feüilles de


Campanula Orientalis, foliorum
crenis amplioribus et crispis, flore
patulo, subcœruleo. Coroll. Inst. Rei.
Herbar. 3.



Ferula Orientalis, Cachryos folio et facie Coroll. Inst. Rei herb. 22.

là *Verge dorée*, mais elles conſervent toujours leur friſure. De leurs aiſſelles naiſſent, dés le bas, des fleurs attachées a des pedicules fort courts, évaſées en baſſin de plus d'un pouce de diametre ſur un demi pouce de hauteur, & découpées en cinq parties. Du fond de ce baſſin ſortent autant d'étamines chargées de ſommets jaunes. Le piſtile eſt auſſi long que les fleurs, & terminé par une eſpece d'ancre à trois crampons. Le calice eſt une autre eſpece de baſſin d'environ cinq lignes de haut, vert-pâle, fendu en cinq pointes. Quand cette Plante a été broutée, comme cela arrive ſouvent autour de Cars, elle pouſſe des branches dés le bas. Nous en avons veû des pieds dont les fleurs étoient fort blanches, & d'autres ſur leſquels elles étoient bleüatres. Les feüilles ſont d'un gout d'herbe aſſez fort. La racine eſt fort douceatre, les fleurs ſans odeur. Toute la Plante rend un lait aſſez doux, mais qui a l'odeur de l'*Opium*.

Ferula Orientalis, Cachryos folio & facie. Coroll. Inſt. Rei Herb. 22.

Sa racine eſt groſſe comme le bras, longue de deux pieds & demi, branchuë, peu cheveluë, blanche, couverte d'une ecorce jaunatre & qui rend du lait de la même couleur. La tige s'éleve juſques à trois pieds, épaiſſe de demi pouce, liſſe, ferme, rougeatre, pleine de moëlle blanche, garnie de feüilles ſemblables à celles du *Fenoüil*. longues d'un pied & demi ou deux, dont la côte ſe diviſe & ſe ſubdiviſe en brins auſſi menus que ceux des feüilles de la *Cachrys, Ferulæ folio, ſemine fungoſo lævi* de Moriſon, à laquelle cette Plante reſſemble ſi fort qu'on ſe tromperoit ſi on n'en voyoit pas les ſemences. Les feüilles qui accompagnent les tiges ſont beaucoup plus

courtes & plus éloignées les unes des autres. Elles commencent par une étamine longue de trois pouces, large de deux, liſſe, rouſſatre, terminée par une feüille d'environ deux pouces de long, découpée auſſi menu que les autres. Au-delà de la moitié de la tige, naiſſent pluſieurs branches des aiſſelles des feüilles; ces branches n'ont gueres plus d'un empan de long, & ſoutiennent des ombelles chargées de fleurs jaunes, compoſées depuis cinq juſques à ſept ou huit feüilles, longues de demi ligne. Pour les graines, elles ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la *Ferule Ordinaire*, longues d'environ demi pouce ſur deux lignes & demi de large, minces vers les bords, rouſſatres, légerement rayées ſur le dos, ameres & huileuſes.

Lychnis Orientalis, Buplevri folio. Coroll. Inſt. Rei Herb. 24.

La tige de cette Plante eſt haute de trois pieds, épaiſſe de deux lignes, dure, ferme, droite, noüeuſe, liſſe, couverte d'une pouſſiere blanche comme celle qui eſt ſur la tige des *Oeillets*; accompagnée en bas de feüilles longues de quatre pouces ſur quatre lignes de large, vert-de-mer, pointuës, ſemblables à celles du *Bupleurum angustifolium, Herbariorum Lob.* relevées d'un côté, car d'ailleurs elles ne ſont pas veinées. Celles qui ſont aux premiers nœuds de la tige ſont les plus longues, mais elles n'ont que quatre ou cinq lignes de largeur; les autres deviennent plus étroites; les dernieres reſſemblent à celles des *Oeillets*. De leurs aiſſelles, tout le long de la tige depuis la moitié en haut, naiſſent des branches longues de demi pied, dont les feüilles, ſont tres menuës, & ces branches ſoutiennent chacune trois

ou


Lychnis Orientalis,
Buplevri folio. Coroll.
Inst. Rei. Herbar. 24.

ou quatre fleurs, dont le calice eſt un tuyau long d'un pouce ou de quinze lignes, épais d'une ligne vers le bas, & de deux lignes vers le haut où il eſt découpé en cinq pointes; vert-de-mer & liſſe. Du fond du tuyau ſortent cinq feüilles qui débordent de demi pouce, échancrées en deux parties aſſez arrondies, blanches en deſſus, mais vert-jaunâtre en deſſous, relevées chacune de deux appendices blancs qui ſervent à former la couronne de la fleur. Les étamines ſont blanches chargées de ſommets jaunâtres. Le piſtile qui eſt vert-pâle, oblong, ſurmonté de deux houppes blanches, devient un fruit long ſeulement de demi pouce & de trois lignes de diametre, il porte ſur un pedicule de trois lignes de haut. Ce fruit eſt une coque dure, ovale, rouſſatre, qui s'ouvre par la pointe en cinq ou ſix parties, & laiſſe échapper des ſemences griſâtres aſſez ſemblables à celles de la *Juſquiame*. Toute la Plante eſt ſaveur d'herbe aſſez mucilagineuſe.

Le 23. Aouſt nous partîmes de Cars avec une petite Caravane deſtinée pour eſcorter une voiture d'argent que le *Carachi-Bachi* ou le *Receveur de la Capitation* envoyoit à Erzeron. C'étoient tous gens choiſis, bien armez, & déterminez à ſe bien battre : au lieu que les Caravanes des marchands ſont compoſées de gens qui épargnent leur peau, comme l'on dit, & qui aiment mieux être rançonnez que d'en venir aux mains. Tout bien conſideré, ce parti leur convient mieux, un marchand gagne toûjours beaucoup, quand il ſauve ſa vie & ſes marchandiſes pour une poignée d'écus. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là, & nous campâmes auprès de *Beneclia-met* village dans une aſſez grande Plaine où nous

trouvâmes une nouvelle escorte de Turcs, gens bien faits & bien résolus.

Le 24. Aoust le *Carachi-Bachi* qui avoit un Commandement du Pacha de Cars pour prendre dans les villages de la route autant de gens qu'il jugeroit à propos pour assûrer le transport de son argent, fit venir des montagnes environ trente personnes bien armées qui ne laisserent pas de nous faire plaisir, car le bruit couroit que les Curdes vouloient enlever le tresor. Cette nouvelle escorte fut relevée le lendemain par une autre bande aussi forte. Une Caravane de soixante Turcs ne craint pas deux cens Curdes; ceux-ci n'ont que des lances, & nos Turcs avoient de bon fusils & des pistolets. On ne partit ce jour-là que sur les neuf heures pour aller coucher à *Kekez* village situé dans la même Plaine à trois heures de distance. Nous eûmes une recrüe de sept ou huit personnes qui conduisoient du Ris à Erzeron; mais ce n'étoit pas gens à fortifier nôtre troupe.

On ne fit que quatre lieües le lendemain; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune par des montagnes dont les défilez sont dangereux, & où fort peu de gens auroient pû facilement nous arrêter; mais les tenebres favorisérent nôtre marche, tandis que les Curdes dormoient à leur aise. On se reposa le 26. jusques à neuf heures du matin, & l'on passa seulement sur une des plus hautes montagnes du pays couverte de *Pins*, de *Peupliers noirs*, & de *Trembles*. Comme nous apprehendions quelque embuscade, on détacha des Turcs pour aller reconnoître les passages, & ces batteurs d'estrade amenérent au *Carachi-Bachi* quatre paysans qui l'asseurérent que les voleurs

ASSAMCALE,
Veû du côté d'Erzeron.

Bains d'Eau chaude

étoient reſtez en arriere, & que nous leurs avions dérobé une grande marche. A cette nouvelle on campa ſur les trois heures après midi tout près d'une petite riviere où nous avions déja campé en allant à Cars, le long de laquelle nous trouvâmes une belle eſpece de *Valeriane*, dont les racines ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la *grande Valeriane des Jardins*, auſſi groſſes & auſſi aromatiques. Les feüilles en ſont plus étroites; mais comme la grande Valeriane ne ſe trouve pas, que je ſache, en campagne, je crois que ce n'eſt autre choſe que celle ci qui eſt cultivée dans les Jardins depuis quelques ſiécles.

Le 27. Aouſt nous marchâmes près de ſix heures, & nous retirâmes à *Lavander* village peu conſidérable. Le 28. après une route auſſi longue, on arriva aux bains d'*Aſſancalé* bâtis aſſez proprement ſur le bord de l'Araxe, à une petite journée d'Erzeron. Ils ſont chauds & fort frequentez. L'Araxe qui tombe des montagnes où ſont les ſources de l'Euphrate, n'eſt pas conſidérable à Aſſancalé; dont la Plaine eſt plus fertile que celle d'Erzeron & produit de meilleur froment. Généralement parlant tous les bleds ſont bas en Armenie; & la pluſpart ne font que quadrupler; ſurtout auprès d'Erzeron; mais auſſi il y en a une ſi grande quantité, qu'elle ſupplée au reſte. Si l'on n'avoit pas la commodité d'arroſer les terres, elles ſeroient preſque ſteriles.

Au milieu de la Plaine d'Aſſancalé s'éleve une roche horriblement eſcarpée, ſur laquelle on a bâti la ville & une fortereſſe qui menace tous les environs, & où l'on apprehende plus la famine que le canon. Il n'y a pas plus de trois cens hommes de garniſon, quoiqu'il en falluſt plus de quinze

cens pour la deffendre. Les murailles ſont comme en limaçon tout autour de la roche, flanquées ſur des tours quarrées, dont le canon en empécheroit les approches s'il étoit bien ſervi, car ces tours ne ſont pas plus élevées que les murailles, & paroiſſent comme des plateformes. Les foſſez n'ont gueres plus de deux toiſes de largeur, & encore moins de profondeur, creuſez dans un roc tres dur. Si cette Place étoit ſur la frontiere, on la rendroit imprenable à peu de frais. Les marchandiſes que l'on conduit d'Erzeron à Erivan par Aſſancalé, doivent demi piaſtre par charge, ſoit de cheval ou de chameau, quoique la difference des poids ſoit fort grande. Celles qui viennent d'Erivan à Erzeron ne payent que la moitié des droits. Nos Plantes ſeches ne payoient rien du tout; les Turcs & les Perſans ne font pas cas de cette marchandiſe, que nous eſtimions pourtant plus que la plus belle ſoye du Levant.

Le chemin d'Aſſancalé à Erzeron eſt fort beau. Nous le fimes en ſix heures de temps, & nous courûmes le même jour embraſſer Mr *Preſcot* Conſul de la nation Angloiſe, nôtre bon ami, qui avoit bien voulû être le dépoſitaire de nos hardes, de nôtre argent, & de nos Plantes ſeches. Nous allâmes le lendemain rendre nos reſpects au Beglierbey Cuperli nôtre protecteur, qui nous fit mille queſtions ſur ce que nous avions veû dans nôtre route, & ſur tout touchant la difference que nous trouvions entre la Turquie & la Perſe. Après l'avoir remercié de ſa recommandation pour le Pacha de Cars, nous lui contâmes une partie de nos avantures; nous nous loüames fort du bon naturel des Perſans, & du bon accueil qu'ils faiſoient aux Francs. Il nous dit entre autres choſes,


ASSAMCALE,
veû du côté de Cars.
Bains d'Eau chaude

que le Patriarche des Trois Eglises étoit *un bon marchand d'Huile*, faisant allusion au procez qu'il a avec le Patriarche Armenien de Jerusalem, pour le débit de l'Huile sacrée que l'on employe dans l'administration des sacremens parmi les Armeniens.

Nous allâmes visiter la campagne après nous être délassez dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des 40. *Moulins* où nous avions laissé trop de Plantes rares en fleur, pour oublier d'en aller amasser les graines. Nous passâmes dans le même dessein le premier Septembre au *Monastere Rouge* des Armeniens, d'où nous montâmes encore vers les sources de l'Euphrate pour continuer nôtre moisson. Les Curdes, graces à Dieu, avoient evacué ces Montagnes, ainsi nôtre seconde récolte fut faite avec plus de tranquillité que la premiere. Cette récolte consistoit plus en graines de plantes que nous avions déja veües, qu'en nouvelles découvertes; mais ces graines n'étoient pas le moindre fruit de nôtre voyage. C'est par leur moyen que les Plantes d'Armenie se sont répanduës dans le Jardin du Roy, & dans les plus celebres Jardins de l'Europe, aux Intendans desquels nous en avons communiqué une bonne partie. Nous nous amusions de cette maniére autour d'Erzeron, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & nous ne laissions pas de glaner utilement. Voici la description d'une tres belle espeçe d'*Armoise*, dont personne, je crois, n'a fait encore aucune mention. Elle se trouve dans le Cimetiere des Armeniens, & dans quelques endroits autour de la ville où elle ne fleurit qu'en automne.

La racine de cette plante est longue d'environ

un pied, dure, ligneuſe, groſſe comme le petit doigt, garnie de fibres cheveluës, blanche en dedans, couverte d'une écorce rouſſâtre. Les tiges naiſſent en bottes, hautes d'environ deux pieds, droites, fermes, liſſes, vert-pâle, rougeâtres en quelques endroits, caſſantes, accompagnées de feüilles tout à-fait ſemblables à celles de la *Tanaiſie*, mais inſipides & ſans odeur; les plus grandes ont environ trois pouces de long ſur deux pouces de largeur, vert-brun, liſſes, découpées profondément juſques à la côte, & recoupées à dents tres menuës; elles diminuent juſques au bout ſans changer de figure. De leurs aiſſelles naiſſent des branches longues ſeulement de demi pied, ſubdiviſées en pluſieurs brins tous chargez de fleurs fort ſerrées & relevées en haut; ce ſont des boutons ſemblables à ceux de l'*Armoiſe commune*, compoſez de quelques demi-fleurons fort menus & purpurins, renfermez dans un calice à petites écailles vert-foncé. Chaque fleuron porte ſur un embrion de graine, lequel devient une ſemence tres menuë, rouſſâtre, longue de demi ligne. On ne découvre point de ſaveur ni d'odeur dans cette Plante; elle aime la terre graſſe, fraiche, humide.

Au Sud-Eſt d'Erzeron eſt la vallée de *Caracaia* qui eſt toute remplie de belles Plantes. Nous y obſervâmes entre autres choſes le vrai *Napel découpé*, comme le repreſente la figure que Cluſius en a donnée. La *Caryophyllata aquatica, nutante flore C B.* n'y eſt pas rare. Rien ne nous faiſoit plus de plaiſir que de voir de temps en temps des Plantes des Alpes & des Pyrenées.

En attendant le départ de la Caravane de *Tocat*, dont nous devions profiter pour aller à


Artemisia Orientalis Tanaceti folio inodora Coroll. Inst. Rei herb. 34.

Smyrne, nous alions causer dans les Caravanserais pour apprendre des nouvelles. Nous y trouvâmes une troupe de ces gens qui vont chercher les Drogues en Perse & dans le Mogol pour les apporter en Turquie. Ils nous asseûrérent que c'est principalement à *Machat* ville de Perse, où ceux du pays font leurs principaux magasins; mais tout cela ne nous instruisoit gueres, car ceux qui remplissent les magasins, & ceux mêmes qui vont encore plus loin chercher les Drogues sur les lieux & dans les villages où les paysans les apportent de la campagne, ne sont guere mieux informez. Je ne vois rien de si difficile que de faire une bonne *Histoire des Drogues*, c'est à dire de décrire non seulement tout ce qui compose la matiere medecinale, mais encore de faire la description des Plantes, des Animaux & des Mineraux d'où l'on les tire. Non seulement il faudroit aller en Perse, mais aussi dans le Mogol qui est le plus riche Empire du monde, & où l'on reçoit parfaitement bien les étrangers, sur tout ceux qui sont riches en especes d'or & d'argent. Tout s'y achette argent comptant, & il n'est permis d'en faire sortir que les marchandises, ainsi toutes les monnoyes étrangeres restent dans le pays, où elles sont converties en celles du Prince: mais quelle peine n'auroit-on pas quand on seroit dans ce Royaume, si l'on vouloit s'éclaircir par soi même de ce qui concerne la connoissance des Drogues? on se trouveroit obligé de se transporter sur les lieux où elles naissent, pour décrire les Plantes qui les produisent; & à combien de maladies ne s'exposeroit-on pas? la vie d'un homme suffiroit à peine pour bien observer celles que l'Asie produit. Il faudroit d'ailleurs par-

courir la *Perse*, le *Mogol*, les *Isles de Ceylan*, *Sumatra*, *Ternate*, & je ne sçai combien d'autres contrées où l'on ne trouveroit pas les mêmes facilitez que chez le Mogol. La seule Rhubarbe demanderoit un voyage à la Chine ou en Tartarie. Ensuite il faudroit descendre en Arabie; en Egypte, en Ethiopie. Je ne parle pas des Drogues qui ne se trouvent qu'en Amerique, & qui ne sont pas moins pretieuses que celles que nous fournissent les autres parties du monde. En allant en Amerique il faudroit relâcher dans les *Isles Canaries* pour décrire le *Sang de Dragon*.

Après cela je ne suis pas surpris si ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire des Drogues, font tant de beveües; & moi le premier. On ne rapporte que des faits incertains & des descriptions imparfaites. Il est encore plus honteux pour nous de ne pas connoître celles qui se préparent en France. Où trouve-t-on des relations exactes du *Vermillon*, du *Tournesol*, du *Vert-degris*, de *la Poix*, de *la Terebentine*, du *Sapin*, de la *Melize*, de l'*Agaric*, de nos *Vitriols*?

En causant dans les Caravanserais d'Erzeron, nous apprîmes par les Caravaniers de *Vvan*, ville de Turquie sur la frontiere de Perse à huit journées d'Erzeron, que l'on amassoit avec soin la terre qui est sur les grands chemins par où passent les Caravanes de Chameaux. on lessive cette terre & l'on en tire tous les ans plus de cent qui taux de Nitre, que l'on débite principalement dans le *Curdistan* pour faire de la poudre. On nous asseüra que la terre des champs voisins des chemins de Wan, ne

donnoit point de Nitre. Il faut cependant qu'elle contienne quelque chose de propre à devenir Nitre par le mêlange de l'urine des chameaux.

La poudre à canon ne vaut pas quinze sols l'oque à Erzeron, aussi n'est-elle bonne que pour charger, il en faut de plus fine pour amorcer. Tout le monde y charge à cartouche, & rien n'est mieux imaginé pour tirer promptement avec nos fusils. Ceux que M[r] *de la Chaumete* vient d'inventer, valent incomparablement mieux, & donnent la superiorité du feu à ceux qui s'en servent. On n'a jamais porté les armes au point de perfection où M[r] de la Chaumete les a mises. Les Gibecieres dont on se sert en Levant, sont composées de tuyaux de canne assemblez ordinairement à double rang, assez semblables aux anciennes fluttes de Pan, ou pour me servir d'une comparaison plus intelligible, aux siflets de ces Chaudronniers ambulans qui vont chercher de l'ouvrage de Province en Province. La Gibeciere des Orientaux est légere, courbe, & s'accommode aisément sur le côté. Ses tuyaux sont hauts de quatre ou cinq pouces, & couverts d'une peau assez propre ; chaque tuyau contient sa charge, & cette charge est un tuyau de papier rempli de la quantité de poudre & de plomb necessaire pour tirer un coup. Quand on veut charger un fusil, on tire un de ces tuyaux de la Gibeciere ; avec un coup de dent on ouvre le papier du côté où est la poudre, on la vuide en même temps dans le canon du fusil, & on laisse couler le plomb qui est enfermé dans le reste du tuyau de papier. La charge est faite

avec un coup de baguette que l'on donne par deſſus & le même papier, qui renfermoit la poudre & le plomb, ſert de bourre.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



LETTRE XX.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

ONSEIGNEUR,

Comme nous écrivions tous les soirs, pendant le séjour que nous fîmes à Erzeron, ce que nous apprenions pendant la journée en nous entretenant avec les Armeniens & principalement dans le Couvent où nous logions; il se trouva à la fin que nos remarques jointes à celles que nous avions faites dans les autres Couvens & sur nos differentes routes, me fournirent assez de matiere pour vous adresser une Lettre touchant le genie, les mœurs, la religion, & le commerce de cette Nation. Je vous prie donc, Mgr, de vouloir agréer le fruit de nos conversations.

DES MŒURS, de la Religion, & du Commerce des Armeniés.

Les Armeniens sont les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon sens & de probité. Je les estimerois heureux de ne sçavoir pas manier les armes, s'il n'étoit nécessaire, de la maniére dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour éviter leur cruauté. Quoiqu'il en soit les Armeniens ne se mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des

plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perſe juſqu'à Livourne. Il n'y a pas long-temps qu'ils étoient établis à Marſeille. Combien en trouve-t-on en Hollande & en Angleterre ? Ils paſſent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, & dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Le centre des Marchands Armeniens n'eſt pas en Armenie, mais à *Julfa* celebre fauxbourg d'Hiſpaham, que tous les voyageurs ont décrit. Ce fauxbourg qui merite bien le nom de ville, puiſqu'il renferme plus de trente mille habitans, eſt une Colonie d'Armeniens que le plus grand Roy de Perſe *Cha-Abbas*, premier du nom, établit d'abord dans Hiſpaham, & que l'on tranſporta peu de temps après au delà de la riviere de *Zenderou*, pour les ſéparer des Mahometans qui les mépriſoient à cauſe de leur religion. On prétend que ce changement ſe fit ſous le petit Cha-Abbas; d'autres aſſeûrent qu'il eſt plus ancien. Il eſt certain du moins que le premier auteur de la Colonie eſt le grand Cha-Abbas contemporain de Henri IV. à qui il envoya le P. Juſte Capucin en qualité d'Ambaſſadeur; mais il n'arriva qu'après la mort du Roy. Cha-Abbas travailla efficacement à deux choſes pour le bien de ſon Royaume : il le mit à couvert des inſultes des Turcs, & il l'enrichit beaucoup par l'établiſſement du commerce. Pour empécher les Turcs, que les Perſans appellent *Oſmalins*, de pénétrer avant dans les Etats, il crut qu'il étoit néceſſaire de leur ôter le moyen d'entretenir de grandes armées ſur ſes Frontieres; & comme l'Armenie eſt une des principales, ſur laquelle les Turcs ſe jettoient ordinairement, il la dépeupla au-

tant qu'il le jugea néceſſaire à ſon deſſein. Le ſort tomba ſur la ville de Julfa la plus grande & la plus puiſſante du pays, dont les ruines ſe voyent encore ſur l'Araxe, entre Erivan & Tauris. Les habitans de Julfa eurent ordre de paſſer à Hiſpaham, & depuis ce temps-là, cette ville qu'ils abandonnérent s'appelle l'*Ancienne Julfa*. Les peuples de *Nacſivan* & des environs d'Erivan furent diſperſez en differens endroits du Royaume. On aſſeûre que ce Prince fit paſſer plus de vingt mille familles d'Armeniens dans la ſeule Province de *Guilan*, d'où viennent les plus belles ſoyes de Perſe.

Comme Cha-Abbas n'avoit d'autre veûë que d'enrichir ſes Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il ne le pouvoit faire que par le commerce; il jetta les yeux ſur la ſoye, comme la marchandiſe la plus pretieuſe, & ſur les Armeniens, comme gens les plus propres pour la débiter; tres-mal ſatisfait d'ailleurs du peu d'application de ſes autres ſujets & de leur peu de genie pour le commerce. La frugalité des Armeniens, leur œconomie, leur bonne foi, leur vigueur pour entreprendre, & pour ſoutenir de grands voyages, lui parurent des talens propres pour ſon deſſein. La Religion Chrétienne qui leur facilitoit la communication avec toutes les nations de l'Europe, lui parut encore une diſpoſition aſſez favorable pour parvenir à ſes fins. En un mot, de laboureurs qu'étoient les Armeniens, il en fit des marchands, & ces marchands ſont devenus les plus celebres commerçans de la Terre.

C'eſt ainſi que ce Prince, dont le génie étoit fort étendu pour les affaires de la guerre & pour la politique, ſçut profiter des talens de ſes peu-

ples & des marchandiſes du crû de ſon Royaüme. Pour bien fonder le commerce il confia aux Armeniens de *Julfa la Nouvelle*, une certaine quantité de balles de ſoye pour faire voiturer par Caravanes dans les pays étrangers ; & ſur tout en Europe, à condition qu'ils les accompagneroient eux-mêmes, & qu'à leur retour ils payeroient les balles au prix qui auroit été arrêté, avant leur départ, par des perſonnes judicieuſes. Pour les encourager à pouſſer ce commerce, il leur remit tout ce qu'ils pouvoient gagner au delà du prix qui auroit été fixé. Le ſuccés répondit aux eſperances du Prince & des marchands. Quoique la ſoye ſoit encore aujourd'hui la meilleure marchandiſe de Perſe, elle étoit encore bien plus recherchée dans ce temps-là. Il n'y avoit preſque pas de Meuriers en Europe ; par contre l'or & l'argent qui étoient alors fort rares en Perſe, commencerent à y briller par le retour des Caravanes, de même que celles d'aujourd'hui font la richeſſe de ce Royaume. Les Armeniens, à leur retour, ſe chargérent auſſi de draps d'Angleterre & de Hollande, de Brocards, de Glaces de Veniſe, de Cochenille, de Montres, & de tout ce qu'ils jugérent propre pour leur pays & pour les Indes. Peut-on voir un plus bel établiſſement ? à combien de Manufactures n'a-t-il pas donné naiſſance en Europe & en Aſie ? Abbas le grand fit changer de face à toute la terre ; toutes les marchandiſes d'Orient furent connuës en Occident, & celles d'Occident ſervirent de nouvelle décoration à l'Orient.

Julfa la Nouvelle s'étendit bientôt ſur la riviere de Zenderou. Il parut par la magnificence de ſes Maiſons & par la beauté de ſes Jardins, que

les habitans avoient pris le gout des meilleures villes d'Europe. On voit aujourd'hui au centre de la Perſe ce qu'il y a de plus curieux dans les pays où ces marchands ont étendu leurs correſpondances. Le Roy ne s'en mêle plus ; les bourgeois de Julfa, par le moyen de leurs procureurs ou agens, ſoutiennent ce grand commerce, & font diſtribuer dans le reſte du monde tout ce qu'il y a de plus curieux en Orient. Ces procureurs ſont des Armeniens qui ſe chargent, moyennant un certain profit, d'accompagner les marchandiſes en Caravane, & de les débiter au plus grand avantage de ceux qui les leur confient.

Ces Armeniens, ſoit qu'ils travaillent pour eux ou pour les marchands de Julfa, ſont infatigables dans les voyages, & mépriſent les rigueurs des ſaiſons. Nous en avons veû pluſieurs & des plus riches, paſſer de grandes rivieres à pied ayant l'eau juſques au col, pour relever les chevaux qui s'étoient abbatus, & ſauver leurs balles de ſoye ou celles de leurs amis ; car les voituriers Turcs ne s'embarraſſent pas des marchandiſes qu'ils conduiſent, & ne répondent de rien. Les Armeniens dans les paſſages des rivieres eſcortent leurs chevaux, & rien n'eſt plus édifiant que de voir avec quelle charité ils ſe ſecourent entre eux & même les autres nations, pendant les Caravanes. Ces bonnes gens ne ſe dérangent guere dans leurs maniéres ; toujours égaux, ils fuyent les étrangers qui ſont trop turbulens, autant qu'ils eſtiment ceux qui ſont pacifiques ; ils les logent volontiers avec eux & leur donnent à manger avec plaiſir. Quand nous ſoulagions quelqu'un de leurs malades, toute

la Caravane nous en remercioit. Lors qu'ils ſont avertis qu'une Caravane doit paſſer, ils vont un jour ou deux au devant de leurs confreres leur porter des rafraichiſſemens, & ſur tout du meilleur vin : non ſeulement ils en offrent aux Francs, mais ils les obligent même par leurs honnêtetez d'en boire à leur ſanté. On les accuſe mal à propos d'aimer trop le vin, il ne nous a jamais paru qu'ils en abuſaſſent : au contraire il faut convenir que de tous les voyageurs, les Armeniens ſont les plus ſobres, les plus œconomes, les moins glorieux. S'ils portent, en ſortant de chez eux, des proviſions pour les plus grands voyages, ils en rapportent ſouvent une bonne partie ; il eſt vray que ces proviſions ne leur coûtent rien à voiturer ; car ordinairement quand on loüe ſix chameaux, on en donne un ſeptiéme ſur le marché pour porter le bagage, les uſtenciles, les hardes. Les proviſions dont les Armeniens ſe chargent chez eux, ſont de la farine, du biſcuit, des viandes fumées, du beurre fondu, du vin, de l'eau de vie, des fruits ſecs.

Quand ils ſéjournent dans les villes, ils ſe mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais ſans filets ; ils peſchent ſur les routes, & ils nous ont fait ſouvent manger d'excellens poiſſons. Ils troquent ſur les chemins des épiceries pour de la viande fraîche, ou pour d'autres denrées qui leur conviennent. En Aſie ils débitent la quinquaillerie de Veniſe, de France, d'Allemagne. Les petits miroirs, les bagues, les colliers, les émaux, les petits couteaux, les ciſeaux, les épingles, les éguilles ſont plus recherchez dans les villages que la bonne monnoye.

monnoye. En Europe ils portent du musc & des épiceries. Quelques fatigues qu'ils ayent, ils observent les jeûnes de l'Eglise comme s'ils étoient en repos dans une bonne ville, & ne connoissent pas de dispenses, même pendant leurs maladies. La seule chose qu'on peut reprocher aux Armeniens, en fait de commerce, c'est que lorsque leurs affaires tournent mal dans les pays étrangers où ils négocient, ils ne retournent plus chez eux; ils ont beau dire que c'est parce qu'ils n'ont pas le front de se montrer après une banqueroute, cependant leurs creanciers n'en sçauroient tirer aucune raison; mais d'un autre côté il faut leur rendre justice, les banqueroutes sont tres rares parmi eux.

Les Marchands de Julfa ont fait un Traité avec le Grand Duc de Moscovie pour faire passer dans ses Etats toutes les marchandises qu'ils trouveront à propos, & pour cela il n'est permis à aucun Marchand d'Europe, de quelque nation qu'il soit, d'avancer plus avant qu'à *Astracan* ville puissante que les Moscovites possedent depuis l'an 1554. Elle est située au delà de la mer Caspienne sur les frontieres de l'Asie & de l'Europe. Le Grand Duc favorise autant qu'il peut ce commerce; ceux de Julfa payent la doüanne de tout ce qu'ils font entrer en Moscovie, mais ils ne payent rien des marchandises qu'ils font passer de Moscovie en Perse. Voici le chemin qu'ils tiennent pour aller & venir. D'Hispaham ils font porter leurs marchandises à Tauris, à Schamakée & à Nosava Port sur la mer Caspienne à trois journées de Schamakée. On embarque à Nosava la soye & les autres marchandises de Perse & du Mogol pour les faire passer à Astracan. D'Astracan

on les transporte par terre à Moscou, & delà à Archangel qui est le dernier Port de Moscovie sur l'Ocean septentrional. Les Anglois & les Hollandois y font un grand commerce; on y embarque les marchandises pour Stokolm, & delà par le Détroit d'Elseneur on les fait passer en Hollande & en Angleterre.

Frideric Duc de Holstein, comme dit Olearius, fit bâtir la ville de *Fridericstad* dans le Duché de Holstein, pour y établir un commerce de soye plus considérable que tous ceux qui se font en Europe. Pour cet effet il résolut d'entretenir correspondance avec le Roy de Perse afin d'en faciliter le transport par terre; mais celà ne se pouvant faire sans la permission du grand Duc de Moscovie, il jugea à propos en l'année 1633. de lui envoyer une Ambassade solemnelle, à laquelle il nomma *Crusius* l'un de ses Conseillers d'Etat, & *Brugman* Marchand d'Ambourg; ce dernier par son mauvais procedé joint aux dangers qu'il y avoit à essuyer en passant chez les Tartares du Dagesthan, fut cause que l'établissement des soyes echoüa; convaincu ensuite de malversations, il fut condamné à mort & executé à Gottorp le 5. May 1640. Les Hollandois qui ont voulu depuis ce temps-là se rendre les maîtres des soyes de Perse qui viennent à Astracan, sont obligez d'en prendre une certaine quantité tous les ans, ce qui fait qu'ils gagnent peu sur cette marchandise, parce que les Armeniens leur font prendre la bonne & la mauvaise sans distinction. Mr Prescot nous asseûra que les Anglois chargeoient beaucoup de marchandises d'Asie à Archangel, & qu'ils y trouvoient les meilleurs *Caviars* qu'on puisse manger. Celui que l'on vend

en Turquie vient de la mer Noire ; il eſt malpropre & enfermé dans des outres : au contraire le Caviar de la mer Caſpienne eſt fait avec beaucoup de ſoin, & on l'enquaiſſe proprement. Nous mangeâmes chez Mr Preſcot des œufs d'Eſturgeons qui avoient été ſalez aux environs de la mer Caſpienne, & des Caviars ſalez dans les mêmes endroits, leſquels nous trouvâmes excellens ; les Sauciſſons faits à Marſeille ne ſont pas meilleurs.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les Caravanſerais d'Erzeron, en voyant faire les marchez parmi les Armeniens. On commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent ſur la table ; après cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une piece ſur l'autre ; cette chicane ne ſe fait pas ſans bruit. Nous croyions, à les entendre parler, qu'ils étoient prêts à ſe couper la gorge ; mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être pouſſez & repouſſez avec violence, les Courretiers ou Entremetteurs du marché, ſerrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne le quittent pas qu'il n'ait conſenti que l'acheteur ne payera qu'une certaine ſomme, enſuite chacun rit de ſon côté. Ils pretendent, avec raiſon, que la veüe de l'argent fait plutôt conclurre les marchez.

A l'égard de la Religion, tout le monde ſçait que les Armeniens ſont Chrétiens, & ce ſeroient de tres bons Chrétiens ſans le ſchiſme qui les ſépare de nous. On les accuſe d'être Eutychiens, c'eſt à dire de ne reconnoître qu'une nature en Jeſus-Chriſt, ou pour mieux dire deux natures ſi bien confonduës, que quoiqu'ils admettent les

proprietez de chacune en particulier, ils ne veulent pourtant entendre parler que d'une ſeule nature. Leurs plus habiles Evêques prétendant ſe laver de cette hereſie, & ſoûtiennent que toute l'erreur vient de la diſette de leur langue, laquelle manquant de termes propres, fait qu'ils confondent ſouvent le mot de nature, avec celui de perſonne. Lorſqu'ils parlent de l'*Union hypoſtatique*, ils croyent la prouver aſſez en confeſſant que Jeſus-Chriſt dans l'incarnation eſt Dieu parfait & homme parfait, ſans mêlange, ſans changement, & ſans confuſion. La verité eſt qu'ils ne s'expliquent pas tous également, & que la pluſpart ont grande vénération pour deux fameux Eutychiens *Dioſcore* & *Barſuma* Quand on leur reproche qu'ils excommuniérent les Peres du Concile de Calcedoine pour avoir condamné les premiers de ces heretiques; ils avoüent que quoiqu'il paroiſſe ridicule d'excommunier les morts, la coutume s'en étoit introduite parmi eux pour ſe vanger des Grecs, qui dans toutes leurs fetes excommunient l'Egliſe Armenienne; que pour eux ils n'avoient pas deſſein d'excommunier préciſément les Peres du Concile de Calcedoine qui avoient condamné Dioſcore patriarche d'Alexandrie ſans trop examiner ſes raiſons; mais que leur intention étoit d'excommunier les Evêques Grecs d'aujourd'hui, comme ſucceſſeurs des Prelats de la plus fameuſe aſſemblée qui ſe ſoit jamais tenüe en Grece; que les Peres Grecs avoient fait une grande injuſtice à Dioſcore de confondre ſes ſentimens avec ceux d'Eutyches, puiſque Dioſcore avoit toûjours ſoutenu que le Verbe Incarné étoit Dieu parfait & homme parfait. La ſource de l'inimitié irréconciliable des

Armeniens & des Grecs vient depuis ce Concile ; & cette inimitié est si grande, que si un Grec entre dans une Eglise Armenienne, ou un Armenien dans une Eglise Grecque, les uns & les autres la croyent profanée & la benissent de nouveau.

Quand on veut approfondir leurs croyances, on trouve qu'il y a bien des articles de schisme qu'il ne faut pas attribuer à l'Eglise Armenienne, mais à des particuliers ; par exemple il n'est pas vray qu'ils excommunient trois fois l'année l'Eglise Latine ; les bonnes gens n'y pensent pas, & l'on ne trouve point cette pratique dans leurs Rituels, quoiqu'il ne soit que trop vray que certains phrenetiques Evêques ou *Vertabiets* declarez contre l'Eglise Latine, l'ayent pratiqué ou le pratiquent encore ; car dans une Eglise mal reglée, souvent chacun fait comme il l'entend. Le Patriarche *OZuietsi* ennemi juré des Latins, a peut-être ajouté à cette excommunication le nom du Pape saint Leon, parce qu'il avoit confirmé la condamnation de Dioscore. Quelque estime qu'ils ayent pour le grand Docteur, *Altenasi*, ce seroit leur faire tort que d'attribuer à toute l'Eglise Armenienne les injures que ce fanatique a vomi contre l'Eglise Romaine.

Il n'y a que les plus sots ou les plus ignorans des Armeniens qui croyent le petit Evangile. Ce petit Evangile est un livre rempli de fables & d'extravagances touchant l'enfance de notre Seigneur ; par exemple que *la Vierge en étant enceinte, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un ; la Vierge luy dit alors qu'elle n'avoit qu'à mettre la main sur son ventre, & qu'elle*

connoîtroit bien le fruit qu'elle portoit. Salomé y ayant appliqué sa main, il en sortit un feu qui la consuma jusqu'à la moitié du bras. Elle reconnut sa faute & retira sa main & son bras parfaitement gueris, après les avoir appliquez sur le même endroit par ordre de la Vierge. Ils prétendent que *le Fils de Dieu se seroit fait tort de passer par le sein d'une femme, qu'il n'en fit que le semblant, & que les Juifs firent mettre quelqu'un à sa place*; ils ont tiré des Mahometans cette derniere réverie. Ils disent aussi que *Jesus-Christ étant à l'école pour apprendre l'Armenien, ne voulut jamais prononcer la premiere lettre de leur alphabet, que le maître ne lui eût dit la raison pourquoi elle répresente une M renversée*; ce bon homme qui ne connoissoit pas l'Enfant Jesus, lui donna un soufflet. *Hé bien*, dit Jesus sans s'émouvoir, *puisque vous ne le sçavez pas je vais vous l'apprendre, cette lettre répresente la Trinité par ses trois jambes.* Le maître d'école admira sa science & le rendit à sa mere, avoüant qu'il étoit plus habile que lui. Mr Thevenot qui rapporte aussi ce conte, asseûre qu'il y a un manuscrit Armenien dans la Bibliotheque du Roy où l'histoire & les inventeurs de leurs caracteres sont expliquez, mais il n'en fait remonter l'invention qu'à environ 400. ans; ils se servoient auparavant de caracteres Grecs.

Les Armeniens content que *Jesus-Christ étant à la chasse avec saint Barthelemy & saint Thadée, il tua cinq perdrix le long de l'Aras, & qu'une infinité de monde vint autour de lui pour l'entendre prêcher, mais que la nuit étant survenuë, les deux Apôtres l'avertirent qu'il falloit renvoyer ces gens.* Jesus leur répondit : qu'*après avoir donné*

à leurs ames la pâture necessaire il falloit prendre soin de leurs corps, & que pour cela ils n'avoient qu'à faire boüillir les cinq perdrix avec une oque de ris. Tout le monde en fut rassasié, & comme il ne faisoit pas clair, chacun crût qu'on lui avoit servi une perdrix entiere. Le Roy d'Armenie qui aimoit fort la chasse en fut tres fâché, & ordonna qu'on fist mourir les Apôtres & leur maître. Jesus se sauva dans l'Arche sur les hauteurs du Mont Macis ; mais saint Barthelemy & saint Thadée payérent pour lui.

La plus plaisante histoire qu'ils racontent, est celle de Judas : *ce malheureux*, à ce qu'ils disent, *se repentant d'avoir trahi son Maître, crut qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient pour sauver son ame, que de se pendre & d'aller aux Limbes où il sçavoit bien que Jesus-Christ devoit descendre pour délivrer les ames ; mais le diable qui le vouloit mener en enfer lui joüa un tour de son métier ; il le soutint par les pieds, tout pendu qu'il étoit, jusqu'à ce que Jesus-Christ eût fait sa visite dans les Limbes, après quoi il le laissa choir & l'entraîna à tous les diables.* Les Georgiens font mille contes aussi ridicules, tirez de leur petit Evangile. Je crois que ces deux ouvrages sont fabriquez de la méme main.

Quoique les Armeniens ne veuillent pas entendre parler du Purgatoire, ils ne laissent pas de prier sur les tombeaux, & de faire dire des Messes pour les morts ; c'est peut-étre l'avarice de leurs Prêtres qui, ayant aboli leurs dogmes, ont fait continüer l'usage d'une chose tres lucrative. Selon la pluspart de ces Prétres, il n'y a présentement ni paradis ni enfer ; ils croyent que l'enfer fut détruit après que Jesus-Christ en eut

enlevé les ames des Saints, aussi-bien que celles des damnez. Par rapport à la création des ames, ils sont du sentiment d'Origene, sans sçavoir qu'il y ait eû un Origene dans le monde; car ils s'imaginent que toutes les ames ont été creées au commencement du monde. Il y a des Millenaires parmi eux sans connoître Papias ni S^r. Irenée. Ils croyent qu'après le Jugement universel, Jesus-Christ restera pendant mille ans sur la terre avec les prédestinez pour les faire joüir de la beatitude. La pluspart des Docteurs Armeniens sont pourtant du sentiment, que les ames attendent le Jugement universel dans un endroit qu'ils placent entre le Ciel & la Terre, où elles se flattent de joüir un jour de la gloire, quoiqu'elles soient dans la crainte d'être condamnées à un supplice eternel.

Saint Nicon qui étoit de la petite Armenie, & qui avoit passé quelques années de sa vie à faire des Missions dans la grande Armenie pendant le x. siécle, nous a laissé un Traité en Grec touchant *les Erreurs des Armeniens*; l'original est dans la Bibliotheque du Roy, & Mr Cotelier en a donné une version Latine. S. Nicon rapporte des choses fort singulieres sur la croyance de ces peuples, & ne les accuse pas seulement d'être disciples d'Eutyches, de Dioscore, de Pierre l'Armenien, & de Mantacunez, mais aussi d'être dans l'heresie des Monothelites. Il raconte quelques unes des fables qui font encoper partie de leur petit Evangile.

Cependant ces peuples ont de grandes graces à rendre au Seigneur qui leur envoya deux de ses Apôtres peu de temps après sa Passion. Baronius asseûre que S. Barthelemy & S. Thadée souffri-

rent le martyre en Armenie 44. ans aprés la mort de Jesus-Christ, en récompense de la foy qu'ils y avoient annoncée. Malheureusement elle n'y fist pas de grands progrés ; car Eusebe nous apprend qu'un saint Evéque appellé *Meruzane* y sema le bon grain sous l'Empire de Dece, & Dieu répandit tant de benedictions sur ces peuples, qu'on ne voyoit que des Chrétiens parmi eux sous Diocletien. Maximien se mit en teste de les détruire, mais les Armeniens prirent les armes pour la défense de leur foy ; & ce fut, comme dit Eusebe, la premiere guerre qu'on eût entreprise pour la religion. Enfin Dieu acheva d'ouvrir les yeux à ces peuples par le ministere de S. Gregoire l'*Illuminateur* Armenien de naissance, mais élevé à Cesarée en Cappadoce où il avoit été sacré par S. Leonce. S. Gregoire revenu dans son pays sous l'Empire du grand Constantin, convertit Tyridate Roy d'Armenie par un miracle éclatant, & ce Prince qui l'avoit d'abord fait maltraiter, en fut si touché, qu'il obligea par un Edit tous ses sujets à embrasser le Christianisme. Le Saint acheva par sa doctrine, par son exemple, & par ses miracles, ce que le Roy ne pouvoit qu'ordonner. Une esclave qui se fit chrétienne à Constantinople en même temps, ne contribua pas peu par ses miracles à la propagation du Christianisme dans le même pays.

Il ne faut pas confondre S. Gregoire l'*Illuminateur* premier Patriarche des Armeniens, avec un autre Saint du même pays & du même nom, qui dans le x. siécle vint mourir en France, reclus dans une solitude auprés de Pluviers en Beauce dans le Diocese d'Orleans. Il passa sept

ans dans cet hermitage, jeûnant à la mode de son pays, c'est à dire d'une maniére que les Chrétiens d'Occident ne sçauroient presque imiter. Il ne mangeoit rien du tout les Lundi, Mercredi, Vendredi & Samedi: & même s'il rompoit son jeune les mardi & vendredi après le soleil couché, c'étoit pour manger trois onces de pain d'orge, quelques herbes cruës, une poignée de lentilles trempées dans de l'eau & germées au soleil; les jours de Fêtes & de Dimanche, il se nourrissoit un peu mieux, mais il ne mangeoit jamais de viande.

Le Clergé d'Armenie est composé du Patriarche, des Archevêques, des Evêques, des *Vertabiets* ou Docteurs, des Prêtres Seculiers, & des Moines. Le Patriarche porte le nom de *Catholicos* depuis fort long-temps; car Procope remarque que les Armeniens ont emprunté ce terme des Grecs. Les Armeniens ont plusieurs Patriarches aujourd'huy sur les terres du Roy de Perse, & sur celles du Grand Seigneur. Outre celui d'*Itchmiadzin* qui est le plus celebre de tous, on compte en Perse celui de *Schamakée* proche la mer Caspienne, & celui de *Nacsivan* que les Armeniens Catholiques Romains reconnoissent pour Patriarche après le Pape. En Turquie il y a deux Prelats qui se font eriger en Patriarches par le grand Visir, qui donneroit ce titre à tous les Prelats s'ils vouloient l'acheter comme font l'Evéque de *Cis* proche de *Tarse* en Cilicie, & l'Evêque Armenien de Jerusalem, lesquels à force de presens reçoivent leur mission & leur authorité de la Porte. Les Armeniens ont encore un autre Patriarche à *Caminiec* en Pologne, car le Pere *Pidou* Parisien Religieux Theatin & Mis-

ſionnaire Apoſtolique, ménagea ſi bien les eſprits des Armeniens de Pologne, & ſur tout celui de leur Archevêque, qu'il les ramena à leur mere l'Egliſe Romaine en 1666. On purgea leurs livres de toutes les erreurs qui ſéparent les ſchiſmatiques d'avec nous. Ce Patriarche reconnut le Pape pour chef de la veritable Egliſe, & porta le Saint Sacrement dans les ruës à la Proceſſion générale que l'on fit pour en remercier Dieu plus ſolemnellement.

Le Patriarche d'Itchmiadzin eſt le plus riche de tous dans un ſens, car on aſſeûre qu'il a près de ſix cens mille écus de revenu. Tous les Armeniens qui le reconnoiſſent & qui paſſent l'âge de 15. ans, lui payent cinq ſols par ans. Les aiſez lui donnent juſques à trois ou quatre écus. Cependant il eſt pauvre dans un autre ſens, & veritablement pauvre, puiſqu'il eſt obligé de payer la Capitation pour retenir dans ſon troupeau ceux qui ne ſont pas en état de ſatisfaire à ce tribut. Souvent il y conſomme ſes revenus & y ajoute de ſes épargnes. Les Archevêques & Evêques lui envoyent tous les ans l'état des pauvres familles de leurs dioceſes, leſquelles on menace de faire vendre ou de leur faire changer de religion faute de payement de la Capitation. Ce Patriarche eſt vêtu auſſi ſimplement que les autres Prêtres; il vit tres frugalement & n'a qu'un petit nombre de domeſtiques, mais c'eſt un Prelat des plus conſidérables du monde par l'authorité qu'il a ſur ſa nation, laquelle tremble ſous lui à la moindre menace d'excommunication. On aſſeûre qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnoiſſent. Pour ſe maintenir en place, combien ne donne-t-il pas au Gouverneur

d'Erivan & aux puissances de la Cour ? Il faut être bien esclave de l'ambition pour acheter de semblables postes.

C'étoit autrefois le seul Patriarche parmi les Armeniens qui eût le pouvoir de faire le *S. Chresme* ou *Mieron*, du Grec *Myron*, composition liquide ou huile parfumée. Il en fournissoit tous les Etats de Perse & de Turquie ; les Grecs mêmes l'achetoient avec vénération, & l'on disoit communément que des Trois Eglises il sortoit une fontaine d'huile sacrée, laquelle arrosoit tout l'Orient. Le Patriarche l'envoyoit aux Archevêques & aux Evêques Armeniens, pour le répandre & pour l'employer dans le Baptême & dans l'Extrême-Onction : mais depuis plus de 40. ans Jacob *Vertabiet* & Evêque Armenien qui faisoit sa résidence à Jerusalem, s'avisa de s'ériger en Patriarche sous le bon plaisir du grand Visir, & refusa de prendre le *Mieron* du Patriarche des Trois Eglises. Comme l'huile est à bon marché dans la Palestine, & que cette liqueur ne se corrompt pas, il en fit plus qu'il n'en falloit pour oindre, pendant plusieurs années, tous les Armeniens qui sont en Turquie. Voila le sujet d'un grand Schisme parmi eux. Les Patriarches s'excommuniérent réciproquement ; celui des Trois Eglises forma un grand procés à la Porte contre celui de Jerusalem. Les Turcs qui sont trop habiles pour vouloir décider la question, se contentent de recevoir les presens que leur font les Parties à mesure qu'elles reviennent à la charge : en attendant chacun débite son huile comme il peut.

Ils la préparent depuis les Vespres du Dimanche des Rameaux, jusques à la Messe du Jeudi

Saint, laquelle ce jour là se celebre sur le grand vaisseau où l'on conserve cette liqueur. On n'employe ni bois ni charbon ordinaire pour faire boüillir la chaudiere où on la prépare, & cette chaudiere est plus grande que la marmite des Invalides. On la fait boüillir avec des bois benits, & même avec tout ce qui a servi aux Eglises, vieilles images ornemens usez, livres déchirez & trop gras; tout est reservé pour cette céremonie. Ce feu ne doit pas sentir trop bon; mais l'huile est parfumée par des herbes & par des drogues odoriferantes que l'on y mèle. Ce ne sont pas de petits clercs qui travaillent à cette merveilleuse composition; c'est le Patriarche lui-même, vêtu pontificalement & assisté au moins de trois Prelats en habits Pontificaux, qui récitent tous ensemble des priéres pendant toute la céremonie. Le peuple en est plus frappé que de la présence réelle de Jesus-Christ; tant il est vrai que les hommes ne sont susceptibles que des choses sensibles?

Il n'y a rien à dire en particulier des Archevêques & des Evêques Armeniens, si ce n'est qu'il y en a plusieurs qui sont sans Diocese & qui logent dans des Monasteres dont ils sont Abbez. Tous ces Prelats sont subordonnez au Patriarche, comme dans les autres Eglises chrétiennes. Il seroit à souhaiter seulement qu'ils s'acquitassent de leurs devoirs; mais ils n'ont aucun zéle & sont plongez dans une ignorance pitoyable; aussi les considere-t-on bien souvent moins que les Vertabiets. Quelquefois ils sont Evêques & Vertabiets tout ensemble, c'est à dire Evêques & Docteurs. Ces Vertabiets qui font tant de bruit parmi les Armeniens, ne sont pas véritablement

de grands Docteurs ; mais ce ſont les plus habiles gens du pays, ou du moins ils paſſent pour tels. Pour être receü à ce degré ſi eminent il ne faut pas avoir étudié la Theologie pendant longues années ; il ſuffit de ſçavoir la langue Armenienne litterale, & d'apprendre par cœur quelque ſermon de leur grand Maître *Gregoire Atenaſi*, dont toute l'éloquence brilloit dans les blaſphémes qu'il vomiſſoit contre l'Egliſe Romaine. La Langue litterale eſt chez eux la Langue des ſçavans, & l'on prétend qu'elle n'a aucun rapport avec les autres Langues Orientales ; c'eſt ce qui la rend ſi difficile. On aſſeûre qu'elle eſt fort expreſſive & enrichie de tous les termes de la religion, des ſciences & des arts, ce qui montre que les Armeniens étoient autrefois bien plus habiles qu'ils ne ſont aujourd'hui. Enfin c'eſt un grand merite chez eux d'entendre cette langue ; elle ne ſe trouve que dans leurs meilleurs manuſcrits. Les Vertabiets ſont ſacrez, mais ils diſent rarement la Meſſe, & ſont proprement deſtinez pour la predication. Leurs ſermons roulent ſur des paraboles mal imaginées, ſur des paſſages de l'Ecriture mal entendus & mal expliquez, & ſur quelques hiſtoires vrayes ou fauſſes qu'ils ſçavent par tradition ; cependant ils les prononcent avec beaucoup de gravité, & ces diſcours leur donnent preſque autant d'authorité qu'au Patriarche : ils uſurpent ſur tout celle d'excommunier. Après s'être exercez dans quelques villages, un ancien Vertabiet les reçoit Docteurs avec beaucoup de cérémonies, & leur met entre les mains le bâton paſtoral. La cérémonie ne ſe paſſe pas ſans Simonie, car le degré de Docteur étant regardé parmi eux comme un Ordre ſacré,

ils ne font aucun ſcrupule de le vendre de même que les autres Ordres. Ces Docteurs ont le privilege d'être aſſis en prêchant & de tenir le bâton paſtoral ; au lieu que les Evêques qui ne ſont pas Docteurs prêchent debout. Les Vertabiets vivent de la quête que l'on fait pour eux après le ſermon , & cette quête eſt conſidérable , ſur tout dans les lieux où les Caravanes ſe repoſent. Ces Predicateurs gardent le celibat & jeûnent fort rigoureuſement les trois quarts de l'année , car ils ne mangent alors ni œufs , ni poiſſon , ni laitage. Quoiqu'ils parlent dans leurs ſermons , moitié langue litterale & moitié langue vulgaire , ils ne laiſſent pas ſouvent de prêcher en langue vulgaire pour mieux ſe faire entendre : mais la Meſſe , le chant de l'Egliſe , la vie des Saints, les paroles dont on ſe ſert pour l'adminiſtration des Sacremens , ſont en langue litterale.

Les Curez & les Prêtres Seculiers ſe marient de même que les Papas Grecs , & ne ſçauroient paſſer à de ſecondes noces ; auſſi choiſiſſent-ils des filles dont le teint promette une longue vie & une forte ſanté. Ils travaillent tous à quelque mêtier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille , & cela les occupe ſi fort qu'à peine ſçavent-ils faire les fonctions Eccleſiaſtiques. Pour approcher de l'autel plus purement , ils ſont obligez de coucher dans l'Egliſe la veille des jours qu'ils doivent celebrer.

Les Religieux Armeniens ſont ou Schiſmatiques ou Catholiques. Les Schiſmatiques ſuivent la Regle de Saint Baſile ; les Catholiques celle de Saint Dominique. Leur Provincial eſt nommé par le General des Dominicains qui ſe tient à Rome. Environ l'an 1320. le P. *Barthelemy*

Dominicain réunit beaucoup d'Armeniens à l'Eglise Romaine que le Pape Jean XXII. gouvernoit alors, & ce grand Missionnaire y établit plusieurs Couvents de son Ordre ; il y en a encore quelques-uns dans la Province de *Nacsivan* entre Tauris & Erivan. Mr Tavernier en a compté jusques à dix, autour de la ville de Nacsivan & de l'ancienne Julfa qui n'en est qu'à une journée ; tous ces Monasteres sont gouvernez par des Dominicains Armeniens. Pour former de bons sujets on envoye de temps en temps à Rome de jeunes enfans de cette nation que l'on éleve dans les Sciences & dans l'esprit de l'Ordre de Saint Dominique. Chaque Monastere est dans un bourg, & l'on compte dans ce quartier-là environ six mille Catholiques. Leur Archevêque, qui prend le titre de Patriarche, va se faire confirmer à Rome après son élection & l'on suit dans son Diocese le Rite Romain en toutes choses, excepté la Messe & l'Office que l'on chante en Armenien afin que le peuple l'entende. Ce petit troupeau vit saintement, il est bien instruit & il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient.

Les Armeniens Schismatiques sont assez à plaindre, ils jeûnent comme les Religieux de la Trappe, & tout cela ne leur servira de rien s'ils ne se rangent du bon parti. Ils font maigre deux jours de la semaine, le mercredi & le vendredi, & ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni huile, ni laitage. Les carêmes des Grecs sont des temps de bonne chere, en comparaison de ceux des Armeniens; outre leur longueur extraordinaire, il ne leur est permis dans ce temps-là que de manger des racines, & même il leur est defendu d'en

d'en manger autant qu'il faut pour satisfaire leur appetit. L'usage des coquillages, de l'huile, du vin leur est interdit, excepté le Samedi Saint; ils reprennent ce jour-là le beurre, le fromage & les œufs. Le jour de Pasques ils mangent de la viande, mais seulement de celle dont on a tué les animaux ce jour-là, & non pas les jours précedens. Pendant le grand carême ils ne mangent du poisson & n'entendent la Messe que le Dimanche. Elle se dit à midi, & ils la nomment la *Messe basse*, parce que l'on tire un grand rideau devant l'autel & que le Prêtre, que l'on ne voit pas, ne prononce tout haut que l'*Evangile* & le *Credo*. Les fidelles ne communient que le Jeudi Saint à la Messe qui ne se dit qu'à midi; mais celle du Samedi Saint se celebre à cinq ou six heures du soir, & l'on y donne aussi la communion. Ensuite l'on rompt le carême, comme l'on vient de dire, en mangeant du poisson, du beurre ou de l'huile. Outre le grand carême, ils en ont quatre autres de huit jours chacun pendant le reste de l'année; il sont instituez pour se préparer aux quatre grandes fêtes de *Noël*, de l'*Ascension*, de l'*Annonciation*, & de *Saint George*. Ces carêmes sont aussi rigoureux que le grand, il ne faut parler pourlors, ni d'œufs, ni de poisson, pas même d'huile ou de beurre; il y en a qui ne prennent aucune nourriture pendant trois jours de suite.

Les Armeniens ont sept Sacremens comme nous, le *Baptême*; la *Confirmation*, la *Penitence*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, *l'Ordre* & le *Mariage*.

Le Baptême chez eux se fait par immersion comme chez les Grecs, & le Prêtre prononce les

mêmes paroles, *Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit*: il plonge trois fois l'enfant dans l'eau en memoire de la sainte Trinité. Quoique nos Missionnaires les ayent desabusez de répeter les mêmes paroles à chaque immersion, il y a encore beaucoup de Prêtres qui le font par pure ignorance. Pendant que le Curé récite quelques priéres de son Rituel, il fait un cordon, moitié de coton blanc, & moitié de soye rouge, dont il a lui-même tordu les fils séparément. Après l'avoir passé au col de l'enfant, il fait les onctions avec le S[t] Chrême, au front, au menton, à l'estomac, aux aisselles, aux mains & aux pieds, en faisant le signe de la croix sur chacune de ces parties. La céremonie du cordon se fait, disent-ils, en memoire du sang & de l'eau qui sortirent du côté de Jesus-Christ lorsqu'il receut le coup de Lance sur la Croix. On ne baptise que le Dimanche, à moins que l'enfant ne soit en danger de mort, & le Prêtre impose toujours le nom du Saint du jour, ou de celui duquel on doit faire la fête le lendemain, supposé qu'il n'y ait point de Saint particulier le jour du baptême. La Sage-femme porte l'enfant à l'Eglise, mais c'est le Parrain qui le rapporte chez la mere au son des tambours, des trompettes, & des autres instrumens du pays. La mere se prosterne pour recevoir son enfant, & le Parrain dans ce temps-là baise le dessus de la tête de la mere; ensuite on se met à table avec les parens, les amis, & le Clergé. Il faut que le Clergé soit de la fête, parce que les Armeniens croyent qu'il n'y a que les Prêtres qui puissent baptiser valablement dans quelque rencontre que ce soit. J'ai même oüi dire qu'il y avoit des Prêtres qui baptisoient les enfans

Prêtres Armeniens en habits Sacerdotaux.

morts, & je n'ai pas de peine à le croire, puisqu'ils ne donnent l'Extrême-Onction qu'aux trépassez.

Les Baptêmes qui se font le jour de Noël sont les plus magnifiques, & l'on renvoye à ce jour-là les enfans dont la santé permet qu'on differe la céremonie. Les fêtes les plus célebres se font principalement dans les lieux où il y a quelque étang ou quelque riviere. On dresse pour cela un petit autel sur un bateau tout couvert de beaux tapis; le Clergé s'y rend dès que le soleil se leve, accompagné des parens, des amis & des voisins pour qui l'on prépare des bateaux ornez de même. Quelque rude que soit la saison, après les priéres ordinaires, le Prêtre plonge l'enfant trois fois dans l'eau, & lui fait les onctions. Les peres n'en sont pas quittes à bon marché, car la fête se passe en festins & en présens; aussi y a-t-il beaucoup de peres qui n'attendent pas la fête de Noël, & qui supposent que leur enfant est mourant. En effet quelle folie de s'incommoder sans nécessité? Les Gouverneurs des Provinces s'y trouvent souvent, le Roy même vient quelquefois à Julfa pour voir ces sortes de fêtes: Il faut alors faire beaucoup de présens, outre les festins & les colations. Les femmes accouchées ne vont à l'Eglise que 40. jours après leur accouchement, elles observent plusieurs superstitions judaïques.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que les Armeniens conférent deux Sacremens à la fois, le Baptême & la Confirmation, puisqu'ils donnent *le Saint Chrême* aux enfans. Ils croyent que tous les Prêtres peuvent administrer ce Sacrement, mais ils sont persuadez qu'il n'y a que

le Patriarche qui puisse benir le Saint Chrême.

Pour la Communion, les Prêtres donnent aux fidelles un morceau de l'Hostie consacrée, & trempée dans le vin consacré; mais il est scandaleux qu'ils communient les enfans à l'âge de deux ou trois mois entre les bras de leurs meres, parce qu'ils rejettent le plus souvent les especes consacrées. Les Prêtres Armeniens consacrent avec du pain sans levain, & font euxmemes les hosties la veille du jour qu'ils doivent consacrer; elles sont semblables aux nôtres, si ce n'est qu'elles ont trois ou quatre fois plus d'épaisseur. Avant que de commencer la Messe, le Prêtre prend soin de mettre l'hostie sur une patene, & le vin tout pur dans un calice. Jesus-Christ, disent-ils, fit la Cene avec le vin, & réserva l'eau pour le Baptême. Le Prêtre couvre les especes d'un grand voile & les enferme dans une armoire près de l'autel du côté de l'Evangile. A l'Offertoire il va prendre le calice & la patene en cérémonie, c'est à dire suivi des Diacres & des Sousdiacres, dont quelques-uns portent des flambeaux, & les autres des plaques de cuivre attachées à des bâtons assez longs, & garnies de clochettes qu'ils font rouler d'une maniére assez harmonieuse. Le Prêtre precedé des encensoirs & au milieu des flambeaux & de ces instrumens de musique, porte les especes en procession autour du sanctuaire. C'est alors que le peuple mal instruit se prosterne & adore les especes non consacrées. Le Clergé encore plus coupable chante à genoux un Cantique qui commence, *le Corps du Seigneur est present devant nous.* Il semble que les Armeniens ayent pris cette abominable coutume des Grecs: car les Grecs,


Tom. 3. page 270
Diacre et Soudiacre Armeniens.

comme nous l'avons remarqué, par une ignorance inexcusable adorent aussi les especes avant la consecration. Leur erreur vient de ce qu'autrefois ils croyoient qu'il n'étoit permis de celebrer que le Jeudi Saint, & consacroient ce jour-là autant d'hosties qu'il en falloit pour tous les jours de l'année ; on les gardoit dans une armoire à côté de l'Evangile, & le peuple avoit raison de les adorer quand le Prêtre les portoit de cette armoire à l'autel. Après cette petite procession le Prêtre met les especes sur l'autel, & prononce les paroles sacramentelles ; se tournant vers le peuple qui se prosterne, baise la terre & frappe sa poitrine ; il leur montre l'hostie & le calice, en disant. *Voici le Corps & le Sang de Jesus-Christ qui a été donné pour nous* Il se tourne ensuite vers l'autel & communie en mangeant l'hostie trempée dans le vin. Quand il donne la communion aux fidelles, il répete trois fois les paroles suivantes pour en mieux faire sentir l'énergie. *Je crois fermement que ceci est le Corps & le Sang du Fils de Dieu qui ôte les pechez du monde, & qui non seulement est mon propre salut, mais celui de tous les hommes.* Le peuple répete tout bas ces paroles mot pour mot.

Malgré cette sainte précaution les Armeniens Schismatiques ne paroissent gueres pénétrez de la grandeur de cet adorable mistere. Ils se présentent la plupart à la communion sans préparation, & on la donne aux enfans de 15. ou 16. ans, sans confession, quoiqu'à cet âge ils ne soient pas si innocens que les peuples le supposent. Les Armeniens communient rarement à la campagne, parceque souvent le peuple n'a pas de quoi faire dire la Messe, & les Prêtres

leur perſuadent qu'une Meſſe mal payée n'a pas grande yertu.

Nos Miſſionnaires ſe font admirer par leur Science, par leur zéle & par leur genéroſité ; mais les Schiſmatiques détruiſent, par leur argent, ce que ces hommes Apoſtoliques édifient de plus ſolide. Les Miſſions les plus fleuriſſantes tomberont à la fin ſi Dieu ne change le cœur des Schiſmatiques. Ces malheureux qui n'apprehendent rien tant que les ſaints progrés de nos Prêtres, intereſſent des puiſſances de l'Etat & ne ceſſent de leur répréſenter combien il ſeroit dangereux de ſouffrir que les Latins ſe multipliaſſent chez eux ; que ces gens malintentionnez pour le gouvernement ſont dévoüez au Pape & aux Princes Chrétiens ; qu'il faut les regarder comme autant d'eſpions, qui ſous prétexte de religion viennent pour reconnoître les forces du pays ; qu'ils n'inſpirent à ceux de leur Rite que l'eſprit de ſédition & de révolte ; que les plus puiſſans Princes d'Europe ne s'intereſſeroient pas pour eux s'ils ne s'en ſervoient comme d'autant d'Emiſſaires propres à étendre un jour leurs conquêtes. Toutes ces fauſſes raiſons appuyées de force ſequins, font ouvrir les yeux aux Mahometans ; & malgré toutes les recommandations du monde, on oblige les Miſſionnaires à ſe retirer. Neanmoins ces Apôtres ne ſe rebutent point ; on voit tous les jours en Levant de nouveaux Capucins, des Dominicains, des Carmes, des Jeſuites, des Prêtres des Miſſions étrangeres de Paris. Ils inſtruiſent ceux qui ſe préſentent, ils baptiſent, ils raménent au bercail les brebis égarées, ils ouvrent les portes du Ciel aux Elus.

Quel dommage que les Armeniens n'ouvrent pas les yeux, car d'allieurs ils ſont d'un bon naturel & portez à la devotion ? Leurs Egliſes ſont d'une grande propreté depuis qu'ils ont veû les nôtres ; il n'y a dans chaque Egliſe qu'un ſeul autel placé au fond de la nef dans le ſanctuaire, où l'on monte par cinq ou ſix marches. Ils font des dépenſes conſidérables pour orner ce ſanctuaire. Il n'eſt permis à aucun ſéculier, de quelque qualité qu'il ſoit, d'y entrer. On voit bien par les richeſſes de ce lieu, que les Armeniens manient plus d'écus, que les Grecs de doubles. La miſere paroît chez les Grecs dans ce qu'ils ont de plus ſacré, à peine ont-ils deux petites bougies pour dire la Meſſe. Chez les Armeniens, au contraire, on voit de belles illuminations & de groſſes torches ; leur chant eſt bien plus agréable auſſi, & la ſimphonie des ſonnettes attachées à l'inſtrument dont on a parlé, & dont on donne ici la figure, inſpire je ne ſçai quoi qui attendrit le cœur ; on en joüe à l'Evangile & quand on tranſporte les eſpeces.

Les Armeniens n'apportent pas plus de préparation pour la Confeſſion que pour la Communion ; on peut même dire, ſans calomnie, que la pluſpart de leurs confeſſions ſont autant de ſacrileges. Les Prêtres ignorent l'eſſentiel de ce Sacrement, & les penitens qui ſont de grands pecheurs auſſi-bien que nous, ne ſçavent pas diſtinguer le peché de ce qui ne l'eſt pas. Malheureuſement ni les uns ni les autres ne ſont pas capables de faire un bon acte de contrition. Les declarations des pechez ſont vagues & indéterminées ; ſans inſiſter même ſur ceux qu'ils ont commis, quelques-uns en diſent trois fois plus qu'ils

n'en ont fait, & récitent par cœur une liste de crimes enormes, qui a été composée autrefois pour servir de modéle à faire leur examen. S'ils se confessent d'avoir volé ou tué, bien souvent les Confesseurs répondent que Dieu est tout plein de misericorde; mais il n'y a point avec eux de remission pour avoir rompu le Jeune, ou pour avoir mangé du beurre le mercredi ou le vendredi; car leurs Prêtres qui font consister la religion à faire de grandes abstinences, leur imposent des penitences effroyables pour ces sortes de fautes; ils ordonnent aussi quelquefois des mois entiers de penitence à ceux qui s'accusent d'avoir fumé, d'avoir tué un chat, une souris, un oiseau.

Ce seroit ici l'endroit de parler de l'Extrême-Onction des Armeniens, puisqu'ils la comptent parmi les Sacremens; mais je ne vois rien de plus absurde que leur pratique, car ils ne la donnent qu'après la mort, & même ce n'est ordinairement qu'aux personnes sacrées; les autres en sont tout-à-fait exclus.

Ils ont des regles particulieres pour le Mariage. Un homme veuf ne peut épouser qu'une femme, & l'on ne sçauroit chez eux contracter un troisiéme Mariage; ce seroit vivre dans la fornication. De même une femme veuve ne peut pas épouser un garçon. Il n'y a pas grand mal jusque là, peut être même que les Mariages seroient mieux assortis que dans les autres Religions, si les parties se connoissoient avant que de s'unir; mais on ne sçait ce que c'est que de faire l'amour chez eux. Les Mariages se font selon la volonté des meres qui ne consultent ordinairement que leurs maris. Après qu'on est

convenu des articles, la mere du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un Prêtre & de deux vieilles femmes. Elle présente à la future une bague de la part de son fils. Le garçon se montre en même temps tenant sa gravité du mieux qu'il peut, car il n'est pas permis de rire à la premiere entreveüe; il est vrai que cette entreveüe est fort indifferente, puisque la belle ou la laide ne montre pas même le blanc des yeux, tant elle est voilée. On présente à boire au Curé qui fait les fiançailles. Ce n'est pas la coutume de publier des bancs. La veille des noces le fiancé envoit des habits, & quelques heures après il vient recevoir chez sa fiancée le present qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval & l'on n'oublie rien pour en avoir des plus beaux. Le fiancé sortant de la maison de sa future, marche le premier la tête couverte d'un raiseau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, suivant sa qualité; ce voile ou ce raiseau descend jusqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout; ce voile tombe jusques sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'Eglise au son des instrumens, en procession le cierge à la main & sans confusion. On met pied à terre à la porte de l'Eglise, & les fiancez vont jusqu'aux marches du sanctuaire tenant toujours la ceinture par les bouts. Là ils s'approchent de front, & le Prêtre leur ayant mis la Bible sur la tête, leur demande s'ils veulent

bien ſe prendre pour mari & pour femme ; ils inclinent la tête pour marquer leur conſentement. Le Prêtre prononce alors les paroles ſacramentelles, il fait la céremonie des anneaux & dit la Meſſe. On ſe retire enſuite chez l'épouſée, dans le même ordre qu'on étoit venu. Le mari ſe couche le premier, après avoir été déchauſſé par ſa femme qui eſt chargée du ſoin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte ſon voile que pour entrer dans le lit. Voilà comment ſe font les Mariages, & les céremonies qu'obſervent les jeunes mariées en Armenie.

Et cette obſcurité qui cache leur ardeur
Semble mettre à couvert leur honte & leur pudeur.

Cependant cela s'appelle en bon françois, *acheter chat en poch*. On dit qu'il y a des Armeniens qui ne connoîtroient pas leurs femmes s'ils les trouvoient couchées avec un autre homme. Tous les ſoirs elles éteignent la chandelle avant que de ſe dévoiler, & la pluſpart ne découvrent point leur viſage pendant le jour. Un Armenien qui révient d'un grand voyage n'eſt pas aſſeûré s'il trouvera la même femme dans ſon lit, ou ſi quelqu'autre femme, pour profiter de ſes biens, aura pris la place de la defunte.

Quand les filles ont perdu leur mere avant que de ſe marier, c'eſt ordinairement la plus proche parente qui prend le ſoin de leur mariage. Quelquefois les meres accordent leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans ; il y a même des meres qui pendant leur groſſeſſe conviennent enſemble de marier les enfans qu'elles portent,

ſuppoſé que l'un ſoit garçon & l'autre fille ; c'eſt la plus grande marque d'amitié que les honnêtes gens ſe puiſſent donner. On les accorde dès qu'ils ſont nez, & depuis les accordailles juſques à la conſommation du mariage, le garçon envoye tous les ans, le jour de Paſques, un habit à ſa maîtreſſe. Je ne parle pas des feſtins ni des réjoüiſſances de la nôce ; la fête dure trois jours, & les hommes ne sont point mêlez avec les femmes. On dit qu'on boit beaucoup de part & d'autre : ces bonnes dames ſe dévoilent entre elles, diſent de bons mots, & ſurtout n'épargnent pas les liqueurs.

Les Armeniens ne font pas beaucoup de céremonies aujourd'hui pour les Ordres ſacrez ; celui qui ſe deſtine à l'Etat Eccleſiaſtique, ſe preſente au Curé, accompagné de ſon pere & de ſa mere qui authoriſent la declaration que leur fils fait de vouloir ſe conſacrer à Dieu. Le Curé bien informé de ſon deſſein, ſans ſe mettre en peine de lui répreſenter la peſanteur du fardeau dont il va ſe charger, ſans l'exhorter à demander à Dieu les graces néceſſaires pour perſeverer dans un état ſi ſaint, ſans lui ordonner de pratiquer les vertus inſéparables de ce miniſtere, ſe contente de luy mettre une chape ſur le dos en récitant quelques Oraiſons. Voilà la premiere céremonie. On la répete ſix fois, d'année en année, ſans garder aucune regle pour le temps qui ſe trouve entre deux ; mais lorſque l'Eccleſiaſtique a atteint l'âge de 18. ans, il peut ſe faire ſacrer ; ces impoſitions de la Chape, accompagnées de quelques Oraiſons particulieres, ne ſervant que pour les autres Ordres,

qui ſont la Clericature, le Souſdiaconat & le Diaconat. En attendant ſi le Prêtre veut ſe marier, comme cela ſe pratique toûjours chez eux, après la quatriéme céremonie on lui fait épouſer la fille qu'il ſouhaite. Après l'impoſition de la Chape, il s'addreſſe à un Evêque ou à un Archevêque qui le revêtit de tous les habits ſacerdotaux. Cette céremonie coûte plus que les autres, car il faut payer plus cher à meſure qu'on avance dans les Ordres. Autrefois les Prêtres Armeniens ne pouvoient pas ſe remarier après la mort de leurs femmes; ils ne ſe ſont pas tout-à-fait relâchez ſur cet article, mais ils ne peuvent plus dire la Meſſe quand ils épouſent une ſeconde femme, comme ſi leur caractere étoit effacé par le ſecond mariage. Les nouveaux Prêtres ſont obligez de reſter un an dans l'Egliſe pour ne s'occuper que du ſervice Divin: après lequel temps la pluſpart couchent dans l'Egliſe la veille du jour qu'ils doivent celebrer; quelques-uns y reſtent cinq jours ſans venir chez eux, & ne mangent que des œufs durs, & du ris cuit à l'eau & au ſel. Les Evêques ne mangent de la viande & du poiſſon que quatre fois l'année. Les Archevêques ne vivent que de legumes. Comme ils font conſiſter la perfection de la Religion dans les jeûnes & dans les abſtinences, ils les augmentent à meſure qu'ils ſont élevez en dignité; ſur ce pied-là les Patriarches devroient quaſi ſe laiſſer mourir de faim. Nos Miſſionnaires ſont obligez d'entrer un peu dans leurs maniéres, car on ne peut meriter leur eſtime que par des jeûnes outrez.

Les Prelats ne font de l'Eau-benîte qu'une fois

l'année, & ils appellent cette céremonie *le Baptême de la Croix* parce que le jour de l'*Epiphanie* ils plongent une croix dans l'eau après avoir récité plusieurs oraisons ; & après que l'Eau-benite est faite, chacun remplit son pot & l'emporte chez soi ; les Prêtres, & sur tout les Prelats, retirent de cette céremonie un profit tres considérable.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



LETTRE XXI.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.



MONSEIGNEUR,

Voyage de Tocat, & d'Angora.

Nous commençâmes à tourner tout de bon le dos au Levant le 12. Septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous sembloit que nous voyions les pointes des clochers de France, dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Mediterranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la Caravane qui s'assembloit pour *Tocat*, & nous partîmes le lendemain 13. Septembre pour les *Bains d'Elija* où le reste des Marchands s'étoient rendus. Ces eaux nous parurent plus chaudes que celles d'Assancalé, & que celles des environs du grand Monastere d'Erzeron.

Le 14. Septembre nous marchâmes depuis 5. heures du matin jusques à midi par des pays plats, mais si secs & si brûlez qu'on n'y trouvoit ni plantes ni graines. Nôtre Caravane n'étoit que d'environ 300. personnes, presque tous Armeniens qui conduisoient des soyes à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15. à cinq heures & demi, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine

d'Erzeron ſous le pont d'Elija. Nous l'avions toûjours cotoyée à gauche, mais la campagne nous parut bien plus rude que celle du jour précedent ; ce ne ſont que rochers qui déterminent l'Euphrate à couler vers le couchant. Les bords de cette riviere ſont couverts d'une belle eſpece d'*Epine-vinette*, plus haute que la nôtre, & que l'on diſtingue par ſon fruit. C'eſt une grappe à ſept ou huit grains cilindriques, longs d'environ 4. lignes ſur deux lignes d'épais, noirs, couverts d'une fleur ſemblable à celle des prunes fraîches, pleins d'un ſuc violet moins aigre & beaucoup plus agréable que celui de l'*Epine-vinette*. L'arbriſſeau dont nous parlons a les feüilles longues d'environ deux pouces ſur près de 10. lignes de largeur, aigrelettes & dentées. Le bois en eſt jaune, garni d'épines dures, quelques-unes ſimples, & les autres à deux ou trois piquans. Cette plante a levé de graine dans le Jardin du Roy.

Le 16. Septembre on marcha depuis quatre heures & demi du matin juſques à une heure après midi, dans une vallée étroite, deſagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un ſeul Caravanſerai, & où l'Euphrate qui coule toûjours vers l'Oüeſt fait pluſieurs détours. Nous fûmes obligez de paſſer deux fois cette riviere, ayant appris par une Caravane compoſée de 24. Chameaux, qu'il y avoit beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat. A cette nouvelle nous nous raſſemblâmes pour tenir Conſeil, & il fut décidé qu'on tâcheroit de faire la meilleure contenance qu'il ſeroit poſſible. On ne manqua pas de mettre dans le centre de la marche tous les chevaux chargez de ſoyes, & nous nous trouvions tantôt

parmi eux, & tantôt à l'arriere garde. On arriva sur les 11. heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions sur la pente de la colline a la veüe de ce coupe-gorge, on détacha trois fusiliers pour aller reconnoître le passage, heureusement ils rapporterent qu'ils n'avoient veû que trois ou quatre cavaliers armez qui se retiroient dans les montagnes ; ainsi nous passâmes le défilé sans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. C'est dans cet endroit là que l'Euphrate fait un coude considérable vers le Midi pour s'approcher de l'autre de ses branches, laquelle passe à *Mammacoutum*. Nous continuâmes nôtre route vers le Sud-Ouest ; & fûmes obligez de camper à demi heure du défilé, presque à mi-côte d'une montagne assez rude, dans une solitude affreuse où l'on ne voit ni village ni Caravanserai ; on eut même assez de peine à trouver des bouzes de vaches pour faire boüillir la marmite.

Le 17. Septembre nôtre route fut courte, mais fort incommode ; on passa sur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, où nous campâmes après 4. heures de marche, auprès de *Caraboulac* village assez joli. Nous fûmes joints ce jour-là par une Caravane de Marchands de soye, aussi forte que la notre ; elle étoit partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle avoit fait plus de diligence, sur le bruit qui couroit qu'un Pacha Mansoul s'étoit mis à la tête des voleurs. Cette recruë nous fit plaisir & nous partîmes tous ensemble de Caraboulac sur les 5. heures du matin pour venir à *Acpounar* autre village où nous arrivâmes à une heure après midi. La route seroit

seroit assez commode, n'étoit qu'il faut passer par une montagne fort élevée & toute découverte.

Le 18. Septembre on partit à 4. heures du matin pour n'aller pourtant pas bien loin, car nous campâmes sur les 8. heures & trois quarts auprès d'un ruisseau qui coule vers l'Oüest. Il est vrai que nous passâmes sur une montagne couverte de Pins, dont la descente est fort rude; & qui conduit dans une vallée étroite & tortuë, sur la gauche de laquelle on voit le reste d'un vieux Aqueduc à arcades arrondies qui paroît assez ancien. Nous passâmes ce même jour la riviere qui va se jetter dans la mer Noire à Vatiza; cette riviere vient du Midi, au lieu que dans nos Cartes on la fait couler du côté de l'Est.

Le 19. Septembre on continua de marcher au Nord-Oüest, dans une autre vallée fort étroite, après quoi nous entrâmes dans une assez-belle plaine à l'Oüest, où coule un agréable ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, se voyent deux morceaux de colonnes antiques, sur le plus petit desquels il y a des caracteres grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner; & d'ailleurs l'inscription nous en parut très-usée. Peut-être qu'elle fait mention du nom de quelque ancienne ville sur les ruines de laquelle Sukmé a été bâti. Après une route de cinq heures & demi, on campa auprès d'un autre village appellé *Kermeri*.

La marche du 20. Septembre fut de 7. heures, & nous nous arrêtames à *Sarvoular* autre village

bâti de même que Kermeri, c'est-à-dire fort pauvrement. A la descente de la montagne & à l'entrée d'un coupe-gorge, on découvrit cinq ou six voleurs à cheval, qui se retirérent, sur ce que nous les menacions de tirer sur eux. On mit pied à terre en tenant le fusil, les pistolets, le sabre ou la lance à la main; car nous avions dans nôtre troupe des gens armez de toutes ces differentes pieces, mais il y en avoit peu qui fussent bien résolus de s'en servir; pour moi j'avoüe franchement que je ne me sentois pas l'ame guerriere ce jour-là. Les balles de soye étoient au milieu de la marche, & les cavaliers les plus lestes s'étoient partagez à la tête & à la queuë. Quelques voleurs parurent à un quart de lieuë de là sur les hauteurs voisines; cependant nous ne laissâmes pas d'entrer dans une petite plaine terminée par un vallon, à l'entrée duquel s'étoient postez 15. ou 20. de ces voleurs, qui nous voyans venir en bon ordre, jugerent à propos de se retirer. Ces malheureux sont des montagnards qui volent quand ils se trouvent les plus forts, & qui n'ont pas l'esprit de s'entendre ni de bien faire leurs parties. Il est certain que s'ils nous avoient attaquez avec fermeté, ils auroient enlevé la moitié des balles de soye. Quelques voleurs de nuit qui se mêlerent avec nous sur le matin, dans le temps qu'on chargeoit les balles, furent bien plus habiles, car ils détournérent deux mulets avec leur charge, & l'on n'en entendit plus parler. Les montagnes par où nous passâmes sont couvertes de taillis de charmes, parmi lesquels on voit des *Pins*, de la *Sabine* & du *Geniévre*. Les Melons d'eau sont excellens dans tous ces quartiers-là; les meilleurs ont la chair rouge-

pâlè, & les graines rougebrun tirant ſur le noir; les autres ont la chair jaunâtre & la graine noire; les moins ſucrez ont la chair blanche.

Le 21. Septembre nous partîmes à 5. heures du matin, & paſſâmes ſur la plus haute, la plus rude & le plus ennuyeuſe montagne du pays, toujours ſur nos gardes de peur des voleurs. La veûe d'une infinité de Plantes rares nous conſoloit de nos allarmes; ces Plantes naiſſent parmi le *Chêne commun*, le *Saule muſqué*, *l'Aliſier*, le *Tamaris*, les *Pins*, *l'Epine-vinette à fruit noir.*

Le 22. Septembre nous ne découvrîmes depuis 5. heures du matin juſques à midi, que des roches fort eſcarpées, toutes de marbre blanc, ou de jaſpe rouge & blanc, parmi leſquelles coule avec rapidité, du levant au couchant, la riviere de *Carmili.* Nous eûmes pour gîte un mauvais Caravanſerai, ou plûtôt une grange dans laquelle nous trouvâmes une banquette haute de trois pieds, ſur quoi chacun étendit ſon équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit. Ce lieu n'étoit éclairé que par des ouvertures plus petites que les fenêtres des chambres des Capucins. Nous fûmes heureux de trouver cette retraite, car outre qu'il plût preſque tout le jour, il tomba auſſi de la grêle pendant toute la nuit. Nous obſervâmes ce jour-là des *Amandiers ſauvages* qui ſont beaucoup plus petits que *L'Amandier commun*, mais leurs branches ne ſont pas terminées par un piquant comme celles de l'Amandier ſauvage qui naît en Candie. Les feüilles de l'eſpece dont nous parlons, n'ont que quatre ou cinq lignes de large ſur un pouce & demi de long, & ſont de même

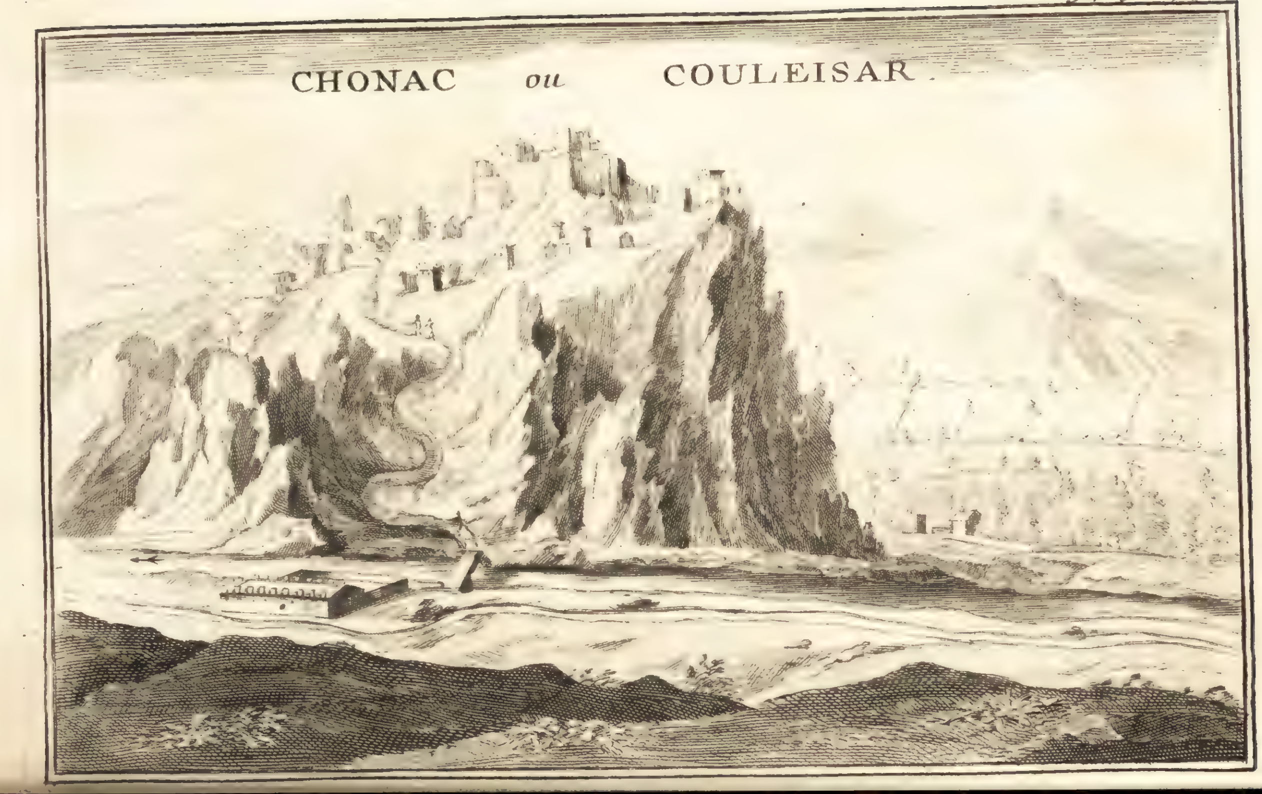
couleur & de même tissure que celles de nos Amandiers. Le fruit du sauvage est à peine de 8. ou 9. lignes de long sur 7. ou 8. lignes de large, mais il est très-dur. Le noyau est moins amer que celui de nos amandes ameres, & sent le noyau du fruit du Pêcher. On voit aussi dans ces quartiers-là une espece de *Micocoulier* qui me parut fort remarquable.

Cet arbre ne vient guere plus haut qu'un Prunier, mais il est plus touffu; ses branches ont le bois blanc avec l'écorce vert-brun; ses feüilles sont plus roides & plus fermes que celles de nôtre *Micocoulier*, plus petites, plus épaisses, moins pointuës, longues ordinairement d'un pouce & demi, assez semblables à celles du Pommier, mais de la tissure de celles du Micocoulier; elles sont vert-brun en dessus, vert blanchatre en dessous, de saveur d'herbe, dentées sur les bords, & l'une des oreilles de leur base est plus petite & plus basse que l'autre. Les fruits naissent dans les aisselles de ses feüilles, longs de 4. lignes presque ovales, jaunes, tirans sur le brun quand ils sont bien meurs. Leur chair est jaunâtre, douce, mais stiptique, le noyau est verd & renferme une graine moëlleuse comme l'espece commune.

Le 23. Septembre nôtre marche fût de 8. heures & demi; on trouva à la sortie du Caravanserai une montagne fort haute, fort rude & toute pelée; mais nous entrâmes ensuite dans une grande & belle Plaine où nous campâmes auprès d'un village appellé *Curtanos*. Le 24. nous partimes à 4. heures du matin de la plaine de Curtanos, & passâmes sur une montagne & dans des vallées fort rudes où coule, à droite du chemin, une



Celtis Orientalis, minor foliis mi=
noribus, et crassioribus, fructu flavo
Coroll. Inst. Rei herb. 42.


CHONAC ou COULEISAR.

riviere toute rouge par la grande quantité de Bol qu'elle détrempe. Elle ſerpente par des défilez fort dangereux où à peine des bêtes de ſomme peuvent paſſer les unes aprés les autres. Ces défilez nous conduiſirent enfin au pied d'autres montagnes toutes heriſſées de pointes, ſur la plus haute deſquelles eſt bâtie la ville de *Chonac* ou *Couleiſar*, petite Place diſpoſée en amphitheatre, & terminée par un vieux château. La riviere, qui paroît toute ſanglante, paſſe au bas de la montagne & rend le paſſage encore plus affreux. Les environs ſont horriblement eſcarpez, mais on change tout d'un coup de ſituation, car paſſé Chonac on entre dans une des plus belles vallées d'Aſie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement auquel on ne s'attend pas naturellement, fait un contraſte fort agréable qui dure juſqu'à *Agimbrat* ou *Agimourat* petite ville à une heure & demi de Chonac. *Agimbrat* eſt ſur une montagne ſemblable à un pâté écraſé, au pied duquel paſſe la même riviere. Un rocher s'éleve à côté de la ville, ſur lequel eſt un ancien château ruiné qui gardoit anciennement ce paſſage de la vallée. Nous ne vîmes que des belles Plantes pendant toute cette journée; les vignobles ſont mêlez de *Pêchers*, d'*Abricotiers*, & de *Pruniers*. Notre gîte fut très-agréable, c'eſt un beau Caravanſerai au pied de la riviere, à double nef comme la grande Sale du Palais à Paris, la voute eſt de pierre de taille, & les arcades ſont bien cintrées; mais ce bâtiment qui eſt d'une beauté ſurprenante pour le pays, n'eſt éclairé que par des lucarnes, & l'on y loge ſur une banquette qui regne tout autour de chaque nef. Pour nous qui aimions le frais, nous

allâmes coucher dans la cour où nous ne laissions pas de nous ressentir encore des grandes chaleurs de la journée ; mais nous fûmes obligez d'abandonner nôtre gîte une heure avant le jour, & de venir respirer l'air infecté du soufle de tous les chevaux & des mulets de la Caravane, car le froid nous avoit engourdis, & malheureusement nous n'avions pour toute boisson que de l'eau à la glace. Comme il n'y a que des Turcs dans le pays, ils vendent leur vin en gros aux Armeniens, & après que la vente est faite on y mourroit faute d'en trouver la valeur d'un demi septier; nous nous en consolâmes en mangeant des raisins, quoiqu'ils fussent molasses & trop doux. On nous dit que ces vignes étoient de peu d'apparence & de peu de rapport.

Le 25. Septembre nous suivîmes la même vallée depuis 5. heures du matin jusqu'à 8. la riviere rouge couloit à nôtre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe presque tout le fond de la vallée ; cette riviere tire vers le Nord & va se jetter, à ce qu'on nous dit, dans quelqu'une de celles qui se dégorgent dans la mer Noire. C'est dequoi nous ne nous embarrassions pas beaucoup, parceque les marchands des Caravanes ne donnent pas de grands éclaircissemens sur ces sortes de matieres ; mais nous étions fort inquiets de sçavoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyoit, quelque part que l'on jettât la veüe, que l'ouverture par où la riviere s'échape. Nos Armeniens nous montrérent bientôt la route, & la tête de la Caravane commença à monter sur la plus haute montagne que nous eussions encore passée depuis Erzeron. On y voit beaucoup de *Chênes* & de



Mespilus Orientalis, Tanaceti folio villoso, magno fructu pentagono, e viridi flavescente Coroll. Inst. Rei herb. 44.

Pins, mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espece d'abîme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

Ces montagnes produisent de belles especes d'*Azarolier*, il y en a qui sont aussi gros que des Chênes. Leur tronc a l'écorce gersée & grisatre, les branches touffuës & étenduës sur les côtez. Les feüilles sont disposées par bouquets, longues de deux pouces & demi sur 15. lignes de large, vert-pâle; luisantes, légerement veluës des deux côtez, découpées ordinairement en trois parties jusques vers la côte, & ces parties sont dentées fort proprement sur les bords, assez semblables à celles *de la Tanaisie*; la partie qui termine les feüilles est encore recoupée en trois parties. Les fruits naissent deux ou trois ensemble au bout des jeunes jets, & ressemblent à des petites Pommes d'un pouce de diametre, arrondies en cinq coins en côte de Melon, légerement velus, vert-pale tirant sur le jàune, avec un nombril relevé de 5. feüilles longues de 4. lignes, larges d'une ligne & demi, & dentées de même que les feüilles de l'arbre : on voit même quelquefois une ou deux de ces feüilles sortir de la chair du fruit ou de son pedicule. Ce fruit quoi qu'agréable, ne l'est pas autant que l'*Azarole*, mais je crois qu'il seroit excellent s'il étoit cultivé. Non seulement les Armeniens en mangérent tant qu'ils purent, mais ils en remplirent leurs besaces. Le centre de ce fruit est occupé par cinq osselets longs de quatre lignes, arrondis sur le dos, un peu aplatis sur les cotez, aigus du côté qui regarde le centre du fruit, très-durs & remplis d'une moëlle blanche. Cet arbre n'a point de piquans, ses feüilles sont fades & d'un gout mucilagineux.

Les autres especes d'*Azarolier* ont le fruit rouge & ne different entre elles que par la grosseur de leurs fruits, dont quelques-uns ont un pouce de diametre, & les autres n'ont que 7. ou 8. lignes d'épaisseur. Ces sortes d'arbres qui ne sont pas plus hauts que nos *Pruniers* ont le tronc gros comme la cuisse, couvert d'une écorce grisâtre & comme gersée. Les branches en sont touffuës, terminées par des piquans fermes, noirâtres & luisans. Les feüilles naissent par bouquets, semblables à celles de l'Azarolier, longues d'un pouce & demi, vert-pâle, veluës, cotonneuses des deux côtez, découpées en trois parties, dont celle du milieu est refenduë en trois, & celle des côtez recoupée en deux. Les fruits naissent 4. ou 5. ensemble, relevez de cinq coins arrondis, rouges; velus, avec un nombril garni de cinq feüilles pointuës, ils sont aigrelets & plus agréables que celui de l'espece précedente; leur chair est jaunâtre & renferme cinq osselets fort durs remplis d'une moëlle blanche.

Le 26. Septembre nous partîmes sur les cinq heures, & nous ne nous arrêtames qu'à midi; ce ne fut pas sans nous ennuyer, car on marche toûjours dans la même vallée qui, pour ainsi dire, est à ondes & de laquelle on croit sortir à tout moment, quoiqu'elle fasse tant de tours & de détours, que nous y campâmes encore ce jour-là sur le bord d'une riviere. On voit, sur ce chemin, des Tombeaux de pierre bâtis à la Turque sans mortier. On nous asseüra qu'on y avoit enterré des pauvres marchands assassinez, car cette route étoit autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie, présentement les gens du pays qui de temps en temps dévalisent quelques petites Caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont presque

tous diſſipez ; ils ont pour maxime que chacun doit voler ſur ſes terres , ainſi l'on riſqueroit beaucoup d'y paſſer ſans bonne eſcorte ; d'ailleurs le pays eſt fort agréable , & j'ay oublié de dire que depuis Erzeron nous avions veû une infinité de perdrix ſur les chemins.

Outre le *Chêne commun* & celui qui porte la *Velanede* , on en voit de pluſieurs autres eſpeces dans cette vallée , & ſur tout de celle dont les feüilles ont 3. ou 4. pouces de long ſur deux pouces de large , découpées preſque juſqu'à la côte, d'une maniére qui approche aſſez des découpures de l'*Acanthe.* La côte eſt vert pâle & commence par une queüe longue de 7. ou 8. lignes , mais les feüilles ſont liſſes & vert-brun en deſſus , blanchatres en deſſous , leurs découpures ſont quelquefois inciſées en trois parties à la pointe. Les glands naiſſent ordinairement deux à deux par pluſieurs paires , entaſſez les uns ſur les autres & attachez ſans pedicule contre les branches. Chaque gland eſt long de 15. lignes , ſur 8. ou 9. lignes de diametre , & déborde de moitié hors de ſa calotte , arrondi & terminé par un petit bec. La calotte a 15. ou 16. lignes de diametre , haute d'environ un pouce , garnie de filets en maniére de perruque , longs de demi pouce , ſur tout vers les bords , recoquillez les uns en haut les autres en bas , comme friſez , épais de demi ligne à leur baſe , mais qui diminuent juſques au bout. On trouve ſur les mêmes pieds quelques glands plus courts & preſque ronds. Les feüilles de cet arbre ſont d'un goût fade & mucilagineux.

Nôtre route du 28. Septembre fut de 8. à 9. heures , preſque toûjours dans la même vallée ,

laquelle après s'être élargie & retrécie en plusieurs endroits, s'ouvre enfin en une espece de plaine inculte où nous observâmes les mêmes especes de *Chênes*. La riviere jusques-là couloit toûjours à nôtre gauche, nous la passâmes à gué à une heure du gîte, & la laissâmes à droite dans la même plaine. Une partie de la Caravane alla coucher ce jour-là à Tocat. On nous fit camper auprès d'un village appellé *Almous* au milieu des Chênes à grandes & à petites feüilles. Parmi plusieurs Plantes rares nous y observâmes *la Sauge à faucilles larges & frisées*, le *Geniévre à fruit rouge*, le *Fusain*, l'*Aulne*, le *Cournoüillier*, le *Terebinthe commun*, le *Melilot*, la *Pimprenelle*, la *Chicorée sauvage*, la *Sarriette*, l'*Ambroisie*, la *Fougere femelle* & je ne sçai combien de plantes fort communes; mais rien ne nous fit plus de plaisir que cette belle espece de *Thapsie* dont Rauvolf a donné la figure sous le nom de *Gingidium Dioscoridis*. En voici la description.

Sa racine n'a qu'une ligne d'épais, blanchâtre, longue de trois ou quatre pouces, garnie de quelques fibres. La tige de la pluspart des pieds que nous trouvâmes dans les champs, n'avoit gueres plus d'un empan de haut, tortuë; épaisse d'une ligne, accompagnée de feüilles semblables à celles du *Scandix Cretica minor* C. B. longues de 2. ou 3. pouces, lesquelles enveloppent la tige par une espece de gaine de demi pouce de long. Les ombelles sont larges d'un pouce & demi, entourez à la base de cinq feüilles découpées de même que les autres, longues seulement de sept ou huit lignes, pliées en goutiére à leur naissance. Chaque rayon est encore terminé par deux feüilles semblables qui accompagnent les fleurs; elles étoient passées aussi-bien que les graines que


Tom. 3. pag. 299.
TOCAT.

Femmes Turques.
de TOCAT.

nous amaſſâmes à terre en quantité. Ces graines ſont ovales & plattes.

Le 28. Septembre nous montâmes à cheval à une heure après minuit, & arrivâmes à Tocat ſur les 10. heures Après avoir paſſé par des vallées fort étroites & couvertes de Chênes, nous retrouvâmes nôtre riviere & la paſſâmes encore deux fois, elle s'appelle *Toſanlu* & ſe jette dans l'*Iris* des anciens, que les Turcs nomment *Caſalmac.* Enfin on entre dans une vallée plus grande & plus belle que les autres, laquelle conduit à *Tocat*; mais cette ville ne paroît que lors qu'on eſt arrivé aux portes, car elle eſt ſituée dans un recoin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin eſt bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produiſent d'excellens fruits; le vin en ſeroit merveilleux s'il étoit moins violent.

La ville de *Tocat* eſt beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maiſons ſont mieux bâties & la pluſpart à deux étages; elles occupent non ſeulement le terrein qui eſt entre des collines fort eſcarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en maniére d'amphitheatre, en ſorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la ſituation ſoit plus ſinguliere. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui ſont affreuſes, heriſſées, & taillées à plomb, car on voit un vieux château ſur chacune. Les ruës de Tocat ſont aſſez bien pavées, ce qui eſt rare dans le Levant. Je crois que c'eſt la neceſſité qui a obligé les bourgeois à les faire paver, de peur que les eaux des pluyes, dans le temps des orages, ne découvriſſent les fondemens de leurs maiſons & ne fiſſent des ravins dans les ruës. Les

collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie, fourniſſent tant de ſources que chaque maiſon a ſa fontaine. Malgré cette grande quantité d'eau on ne pût pas éteindre le feu qui conſuma, quelque temps avant nôtre arrivée, la plus belle partie de la ville & des fauxbourgs. Pluſieurs marchands en furent ruinez, car leurs magaſins étoient pleins dans ce temps-là; mais on commençoit à la rebâtir, & l'on eſperoit que les marques de l'incendie n'y paroîtroient bientôt plus. On trouve aſſez de bois & de materiaux autour de la ville.

Il y a dans Tocat un Cadi, un Vaivode, un Janiſſaire Aga, avec environ mille Janiſſaires & quelques Spahis. On y compte vingt mille familles Turques, quatre mille familles d'Armeniens, trois ou quatre cens familles de Grecs, douze Moſquées à minarets, une infinité de chapelles Turques. Les Armeniens y ont ſept Egliſes, les Grecs n'ont qu'une méchante chapelle, quoiqu'ils ſe vantent qu'elle a été bâtie par l'Empereur Juſtinien. Elle eſt gouvernée par un Metropolitain dépendant de l'Archevêque de *Nicſara*, ou pour mieux dire, de *Neocæſarea* ancienne ville preſque ruinée, à deux journées de Tocat.

Nicſara eſt encore la Metropole de Cappadoce, & l'on n'oubliera jamais que dans le troiſiéme ſiécle elle a eû pour Paſteur *Saint Gregoire Thaumaturge*, ou *le faiſeur de Miracles*. Niger & quelques autres Geographes n'ont pas eû raiſon de confondre cette ville avec Tocat. L'Archevêque de Nicſara a la cinquiéme place parmi les Prelats qui ſont ſous le Patriarche de Conſtantinople.

Outres les soyes qui sont assez considérables, on consomme à Tocat, tous les ans 8. ou 10. charges de celles de Perse. Toutes ces soyes s'employent en petites étoffes, en soye à coudre, ou à faire des boutons. Ce Commerce est assez bon ; mais le grand negoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme Marmites, Tasses, Fanaux, Chandeliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoye ensuite à Constantinople & en Egypte. Les ouvriers de Tocat tirent leur cuivre des mines de *Gumiscana*, qui sont à trois journées de Trebisonde & de celle de *Castamboul* qui sont encore plus abondantes, à dix journées de Tocat du côté d'Angora. On prepare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune, que l'on porte par terre à *Samson* sur la mer Noire, & de là à *Calas* port de Valachie. On y en porte aussi beaucoup de rouges, mais les marchands de Tocat les tirent du *Diarbec* & de la *Caramanie.* On nous assura qu'on teignoit les peaux jaunes avec le *Fustet*, & les rouges avec la *Garance.* Les toiles peintes de Tocat ne sont pas si belles que celles de Perse, mais les Moscovites & les Tartares de la *Crimée* s'en contentent. Il en passe même en France, & ce sont celles que nous appellons *Toiles du Levant.* Tocat & Amasia en fournissent plus que tout le reste du pays.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Asie mineure. Les Caravanes de *Diarbequir* y viennent en dix-huit jours ; un homme à cheval fait le chemin en douze. Celle de Tocat à Synope mettent six jours: les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Prusse les Caravanes employent vingt jours, les gens à cheval y

arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, sans passer par Angora ni par Prusse, sont vingt-sept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux, mais elles risquent d'être maltraitées par les voleurs. Une partie de nôtre Caravane partit pour Prusse, & l'autre pour Angora, dans le dessein d'aller à Smyrne & d'éviter les voleurs. Nos Armeniens nous asseûrérent qu'ils gagnoient beaucoup plus à faire voiturer leur soye à Smyrne, car ils ne l'avoient achetée à Gangel sur la frontiere de Perse, qu'à raison de vingt écus le Batman; en sorte que vendant le même poids à Smyrne, sur le pied de trente écus, ils gagnoient trois écus sur chaque Batman, déduction faite de tous les frais qu'ils sont obligez de faire pendant leur route. Ce gain est très-considérable, parce qu'un Batman ne pese que 6. Oques, c'est-à-dire 18. livres 12. onces; & la charge d'un cheval étant du poids de 600. livres, & celle d'un chameau de 1000. il y a, tout bien supputé, 100. écus à gagner sur chaque charge de cheval, & 500. livres sur celle d'un chameau. Les marchands qui font conduire dix charges de soyes gagnent donc mille écus par cheval, & cinq mille livres par chameau, sans compter le profit qu'ils font sur les marchandises dont ils se chargent au retour.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas* où il y a un Pacha & un Janissaire Aga. Les Grecs de cette Province payent quatre mille billets de Capitation. Sivas, suivant leur tradition, est l'ancienne ville de *Sebaste*, que Pline & Ptolomée placent dans la Cappadoce. Cette ville n'est qu'à deux journées de Tocat vers le Midi, & *Amasia*, autre ancienne ville, est à trois journées de Tocat vers le Nord-Oüest; mais ce deux villes, quoi

qu'anciennes, ſont bien plus petites que Tocat. Sivas eſt peu de choſe aujourd'hui, & ne ſeroit preſque pas connuë ſi le Pacha n'y faiſoit ſa réſidence. Ducas qui a écrit *L'Hiſtoire Byzantine* depuis Jean Paleologue juſques à Mahomet II. aſſeûre que Bajazet prit Sivas en 1394. Tamerlan l'aſſiégea peu de temps après, & d'une maniere ſi ſinguliere, que nos Ingenieurs ne ſeront pas fâchez d'en apprendre le détail.

Tamerlan fit creuſer les fondemens des murailles de la Place, & les fit ſoûtenir par des pieces de bois à meſure qu'on en tiroit les pierres. Les ouvriers paſſoient par des ſoûterreins dont l'ouverture étoit à plus d'un mille de la ville, ſans que les habitans en euſſent aucun ſoupçon. Lorſque l'ouvrage fut fini, il les fit ſommer de ſe rendre. Ces pauvres aſſiegez qui ne ſçavoient pas le riſque qu'ils couroient, parce qu'ils ne voyoient pas leurs murailles endommagées, crurent qu'ils pouvoient ſe deffendre encore quelque temps, mais ils furent bien étonnez de les voir tomber tout d'un coup, après qu'on eût mis le feu aux pieces de bois qui les ſoûtenoient. On entra dans la ville, & le carnage fût épouventable; ceux qui en échapérent, perirent par un ſuplice inconnu juſques à ce temps-là. On les garrota de telle ſorte, que la tête ſe trouvant engagée entre les cuiſſes, le nez répondoit à leur fondement: dans cette attitude on les jettoit par douzaine dans des foſſes qu'on couvroit de planches, & enſuite de terre pour les laiſſer mourir à petit feu. La ville fut razée, & l'on ne l'a pas rétablie depuis, quoiqu'elle ait conſervé ſa dignité.

Il y auroit de belles choſes à dire ſur *Amaſia*,

mais ce n'eſt pas ici l'endroit, j'ajoûte ſeulement que Strabon le plus fameux de tous les Geographes anciens, quoi-qu'Originaire de Créte, étoit natif de cette ville. Je ne ſçai pas s'il a parlé de Tocat, tous les Grecs de la ville à qui nous en demandâmes l'ancien nom, nous aſſeûrerent qu'elle s'appelloit autrefois *Eudoxia* ou *Eutochia* : ne ſeroit-ce point la ville d'*Eudoxiane* que Ptolomée marque dans la Galacie Pontique ? Paul Jove appelle Tocat *Tabenda*, apparemment qu'il a crû que c'étoit la ville que ce Geographe appelle *Tebenda*. On trouveroit peut-être le veritable nom de Tocat ſur quelques-unes des Inſcriptions qui ſont, à ce qu'on nous dit, dans le Château ; mais les Turcs nous en refuſérent l'entrée. On venoit de taxer les Armeniens Catoliques de cette ville ; enſuite d'une grande perſécution qui s'étoit excitée contre eux à Conſtantinople ; ainſi l'on regardoit par toute l'Aſie les Francs de bien plus mauvais œil qu'on n'a coutume de faire.

Après la ſanglante bataille d'Angora où Bajazet fût fait priſonnier par Tamerlan, Sultan Mahomet qui après l'interregne & la mort de tous ſes freres, regna paiſiblement ſous le nom de Mahomet I. ce Sultan, dis-je, qui étoit un des fils de Bajazet, paſſa à l'âge de 15. ans, le ſabre à la main, avec le peu de troupes qu'il pût ramaſſer, au travers des Tartares qui occupoient tout le pays, & vint ſe retirer à Tocat dont il joüiſſoit avant le malheur de ſon pere qui l'avoit priſe quelque temps auparavant ; ainſi cette ville ſe trouva la capitale de l'Empire des Turcs ; & Mahomet I. ayant défait ſon frere *Muſa* ou *Moyſe*, fit mettre dans la priſon de Tocat, appellée

appellée *la grosse Corde*, Mahemet Bay & Jacob Bay qui étoient engagez dans le parti de son frere. Il paroît par-là que cette ville ne tomba pas pour lors en la puissance de Tamerlan, mais que ce fut sous Mahomet II. Jusuf-Zes Begue, Géneral des troupes de Uzum-Cassan Roy des Parthes, ravagea cette grande ville, dit Leunclaw, & vint fondre sur la Caramanie. Sultan Mustapha, fils de Mahomet le deffit en 1473. & l'envoya prisonnier à son pere qui étoit à Constantinople.

Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Cesarée de Cappadoce*. Cette ville n'est qu'à six journées de Tocat, & n'a pas changé de nom, puisque les Grecs l'appellent *Kesaria* depuis le temps de Tibere qui en fit changer les anciens noms d'*Euzebia* & de *Mazaca*. Cesarée eut l'avantage d'avoir pour Pasteur le Grand S. Basile, & son Archevêque occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Prelats qui sont soumis au Patriarche de Constantinople. On nous assûra qu'il y avoit des Inscriptions à Cesarée qui faisoient mention de S. Basile, mais nous ne pûmes pas nous écarter de la campagne de Tocat. Cette campagne produit de fort belles Plantes, & sur tout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On trouve des merveilles en cassant des cailloux, & des morceaux de roches creuses revêtuës de cristallisations tout à fait ravissantes. J'en ay dans mon Cabinet qui sont semblables à l'écorce de citron confite, quelques-unes ressemblent si fort à la nacre de perle, qu'on les prendroit pour ces mêmes coquilles petrifiées; il y en a de couleur d'or, qui ne different que par

leur dureté, de la confiture qu'on fait avec l'écorce d'orange coupée en filets.

La riviere qui passe par Tocat n'est pas l'*Iris* ou le *Casalmac*, comme les Geographes le supposent, c'est le *Tosanlu* qui passe aussi à Neocesarée, & c'est sans doute le *Loup*, dont Pline a fait mention, & qui va se jetter dans l'Iris. Cette riviere fait de grands ravages dans le temps des pluyes, & lorsque les neiges fondent. On nous assûra qu'il y avoit trois rivieres qui s'unissoient vers Amasia, le *Couleisar-sou*, ou *la riviere de Chonac*, le *Tosanlu*, ou celle *de Tocat* & le *Casalmac*; cette derniere retient son nom jusques à la mer.

Nous partîmes de Tocat pour Angora le 10. Octobre 1701. avec une Caravane composée de nouveaux venus, & de celle que nous avions suivie jusques à Tocat. Ces nouveaux venus avoient mis 24. jours à venir de Gangel à Erzeron, & par conséquent allongé leur marche de 6. jours pour éviter la Doüanne de Teflis où l'on fait payer des droits très-considérables. Ils conduisoient 75. chevaux ou mulets chargez de 150. bales de soye, qui pesoient chacune 26. Batmans. Sortant de Tocat on entre dans une belle plaine où la riviere serpente; c'est peut-être la plaine que Paul Jove appelle *les Champs des Oyes*, où se donna la bataille entre les troupes de Mahomet. II. & celles d'Uzum-Cassan Roy de Perse,

Après quatre heures de marche on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetiere duquel se voyent quelques morceaux de colomnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais sans inscriptions. Toutes les mon-

tagnes des environs ſont de marbre comme celles de Tocat. Pour ce qui eſt du Bol, je ne doute pas qu'il n'y ſoit fort commun, car il y a des endroits eſcarpez & taillez à plomb qui ſont d'un rouge vif, ſemblable à celui des roches, dont parle Paul Jove, dans les cavernes deſquelles ſe retira *Techellis* fameux Mahometan, diſciple d'*Hardual* grand Interprete de la Loi, pour y vaquer non ſeulement à la meditation & à la priere; mais auſſi pour éviter les perſécutions de ceux qui s'oppoſoient à la doctrine de ſon Maître.

Le 11. Octobre nous continuâmes nôtre route dans la plaine de Tocat, laquelle ſe retrécit à ſix milles en deçà de Turcal, & s'élargit enſuite à meſure qu'on en approche. *Turcal* eſt une belle Bourgade à 15. milles d'Agara, ſituée autour & ſur la pente d'une colline eſcarpée, ſéparée des autres, terminée par un vieux château, & moüillée au pied par la riviere de Tocat. Tout ce quartier eſt plein de beaux vignobles; les champs y ſont bien cultivez, les villages frequens, & les bouts de colomnes antiques aſſez communs dans les cimetieres; ce qui marque bien que le pays étoit autrefois peuplé par des gens aiſez. Paſſé Tocat on n'entend plus parler de Curdes; mais bien de *Turcmans*, c'eſt à dire d'une autre eſpece de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit, & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant ſans crainte dans la plaine à une demi lieuë au-deſſous de Turcal. On entra le lendemain dans une vallée aſſez étroite, bornée par une montagne conſidérable d'où l'on deſcend dans une autre vallée étranglée & tortuë où

nôtre Caravane s'arrêta. Tout le pays eſt agréable & couvert de bois, mais les Pins & les Chênes y ſont plus petits qu'ailleurs. La riviere de Tocat tire vers le Nord à Turcal, & va ſe jetter dans le Caſalmac vers Amaſia. Nous la laiſſâmes à droite pour ſuivre la route d'Angora, & ne trouvâmes rien de conſidérable pendant le reſte du chemin juſques à la ville. On entendoit chanter les perdrix, & le gibier de toutes les eſpeces y eſt très-abondant, de même que dans tout le reſte de la Natolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des Chênes & des Pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce ſont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur conſidérable. On n'y voit qu'une plaine aſſez jolie où eſt le village de *Geder* ſur une petite riviere du même nom. Paſſé le village ce ne ſont plus que rochers eſcarpez à droite & à gauche, garnis de quelques bouquets de bois.

Le 14. Octobre le payſage fut le même que celui du jour precedent, mais la marche ne fut que d'environ 5. heures. On campa dans une plaine aſſez agréable auprès du village d'*Emar-Pacha*. Tous les Tithymales étoient couverts d'une petite eſpece de *Buccinum* fort jolie, longue ſeulement d'un pouce, ſur trois ou quatre lignes de diametre, preſque cilindrique, griſatre, tournée en vis à neuf pas, & terminée par une pointe obtuſe. La bouche de cette coquille eſt plus remarquable que tout le reſte, car elle eſt tournée à droite, longue de deux lignes & demi, pointuë en bas, arrondie vers le haut & garnie de deux ou trois dens. Cette coquille eſt commune dans les Iſles de l'Archipel, & Columna en a fait graver une qui reſſem-

ble fort à celle dont nous parlons. Quoiqu'il ne paroiſſe pas extraordinaire qu'une coquille ait la bouche tournée à droite ou à gauche, cependant il eſt certain que l'Auteur de la nature a fait ſi peu de coquilles avec la bouche & les pas du limaçon tournez à droite, que les curieux les recherchent avec ſoin. Parmi tant d'eſpeces de *Buccinum* qui ſont dans mon Cabinet, il n'y en a que trois ou quatre dont la bouche & les pas de la vis ſoient tournez dans ce ſens-là ; ſçavoir la petite dont nous parlons, une autre eſpece d'environ deux pouces de long ſur un pouce d'épais, jaune-luiſant, ou marbrée par bandes obliques fauves & jaunâtres avec le tour de la bouche blanc. La plus conſidérable eſt toute fauve, haute de cinq pouces ſur deux pouces d'épaiſſeur avec la bouche ſans rebord, au lieu que les autres ont la bouche relevée d'un rebord, & que leur limaçon eſt à huit ou neuf pas.

Le 15. Octobre on marcha dans des défilez horribles qui aboutiſſent à une plaine aſſez belle. Après huit heures de marche on campa au deſſous de *Siké.* Le lendemain nous fîmes dreſſer nos tentes auprès de *Tekia* autre village à 4. heures du premier & dans la même plaine. Tout le pays eſt riant & bien cultivé. Les Poiriers ſauvages y ſont couverts de *Guy*, & j'obſervai ſur leurs troncs, quelque dure qu'en fût l'écorce, la premiere germination de leurs graines, que je cherchois depuis long-temps & que je n'avois pas eû occaſion de voir en France, où cette plante eſt ſi commune. Ces graines, qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs coëffes, & s'étoient attachées par leur glu ſur les troncs & ſur les branches de ces arbres, dans le temps que les

vents ou quelqu'autre cauſe les faiſoit tomber. Chaque graine étoit couchée ſur le côté, de telle ſorte que la pointe de la radicule commençoit à ſe planter dans l'écorce, tandis que les yeux de la même graine ſe développoient & germoient. Tout cela me confirma dans la penſée que j'ai propoſée touchant la multiplication du Guy dans mon *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris.*

La marche du 17. Octobre fut d'environ douze heures. Nous ne paſſames ce jour-là que par de petites vallées couvertes de Chênes & de Pins. Le lendemain la décoration fut bien differente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays aſſez plat, peu cultivé, ſans bois, ni broſſailles, & relevé de quelques buttes remplies de ſel foſſile. Ce ſel qui ſe criſtalliſe dans les fonds où l'eau de la pluye croupit, aſſaiſonne le ſuc de la terre, & lui fait produire des plantes qui aiment le bord de la mer, comme ſont les eſpeces de *Soude* & de *Limonium.* J'ay remarqué la même choſe ſur la montagne de Cardonne, ſituée ſur les frontieres de Catalogne & d'Aragon, laquelle n'eſt qu'un effroyable bloc de ſel.

Le 19. Octobre nous quittâmes le pays ſalé pour rentrer dans des vallées & des plaines couvertes de pluſieurs ſortes de Chênes. On campa tout près du village de *Beglaiſe* après ſept heures de marche. La route du lendemain fut de 12. heures dans des plaines entrecoupées de buttes garnies de bois de chênes, qui ont les feüilles ſemblables aux nôtres, quoiqu'ils ne montent guerre plus haut que ceux de nos taillis. Nous paſſâmes ce jour-là à gué la riviere d'*Halys* ou le *Caſilrimac* des Turcs, qu'une montagne toute

ANGORA.

opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. Le Casilrimac n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on nous assûra qu'il ne passoit qu'à une journée de Cesarée. Du haut de la montagne nous tombâmes, pour ainsi dire, dans un horrible fond, & nous nous arretâmes au village de *Courbaga*. De là jusques à deux lieües d'Angora le pays est rude & desagréable. Nous arrivâmes dans cette celebre ville le 22. Octobre, après quatre heures de marche, par une vallée assez-bien cultivée en quelques endroits.

Angora ou *Angori*, comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appellent *Engour*, nous réjoüit plus qu'aucune autre ville du Levant. Nous nous imaginions que le sang de ces braves Gaulois qui occupoient autrefois les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cevenes & les Pyrenées, couloit encore dans les veines des habitans de cette place. Ces généreux Gaulois trop resserrez dans leurs terres, par rapport à leur courage, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, sous la conduite de plusieurs Chefs dont *Brennus* étoit le principal. Tandis que ce Géneral ravageoit la Grece & qu'il pilloit le Temple de Delphes où il y avoit des richesses immenses, vingt mille hommes de cette armée passérent dans la Thrace avec *Leonorius*, qui s'appelloit sans doute *Leonorix* comme Gaulois, & que je nommerois volontiers *Leonor* pour m'accommoder à nôtre Langue. On en peut dire de même de l'autre Chef qui le suivit : les Auteurs Latins l'appellent *Lutarius* du mot *Lutarix*, lequel répond bien mieux à nos anciennes terminaisons gauloises.

Ces deux Chefs soumirent tout le pays jusques à Byzance, & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils députérent à Antipater, qui commandoit sur la côte d'Asie, & qui pouvoit s'opposer à leur passage. Comme la chose traînoit, & qu'apparemment Antipater ne croyoit pas pouvoir s'accommoder de tels hostes, les deux Roys se séparérent. Leonorius retourna à Byzance. Lutarius reçût quelque temps après une Ambassade de Macedoniens, députez par Antipater sur deux vaisseaux & trois chaloupes. Pendant qu'ils observoient les troupes Gauloises, Lutarius ne perdit pas de temps, & les fit passer jour & nuit en Asie sur ces bâtimens. Leonorius ne tarda pas d'entrer en Bithynie avec les siennes, invité par le Roy Nicomede, qui se servit fort utilement de ces deux corps de Gaulois pour combattre Zipœtes, qui occupoit une partie de ses Etats.

Les Gaulois jettérent la terreur par toute l'Asie, jusques vers le Mont Taurus, comme nous l'apprend Tite-Live que je suis pas à pas dans cette expedition. Des vingt mille Gaulois qui étoient partis de Grece, il n'en restoit pourtant gueres plus de la moitié, mais tout cedoit à leur valeur, ils mirent tout le pays à contribution. Enfin comme il y avoit trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagérent leurs conquêtes de telle sorte, que les uns s'arrêterent sur les côtes de l'Hellespont; les autres habitérent l'Eolide & l'Ionie; & les plus fameux, qu'on appelloit les *Tectosages*, penétrant plus avant s'étendirent jusque au Fleuve Halys, à une journée d'Angora qui est l'ancienne ville d'Ancyre. Ce Fleuve et

repreſenté ſur une Medaille de Geta, ſous la forme d'un vieillard à demi couché, tenant un roſeau de la main droite. Ainſi nos Toulouſains occupérent la grande Phrygie juſques à la Cappadoce & à la Paphlagonie,& tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatie* ou *Gallo Grece*, comme qui diroit *la Grece des Gaulois*. Strabon aſſûre qu'ils diviſérent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avoit ſon Roy & ſes Officiers de Juſtice & de Guerre; & ſur tout qu'ils n'avoient pas oublié de rendre la Juſtice au milieu des bois de Chênes, ſuivant la coûtume de leurs ancêtres: il ne manquoit pas de ces ſortes d'arbres autour d'Ancyre. Pline fait mention de pluſieurs peuples qui ſe trouvoient parmi les Gaulois, & qui peut-être portoient les noms de leurs Chefs; il y a apparence que c'étoient plutôt de gros Regimens de la même nation.

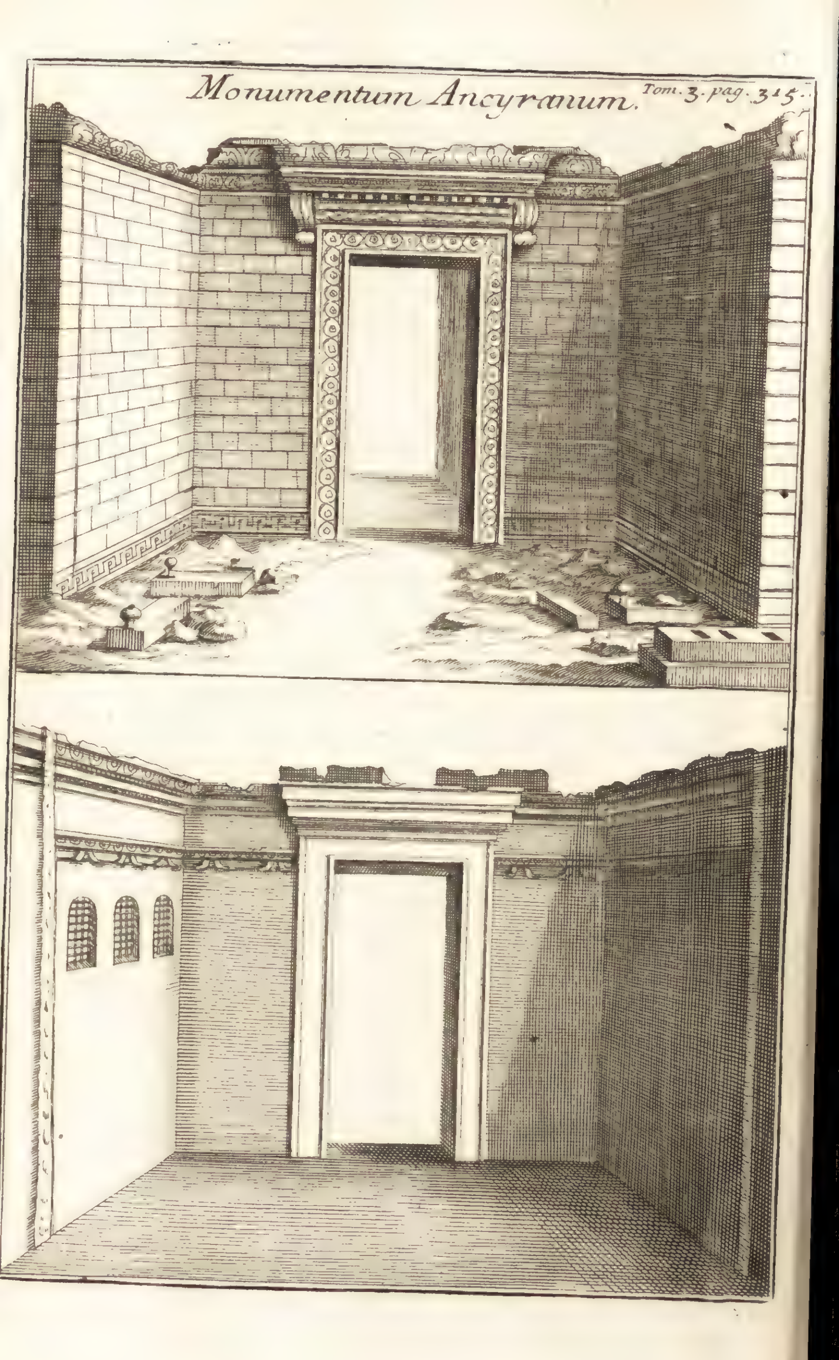
Memnon rapporte que les *Gaulois Trocmiens* bâtirent la ville d'Ancyre, mais je crois que le paſſage de cet Auteur eſt corrompu dans l'extrait que Photius en a laiſſé; car outre qu'ils s'étoient établis ſur les côtes de la Phrygie, Pline dit préciſément qu'Ancyre étoit l'ouvrage des Tectoſages. L'Inſcription ſuivante qui ſe lit ſur une colomne enchaſſée dans la muraille de cette ville, entre la porte de Smyrne & celle de Conſtantinople, ne fait mention que des Tectoſages, & leur fait beaucoup d'honneur.

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ-	*Senatus populuſque*
ΜΟΣ ΣΕΒΑΣΤΗ-	*Sebaſtenorum*
ΝΩΝ ΤΕΚΤΟΣΑ-	*Tectoſagum*
ΓΩΝ ΕΤΙΜΗΣΕΝ	*honoravit*

M. ΚΟΚΚΗΙΟΝ	*M. Cocceium*
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΤΟΝ	*Alexandrum*
ΕΑΥΤΩΝ ΠΟΛΙΤΗΝ	*Civem suum*
ΑΝΔΡΑ ΣΕΜΝΟΝ ΚΑΙ	*virum honorabilem*
ΤΩΝ ΗΘΩΝ ΚΟΣΜΙΟ-	*Et morum elegantiæ*
ΤΗΤΙ ΔΟΚΙΜΩΤΑΤΟΝ	*Spectabilissimum.*

D'ailleurs quand Manlius Consul Romain eut deffait une partie des Gaulois au Mont Olympe, il vint attaquer les Tectosages à Ancyre. Il y a apparence que ces Tectosages n'avoient fait que rétablir cette ville, puisque long-temps avant leur venuë en Asie, Alexandre le Grand y avoit donné audiance aux Députez de Paphlagonie. Il est surprenant que Strabon qui étoit d'Amasia, n'ait parlé d'Ancyre que comme d'un Château des Gaulois, lui qui vivoit sous Auguste, auquel on avoit consacré au milieu d'Ancyre ce bel édifice de marbre dont on parlera plus bas. Apparemment que Strabon n'étoit pas content des Gaulois, qui peut-être avoient maltraité les habitans d'Amasia. Tite-Live rend plus de justice à Ancyre, & l'appelle une *Ville illustre.*

De tous les Roys d'Asie, Attalus fut le seul qui s'opposa vigoureusement aux entreprises des Gaulois, & qui eut l'avantage de les battre, mais ils se soutinrent puissamment jusques à la deffaite d'Antiochus par Scipion. Les Gaulois composoient la meilleure partie des troupes de ce Prince, & se flattoient même que les Romains ne penétreroient pas jusques dans leurs terres; mais le Consul Manlius, sous prétexte qu'ils avoient assisté Antiochus, leur déclara la guerre, & les déffit au Mont Olympe. Il penetra jusques à Ancyre qu'il prit, selon Zonare,


Monumentum Ancyranum.
Tom. 3. pag. 315.

& les obligea d'accepter la Paix aux conditions qu'il voulut. Les quatre Provinces de Galatie furent réduites à trois, comme dit Strabon, ensuite à deux, puis à un seul Royaume, dont Dejotarus fut pourveû par les Romains; son fils Amyntas lui succeda. Enfin Lelius Marcus subjugua la Galatie sous Auguste; elle fut réduite en Province & Pylemene fils d'Amyntas en fut dépoüillé. Le nom de *Pylemene*, étoit si commun aux Roys de Paphlagonie, que cette Province avoit été appellée *Pylemenie*. Ainsi finit l'Empire des Galates qui avoient rendu tributaires jusques aux Roys de Syrie; ces Galates sans lesquels les Roys d'Asie ne pouvoient pas faire la guerre, & qui conservoient la majesté des Roys, pour me servir des termes de Justin.

L'Empereur Auguste avoit sans doute embelli Ancyre, puisque *Tzetzes* l'en appelle le fondateur, & ce fut apparemment par reconnoissance que les habitans lui consacrérent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Vous jugerez, Mgr, de la beauté de cet édifice par le dessein que vous m'avez ordonné d'en faire graver. Il étoit tout de marbre blanc à gros quartiers, & les encoigneures du Vestibule qui subsiste encore, sont alternativement d'une seule piece à angle rentrant en maniére d'équerre, dont les côtez ont trois ou quatre pieds de long. Ces pierres d'ailleurs sont attachées ensemble par des crampons de cuivre, comme il paroît par les trous où ils étoient enchassez; les maîtresses murailles ont encore 30. ou 35. pieds de haut. Pour la façade elle est entierement détruite, il ne reste plus que la porte par où l'on entroit du Vestibule dans la maison. Cette porte qui est

quarrée, a 24. pieds de haut ſur 9. pieds 2. pouces de largeur, & ſes montans qui ſont chacun d'une ſeule piece, ſont épais de 2. pieds 3. pouces. C'eſt à côté de cette porte qui eſt toute chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-ſept cens ans, la vie d'Auguſte en beau latin, & en beaux caracteres. L'Inſcription eſt à trois colomnes à droite & à gauche ; mais outre les lettres effacées, tout eſt plein de grands trous ſemblables à ceux qu'auroient pû faire des boulets de canon ; & ces trous que les payſans ont fait pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caracteres. Les paremens de pierres ſont des quarrez barlongs fort propres, & d'un pouce de ſaillie. Sans compter le Veſtibule, cet édifice eſt dans œuvre de 52. pieds de long, ſur 36. pieds & demi de large. Il y reſte encore trois fenêtres grillées, de marbre à grands carreaux ſemblables à ceux de nos fenêtres. Je ne ſçai pas de quelle matiere ces carreaux étoient garnis, ſi c'étoit de pierre tranſparente ou de verre.

On voit dans l'enceinte de cet edifice les ruines d'une pauvre Egliſe de Chrétiens, auprès de deux ou trois méchantes maiſons, & de quelques eſcuries à vaches. Voilà à quoi ſe réduit le monument d'Ancyre, lequel n'étoit pas un Temple d'Auguſte, mais une maiſon publique ou le *Prytanée* où ſe faiſoient les repas lors des grandes fêtes des jeux publics que l'on celebroit ſouvent dans cette ville, comme il paroît par les Médailles de Neron, de Caracalla, de Dece, de Valerien le vieux, de Gallien & de [a] Salo-

[a] ΠΥΘΙΑ, Pythia. ΣΩΤΗΡΕΙΑ, Soteria,
ΑΣΚΛΗΠΕΙΑ, Aſclepia. ΙΣΘΜΙΑ, Iſthmia.

nine. Les legendes marquent les jeux auſquels on s'exerçoit.

On découvriroit peut-être quelque choſe de plus particulier touchant cet édifice, ſi l'on pouvoit déchifrer pluſieurs Inſcriptions grecques que l'on avoit gravées ſur les murailles en dehors, car ce bâtiment étoit ſans doute iſolé. On trouve préſentement ces Inſcriptions dans les cheminées de quelques maiſons de particuliers, où elles ſont couvertes de ſuye ; ces maiſons ſont adoſſées à la maîtreſſe muraille à droite.

L'Inſcription dont nous avons parlé ci-devant, où la vie d'Auguſte eſt décrite, ſe trouve dans le *Monumentum Ancyranum Gronovii*, on la peut voir auſſi dans *Gruter.* Leunclaw la reçût de [a] *Cluſius*, qui outre la grande connoiſſance qu'il avoit des Plantes, poſſedoit bien auſſi l'Antiquité ; & Fauſtus Verantius qui communiqua ce precieux morceau à Cluſius, l'avoit reçû de ſon oncle Antoine Verantius Evêque d'Agria & Ambaſſadeur de Ferdinand II. à la Porte. Ce Prélat la fit tranſcrire en paſſant par Angora. Busbeque la fit copier, & croit que la maiſon, dont on a parlé, étoit un Pretoire, plutoſt qu'une maiſon deſtinée pour les Feſtins pendant les jeux publics.

Tout ce que l'on vient de dire montre aſſez qu'Ancyre étoit une des plus illuſtres villes du Levant. Ses habitans étoient les principaux Galates que Saint Paul honora d'une de ſes Lettres ; & les Conciles qu'on y a tenus ne la rendent pas moins recommandable parmi les Chrétiens, que les autres actions qui s'y ſont paſſées. Il paroît par les Médailles d'Ancyre, qu'elle ſe ſou-

[a] Charles de l'Ecluſe.

tint avec honneur ſous les Empereurs Romains. Il y en a de frappées aux têtes de Neron, de Lucius Verus, de Commode, de [a] Caracalla, de Geta, de Dece, de Valerien, de Gallien, de Salonine. Ancyre prit le nom d'*Antoniniane* en reconnoiſſance des bienfaits dont Antonin Caracalla l'avoit comblée. Elle fut déclarée Metropole, c'eſt-à-dire Capitale de Galatie ſous Neron, & n'a jamais quitté ce titre. Il en eſt fait mention ſur une Médaille d'Antinoüs, de Jules Saturnin l'un de ſes Gouverneurs. Il eſt nommé dans l'Inſcription ſuivante qui eſt ſur un marbre enclavé dans les murailles de cette ville. Gruter la rapporte ainſi :

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ	*Bonæ fortunæ*
Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ	*Metropolis*
ΙΟΥΛΙΟΝ	*Julium*
ΣΑΤΟΡΝΕΙΝΟΝ	*Saturninum*
ΤΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ.	*Ducem.*

[a] Medaille de Caracalla, dont la legende eſt ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΗϹ ΑΝΚΥΡΑΣ ΜΗΤΡΟ. C'eſt un Eſculape debout appuyé ſur un bâton, autour duquel eſt tortillé un ſerpent.

Le nom de Metropole se trouve aussi sur un tombeau dans le Cimetiere des Chrêtiens hors de la ville.

Λ. ΦΟΥΛΟΥΙΟΝ ΡΟΥ	*Lucium Fulvium*
ΣΤΙΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΑ-	*Rusticum Æmilianum*
ΝΟΝ ΠΡΕΣΒ. ΣΕΒΑ..	*Legatione functum*
ΤΗΣ [a] ΤΡΑΥΠΑΤΟΝ Η ΒΟΥ	*ter Proconsulem*
ΛΗ ΚΑΙ ΔΗΜΟΣ ΤΗΣ ΜΗ-	*Senatus Populusque*
ΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥ-	*metropoleos Ancyræ*
ΡΑΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩΝ	*Benefactorem suum ;*
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΕΠΙΜΕ-	*Curante Trebio*
ΛΟΥΜΕΝΟΥ	*Alexandro.*
ΤΡΕΒΙΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ.	

La suivante est gravée sur un piédestal qui sert d'auge dans le Caravanserai où nous logions.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝ-
ΝΑΙΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ΤΟΥΣ ΣΩΤΗΡΑΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡ-
ΟΥΣ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΣΟΤΗ-
ΡΙΑΣ ΚΑΙ ΝΕΙΚΗΣ ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ Μ
ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΚΑΙ Μ. ΑΥΡΗ-
ΛΙΟΥ ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΠΑΝΤΟΣ
ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ
ΔΗΜΟΥ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥΡΑΣ.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.

Jovi Soli magno Sarapidi & ejusdem
Templi Diis ; servatores Dioscuros
Pro salute Imperatorum
Et victoria & perennitate
M. Aurelii Antonini & M. Aure-
lii Commodi & pro universa

[a] *Pour* Τρὶς Ἀνθύπατον.

ipsorum domo & pro Senatu
Populoque metropoleos Ancyræ,
Apollonius Apollonii F.

On trouve celle-ci sur les murailles d'une Tour quarrée entre la porte des Jardins & la porte d'Esset.

Caracylæam	ΚΑΡΑΚΥΛΑΙΑΝ
Sacerdotum principem,	ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ ΑΠΟΓΟΝΟΝ ΒΑ
ex regibus ortam,	ΣΙΛΕΩΝ ΘΥΓΑ-
filiam Metropoleos,	ΤΕΡΑ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟ- ΠΟΛΕΩΣ ΓΥΝΑΙ-
Uxorem Julii	ΚΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕ
Severi	ΟΥΗΡΟΥ ΤΟΥ ΠΡΩ- ΤΟΥ ΤΩΝ ΕΛΛΗ-
Græcorum primi.	ΝΩΝ * ΥΠΕΡΡΑ.

[a] La legende d'une Médaille du vieux Valerien marque qu'Ancyre étoit deux fois Neocore. Elle reçût cette dignité pour la premiere fois sous Caracalla, & pour la seconde fois sous Valerien le vieux. Le revers de cette Médaille répresente trois Urnes, de chacune desquelles sortent deux palmes.

On appelloit *Neocores*, chez les Grecs, ceux qui prenoient le soin des Temples communs à toute une Province & dans lesquels on s'assembloit à l'occasion des jeux publics. La Charge de Neocore répondoit à peu près à celle de *Marguillier*; mais comme dans la suite on s'avisa de déifier les Empereurs, les villes qui demandérent qu'il leur fût permis de leur dresser des Temples, aquirent aussi le nom de Neocores.

[a] ΑΝΚΥΡΑϹ ΜΗΤ. Β. Ν. *Ancyra Metropolis bis Neocora.*

La

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages. elle fut prise par les Perses en 611. du temps d'Heraclius, & ruinée en 1101. par cette effroyable armée [a] de Normands ou de Lombards, comme veut Mr du [b] Cange, commandée par Tzitas & par le Comte de S. Gilles, qui fut ensuite connu sous le nom de Raimond Comte de Toulouse & de Provence, du temps que Baudoüin frere de Godefroy de Boüillon fut élû Roy de Jerusalem. Cette armée, qui étoit de cent mille hommes d'infanterie & de cinquante mille hommes de cavalerie, après l'expedition d'Angora passa le fleuve Halys; mais elle fut si bien battuë par les Mahometans, que les Generaux eurent de la peine à se retirer à Constatinople auprès d'Alexis Comnene.

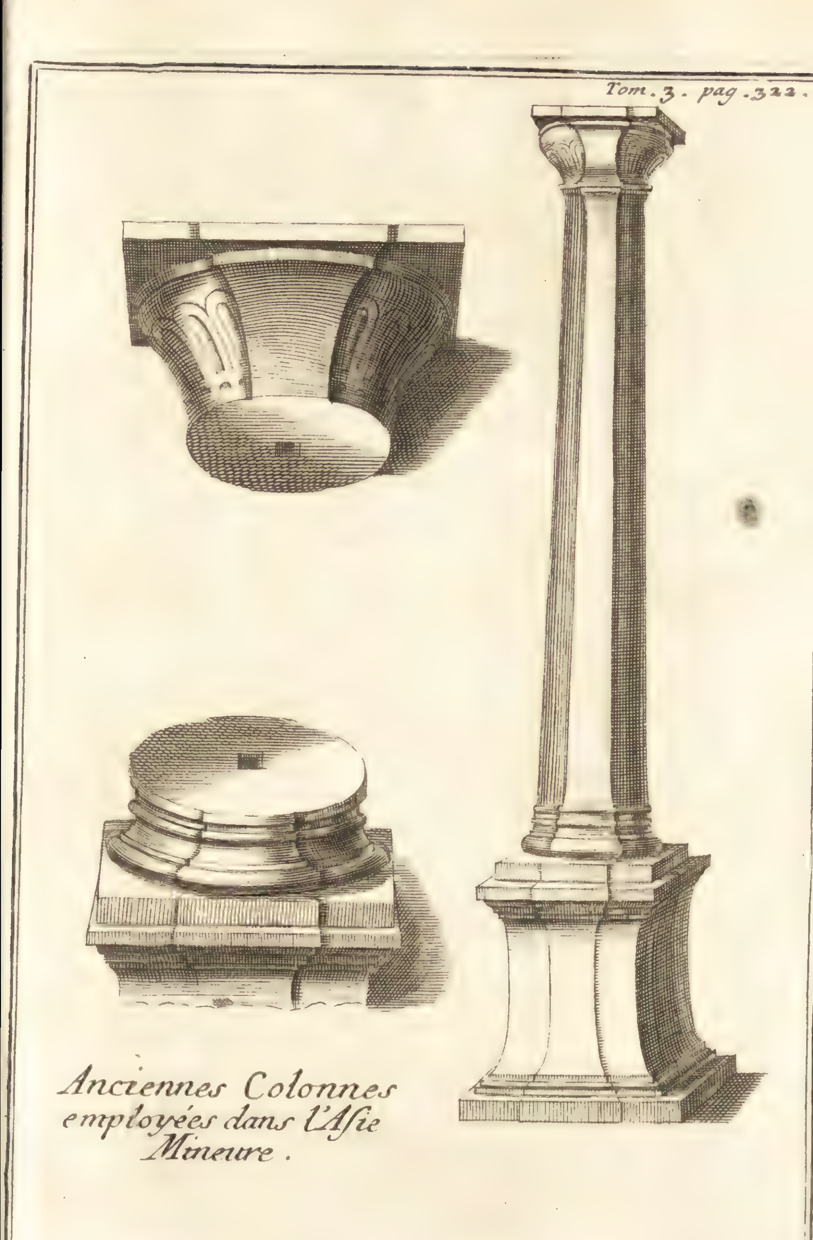
Les Tartares se rendirent les maîtres d'Ancyre en 1239. Elle fut ensuite le premier siege des Othomans, car Orthogul pere du fameux Othomans vint s'y établir, & non seulement ses successeurs s'emparérent de la Galatie; mais encore de la Cappadoce & de la Pamphilie. Angora fut funeste aux Othomans, & la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet, faillit à détruire leur Empire. Bajazet le plus fier des hommes, trop plein de confiance pour lui-même, abandonna son camp pour aller se divertir à la chasse. Tamerlan dont les troupes commençoient à manquer d'eau, profita de cette faute & s'étant rendu maître de la petite riviere qui couloit entre les deux armées, obligea trois jours après Bajazet d'en venir aux mains, pour ne pas laisser perir son armée de soif; cette ar-

[a] Alexiad. lib. X I. [b] Notæ in Alexiad.

mée fut taillée en pieces, & le Sultan fait prisonnier le 7. Août 1401. Après la retraite de Tamerlan, les enfans de Bajazet se cantonnérent où ils pûrent. Mahomet s'asseûra de la Galatie que son frere Eses lui disputoit; il se servit de Temirte, ancien Capitaine qui avoit servi sous Bajazet; & Temirte battit Eses à Angora & lui fit couper la tête.

Angora présentement est une des meilleures villes d'Anatolie, & montre par tout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les ruës que colomnes & vieux marbres, parmi lesquels on distingue une espece de Porphyre rougeatre piqué de blanc, semblable à celui qui est aux Pennes proche de Marseille. On trouve aussi à Angora quelques morceaux de Jaspe rouge & blanc à grosses taches, approchant de celui de Languedoc. La pluspart des colomnes sont lisses & cilindriques, quelques-unes canelées en spire; les plus singulieres sont ovales; ornées d'une plate-bande par devant & par derriere, laquelle regne aussi tout le long du piédestal & du chapiteau. Elles me parurent assez belles pour les faire graver; il me semble qu'aucun Architecte n'a parlé de cet ordre. Il n'y a rien de si surprenant que le perron de la porte d'une Mosquée; il est de 14. degrez composez uniquement de bases de colomnes de marbre, posées les unes sur les autres. Quoique les maisons presentement ne soient que de boüe, on ne laisse pas d'y voir de fort belles pieces de marbre.

Les murailles de la ville sont basses & terminées par de méchans creneaux; mais on y a employé indifferemment, colomnes, architraves, chapiteaux, bases & autres morceaux antiques entremêlez avec de la maçonnerie, principale-



Anciennes Colonnes employées dans l'Asie Mineure.

ment aux tours & aux portes lesquelles, malgré cela n'en sont pas plus belles; car les tours sont quarrées & les portes toutes simples. Quoiqu'on ait engagé dans ces murailles beaucoup de morceaux de marbre du côté où sont les Inscriptions, on ne laisse pas d'en lire plusieurs qui sont la plûpart grecques, quelques-unes latines, Arabes ou Turques. L'Inscription suivante est tout auprès de quelques Lions de marbre fort défigurez, à la porte de Kesaria.

ΚΑΙΡΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ *Salve viator.*

Au dessous de ces paroles il y a une tête en bas relief, où l'on ne connoît plus rien; mais au dessous il y a les paroles suivantes.

ΜΑΡΚΕΛΛΟϹ	*Marcellus*
ϹΤΡΑΤΟΝΕΙΚΗ	*Stratonice*
ΓΛΥΚΥΤΑΤΗΓ	*Dulcissimæ*
ΥΝ . . . . ΜΝΗΜΗϹ	*Conjugi memoriæ*
ΧΑΡΙΝ	*causa*

A la porte des Jardins on lit l'Inscription qui suit.

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΤΟΡΝΕΙΤΟΡΙΑΝΟΝ, ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙ-
ΩΝ ΗΜΩΜ ΕΠΙ ΑΘΥΛΩΝ
ΤΟΝ ΔΙΚΑΙΟΝ ΚΑΙ ΣΕΜΝΟΝ Κ ΑΙΛΙΟΣ
ΑΓΗΣΙΛΑΟΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΦΙΛΟΝ ΚΑΙ
ΕΥΕ.......

Bona fortuna
Tornitorianum curatorem Dominorum nostrorum . . . .
justum & illustrem. C. Ælius
Agesilaus amicum suum &
beneficum.

Nous lûmes au delà de la Tour, où l'on passe pour aller à la Porte d'Esset, sur une colomne enchassée dans la muraille, les mots suivans.

I M P. C Æ S.
. . . .
E T I M P R O....
G A L L I E N O

Le reste est écrit sur la partie de la colomne qui est engagée dans la muraille.

Il nous reste trois Médailles frappées à la tête de cet Empereur, & à la legende d'Ancyre, où cette ville est traitée de Metropole. Le revers de la premiere represente trois Urnes avec des palmes. Celui de la seconde, une Louve que Romulus & Remus tetent. Sur la troisiéme, est la figure d'Apollon debout & tout nud, tenant de la main droite une couronne & appuyé du coude gauche sur une colomne qui soûtient sa lyre. On en voit une quatriéme chez le Roy, au même revers que la premiere; mais la legende exprime que la ville est Neocore pour la seconde fois.

Les trois Lions qui sont à la porte de Smyrne sont assez beaux. On lit sur un bout d'architrave cassée, laquelle sert de linteau à la porte, cette ligne imparfaite écrite en gros caracteres.

....ΒΑΣΤΩ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥ....

Voici quelques autres Inſcriptions qui ſont ſur les mêmes murailles entre la porte de Smyrne & celle de Conſtantinople.

Sur un piédeſtal.

ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙ-	*Dis Manibus*
ΟΙΣ ΚΑΙ ΚΑΠΙΤΟΝΙ	*Et Capitoni*
ΠΑΣΙΚΡΑΤΟΥΣ	*Paſicratis F.*
ΑΝΔΡΙ ΓΕΝΝΑΙΩ	*Viro generoſo*
ΚΑΙ ΑΓΑΘΩ ΠΟΥ	*& probo Pu-*
ΒΛΙΟΣ ΑΔΕΛΦΟΣ	*blius frater*
ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΠΑΣΙ	*ejus & Paſi-*
ΚΡΑΤΗΣ ΚΑΙ ΜΗ-	*crates & Me-*
ΝΟΔΩΡΟΣ ΥΙΟΙ	*nodorus filii*
ΑΥΤΟΥ ΠΕΡΤΙΝΗ	*ejus . . . .*
[a] ΜΝΗΜΗ ΕΙΧΑ.	*Memoriæ gratia.*

Sur un autre piédeſtal orné d'un feſton.

D. M.
VENTIDIA CAR
PILLA
VIXIT ANNIS
XXXIIII M VIII
D VI
T LIVIVS CARPVS
PATER EI....
DIONYSIVS VXORI CARISSIMÆ

[a] *Pour* Μνήμης ἕνεκα.

Sur les mêmes murailles du côté de la ville,

ΔΙΟΤΕΙΜΟϹ ΔΙ- ΟΤΕΙΜΟ ΚΑΙ ΛΟ- ΤΑΤΙΟ ΙΔΙΟΙϹ ΓΟΝΕΥΣΙ ΜΝΗ- ΜΗϹ ΧΑΡΙΝ.	*Diotimus Dio-* *timo & Lotatio* *propriis* *parentibus* *memoriæ gratia.*

Dans le même endroit sur une pierre enchassée,

EVTYCHVS
NEREI
CAESARIS
AUG
SER. VIC.
FILIO.

Le Château d'Angora est à triple enceinte, & ses murailles sont à gros quartiers de marbre blanc & d'une pierre qui approche du porphyre. On nous permit d'entrer par tout & l'on nous conduisit dans la premiere enceinte à une Eglise Armenienne bâtie, à ce que l'on prétend, sous le nom de *la Croix* depuis 1200 ans. Elle est fort petite & fort obscure, éclairée en partie par une fenêtre, qui ne reçoit le jour qu'au travers d'une piece quarrée de marbre semblable à de l'albatre poli & luisant comme du Talc, mais il est terne en dedans & la lumiere qui passe au travers est sensiblement rougeâtre & tire sur la cornaline.

Le ſoleil ne donnoit pas deſſus quand nous l'obſervâmes ; c'eſt peut-être du marbre *ſphengite* de Pline. Toute cette premiere enceinte eſt pleine de piédeſtaux & d'Inſcriptions ; où eſt-ce qu'il n'y en a pas dans Angora ? un habile Antiquaire y trouveroit à tranſcrire pendant un an. Voici celles que nous copiâmes.

L'Inſcription qui fait mention de Julien l'Apoſtat eſt ſur une pierre maçonnée & platrée, les caracteres en ſont mal formez,

DOMINO TOTIVS ORBIS
JVLIANO AVGVSTO
EX OCEANO BRI
TANNICO [a] VIS PER
BARBARAS GENTES
STRAGE RESISTENTI
VM PATEFACTIS....

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Apparemment qu'elle fut faite dans le temps que cet Empereur ſéjourna à Ancyre.

[a] *Pour* VIIS.

Sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée du même Château.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ
ΕΝΘΑ ΠΛΗΣΙ-
ΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΘ
ΜΑ ΕΤΕΥΞ ΚΑ-
ΤΑ ΓΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑ Η
ΚΑΙ ΔΕΞΑΣ ΑΘΗ
ΝΙΩΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
ΚΑΙ ΦΙΛΤΑΤΩ ΑΓΝΟ
ΓΕΝΟΜΕΝΩ ΣΥΜ-
ΒΙΩ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ.

Sepulchrum hoc
& aram simul
excitavit in terra
Claudia, Dexas
item vocata,
Athenioni dulcissimo
& amabilissimo
Castoque conjugi,
memoriæ causa.

Sur un piédestal dans l'enceinte du Château.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΕΥΤΥ-
ΧΟΥ ΚΛΑΥΔΙΑ ΙΟΥ-
ΛΙΤΤΗ ΣΥΜΒΙΩ Α-
ΓΑΘΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ
ΚΑΙ ΤΗΝ ΟCΤΟΘΗ-
ΚΗΝ ΜΝΗΜΗC ΧΑ-
ΡΙΝ ΑΝΕCΤΗ-
CΕΝ.

Apollonius Eutychis F. Claudiæ Julittæ conjugi optimæ hanc aram
& hoc monumentum memoriæ causa
posuit.

Sur un autre piédestal dans le même Château

ΑΡΧΗΣΑΝΙΑ
ΚΑΙ ΑΣΤΥΝΟ-
ΜΗΣ ΑΝΤΑΚΑΙ
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
Δ Σ ΘΕΑΣ ΔΗΜΗ-
ΤΡΟΣ ΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑ ΕΝ ΕΚΚΛΗΣΙ-
ΑΙΣ ΠΟΛΛΑΚ
ΦΥΛΗ ΕΝΑΤΗ
ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Sur une pierre d'un ancien bâtiment que les Turcs appellent *Meseresail.*

D. M.
Q. AQVILIO LVCIO
LEG II AUG
SEVERIA MAPTINV
LA CONIVNX. ET
AQVILIA SEVERINA
FILIA ET HERES
F. C.

Dans la chambre d'un particulier qui loge dans cette maison, sur une pierre derriere la porte ;

G. Longino Pau-	Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΩ ΠΑΥ-
lino G. Longi-	ΛΕΙΝΩ Γ. ΛΟΝΓΕΙ-
nus Sagaris, &	ΝΟΣ ΣΑΓΑΡΙΣ. ΚΑΙ
G. Longinus	Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ
Claudianus,	ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΣ
Patri, me-	ΠΑΤΡΙ ΜΝΗ-
moriæ causa.	ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ.

Dans le même bâtiment sur une pierre de la muraille.

Flavio Sabi-	ΦΛΑΟΥΙΩ ΣΑΒΕΙ-
no genere Nico	ΝΩ ΓΕΝΕΙ ΝΕΙΚΟ
mediensi, Filia	ΜΗΔΕΙΗ ΘΥΓΑΤΗΡ
Cippum (supple, posuit)	ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ
memoriæ causa.	ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ.

ΟΣΑΝ Δ ΕΣΚΥΛΗΤΟ	*Qui expilaverit*
ΜΝΗΜΑ ΔΩΣΕΙ ΕΙΣ	*Sepulchrum dabit*
ΤΟΝ ΦΙΣΚΟΝ Β, Φ.	*ad fiſcum denaria bis mille quingenta.*

Sur trois differentes pierres du même bâtiment.

D. M.
C. JVL. CANDIDO
P.P. LEG. XVII. GEM.
HEREDES EX TES
TAMENTO FECE
RVNT.

ΛΟΥΚΙΟΣ	*Lucius*
ΣΕΡΗΝΙΑ ΣΥΝΒΙΩ	*Sereniæ conjugi*
ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΜΝΗ	*erexi, memoriæ*
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ	*gratia : proſpere*
ΔΙ ΕΥΤΥΧΙΤΕ	*agite.*

D. M.
C. SECVNDI
NIO IVLIANO
EQVITI LEG
XXII PR. P.P. AN
N XXXV. STIP. XV
C. SERANIVS VE
CTIVS SECVNDVS
HERES ET CONLEGA
F. C.

Le Cimetiére des Chrêtiens eſt inépuiſable en Inſcriptions Grecques & Latines ; mais la plûpart ſont des Epitaphes de perſonnes pour leſquelles on ne s'intereſſe plus.

Sur un Tombeau.

D. M.
ASTIO AVG
LIB. TAR.
VENNONIA AETETE
CONIVGI
PIENTISSIMO FECIT.

Sur un autre Tombeau.

Valens & Sanbatus propriæ matri hanc aram erexerunt memoriæ causa.	ΟΥΑΛΗC ΚΑΙ ΣΑΝΒΑΤΟΣ [a] ΤΗΕ ΔΙΑ ΜΗΤΡΙ [b] ΑΕCΤΗCΑΝ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗC ΧΑΡΙΝ.

Sur un autre Tombeau.

C IVI' SENECIO
NEM: VE
PROC PROV: GA
LAT. ITEM VICEPRAE
SIDIS EIVSD. PROV
ET PONTI
ZENO AVC CVB
TABVLAR
PROV: EIVSD: PRÆPO
SITO INCOMPARABILI.

Hors la ville autour du Couvent de Sainte Marie des Armeniens, parmi de beaux marbres antiques, des colomnes, architrâves, bases, chapiteaux qui sont auprès de la petite ri-

[a] *Pour* τῇ ἰδίᾳ. [b] *Pour* ἀνέστησαν.

viere de *Chibouboujou*, ſe voyent pluſieurs Inſcriptions, dont la plus remarquable eſt celle de M. Aurele.

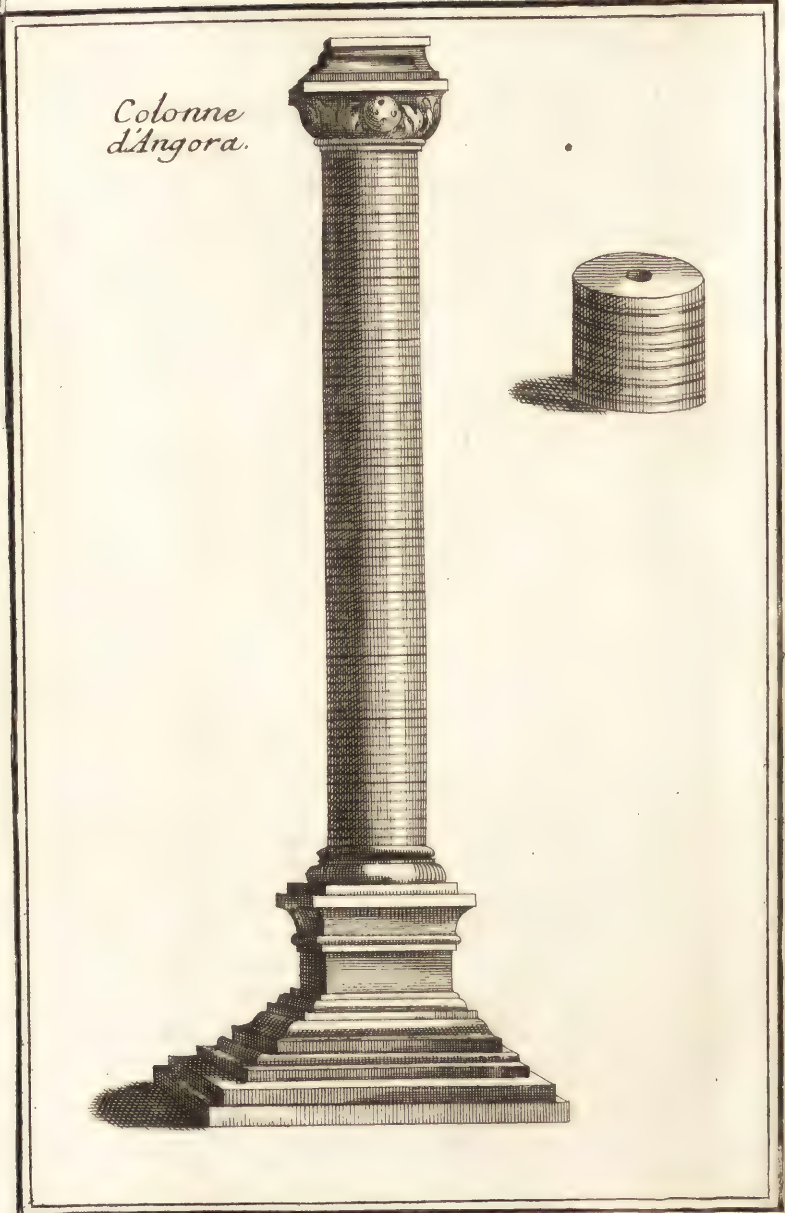
IMP. CAESARI
M. AVRELLIO
ANTONINO. IN
VICTO. AVGVSTO
PIO FELICI
AEL. LYCINVS. V. I.
DEVOTISSIMVS
NVMINI EIVS.

Peut-être même que le Buſte qui eſt auprès, eſt celui de cet Empereur. C'eſt un Buſte de front, de deux pieds de haut ſur vingt pouces de largeur; mais il eſt fort maltraité. Le marbre eſt gris veiné de blanc, de même que le piédeſtal qui le ſoutenoit.

Voici une Inſcription qui ſe trouve ſur un autre piédeſtal, couché ſur un tombeau auprès du Couvent.

Γ.ΑΙΛ.ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ
ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝ ΔΙΣ Γ..
ΛΑΤΑΡΧΗΝ ΤΟΝ Α
ΓΝΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΔΙ
ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ
ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ
ΕΥΤΥΧΗΣ.
ΤΟΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΟΝ
ΠΑΤΡΟΝΑ
ΔΙΕΥΤΥΧΙ

Gaium Ælium Flavianum
Sulpicius bis Galat-
archen caſtiſſimum
& juſtiſſimum
Flavianus
Eutyches
Dulciſſimum
patronum.


Colonne
d'Angora.

Ces deux Epitaphes modernes ſont dans le même Cimetiere.

HIC IACET INTERRATVS
D. IOANNES ROOS
SCOTVS QVI OBIIT IN AN
GORA DIE 22. IVNII ANNO
DOMINI M. DC. LXVIII.
ÆTATIS SVÆ XXXV.
ANNORVM
HODIE MIHI: CRAS TIBI.

HIC IACET
SAMVEL FARRINTON
ANGLVS. ACIDWALLI
FARRINGTON MERCA
TORIS LONDINENSIS
FILIVS: OBDORMIVIT
IN CHRISTO, ANNO
ÆTATIS XXIII.
SALVTIS MDCLX.

Vous trouverez ici, Mgr, le deſſein d'une colomne aſſez jolie qui eſt dreſſée près du monument d'Auguſte, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Cette colomne eſt à 15. ou 16. tambours de marbre blanc, hauts d'environ 20. pouces, la baſe & le chapiteau ſont de même pierre. Ce chapiteau, qui eſt quarré, eſt orné à chaque coin d'une feüille d'Acanthe, & d'une eſpece d'écuſſon entre deux, dont les ornemens ſont effacez. On n'y trouve aucune inſcription. Les Turcs appellent cette colomne le *Minaret des filles*, parce qu'ils s'imaginent qu'elle ſoutenoit le Tombeau d'une fille.

Le Pacha d'Angora joüit de 30. ou 35. bourſes de revenu. Les Janiſſaires y ſont commandez par un Sardar ; mais il n'y en a qu'environ trois cens. On compte dans cette ville quarante mille ames parmi les Turcs, quatre ou cinq mille Armeniens, & ſix cens Grecs. Les Armeniens y ont ſept Egliſes, ſans compter le Monaſtere de *Ste Marie*. Les Grecs n'ont qu'une Egliſe dans la ville, & une dans le Château.

Angora eſt à quatre grandes journées de la mer Noire par le plus court chemin. La Caravane d'Angora à Smyrne met 20. jours, & l'ancienne ville de *Cotyæum*, à qui les Turcs ont conſervé le nom de *Cataye*, eſt à moitié chemin. Les Caravanes vont d'Angora à Pruſe dans dix jours ; d'Angora à Keſarie en huit ; d'Angora à Sinope en dix ; d'Angora à Iſmith, ou l'ancienne Nicomedie en neuf jours : enfin d'Angora à Aſſamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles Chevres du monde dans la campagne d'Angora. Elles éblouïſſent par leur blancheur, & leur poil qui eſt auſſi fin que la ſoye, friſé naturellement par treſſes de huit ou neuf pouces de long, eſt la matiere de pluſieurs belles étoffes, & ſur tout du Camelot ; mais on ne permet gueres de tranſporter cette toiſon ſans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Il ſemble que Strabon ait parlé de ces belles Chevres. *Aux environs de la riviere Halys*, dit-il, *on nourrit des moutons dont la laine eſt fort épaiſſe & fort douce ; & de plus il y a des Chevres qui ne ſe trouvent pas ailleurs*. Quoiqu'il en ſoit, ces belles Chevres d'aujourd'hui ne ſe voyent qu'à quatre ou cinq journées d'Angora & de Beibaſar ; leurs portées dégénerent quand on



Chevre d'Angora.

les transporte plus loin. Le fil de Chevre se vend depuis 4. livres jusques à 12. ou 15. livres l'Oque ; il y en a même de 20. ou 25. écus l'Oque, mais ce dernier est destiné uniquement pour le Camelot que l'on fait pour le Serrail du Grand Seigneur. Les ouvriers d'Angora employent le fil de Chevre tout pur dans leurs Camelots, au lieu qu'à Bruxelles, je ne sçai par quelle raison, on est obligé d'y mêler du fil de laine. En Angleterre on mêle cette toison dans les Perruques, mais il ne faut pas qu'elle soit filée : elle fait la richesse d'Angora, tous les bourgeois s'appliquent à ce commerce. On a raison de préferer le poil de Chevre d'Angora, à celui de Cougna, qui est l'ancienne ville d'*Iconium* où Ciceron fit assembler l'armée Romaine ; car les Chevres de Cougna sont toutes ou brunes ou noires.

Le 2. Novembre nous partîmes d'Angora pour Pruse ou *Brousse*, comme disent les Francs accompagnez seulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendoit pas le Franc, ainsi nous fûmes obligez de nous servir nous-mêmes. On ne marcha ce jour-là que pendant quatre heures, dans un beau pays plat & bien cultivé. Nous couchâmes à *Sousous* méchant village où nous joignîmes quelques personnes de Kesarie qui alloient à Pruse. Le 3. Novembre on marcha pendant sept heures, dans de belles plaines relevées d'une seule colline, en deçà d'*Aias* ville assez jolie, dans un fond dont les Jardins sont agréables & où il ne manque pas de vieux marbres. Le lendemain nous arrivâmes à Beibazar après neuf heures de marche.

Beibazar est une petite ville bâtie sur trois collines à peu près égales, dans une vallée assez re-

ferrée. Les maisons sont à deux étages, couvertes assez proprement avec des planches; mais il faut toûjours monter ou descendre. Le ruisseau de Beibazar se jette dans l'*Aiala* après avoir fait moudre quelques moulins & porté la fertilité dans plusieurs campagnes partagées en fruitiers & en potagers. C'est de là que viennent ces excellentes poires que l'on vend à Constantinople, sous le nom de *Poire d'Angora*; mais elles sont fort tardives & nous n'eûmes pas le plaisir d'en gouter. Tout ce quartier est sec & pelé, excepté les fruitiers. Les Chevres n'y brouttent que des brins d'herbes, & c'est peut-être, comme remarque Busbeque; ce qui contribuë à conserver la beauté de leur toison, qui se perd quand elles changent de climat & de pâturage. Les Bergers de Beibazar & d'Angora les peignent souvent, & les lavent dans les ruisseaux. Ce pays me fait souvenir de la *Terre sans bois*, dont parle Tite-Live, laquelle ne devoit pas être éloignée de Beibazar, puisque le fleuve Sangaris y rouloit ses eaux; on n'y brûloit que de la bouze de vache, comme l'on fait en plusieurs endroits de l'Asie.

Nous partîmes de Beibazar le 6. Novembre sur les neuf heures du matin, & nous retirâmes vers les quatre heures du soir dans un vieux bâtiment abandonné & sans couvert; cependant la campagne est belle & bien cultivée, quoique relevée de buttes assez escarpées. On y passe la riviere d'Aiala dans un gué profond, ses eaux inondent les terres quand on veut, mais c'est pour y élever de très-bon ris. Elle va se jetter dans la mer Noire, & nous avions déja campé à son embouchûre en allant à Trebisonde.

On monta à cheval sur les six heures du matin

pour

pour arriver le 7. Novembre à une heure & demi, proche le village de *Kahé*, dans un Kan ſans banquette, ou pour mieux dire, dans une grande écuirie. La campagne commence à s'élever en montagnes couvertes de Pins & de Chênes que l'on ne coupe jamais, & qui neanmoins ne ſont gueres plus hauts que nos taillis, tant les terres y ſont maigres & ingrates. Le 8. nous couchâmes à *Caragamous* après une traite de dix heures, au travers d'une des plus belles plaines d'Aſie, inculte pourtant, ſans arbres, aſſez ſeche, quoique marécageuſe en quelques endroits, & entrecoupée de collines aſſez baſſes. Les vieux marbres, qui ſont dans les Cimetiéres, marquent bien qu'il y avoit là anciennement quelque fameuſe ville ; mais comment en découvrir le nom, ſuppoſé qu'il ſe puiſſe trouver encore dans quelque Inſcription ? On ne s'y repoſe nulle part, & les voituriers ne ſongent qu'à éviter les voleurs.

Le 9. Novembre nous pourſuivîmes nôtre route pendant ſept heures dans la même plaine. On y découvre pluſieurs villages, dont les champs ſont arroſez par une petite riviere qui ſerpente agréablement. On s'arrêta à *Mounptalat* dans un mauvais Kan au lieu d'aller, comme nous le ſouhaitious, à *Eskiſſar* qui eſt à une lieüe de là. Tous les lieux que les Turcs appellent *Eskiſſar* ſont remarquables par leur antiquité, de même que ceux que les Grecs nomment *Paleocaſtron*, car ces deux mots ſignifient un *vieux Château*. On nous aſſûra qu'Eskiſſar étoit une aſſez bonne ville remplie de vieux marbres : elle eſt à gauche du grand chemin de Pruſe ; ne ſeroit-ce point la celebre *Peſſinunte* ? La marche

du 10. Novembre fut de 12. heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. Nous fûmes logez agréablement à *Boutdouc* dans un Caravanſerai couvert de plomb, de même que le dôme de la Moſquée. Les Cimetiéres n'y manquent pas de colomnes, & l'on ne voit que vieux marbres dans le village, mais ſans Inſcriptions. La marche du 11. Novembre fut pareille à celle du jour precedent; on ſe retira à *Kourſounou* dans un aſſez beau Caravanſerai au delà d'une petite riviere; c'eſt un pays de bois & ſur tout de Chênes. Le 12. Novembre on arriva à *Acſou*, qui ſignifie une *Eau blanche*. C'eſt un village, à cinq heures de Pruſe, dans une plaine bien cultivée & bien peuplée; après laquelle on ne trouve que des bois de Chênes grands & petits de differentes eſpeces. Nous laiſſames tout ce jour-là le mont Olympe à nôtre gauche. C'eſt une horrible chaîne de montagnes, ſur le ſommet deſquelles il ne paroiſſoit encore que de la vieille neige & en fort grande quantité.

Il y a long-temps, Mgr, que je n'ai eû l'honneur de vous parler Botanique, quoique nous ayions vû de très-belles Plantes depuis Tocat, mêlées avec la plûpart de celles que nous avions obſervées en Armenie, & avec pluſieurs autres qui ne ſont pas rares en Europe. En approchant du mont Olympe on ne voit que des Chênes, des Pins, du Thym de Crete, du Ciſte à Ladanum, d'une autre belle eſpece de Ciſte, que J. Bauhin a nommé [a] *Ciſte de Crete à larges feuilles*, lequel non ſeulement vient à la campagne de Montpellier, mais à l'Abbaye de Fontfrede, & dans tout le Rouſſillon. C. Bauhin remarque

[a] *Ciſtus ledon Creticum latifolium.* I. B.

Tom 3 pag 339

PRUSA,
Veüe du chemin d'Angora.

avec raiſon, que Belon l'a obſervé ſur le mont Olympe, mais Bauhin l'a confondu avec le Ciſte à Ladanum, dont Belon & Proſper Alpin ont fait mention. L'Aune, l'Ieble, le Cornoüiller mâle & femelle, la Digitale à fleur ferruginée, le Piſſenlit, la Chicorée, le petit Houx, la Ronce ſont communes aux environs du mont Olympe : mais combien d'autres choſes rares n'y a-t-il pas ? Il faut les reſerver pour l'*Hiſtoire des Plantes du Levant*, à laquelle j'eſpere travailler quelque jour.

Nous arrivâmes enfin à Pruſe, après cinq heures de marche dans des défilez couverts de bois, leſquels vont aboutir auſſi à cette belle plaine qui eſt au Nord du mont Olympe. On commence à y voir des Plantes & des Chataigniers auſſi hauts que les Sapins qui ſont ſur la montagne. A la verité les Landes ſont un peu gâtées par les pierres que les eaux charrient ; mais à meſure qu'on approche de Pruſe, les champs ſont couverts de Meuriers & de vignobles. La plûpart des Meuriers ſont bas & comme plantez par pepinieres. Les plus grands ſont ſerrez les uns près des autres, & forment de petites forêts entrecoupées par de grandes broſſailles, parmi leſquelles naît une eſpece d'*Apocin*, laquelle non ſeulement ſe tortille ſur les hayes, mais qui grimpe auſſi ſur les plus grands arbres. En arrivant à Pruſe, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville, au travers des futayes. Le plus bel endroit de cette place, qui eſt le quartier du Serrail, ne paroît pas ; c'eſt pourquoi j'ai l'honneur de vous en envoyer deux Plans differens. Le premier a été deſſiné au Nord-Eſt ſur le chemin d'Angora, & l'autre

du côté des Bains au Nord-Nord-Oüest.

Pruse, capitale de l'ancienne Bithynie, est la plus grande & la plus magnifique ville d'Asie. Cette Place s'étend du Couchant au Levant au pied des premieres collines du mont Olympe, dont la verdure est admirable. Ces collines sont, pour ainsi dire, autant de degrez pour aller sur cette fameuse montagne. Du côté du Nord la ville se trouve à l'entrée d'une grande & belle plaine où l'on ne voit que Meuriers & arbres fruitiers. Il semble que Pruse ait été faite exprès pour les Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de sources, que chaque maison a ses fontaines ; & je n'ai point vû de ville qui en ait autant, si ce n'est Grenade en Espagne. La plus considérable des sources de Pruse, est au Sud-Oüest auprès d'une petite Mosquée. Cette source qui fournit de l'eau, de la grosseur du corps d'un homme, coule dans un canal de marbre & va se distribuer dans la ville. On assûre qu'on y compte plus de trois cens Minarets. Les Mosquées sont très-belles, la plûpart sont couvertes de plomb, embellies de dômes, de même que les Caravanserais. Au delà de la ruë des Juifs, à main gauche en allant aux Bains, est une Mosquée Royale, dans la cour de laquelle sont les Mausolées de quelques Sultans, dans des chapelles solidement bâties & separées les unes des autres. Nous ne trouvâmes personne assez instruit pour nous apprendre les noms de ces Sultans. On peut consulter Leunclaw qui a fait un fort beau traité [a] des Tombeaux des Sultans.

[b] Le nouveau Serrail est sur une colline escar-

a *Libitinarius Index Osmanidarum. Francofurti.* 1551. *Leuncl. Hist. Musulm. Lib.* 5.

Tom. 3. pag. 34.

PRUSA,
du Mont Olympe.

carpée dans le même quartier ; c'eſt l'ouvrage de Mahomet I V. car le vieux Serrail fut bâti du temps d'Amurat ou Mourat I. Les Caravanſerais de la ville ſont beaux & commodes. Le Bezeſtein eſt une grande maiſon bien bâtie, où ſont pluſieurs magazins & boutiques ſemblables à celles du Palais de Paris, & l'on y trouve toutes les marchandiſes du Levant, outre celles que l'on travaille dans cette ville. Non ſeulement on y conſomme la ſoye du pays, qui paſſe pour la plus belle ſoye de Turquie, mais encore celle de Perſe, qui n'eſt ni ſi chere ni ſi eſtimée. La ſoye de Pruſe vaut juſques à 14. ou 15. piaſtres l'Oque & demi. Toutes ces ſoyes y ſont bien employées, car il faut convenir que les meilleurs Ouvriers de Turquie ſont à Pruſe, & qu'ils executent admirablement les deſſeins de Tapiſſeries qu'on y envoye de France ou d'Italie.

La ville d'ailleurs eſt agréable, bien pavée, propre, ſur tout dans le quartier du Bazar. On y boit d'aſſez bon vin à trois parats l'Oque. Le pain & le ſel y ſont à fort bon marché. La viande de boucherie y eſt bonne. On y mange d'excellentes Truites & de bons Barbeaux. Les Carpes y ſont d'une grandeur & d'une beauté ſurprenante, mais fades & mollaſſes à quelque ſauce qu'on les mette. En venant d'Angora à Pruſe on paſſe un beau ruiſſeau, ſur un pont aſſez bien bâti ; ce ruiſſeau coule enſuite dans des vallees de Chênes, du côté du midi. Je crois que c'eſt le Loufer qui va paſſer vers Montania. Il y a dix ou douze mille familles de Turcs dans Pruſe, leſquelles font plus de quarante mille ames, à ne compter que quatre perſonnes par famille. On y compte quatre cens caſes ou familles de

Juifs, cinq cens cases d'Armeniens, & trois cens familles de Grecs. Neanmoins cette ville ne nous parut pas fort peuplée, & son enceinte n'a pas plus de trois milles de tour. Les murailles sont à moitié ruinées & n'ont jamais été belles, quoique fortifiées par des Tours quarrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni Inscriptions. On ne voit même que peu de marques d'antiquité dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois. Sa situation n'est pas si avantageuse qu'elle paroît, puisqu'elle est dominée par des collines du côté du mont Olympe. Il n'est permis qu'aux Musulmans de loger dans la ville. Les fauxbourgs qui sont incomparablement plus grands, plus beaux, & mieux peuplez, sont remplis de Juifs, d'Armeniens & de Grecs. Les Platanes y sont d'une beauté surprenante & font un païsage admirable, entremêlez avec des maisons dont les terrasses ont une vûë tout-a-fait charmante.

Les Tombeaux d'Orcan, de sa femme & de ses enfans, sont dans une Eglise grecque couverte en Mosquée, qui n'est ni grande ni belle. A l'entrée sont deux grosses colomnes de marbre, & tout au fond quatre petites qui ferment le Chœur, auquel les Turcs n'ont pas touché; ainsi leurs bases ne sont pas à la place de leurs chapiteaux, ni les chapiteaux à la place des bases, comme Mrs Spon & Weheler l'ont écrit. Ce Chœur, quoique revétu de marbre, n'a jamais été beau; la pierre est d'un blanc sale, sombre, & jaspée en quelques endroits. Le Sanctuaire y subsiste encore avec un perron à quatre marches. On fait voir aux étrangers, dans le Vestibule de la Mosquée, le prétendu Tambour

d'Orcan, lequel est trois fois plus grand que les Tambours ordinaires. Quand on le remuë il fait beaucoup de bruit, par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matiere qui le font raisonner, au grand étonnement des gens du pays. Le Chapelet de ce Sultan est aussi dans le même lieu, ses grains en sont de jay & gros comme des noix. Il reste encore à la porte de cette Mosquée une piece de marbre sur laquelle on lisoit autrefois une Inscription grecque, car pour aujourd'hui on n'y connoît plus rien. Outre les Mosquées dont j'ay parlé, il y a dans Pruse plusieurs Colleges d'Institution Royale, où les Ecoliers sont nourris & instruits gratuitement dans la Langue Arabe & dans la connoissance de l'Alcoran. On les distingue par la fesse blanche de leurs Turbans, laquelle forme des nœuds gros comme le poing, disposez en étoiles. On garde dans une Chapelle Turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland. La Chapelle est sur une eminence du côté du Sud-Oüest.

Il y a un Pacha dans Pruse, un Janissaire Aga qui commande environ 250. Janissaires, & un Moula ou grand Cadi qui est le plus puissant Officier de la ville. Dans le tems que nous y étions, c'étoit le fils du Moufti de Constantinople qui occupoit cette place, & même il avoit la survivance de la charge de Moufti, qui est une chose sans exemple en Turquie. Il suivit peu de tems après le sort de son pere ; non seulement le fils fut dépoüillé de ses biens & honneurs, mais mis à mort dans le tems que le pere fut trainé sur une claye à Andrinople.

Les Armeniens n'ont qu'une Eglise dans Pru-

ſe. Les Grecs en ont trois. Les Juifs y ont quatre Sinagogues. Nous fûmes ſurpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler auſſi bon Eſpagnol que dans Madrid. Les Juifs à qui je m'adreſſai, m'aſſûrerent qu'ils avoient toûjours conſervé leur langue naturelle, depuis que leurs peres s'étoient retirez de Grenade en Aſie. Il eſt vrai qu'ils choiſirent la ville du monde, qui par ſa ſituation & par ſes fontaines, reſſemble le plus à Grenade, comme je l'ay dit ci-devant.

Le 21. Novembre nous partîmes à ſept heures du matin pour aller voir le mont Olympe, dont la montée eſt aſſez douce; mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des Sapins & de la neige; deſorte que, ſur les onze heures, nous fûmes obligez de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de là au ſommet de la montagne, qui eſt une des plus grandes d'Aſie, & ſemblable aux Alpes & aux Pyrenées, il faudroit que les neiges fuſſent fonduës, & marcher encore pendant toute une journée. La ſaiſon ne nous permit pas d'y voir les Plantes les plus curieuſes. Les Heſtres, les Charmes, les Trembles, les Noiſetiers n'y ſont pas rares. Les Sapins ne different point des nôtres, car nous en examinâmes les feüilles & les fruits avec exactitude. Après tout nous ne fûmes pas trop contens de nôtre herboriſation, quoique nous y euſſions remarqué quelques Plantes ſingulieres, parmi beaucoup d'autres qui ſont communes ſur les montagnes d'Europe. C'eſt près de ce mont Olympe, que nos pauvres Gaulois furent défaits par Manlius qui, ſous prétexte qu'ils avoient ſuivi

le parti d'Antiochus, voulut se vanger sur eux des maux que leurs peres avoient faits en Italie.

Le 23. Novembre nous allâmes voir les nouveaux Bains de *Capliza*, au Nord-Nord-Oüest à un mille de la ville & à main droite du chemin de *Montania*. Les Turcs les appellent *Jani-Capliza*, c'est à dire *Nouveaux Bains*. Ce sont deux bâtimens tout près l'un de l'autre, dont le plus grand est magnifique, relevé de quatre grands dômes couverts de plomb, percez comme en écumoire, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison ; & tous les trous de ces dômes sont fermez par des cloches de verre semblables à celles dont les Jardiniers se servent pour couvrir les Melons. Toutes les sales de ce Bain sont pavées de marbre. La premiere est fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette Sale est occupé par une belle fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide, & le tour des murailles est relevé d'une banquette de deux pieds, couverte de nattes, sur lesquelles on quitte ses habits. A droite sont les Salons où l'on se baigne, éclairez par des dômes percez de même que les grands. On tempere dans ces appartemens les sources d'eau chaude avec celles d'eau froide. Le reservoir de marbre où l'on se baigne, & où l'on nage si l'on veut, est dans la derniere Sale. On fume dans cette maison, & l'on y boit du Caffé & du Sorbec ; ce dernier n'est que de l'eau à la glace, dans laquelle on délaye quelques cueillerées de Raisiné. Ce Bain n'est destiné que pour les hommes, les femmes se baignent dans l'autre ; mais il n'est pas si beau, les dômes en sont petits & couverts de ces tuiles creuses, qu'on appelle des *Fequieres* à Paris.

Les ſources d'eau chaude coulent ſur le chemin qui eſt entre les deux Bains. Leur chaleur eſt ſi grande, que les œufs y deviennent mollets dans dix ou douze minutes, & tout-à-fait durs en moins de vingt ; ainſi l'on n'y ſçauroit ſouffrir le bout du doigt. L'eau qui eſt douce, ou plûtôt fade, ſent un peu la teinture du cuivre ; elle fume continuellement. Les parois des canaux ſont couleur de roüille, & la vapeur de ces eaux ſent les œufs couvis. Ces Bains ſont ſur une colline qui ſe perd dans la grande plaine de Pruſe. Sur la même croupe entre le chemin de Montania & de Smyrne, il y a deux autres Bains dont l'un eſt nommé *Cuchurtli*, à cauſe que ſes eaux ſentent le ſoufre. [a] C'eſt Ruſtom Pacha, gendre de Solyman II. qui en a fait faire le bâtiment.

A deux milles de Pruſe, & à un mille des Bains nouveaux, ſur le chemin qui va de Smyrne à la ville de *Cechirgé*, ſont les anciens Bains de *Capliza*, que les Turcs appellent *Eski-capliza*. Le Docteur Marc Antoine *Cerci* nous y accompagna & nous fit remarquer que dans ce village il y avoit un bel Imaret ; c'eſt ſans doute celui qui fut fondé par [b] Mourat I. Les eaux du vieux Capliza ſont fort chaudes, & quoique le bâtiment ſoit à peu près comme celui des nouveaux Bains, & par conſequent peu ancien ; il y a beaucoup d'apparence que ce ſont les eaux chaudes Royales dont ſe ſervoient les Grecs, du tems que leur Empire floriſſoit, & dont [c] Conſtantin & [d] Eſtienne de Byzance ont fait mention. Ma-

[a] *Leuncl. Ind. Libiti*.

[b] *Leuncl. Hiſt. Muſul. lib.* v. *in* Murat Chan Gaſi.

[c] *De adminiſtr. Imp. cap.* 50 Τὰ δὲ ἐν Προύσῃ βασιλικὰ λιγομῆρα.

[d] *Stephan. ad vocem* Θέρμα.

homet I. les fit rétablir & mettre dans l'état où elles sont. Outre ce grand Bain, il y a dans le même village un autre Bain plus petit, que les Turcs frequentent aussi & où ils se font donner la douche. Les eaux de tous ces Bains, tant vieux que nouveaux, blanchissent l'huile de Tartre, & ne font rien avec le papier bleu.

Nous connûmes deux Herboristes à Pruse, l'un Emir & l'autre Armenien, qui passoient pour de grands Docteurs. Ils nous fournirent des racines du veritable Ellebore noir des anciens, autant que nous voulumes pour en faire l'extrait. C'est la même espece que celle des Anticyres & des côtes de la mer Noire. Cette Plante que les Turcs appellent *Zopléme* & qui est très-commune au pied du mont Olympe, a pour racine un trognon, gros comme le pouce, couché en travers, long de trois ou quatre pouces, dur, ligneux, divisé en quelques racines plus menuës & tortuës. Toutes ces parties poussent des jets de deux ou trois pouces de long, terminez par des œilletons ou des bourgeons rougeâtres ; mais le trognon & les subdivisions sont noirâtres en dehors, & blanchâtres en dedans. Les fibres qui les accompagnent sont touffuës, longues de huit ou dix pouces, grosses depuis une ligne jusques à deux, peu ou point du tout chevelues. Les plus vieilles sont noirâtres en dedans, d'autres brunes ; les nouvelles sont blanches ; les unes & les autres ont la chair cassante, sans acreté ni odeur ; & sont traversées d'un nerf roussâtre. Elles sentent comme le lard quand elles boüillent dans l'eau.

De 25. livres de ces racines, nous en tirâmes deux livres & demi d'extrait, brun, très-amer &

résineux. Il purge étant pris seul depuis vingt grains jusques à demi gros. Trois Armeniens à qui nous en donnâmes, se plaignirent tous d'avoir été fatiguez par des nausées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impression de feu, & d'acreté dans l'estomac, le long de l'esophage, dans la gorge & au fondement; de crampes, de mouvemens convulsifs, joints à des élancemens violens dans la tête, qui venoient comme par fusées, & qui se renouvelloient quelques jours après. Ainsi nous commençames par rabbattre la moitié de l'estime que nous avions pour ce grand remede. A l'égard des racines, il faut en user comme de celles de nôtre Ellebore, les faire boüillir à la quantité d'un gros, ou d'un gros & demi dans du lait, les laisser infuser pendant la nuit; faire chauffer le lait le lendemain au matin & le passer par un linge.

Les Turcs attribuent de grandes vertus à cette Plante, mais nous ne pûmes les apprendre. Le Sr Antoine Cerci qui a pratiqué long-tems la Medecine à Constantinople, à Cutaye & à Pruse, nous assûra qu'il ne s'en servoit plus, à cause des accidens qu'elle cause aux malades. Il nous apprit qu'on amassoit de la Gomme Adragant, à *Caraissar*, ou *Chateau-noir*, à quatre journées de Pruse. Quoiqu'il soit homme d'esprit, il n'a point de goût pour l'antiquité: il se moquoit de nous quand nous parlions de la belle Grece & nous renvoyoit à Nicée & à Cutaye. *Nicée* n'est qu'à une journée de Pruse, mais au delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cutaye* n'est qu'à trois journées de Pruse. On accusoit le Pacha qui y commandoit, de s'en-

tendre avec les voleurs & d'en tirer une rétribution considérable. Les Caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Pruse ; c'est leur chemin pour venir de *Satalié* ou *Attalia* ancienne ville de Caramanie. On va de Pruse à *Montania* dans quatre heures, & de Montania à Constantinople par eau dans une matinée ; ainsi il ne faut qu'une journée pour aller de Pruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Pruse à Scutari. Le mont Olympe s'appelle en Turc *Anatolai-dag*. Les Grecs l'ont autrefois nommé, *la Montagne des Caloyers*, à cause qu'il y avoit plusieurs solitaires qui s'y étoient retirez.

Le nom de Pruse & sa situation au pied du mont Olympe, ne permettent pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne Προῦσα bâtie par Annibal, s'il faut s'en rapporter à Pline, ou plûtôt par Prusias Roy de Bithynie qui fit la guerre à Crœsus & à Cyrus, comme l'assûrent Strabon & son Singe Etienne de Byzance. Elle seroit même plus ancienne, s'il est vrai qu'Ajax s'y soit percé la poitrine avec son épée, comme il est répresenté sur une Médaille de Caracalla. Il est surprenant que Tite-Live qui a si bien décrit les environs du mont Olympe, où les Gaulois furent défaits par Manlius, n'ait point parlé de cette Place. Après que Lucullus eut batu Mithridate à Cyzique, Triarius vint assiéger Pruse & la prit. Les Médailles de cette ville, frapées aux têtes des Empereurs Romains, montrent bien qu'elle leur fut attachée fidélement. Les Empereurs Grecs ne la possedérent pas si tranquillement. Les Mahometans la pillerent & la ruinerent sous Alexis Comnene. L'Empereur Andronic Comnene, à ce que dit Nicetas, la fit saccager

à l'occaſion d'une révolte qui s'y étoit excitée. Après la priſe de Conſtantinople par le Comte de Flandres, Theodore Laſcaris, Deſpote de Romanie, s'empara de Pruſe à l'aide du Sultan d'Iconium, ſous prétexte de conſerver les places d'Aſie à ſon beau-pere Alexis Comnene, ſurnommé Andronic. Pruſe fut aſſiegée par Bem de Bracheux qui avoit mis en fuite les troupes de Theodore Laſcaris. Les Citoyens firent une ſi belle réſiſtance, que les Latins furent contraints d'abandonner le ſiége, & la Place reſta à Laſcaris par la Paix qu'il fit en 1214. avec Henri II. Empereur de Conſtantinople & frere de Baudoüin.

Pruſe fut le ſecond ſiége de l'Empire Othoman en Aſie, car il faut convenir qu'Angora fut la premiere Place où les Turcs s'établirent; ils ſe rendirent les maîtres de Pruſe par famine, & par la négligence des Empereurs Grecs. Cet illuſtre Othoman, que l'on peut comparer aux plus grands Heros de l'antiquité, fit bloquer la ville par deux Forts qui l'empêcherent de recevoir aucunes proviſions. L'un étoit aux vieux Bains de Capliza avec une forte garniſon de gens choiſis, commandez par ſon frere Actemur grand homme de guerre. L'autre qui étoit ſur une des collines du mont Olympe, qui diviſoient la ville, ſe nommoit le Fort de *Balabanſouc*; il étoit commandé par un Officier général de grande réputation. Comme Pruſe s'affamoit tous les jours, Othoman que la goutte attachoit dans ſon lit, ordonna à ſon fils Orcan d'en faire le ſiége. D'autres aſſûrent qu'il s'y trouva en perſonne. Quoiqu'il en ſoit, Beroſes Gouverneur de la Place, capitula le plus honorablement qu'il pût en 1327. Calviſius rapporte la priſe de Pruſa en 1326.

Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Prusa où il trouva les thresors que cet Empereur y avoit amassez, & dont il avoit dépoüillé les Princes voisins. On y mesuroit, à ce que dit Ducas, les Pierres précieuses & les Perles par boisseaux. Mais quand Tamerlan fut descendu du côté de Babylone, le Sultan Mahomet, fils de Bajazet qui regna dans la suite sous le nom de Mahomet I. prit possession de Pruse, quoiqu'il eût établi le siége de ses Etats à Tocat. Isa-beg, un de ses freres, se presenta devant la ville, mais les habitans l'abandonnérent pour se retirer dans le Château, & s'y défendirent avec tant de fermeté, qu'Isa-beg ne pouvant l'emporter, fit brûler & razer la ville. Elle fut rétablie quelque tems après par Mahomet qui battit les troupes de son frere. Il semble que cette Place étoit destinée à servir de joüet aux Othomans. Solyman qui étoit un autre fils de Bajazet, se saisit du Château de Pruse par une fausse lettre qu'il fit donner au Gouverneur, de la part de son frere Sultan Mahomet, par laquelle il lui ordonnoit de remettre ce Château à Solyman; mais Mahomet le recouvra par le moyen du même Gouverneur, qui par un remords de conscience de s'être laissé tromper, la fit passer entre les mains de son premier maître, dans le tems que Solyman fut obligé de passer en Europe pour aller défendre ses Etats qu'un autre de ses freres avoit envahis; & par un malheur bien extraordinaire cette Place qui ne s'attendoit pas à changer de maître, se vit encore exposée aux insultes de Caraman, Sultan d'Iconium, qui la prit & la pilla en 1413. Il fit déterrer les os de Bajazet & les fit brûler, pour se vanger de ce que cet

Empereur avoit fait couper la tête à son pere, Leunclaw ajoûte, que Caraman fit brûler Pruse en 1415.

Après la mort de Mahomet I. son fils Mourat ou Amurat II. qui se tenoit à Amasia, vint à Pruse pour se faire déclarer Empereur. On lit dans les *Annales des Sultans*, qu'il y eût un si grand incendie à Pruse en 1490. que les 25. Regions en furent consumées ; & c'est par là que nous apprîmes que la ville étoit divisée en plusieurs Regions. Zizime cet illustre Prince Othoman, fils de Mahomet II. disputant l'Empire à son frere Bajazet, saisit la ville de Pruse pour s'assûrer de l'Anatolie ; mais ayant été battu deux fois par Acomathe Général de Bajazet, il fut obligé de se retirer chez le Grand Maître de Rhodes. C'est ce même Zizime qui vint en Italie chez le Pape Innocent IV. & qui mourut à Terracine, en accompagnant le Roy Charles VIII. dans son voyage de Naples.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



LETTRE

LETTRE XXII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

ONSEIGNEUR,

Dans l'incertitude où nous étions, si nous aurions meilleur marché des voleurs qui sont sur le grand chemin de Constantinople, ou de ceux qui courent sur la route de Smyrne, nous preferâmes le voyage de cette derniere ville, dans l'esperance non seulement de trouver des Plantes plus rares que nous n'avions fait sur le canal de la mer Noire ; mais encore pour nous approcher de la Syrie dont nous avions dessein de voir les côtes. VOYAGE de Smyrne & d'Ephese.

Nous partîmes donc le 8. Decembre de Pruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demi de marche. On passe par *Cechirgé* où sont les vieux Bains de Capliza, & de là sur le pont du *Loufer* ou *Merapli* petite riviere qui tombe du mont Olympe, & qui va se jetter dans la mer près de *Montania*. Les Truites du Loufer sont excellentes & tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche regne une chaine de collines, sur laquelle est *Phisidar* bourgade considérable habitée par des Grecs, qui pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double Capitation,

& ne voyent qu'une fois l'année un Cadi ambulant.

Le 9. Decembre après une marche de 9. heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillona* qui a 25. milles de tour, & sept ou huit milles de largeur en quelques endroits, entrecoupé de plusieurs Isles & de quelques peninsules ; c'est proprement le grand égoût du *Mont Olympe*. La plus grande de ces Isles a trois milles de circonference & s'appelle *Abouillona* de même que le village, qui est sans doute l'ancienne ville d'*Apollonia*, puisque c'est de ce Lac que sort la riviere de *Rhyndacus* qui va passer à *Lopadi* ou *Loubat*. *Caragas* est encore un village de Grecs dans une autre Isle du même Lac ; mais il s'est mêlé quelques Turcs parmi eux. Les uns & les autres passent d'une Isle à l'autre sur des Caïques à voile, pour les aller cultiver. Les Carpes de ce Lac pesent 12. ou 15. livres ; mais nous ne les trouvâmes pas meilleures que celles que nous avions mangées à Pruse. Ce Lac s'appelloit anciennement *Stagnum Artynia*. Le *Rhyndacus* se nommoit *Lycus*, & peut-être que *Lopadi* petite ville à une lieüe au dessous, est la ville de *Metellopolis* dont Pline a fait mention ; mais il ne faut pas la confondre avec la *Metellopolis* de Strabon. Suivant cet Autheur le Lac d'*Abouillona* s'appelloit *Apolloniatis*, & la ville qui s'y trouvoit, portoit le nom d'*Apollonia*. La Médaille de Septime Severe, dont le revers represente un vaisseau à la voile, marque bien que les habitans s'addonnoient fort à la navigation, & que la ville devoit être considérable. Celle de M. Aurele, au revers de laquelle se voit le *Rhyn-*

dacus à longue barbe, couché & appuyé sur son urne, tenant un roseau de la main gauche & poussant de la droite un bateau, fait entendre que cette riviere étoit navigable dans ce tems-là.

Mr Vaillant assûre qu'il a vû la ville d'*Appollonia*, & la place sur une colline, au pied de laquelle coule le *Rhyndacus* à 15. milles de la mer ; mais sans doute que ce sçavant homme prit *Lopadi* pour *Appollonia*, laquelle ne sçauroit être que le village d'*Abouillona*. Apollon étoit sans doute reveré dans cette ville, car outre qu'elle en portoit le nom, ce Dieu est répresenté sur une Médaille de M. Aurele debout devant un trepié, autour duquel est tortillé un serpent ; Apollon y est couronné par Diane chasseresse. La Médaille de Lucius Verus represente aussi un Apollon debout, le bras gauche appuyé sur une colomne & tenant une branche de laurier de la main droite. Le même culte paroît sur une Médaille de Caracalla, où Apollon est debout au milieu de quatre colomnes du frontispice de son Temple. Le même type est sur la Médaille de Gordien Pie. La ville d'*Apollonia* étoit encore considérable sous l'Empereur Alexis Comnene ; Anne sa fille rapporte qu'elle fut, comme Pruse, pillée par les Turcs.

On laisse toûjours le Lac d'Abouillona à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La riviere sort du Lac, environ deux milles audessus de la ville ; mais elle est profonde & porte bateau, quoique depuis long-tems personne ne prenne soin de la nettoyer. On la

passe à Lopadi sur un pont de bois, à la gauche duquel sont les ruines d'un ancien Pont de pierre qui paroît avoir été bien bâti. Lopadi que les Turcs appellent *Ulubat*, les Francs *Loubat*, & les Grecs *Lopadion*, n'a qu'environ 200. maisons d'assez mauvaise apparence ; cependant ce lieu a été considerable sous les Empereurs Grecs. Ses murailles, qui sont presque ruinées, étoient deffenduës par des tours, les unes rondes, les autres pentagones, quelques-unes triangulaires ; l'enceinte de la Place est presque quarrée. On y voit des morceaux de marbre antique, des colomnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brizé & très-maltraité. Le Caravanserai où nous logeâmes étoit fort sale & fort mal bâti, quoiqu'il y ait quelques vieux chapiteaux & quelques bases de marbre.

L'Empereur Jean Comnene qui parvint à l'Empire en 1118, fit bâtir le Château de Loubat dans le tems qu'il alloit combatre les Perses ; il est presque tout démoli présentement. Nicetas assûre que ce même Empereur avoit fait bâtir la ville de Lopadion lorsqu'il voulut aller reprendre *Castancone* sur les côtes de la mer Noire. Tout cela se peut aisément concilier, en disant que Jean Comnene avoit fait bâtir le Château dans un de ses voyages, & les murailles de la ville dans l'autre ; car il est certain que cette ville est encore plus ancienne, puisqu'elle fut pillée par les Mahometans sous l'Empereur Andronic Comnene qui regnoit en 1081 Les restes des marbres qui s'y trouvent, marquent encore qu'elle est plus ancienne que les Comnenes, à moins qu'on ne les

aît fait venir par eau, des ruines d'*Apollonia*. En effet, il y a quelque apparence que les habitans de cette ville, pour la commodité de leur commerce, s'étoient insensiblement transportez à l'endroit où est Loubat, & qu'ils l'avoient appellée *Apollonia*, après avoir abandonné l'ancienne *Apollonia* qui est dans la plus grande Isle dont on vient de parler; car Anne Comnene rapporte, que sous Alexis Comnene, Helian fameux Général Mahometan, s'étant saisi de Cyzique & d'Apollonia, l'Empereur y envoya Euphorbene Alexandre pour l'en chasser. Alexandre se rendit le maître d'Apollonia, en sorte qu'Helian fut contraint de se retirer dans le Château; mais le secours ayant paru, les Chrêtiens leverent le siége, & comme ils vouloient se retirer par la mer, Helian qui étoit le maître du pont, les enferma dans la riviere & les tailla en pieces. Opus qui commandoit l'armée, après la défaite d'Euphorbene, répara cette perte; non seulement il reprit Apollonia, mais il obligea Helian de se rendre, & le fit passer à Constantinople où il se fit Chrêtien avec deux de ses plus fameux Généraux. Il semble que cela prouve que Lopadi avoit pris le nom d'*Apollonia* dans ce tems-là.

Andronic Comnene envoya une armée à Lopadi pour ramener à leur devoir les habitans qui, à l'exemple de ceux de Nicée & de Pruse, avoient abandonné son parti. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Pierre de Bracheux mit en fuite les troupes de Theodore Lascaris, à qui Lopadi resta par la paix qu'il fit avec Henri, successeur de Bau-

doüin Comte de Flandres & premier Empereur Latin d'Orient.

Après que le grand Othoman eût défait le Gouverneur de Pruse, & les Princes voisins qui s'étoient liguez pour arrêter le cours de ses conquêtes, il poursuivit le Prince de Teck jusques à la tête du pont de Lopadi, & fit dire au Gouverneur de la Place, que s'il ne lui envoyoit son ennemi égorgé, il passeroit le pont & mettroit tout à feu & à sang. Le Gouverneur répondit qu'il le satisferoit, pourveu qu'il jurât que ni lui ni ses successeurs ne passeroient jamais le pont. En effet, depuis ce tems-là les Othomans ont toûjours passé cette riviere en bateau. Othoman fit hacher en morceaux le Prince de Teck à la vûë de la Citadelle, & se saisit de la Place. Lopadi est aussi fameux dans l'*Histoire Turque* par la défaite de Mustapha, que le Rhyndacus l'est dans l'*Histoire Romaine* par celle de Mithridate.

Ce Général qui venoit d'être battu à Cyzique, ayant appris que Lucullus assiégeoit un Château en Bithynie, y passa avec sa cavalerie & le reste de son infanterie, dans le dessein de le surprendre; mais Lucullus averti de sa marche le surprit lui-même malgré la neige & la rigueur de la saison. Il le battit à la riviere de Rhyndacus, & fit un si grand carnage de ses troupes, que les femmes d'Apollonia sortirent de leur ville pour dépoüiller les morts & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la plûpart des circonstances dont Plutarque nous a instruits.

A l'égard de la bataille qu'Amurat remporta sur son Oncle Mustapha, les Auteurs la rap-

portent diverſement. Ducas & Leunclaw prétendent qu'Amurat fit mettre à bas le pont de Lopadi, pour empêcher ſon Oncle de venir à lui. Nous en avons vû les reſtes, & depuis ce tems-là on a fait le pont de bois ſur lequel on paſſe pour aller à la ville. Muſtapha ſe voyant abandonné de ſes alliez, ne ſongea qu'à paſſer en Europe. Calcondyle aſſûre qu'Amurat fit jetter un pont ſur la riviere. On peut lire Leunclaw ſur les autres particularitez de l'action, car il prétend qu'il y eût un ſanglant combat, & que Muſtapha fut l'agreſſeur.

Mr Spon n'a pas eû raiſon de prendre le Lac de Lopadi pour le Lac *Aſcanius*, non plûs que d'aſſûrer que la riviere de Lopadi ſe jette dans le Granique. Le Lac *Aſcanius* eſt le Lac de Nicée, que les Grecs appellent *Nιxaca*, & les Turcs *Iſmich*. Mr Tavernier dit, que ce Lac ſe nomme *Chabangioul*, à cauſe de la ville de *Chabangi* qui eſt ſur ſes bords, à 5. ou 6. milles de Nicée. Strabon place le Lac *Aſcanius* près de cette ville. Pour ce qui eſt du Granique, il eſt aſſez éloigné de Lopadi, comme nous l'allons voir, & l'on reconnoît l'embouchure du *Rhyndacus* par une Iſle que les anciens ont nommée *Besbicos*.

On ſéjourna à Lopadi le lendemain 10. Decembre, parce que cinq marchands Juifs de Pruſe, qui avoient le même voiturier que nous, avoient mis dans leur marché qu'on ſe reposeroit le jour du Sabbat ; ainſi nous quittâmes la grande Caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que ſix perſonnes avec des fuſils, ſçavoir nous trois, deux voituriers, & les Juifs qui tous enſemble n'avoient qu'un méchant mouſ-

queton à roüet, plein de crasse, & qu'on ne pouvoit pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens apprehendoient si fort les Turcs, qu'ils se cachoient du plus loin qu'ils en appercevoient; quand ils ne pouvoient pas se cacher, ils quittoient leurs Turbans à sesse blanche. Nous avions pris des Turbans blancs à Angora, afin de n'être pas connus pour Francs par les voleurs, qui les dépoüillent impitoyablement. Nous en rencontrâmes pourtant cinq, armez de lances, entre Pruse & Lopadi; mais tout se passa honnêtement de leur part.

Le lendemain 11. Decembre nous continuâmes nôtre route dans la *Michalicie*, laquelle fait une partie de la *Misie* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine, bien cultivée, relevée de quelques collines couvertes de bois; mais on ne voit sur le chemin que *Squeticui* méchant village à droite. On laisse à gauche un puits à bascule pour la commodité des passans. Ensuite on passe une petite riviere qui va se jetter dans le Granique; après quoi nous nous trouvâmes sur le bord de cette riviere. Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du Sud-Est au Nord, & ensuite vers le Nord-Oüest avant que de tomber dans la mer; ses bords sont fort élevez du côté qui regarde le couchant. Ainsi les troupes de Darius avoient un grand avantage, si elles en avoient sçû profiter. Cette riviere si fameuse par la premiere bataille que le plus grand Capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appelle à present *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe; & *Sousoughirli* veut

dire *le Village des Bufles d'eau.* Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr. Les Caravanserais de Sousoughirli sont de vilaines écuries dont la banquette, qui n'a que deux pieds de haut, n'est large qu'autant qu'il le faut pour se coucher en travers, mal pavée & pleine d'ordures, avec de méchantes cheminées à cinq ou six pieds les unes des autres. On voit pourtant quelques colomnes & quelques vieux marbres dans le village, mais sans inscriptions. L'*Agnus castus*, & l'*Asphodele jaune* sont communs sur les bords du Granique. Mr Weheler a pris cette espece d'Asphodele pour celle qui a les feüilles fistuleuses ; mais je ne comprens pas comment il entend qu'Alexandre rencontra l'armée de Darius sur le Granique en deça du Mont Taurus proche l'Euphrate.

Le 12. Decembre nous partîmes à quatre heures & demi du matin, & n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia* méchant village sur qui on ne jetteroit pas les yeux s'il n'y avoit quelques vieux marbres ; les colomnes du Caravanserai où nous logeâmes, quelque antiques qu'elles soient, ne sont que dégrossies ; & suivant les apparences elles resteront long-tems en cet état.

Ces restes d'antiquitez ont fait conjecturer à Mr Spon, que *Mandragoia* pourroit bien être la ville de *Mandrapolis* dont Pline a fait mention. Pour aller de Sousoughirli à Mandragoia, on traverse une montagne que Mr Weheler a prise pour le *Mont Timnus* ; & nous ne pûmes découvrir les masures de cette ancienne Citadelle, que l'on prétend qu'Alexandre fit bâtir

après la bataille du Granique, parce que nous partîmes avant le jour. Le mont Timnus n'eſt pas fort haut, mais il eſt fort étendu, & ſes côteaux ſont couverts de *petits Chênes*, de *Genets d'Eſpagne*, & d'*Adrachne*. La *Porte de Fer* eſt un méchant Caravanſerai abandonné, dans une de ſes vallées, ſur un ruiſſeau qui coule vers le Levant; heureuſement nous paſſâmes tous ces défilez dans une ſaiſon où les voleurs ne ſçauroient tenir la campagne.

Le 13. Decembre après une route de dix heures, par des défilez remplis de *Chênes*, de *Pins*, & de *Phillipea*, que l'on brûle ſouvent pour multiplier les pâturages; nous couchâmes à *Courougoulgi*, & nous trouvâmes à moitié chemin de Mandragoia le village de *Tchoumlekechi*. On ne voit que nids de Cigognes ſur les Caravanſerais de la route; ces nids ſont comme de grands paniers creuſez en baſſin, tiſſus confuſément de branches d'arbres. Les Cigognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chaſſer, ont ces Oyſeaux en ſi grande veneration, qu'ils n'oſeroient toucher à leurs nids. Un étranger ſeroit mal reçû s'il s'aviſoit de tirer deſſus.

Pour ce qui eſt du ruiſſeau qui paſſe à une promenade de Mandragoia, & que Mr Spon prit pour le Granique, c'eſt le *Fourtiſſar* qui deſcend du mont Timnus, & qui pourroit bien être le *Caïcus* des anciens. Nous mangeâmes ce jour-là, pour la premiere fois, du fruit d'*Adrachne*; ce fruit eſt clair-ſemé ſur des grappes branchuës & purpurines, preſque ovale, long de demi pouce, chagriné à grains appla-

tis, au lieu que ceux de l'*Arbousier* sont à grains pointus. Celui de l'Adrachne finit par un petit bec noirâtre, long de demi ligne ; la chair en est rougeâtre, tirant sur l'orangé, jaunâtre en dedans, plus ou moins agréable au goût, suivant que les fruits sont conditionnez ; ils me parurent plus âpres que ceux de l'Arbousier, cependant ils sont de même structure, divisez en cinq loges, remplies chacune d'un placenta charnu, chargé de graines longues d'une ligne, brunes, pointuës par les deux bouts, un peu courbes & comme triangulaires dans leur longueur ; ce sont des pepins dont la chair est blanchâtre.

L'*Origan* que Mr Wcheler marque dans le mont *Sypila*, est fort commun dans tous ces quartiers-là, de même que la *Sauge de Candie* de Clusius, le *Thym de Crete* des anciens, le *Terebinthe*, l'*Echinophora* de Columna. L'*Aster tomentosus*, *Verbasci folio*. La *Valeriana tuberosa Imp.* & plusieurs autres belles Plantes.

Le 14. Decembre nous ne marchâmes qu'environ six heures, & passâmes sur une autre montagne moins élevée & moins rude, étenduë & entrecoupée de plusieurs vallons pleins de Chênes grands & petits, entremêlez de quelques *Pins de Tarare*, de *Phillyrea*, d'*Adrachne*, de *Terebinthes*. Nous arrivâmes à *Baskelambai*, bourgade assez jolie où nous mangeâmes de bons Melons d'hyver, aussi longs que ceux de *Vera* en Espagne ; mais leur chair est blanche, point vineuse, quoique d'ailleurs assez agréable. On passe deux ruisseaux avant que d'arriver à Baskelambai ; ce lieu est situé dans une plaine

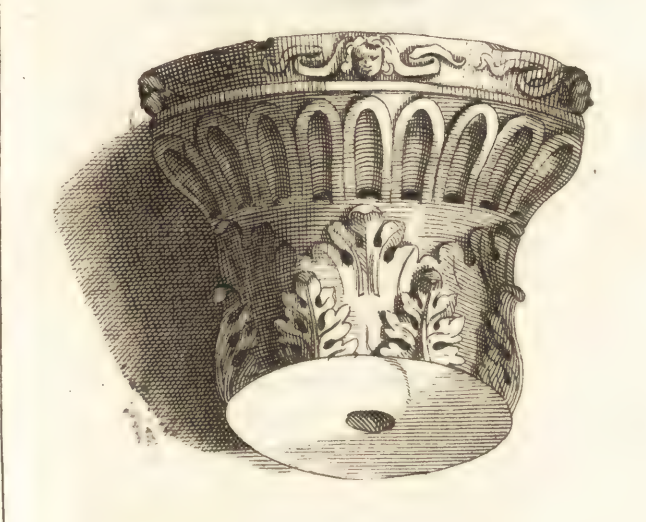
bien cultivée, & l'on y fait un grand commerce de Coton.

Le 15. Decembre nous continuâmes de marcher dans la plaine de Baskelambai où passe une petite riviere. On monte ensuite sur une montagne assez plate, & l'on entre dans la grande plaine de *Balamont* où l'on cultive beaucoup de Coton. Balamont fut nôtre gîte après une marche de huit heures. C'est un assez beau lieu sur un ruisseau qui va vers le Sud-Oüest. On voit plusieurs colomnes brisées dans cette plaine, & les deux Caravanserais de Balamont, qui ne sont séparez entre eux que par une grande cour, sont pleins de colomnes de marbre & de Granit qui en soûtiennent les poutres; on y a même entassé des bouts de colomnes, entremêlez de chapiteaux & de bases, ce qui fait un très-mauvais effet. Nous découvrîmes dans ce village un chapiteau si bien travaillé, que je n'ai pû m'empêcher de le faire graver. Les collines qui sont à droite & à gauche laissent entre elles de belles plaines semées de Coton. *Ackissar* ou l'ancienne *Thyatire*, qui est une des sept Eglises de l'Apocalypse, est à gauche du chemin de Balamont. *Kircagan* est une grande montagne à une heure & demi de Baskelambai, où il y a une autre ville d'Ackissar. Les Turcs donnent aisément les noms d'*Ackissar* ou de *Karaissar*, c'est à dire de *Château blanc* ou de *Château noir*; d'*Eskissar* ou de *Jenissar*, *Château vieux* ou *Château neuf*, suivant leur caprice.

Le 16. Decembre nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine

Chapiteaux découverts a Balamont.







Veüe de Magnesie du Mont Sypili.

de Magnesie, bornée au Sud par le mont Sypilus ; & cette montagne, quoique fort étenduë de l'Est à l'Oüest, nous parut beaucoup moins haute que le mont Olympe. Le plus haut sommet du Sypilus reste au Sud-Est de Magnesie, & cette ville n'est guere plus grande que la moitié de Pruse. Ces deux villes ne se ressemblent que par leur situation ; car on ne voit ni belles Eglises ni beaux Caravanserais dans Magnesie, & l'on n'y fait commerce qu'en Coton. La plûpart de ses habitans sont Mahometans. Les Juifs qui y sont en plus grand nombre que les Grecs ni les Armeniens, y ont trois Synagogues. La Citadelle est si négligée qu'elle tombe en ruine, de même que le Serrail, dont tout l'ornement consiste en quelques vieux Cyprés. La verdure est incomparablement plus belle aux environs de Pruse, & le mont Sypilus n'est pas comparable au mont Olympe ; mais aussi la riviere d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que le Granique, est d'un grand ornement à tout le pays. Cette riviere en reçoit deux autres, dont l'une vient du Nord, & l'autre de l'Est. Elle passe à demi lieuë de Magnesie sous un pont de bois, soutenu par des piles de pierre. Après avoir traversé la plaine du Nord Nord-Est vers le Sud, elle fait un grand coude avant que de venir au pont ; & tirant sur le couchant va se jetter dans la mer entre Smyrne & Phocée, comme l'a fort bien remarqué Strabon ; au lieu que tous nos Geographes la font dégorger dans le fond du golphe de Smyrne, en deçà de la plaine de *Menimen*. Cette riviere forme à son embouchûre de grands bancs de sable, à l'occasion desquels les vaisseaux qui entrent dans la

baye de Smyrne ſont obligez de ranger la côte & de venir paſſer à la vuë du Château de la Marine.

On paſſe les Marais qui ſont entre l'Hermus & Magneſie ſur une belle jettée d'un quart de lieuë de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & de jaſpes antiques ; il y en a quelques-uns dans les murailles de la ville, mais nous n'y découvrîmes aucune Inſcription. La plaine de Magneſie, quoique d'une beauté ſurprenante, eſt preſque toute couverte de *Tamaris*, & n'eſt bien cultivée que du côté du Levant : la fertilité en eſt marquée par une Médaille du Cabinet du Roy ; d'un côté c'eſt la tête de Domitia, femme de Domitien ; de l'autre un fleuve couché, lequel de la main droite tient un rameau & de la gauche une corne d'abondance. Patin en a donné une d'un ſemblable type ; auſſi Strabon remarque-t-il que l'Hermus eſt un de ces fleuves qui engraiſſent les terres par leur limon.

On ne brûle dans cette ville que du bois d'Adrachne que le mont Sypilus fournit. Les marchands Juifs de nôtre Caravane nous obligerent d'y ſéjourner le 17. Decembre ; & pour nous dédommager du tems perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confreres, à huit parats les mille dragmes, comme ils parlent ; ces mille dragmes peſent deux Oques, c'eſt à dire cinq livres. Le froid étoit rude, & la tramontane ſouffloit cruellement, mais il ne gela pas.

Nous nous amusâmes ce jour-là à herboriſer ſur le mont Sypilus qui eſt tout eſcarpé du côté du Nord, & parmi des touffes de *Lauriers-roſes*

& d'*Adrachne* nous trouvâmes dans les précipices quelques plantes rares que nous avions vûës en Candie, sur tout la *Jacea*.

La Deesse *Sypilene* avoit pris son nom de cette montagne, ou pour mieux dire *Cybele* la mere des Dieux, avoit été nommée Sypilene, parce qu'on la reveroit d'une maniére particuliere dans le mont Sypilus ; ainsi il n'est pas surprenant qu'on voye tant de Médailles de Magnesie, sur le revers desquelles cette Deesse est répresentée, tantôt sur le frontispice d'un Temple à quatre colomnes, tantôt dans un char. On juroit même, dans les affaires les plus importantes, par la Deesse du mont Sypilus, comme il paroît par ce précieux marbre d'Oxford où est gravée la ligue de Smyrne & de Magnesie sur le Meandre, en faveur du Roy *Seleucus Callinicus*.

Du haut du mont Sypilus, la plaine paroît admirable & l'on découvre avec plaisir tout le cours de la riviere. Tantôt nous nous representions ces grandes armées d'Agesilaus & de Tissapherne, tantôt celles de Scipion & d'Antiochus, qui disputoient l'Empire d'Asie dans ces vastes campagnes. Pausanias assûre qu'Agesilaus battit l'armée des Perses le long de l'Hermus ; & Diodore de Sicile rapporte, que ce fameux Général des Lacedemoniens, descendant du mont Sypilus, alla ravager tous les environs de Sardes. Xenophon prétend que la bataille se donna le long du Pactole, lequel se jette dans l'Hermus.

A l'égard de la bataille de Scipion & d'Antiochus, elle se donna entre Magnesie & la riviere d'Hermus, que Tite-Live & Appien ap-

pellent le *Fleuve de Phrygie.* Cette grande action qui donna une si haute idée de la vertu Romaine en Asie, se passa sur le chemin de Magnesie à Thyatire, dont les ruines sont à Ackissar ou *Château blanc.* Scipion avoit fait avancer ses troupes de ce côté-là ; mais comme il apprit qu'Antiochus étoit venu camper avantageusement autour de Magnesie, il fit passer la riviere à son armée & obligea les ennemis de sortir de leurs retranchemens, & de combattre. On voyoit, dit Florus, dans l'armée de ce Roy, des Elephans d'une grandeur épouvantable, qui brilloient par l'or, l'argent, l'ivoire & la pourpre dont ils étoient couverts. Cette bataille, qui fut la premiere que les Romains gagnerent en Asie, leur assûra le pays jusques aux guerres de Mithridate.

Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, *Jean Ducas Vatatze*, gendre & successeur de Theodore Lascaris, établit le siége de son Empire à Magnesie, & y regna pendant 33. ans. Les Turcs s'en rendirent les maîtres sous Bajazet ; mais Tamerlan qui le fit prisonnier à la fameuse bataille d'Angora, après avoir pillé Pruse & les villes des environs, vint à Magnesie & y fit transporter toutes les richesses des villes de Lydie.

La guerre de Sicile étant finie entre le Comte de Valois & Frideric Roy de Sicile, fils de Pierre d'Arragon ; les Catalans, qui avoient servi sous Frideric, passérent dans les troupes d'Andronic Empereur de Constantinople, qui étoit en guerre avec les Turcs. Roger de Flor, Vice-Amiral de Sicile, vint en Asie à la tête des troupes Catalanes, & battit les Mahometans en

1304.

1304. & 1305. mais les desordres & les violences que les Catalans commettoient contre les Grecs, ayant obligé ceux de Magnesie, soutenus d'Ataliote leur Gouverneur, de se soulever contre la garnison Catalane & de l'égorger; Roger qui y avoit laissé ses thrésors, vint mettre le siége devant la Place, laquelle se deffendit si bien, qu'il fut contraint de se retirer.

Amurat II. choisit Magnesie pour y passer en repos le reste de ses jours, après avoir mis sur le Throne des Othomans son fils Mahomet II. neanmoins les guerres que le Roy de Hongrie & Jean Hunniade lui suscitérent en Europe, l'obligérent de quitter sa solitude, car son fils étoit trop jeune pour soûtenir un si grand fardeau. Amurat passa le canal de la mer Noire à Neocastron, vint à Andrinople, & marcha contre les Princes Chrêtiens: le Roy d'Hongrie fut tué, Hunniade mis en fuite.

Après cette signalée victoire, les Visirs par leurs instances obtinrent que le Sultan reprendroit le soin des affaires, & Mahomet se retira à Magnesie. Les Turcs firent des environs de cette Place une petite Province, dont Magnesie étoit la capitale & où Corcut fils de Bajazet II. a regné. Le grand Solyman II. fit aussi sa résidence à Magnesie jusques à la mort de son pere. Sultan Selim s'en rendit le maître & en chassa un autre Corcut Prince Othoman. Il n'y a point de Pacha dans Magnesie, mais un *Mousselin* & un *Sardar* y commandent. Les Grecs y sont pauvres & n'y ont qu'une Eglise.

Le 18. Decembre nous montâmes encore sur le mont Sypilus pour aller à Smyrne. Le che-

min eſt rude & la montagne fort eſcarpée : auſſi Plutarque dit qu'elle s'appelloit la *Montagne de la Foudre*, parce qu'il y tonnoit plus ſouvent que ſur les autres qui ſont aux environs ; & c'eſt apparemment pour cela qu'on a frappé à Magneſie des Médailles de M. Aurele, du vieux Philippe, d'Herennia, & d'Etruſcilla, dont les revers répreſentent Jupiter armé de ſa foudre. Après huit heures de marche nous arrivâmes à Smyrne. Il n'y a rien de plus commun ſur cette route que l'*Adrachne* ; on en chauffe les fours, on en couvre même le haut des murailles des jardins & des vignes, pour les garentir de la pluye.

Smyrne eſt la plus belle porte par où l'on puiſſe entrer en Levant ; bâtie au fond d'une baye capable de contenir la plus grande armée navale du monde. Des Sept Egliſes de l'Apocalypſe, c'eſt la ſeule qui ſubſiſte avec honneur; elle doit cet avantage à Saint Polycarpe, à qui Saint Jean, qui l'avoit formé dans l'Epiſcopat, écrivit par ordre du Seigneur. *Soyez fidéle juſques à la mort, je vous donnerai la couronne de vie.* Les autres villes que S. Jean avertit par ordre du Seigneur, ſont ou de miſerables villages, ou d'autres tout-à-fait ruinez. Cette illuſtre ville de Sardes, ſi renommée par les guerres des Perſes & des Grecs ; Pergame capitale d'un beau Royaume ; Epheſe qui ſe glorifioit d'être la Metropole de toute l'Aſie ; ces trois celebres villes ſont de petites bourgades bâties de boüe & de vieux marbres. Thyatire, Philadelphie, Laodicée, ne ſont connuës que par quelques reſtes d'Inſcriptions où il eſt fait mention de leurs noms.

Veüe de
SMYRNE.

La Citadelle

Ruines du
Theatre.

Eglise de S.t Policarpe
proche le Cirque

Smyrne eſt une des plus grandes & des plus riches villes du Levant. La bonté de ſon Port, ſi néceſſaire pour le commerce, l'a conſervée & fait rebâtir pluſieurs fois, après avoir été renverſée par les tremblemens de terre. C'eſt comme le rendez-vous des marchands des quatre parties du monde, & l'entrepôt des marchandiſes qu'elles produiſent. On compte quinze mille Turcs dans cette ville, dix mille Grecs, dix-huit cens Juifs, deux cens Armeniens, autant de Francs. Les Turcs y ont dix-neuf Moſquées, les Grecs deux Egliſes, les Juifs huit Synagogues, les Armeniens une Egliſe, & les Latins trois Couvens de Religieux. L'Evêque Latin n'a que cent écus Romains de rente; celui des Grecs a mille cinq cens piaſtres. Quoique celui des Armeniens ne ſubſiſte que par les aumônes de ſa nation, il eſt le mieux partagé de tous les Prélats Chrêtiens. On amaſſe ces aumônes les Fêtes & les Dimanches, & on aſſûre qu'elles montent à ſix ou ſept bourſes par an.

La ſituation de Smyrne eſt admirable. La ville s'étend tout le long de la marine, au pied d'une colline qui domine le Port. Les ruës y ſont mieux percées, mieux pavées & les maiſons mieux bâties que dans les autres villes de terre ferme. La ruë des Francs, qui eſt le plus bel endroit de Smyrne, regne tout le long du Port. On peut dire que c'eſt un des plus riches magazins du monde; auſſi la ville eſt placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Conſtantinople par terre & à 400. milles par eau, à 25. journées d'Alep par Cara-

vanes, à six journées de Cogna, à sept de Cutaye, & à six journées de Satalie.

Il n'y a point de Pacha dans Smyrne, mais seulement un Sardar qui commande deux milles Janissaires logez dans la ville ou aux environs. La Justice y est administrée par un Cadi. La nation Françoise étoit composée en 1702. d'environ 30. marchands bien établis, sans compter plusieurs autres François qui y faisoient un commerce moins considérable. La nation Angloise y étoit nombreuse aussi, & leur negoce étoit florissant.

Dans le tems que nous étions à Smyrne, la nation Hollandoise n'étoit composée que de 18. ou 20. marchands bien établis & fort estimez. Il n'y avoit que deux Genois, qui negocioient sous la Banniere de France. Il y résidoit un Consul de Venise, quoiqu'il n'y eût aucun marchand de cette nation. C'étoit le Signor *Lupazzolo* venerable vieillard de 118. ans, qui se vantoit d'être dans le troisiéme siécle de sa vie, puisqu'il étoit né sur la fin de 1500. & nous le regardions comme le Doyen du genre humain. Il étoit d'une taille moyenne & quarrée ; il mourut quelque tems après. On assûroit qu'il avoit eû près de 60. enfans de cinq femmes qu'il avoit épousées, sans compter ses maîtresses & ses esclaves, car le bon homme étoit de complexion amoureuse. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le plus vieux de ses garçons est mort avant lui, âgé de 85. ans, & la plus jeune de ses filles n'en avoit que seize pour lors.

Les Caravanes de Perse ne cessent d'arriver à Smyrne, depuis la Toussaints jusques en May & Juin. On y porte quelquefois jusques à deux

milles balles de ſoye par an, ſans compter les drogues & les toiles. Nos François y portent de la Cochenille, de l'Indigo, de la Salſepareille, du bois de Breſil & de Campech, du Verd de Gris, des Amandes, du Tartre, du Poivre, de la Canelle, du Girofle; du Gingembre, de la Muſcade. Les Draps de Languedoc, les Serges de Beauvais, les Cadis de Niſmes, les Pinchinats, les Satins de Florence, le Papier, l'Etain fin, le bon Acier & les Emaux de Nevers y ſont de bonne débite. Avant que nôtre commerce y fût bien établi, les marchands des autres nations nous appelloient *Mercanti di Barretti*, parce que nous fourniſſions, de même qu'aujourd'hui, preſque tous les bonnets & les calotes de laines. Nous y portions auſſi de la Fayance; mais la plus grande quantité eſt envoyée d'Ancone. On eſtime à Smyrne les Foüines de France, & ſur tout celles du Dauphiné, dont on ſe ſert pour les fourrures. Une fourrure de veſte s'y vend depuis 50. juſques à 80. écus; on mêle les plus foncées en couleur, avec le *Samour* qui eſt la *Marte Zibeline* ou la *Foüine de Moſcovie.* On employe beaucoup plus de ces peaux de Foüines qui viennent par la Sicile, que de celles de France, mais elles y ſont moins cheres, parce que celles de France paſſent ſur le pied des Foüines d'Armenie & de Georgie.

Outre les ſoyes de Perſe & le fil de chevre d'Angora & de Beibazar, qui ſont les plus riches marchandiſes du Levant, nos marchands tirent de Smyrne le Coton filé ou *Caragach*, le Coton en rame, les Laines fines, les Laines bâtardes, & celles de Metelin, les Noix de Gale, la Cire, la Scamonée, la Rhubarbe, l'Opium,

l'Aloës, la Tutie, le Galbanum, la Gomme Arabique, la Gomme Adragant, la Gomme Ammoniac, le *Semen contra*, l'Encens, la Zadoavia, & des Tapis grands & communs.

Tout le commerce se fait par l'entremise des Juifs, & on ne sçauroit rien vendre ni acheter qui ne passe par leurs mains. On a beau les traiter de *Chifous* & de malheureux, rien ne se meut que par leurs organes. Il faut leur rendre justice, ils ont plus d'habileté que les autres marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une maniere assez aisée, & ils y font une dépense fort honorable, ce qui paroît très-extraordinaire parmi une nation qui n'étudie que l'art de leziner. Les marchands étrangers vivent entr'eux avec beaucoup de politesse, & ils ne manquent à aucune visite de céremonie ou de bienséance. Les Turcs paroissent rarement dans la ruë des Francs, qui est de toute la longueur de la ville. Il semble, quand on est dans cette ruë, que l'on soit en pleine Chrêtienté; on n'y parle qu'Italien, François, Anglois, Hollandois. Tout le monde se découvre en se saluant. On y voit des Capucins, des Jesuites, des Recolets. La langue Provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations. On chante publiquement dans les Eglises, on psalmodie, on prêche, on y fait le service Divin sans aucun trouble; mais d'un autre côté on n'y garde pas assez de mesures avec les Mahometans, car les Cabarets y sont ouverts à toutes les heures du jour & de la nuit. On y joüe, on y fait bonne chere, on y danse à la Françoise, à la Grecque, à la Turque. Ce quartier seroit très-beau

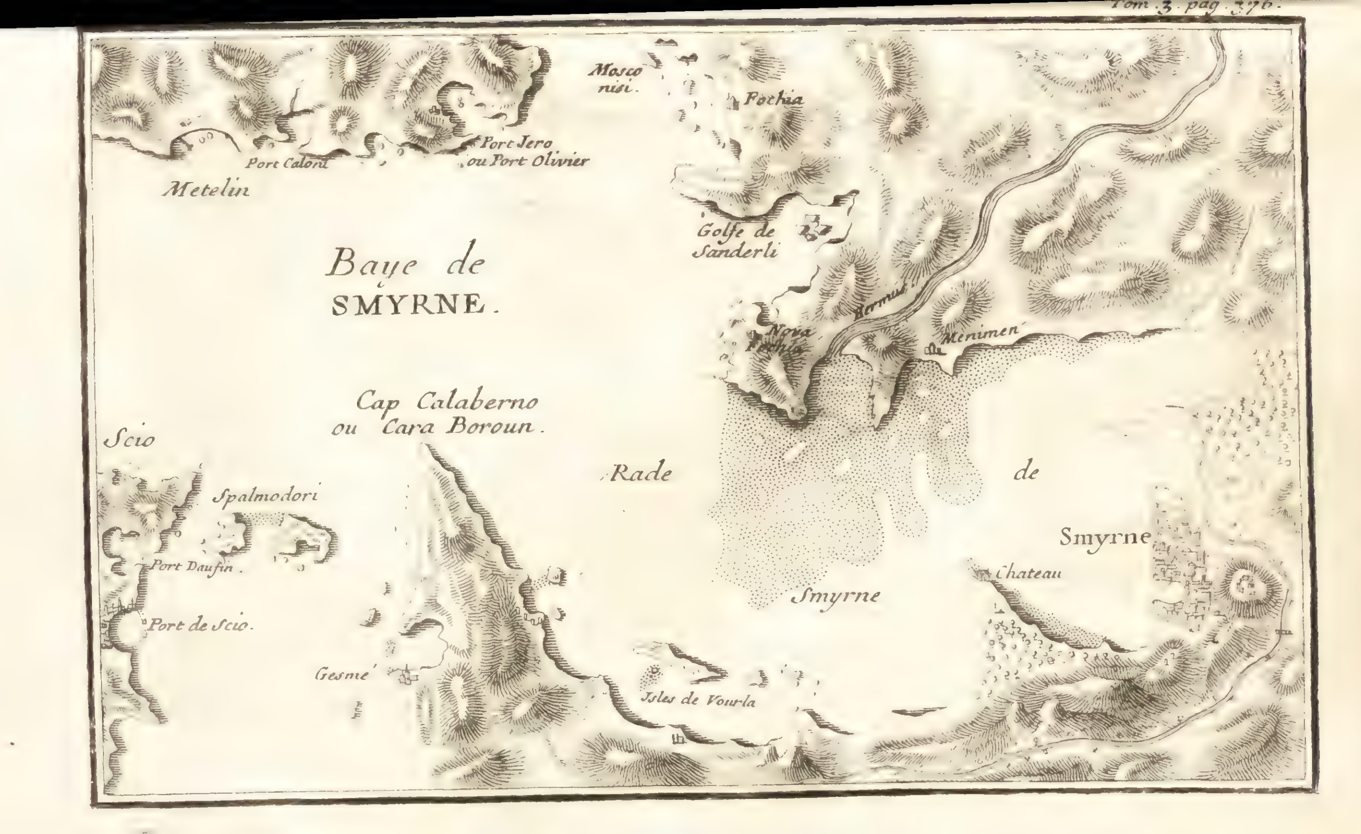
s'il y avoit un Quay ſur le Port, mais la mer vient battre juſques au derriere des maiſons, & les batteaux entrent, pour ainſi dire, dans les magazins.

Mr Royer nôtre Conſul ſoûtient très-dignement l'honneur de ſa nation ; il eſt dans un petit Palais où les honnêtes gens ſont reçûs fort agréablement ; il eſt avec cela fort bien fait, ſçavant, habile, bienfaiſant, ſur-tout très-appliqué à tout ce qui regarde l'honneur & l'avantage des François. Comme il avoit eû la complaiſance de nous loger chez lui, nous nous y trouvâmes lorſque les negocians Anglois & Hollandois vinrent lui ſouhaiter les bonnes Fêtes. Son Buffet étoit fort bien garni, car outre les vins du pays, il y avoit abondamment de ceux de France, d'Italie & d'Eſpagne ; les liqueurs, & les differens fruits ſuivant la ſaiſon, n'y étoient pas épargnez : voici comment ſe paſſa la Fête où nos principaux marchands étoient invitez pour ſoûtenir l'honneur de la nation. Après les complimens ordinaires, on preſenta à boire à tout le monde, & il falut faire raiſon, ou du moins en faire le ſemblant en portant le verre à la bouche. Mr le Conſul fut condamné ce jour-là à boire à plus de cent repriſes differentes, de toutes ſortes de vins. Quand les Anglois & les Hollandois ſe furent retirez, les Grecs, les Armeniens & les Juifs parurent à leur tour. Nos marchands vont auſſi faire leurs complimens aux Conſuls d'Angleterre & de Hollande, chez qui ils ſont reçûs à peu près de la même maniere ; c'eſt à dire au bruit des bouteilles & des flacons, mais heureuſement ce n'eſt pas le même jour, parce qu'ils comptent ſuivant le

vieux ſtyle. Les Conſuls ne ſe viſitent pas dans ces ſortes d'occaſions ; ils ſe contentent de ſe faire complimenter reciproquement par leurs Interpretes.

Après nous être délaſſez pendant quelques jours chez Mr Royer, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter pour ſe dédommager de ce qu'on a ſouffert dans les grands voyages, c'eſt à dire fort bonne chere, une converſation charmante, toutes les Gazettes & même une Bibliotheque ; nous allâmes nous promener du côté du Château de la Marine avec le Chancelier de la nation, & quelques-uns de ſes amis bien armez, de même que leurs valets : cette précaution eſt néceſſaire quand il y a des vaiſſeaux de Barbarie aux environs de Smyrne ; car les ſoldats & les matelots qui courent les côtes, tirent ſur les chaſſeurs dès qu'ils voyent qu'ils ont déchargé leurs fuſils ſur quelque piece de gibier.

Le Château de la Marine, dont j'ay l'honneur de vous envoyer le Plan, eſt un Fort quarré, dont les côtez ont environ cent pas de long, flanqué de quatre mauvais baſtions, & défendu par une Tour quarrée qui en occupe le milieu ; l'enceinte en eſt baſſe & crenelée ; l'artillerie qui eſt ſans affût, eſt auſſi groſſe que celle des Châteaux des Dardanelles. Cette Place eſt entourée de marais pratiquables & pleins de Beccaſſines. Après avoir paſſé une petite forêt d'Oliviers, on trouve, au pied d'une des collines dont la rade eſt bordée, des Bains d'eau chaude preſque abandonnez. Peut-être que ce ſont ceux dont Strabon a parlé en faiſant la deſcription des lieux qui ſe trouvent en


Baye de SMYRNE.
Metelin
Port Caloni
Port Jero ou Port Olivier
Mosco nisi.
Fochia
Golfe de Sanderli
Nova Fochia
Hermus
Menimen
Cap Calaberno ou Cara Boroun.
Rade
de
Smyrne
Smyrne
Chateau
Scio
Spalmodori
Port Daufin.
Port de Scio.
Gesme
Isles de Vourla

venant de Clazomene à Smyrne : cet Auteur assûre que l'on y rencontre le Temple d'Apollon, & les eaux chaudes. De l'ancien bâtiment des Bains, qui étoit assez beau, s'il en faut juger par les ruines, il ne reste aujourd'hui qu'un caveau où est le reservoir dans lequel se vuident deux tuyaux, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide. Ces Bains sont au Sud-Est de Smyrne, mais l'eau nous parut moins chaude que celle de Milo. Pour le Temple d'Apollon il ne devoit pas être bien loin de là, & le Chapelain de M^r le Consul d'Angleterre m'assûra qu'il en avoit découvert les ruines. C'est un galant homme, habile Antiquaire, à qui je communiquai les Inscriptions que j'avois copiées à Angora. Nous devions à mon retour d'Ephese avoir une conference sur nos recherches, mais il partit pendant mon absence pour aller joindre Mylord Paget à Constantinople, & se retirer ensuite en Angleterre, ainsi je n'ai pas appris d'autres nouvelles du Temple d'Apollon. J'espere que Mr *Sherard* qui est présentement Consul de la même nation, nous éclaircira de toutes les Antiquitez de Smyrne & des environs ; car c'est un très-sçavant homme, de mes bons amis, & tout plein de zéle pour la perfection des Sciences ; il m'a communiqué quelques lumieres pour la situation de *Clazomene* & de ses Isles.

Clazomene, que l'on prend pour le village de *Vourla*, étoit une ville illustre du tems de la belle Grece, & elle eût beaucoup de part à la guerre du Peloponnese. Les Perses la jugerent si nécessaire à leurs desseins, que non seulement ils s'en saisirent, mais qu'ils la conservérent par la fameuse Paix d'Antalcidas. Auguste est appellé

fondateur de cette ville, sur une Médaille du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg; mais cet Empereur ne fut que le restaurateur de la Place. Clazomene autrefois tenoit si bien en raison Smyrne & tout le pays qui est autour de la Baye, que Tzachas, fameux Corsaire Mahometan, fut obligé de s'en emparer lorsqu'il s'établit à Smyrne sous l'Empereur Alexis Comnene.

On ne sçauroit mieux désigner la situation de Clazomene, que par les Isles qui sont à l'entrée de la Baye de Smyrne, après avoir doublé le Cap de Carabouron. Strabon en compte jusques à huit. Pline ne parle que de quatre; elles sont près de la côte en deça du Château de la Marine. Les Turcs les connoissent sous le nom des Isles de *Vourla*.

Pausanias assûre que Clazomene étoit en terre ferme, & que les Ioniens la fortifiérent pour arrêter les conquêtes des Perses; cependant ils furent si épouvantez de leur progrés, après la prise de Sardes, qu'ils passerent dans une des Isles qui étoit vis-à-vis de la ville, s'y croyant beaucoup plus en sûreté, parce que les Perses n'avoient pas encore de Flotte. Ensuite Alexandre le Grand en fit une Peninsule par une jettée de 250. pas de long, sur laquelle on alloit de l'Isle à la terre ferme. Pour éviter le grand & dangereux tour de Carabouron, ce grand Prince fit ouvrir une plaine au travers du mont *Mimas*, laquelle conduisoit à Erythrée, fameuse ville & port de mer vis à vis Scio; en sorte qu'ayant débarqué à Erythrée, on passoit par ce nouveau chemin à Clazomene, de même que l'on débarque aujourd'hui à *Seagi* pour venir par terre

à Smyrne, ſans entrer dans la Baye. Peut-être que *Seagi* eſt un nom corrompu de *Teus*; car la pluſpart des Grecs prononcent le T comme un S; de *Teus* on a fait *Seus*, & puis *Seagi*. C'eſt le pays du bon vin; nous avons une Médaille d'Auguſte à la legende de cette ville, dont le revers répreſente Bachus debout, vêtu en femme, tenant une cruche de la main droite, & le Thyrſe de la gauche: on a marqué par flaterie autour de la tête d'Auguſte, qu'il étoit le fondateur de cette ville.

Les anciens appelloient *Mineas* toute la chaine de montagnes, qui occupe la Peninſule qu'ils nommoient *Myonneſe* ou *l'Iſle aux Mulots*, dont toute la côte d'Aſie eſt infectée. Les deux principaux ſommets de cette montagne s'appellent *les Freres*, parce qu'ils paroiſſent égaux, & qu'ils ſont l'un contre l'autre comme deux jumeaux, Les Provençaux leur ont donné le nom de *Pouſſos*, c'eſt à dire *Mamelles*, ſuivant l'idée des anciens Grecs qui regardoient les pointes des montagnes comme des mamelles. Mr Morel qui a ſurpaſſé les plus grands Antiquaires de ſon temps, par la correction admirable de ſes deſſeins, a crû que Clazomene étoit l'ancienne ville de *Grynée* qui avoit donné le ſurnom de *Grynéen* à Appollon. Cybele, la mere des Dieux, étoit fort venerée à Clazomene & portoit le nom de la ville, comme on le voit ſur les Médailles de Valerien. On y adoroit auſſi Diane *aux blancs ſourcils*, comme nous l'apprenons par quelques Médailles de Gallien. Il y auroit plaiſir d'aller foüiller dans les ruines de Vourla.

Quelques jours après nous allâmes au vieux Château de Smyrne, ſitué ſur la colline qui do-

mine la ville. Les Turcs ont achevé de démolir un des plus beaux Theatres de marbre qui fût en Aſie, & qui occupoit la croupe de cette montagne du côté qui regarde la rade. Ils ont employé tous ces marbres à bâtir un beau Bezeſtein & un grand Caravanſerai. L'ancien Château, bâti par Jean Ducas, eſt au ſommet de cette colline; ſon enceinte eſt irreguliere & ſe reſſent du temps des derniers Empereurs Grecs, ſous leſquels on employoit les plus beaux marbres parmi la maçonnerie des murailles des villes. On voit au devant de la porte de ce Château, un arbre fameux, parce que les Grecs prétendent que c'eſt un rejetton du bâton de Saint Polycarpe. Autant que j'en pus juger, au commencement de Janvier, par une branche que j'en fis couper & qui commençoit à perdre ſes feüilles; c'eſt ce *Micocoulier* que nous avions obſervé depuis peu ſur la route de Tocat. A droite & à côté de la porte, eſt enclavé dans la muraille le Buſte de la prétenduë Amazone *Smyrne*, haut d'environ trois pieds; mais il ne paroit pas qu'il ait jamais été fort beau, & les Turcs l'ont maltraité à coups de fuſils pour lui caſſer le nez; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Buſte n'a aucun des attributs des Amazones, au lieu que ſur les Médailles frappées à la legende de cette ville, l'Amazone qui en eſt la fondatrice, ſe diſtingue par ſa hache à double tranchant & par ſon bouclier. Dans les premiers temps la figure de cette Heroïne étoit comme le ſymbole de la ville, comme il paroit par les revers des Médailles que l'on frappoit pour marquer les alliances des Smyrnéens avec leurs voiſins.

Il n'y a rien dans ce Château qui merite d'être

Chateau de la marine a Smyrne.



Teste de l'Amazone de Smyrne.

veû : les Turcs y ont bâti une méchante Mosquée. Sur la porte du Nord, il y a deux Aigles fort mal dessinées & une Inscription si haute qu'on ne sçauroit la lire. La Place de ce Château étoit occupée, dans le temps de la belle Grece, par une Citadelle sous la protection de Jupiter *Acrée* ou qui présidoit aux lieux élevez. Pausanias asseûre que le sommet de la montagne de Smyrne, appellé *Coryphe*, avoit donné le nom de *Coryphéen* à Jupiter qui y avoit un Temple. Mr de Camps a un beau Médaillon où ce Dieu Acrée est répresenté assis, aussi bien que sur une Médaille de Vespasien où le même Dieu assis, tient de la main droite une Victoire & une Haste de l'autre.

Plusieurs autres Médailles de Smyrne servent à nous faire connoître le rang qu'elle tenoit parmi les places d'Asie. Ses Citoyens se vantoient, dit Tacite, d'être les premiers de tous les peuples d'Asie qui avoient dressé dans leur ville un Temple à *Rome*, sous le nom de *Rome la Deesse*, dans le temps même que Carthage subsistoit, & qu'il y avoit de puissans Roys en Asie, qui ne connoissoient pas encore la valeur des Romains. Smyrne fut faite Neocore sous Tibere avec beaucoup de distinction ; & les plus fameuses villes d'Asie ayant demandé la permission à cet Empereur de lui dédier un Temple, Smyrne fut preferée. Elle devint Neocore des Cesars, aulieu qu'Ephese ne l'étoit encore que de Diane ; & dans ce temps-là les Empereurs étoient bien plus craints,& parconséquent plus honorez que les Deesses. Smyrne fut déclarée Neocore pour la seconde fois sous Adrien, comme le marquent les marbres d'Oxford ; enfin elle eût encore le même honneur & prit le titre

de *Premiere ville d'Asie* ſous Caracalla, qu'elle conſerva ſous Julia Mæſa, ſous Alexandre Severe, ſous Julia Mammæa, ſous Gordien Pie, ſous Otacilla, ſous Gallien & ſous Salonine.

En ſortant du Château, nous allâmes voir les reſtes du Cirque, qui ſont à gauche. On paſſe au devant d'une Chappelle à moitié ruinée, où l'on montre les débris du tombeau de Saint Polycarpe premier Evêque de Smyrne, qui non ſeulement eut le bonheur d'être Diſciple de Saint Jean Baptiſte, mais qui fut établi Evêque par les Apôtres mêmes. Après avoir gouverné ſon Egliſe pendant long temps, il fut brûlé vif à l'âge de cent moins quatre ou cinq ans, ſous M. Aurele ou ſous Antonin Pie. Les actes de ſa vie portent que cette ſainte Tragedie ſe paſſa dans l'Amphiteatre de Smyrne ; ainſi il y a plus d'apparence que ce fut dans le Theatre dont on vient de parler, que dans le Cirque où nous allons entrer.

Ce Cirque eſt ſi fort détruit qu'il n'en reſte, pour ainſi dire que le moule ; on en a emporté tous les marbres, mais le creux a retenu ſon ancienne figure. C'eſt une eſpece de vallée de 465. pieds de long, ſur 120. de largeur, dont le haut eſt terminé en demi cercle, & le bas eſt ouvert en quarré. Cet endroit préſentement eſt fort agréable par ſa pelouſe, car les eaux n'y croupiſſent point. Il ne faut pas juger de la veritable grandeur du Cirque ou du ſtade, par les meſures que nous avons rapportées ; on ſçait que ces ſortes de lieux n'avoient ordinairement que 125. pas de long, & qu'on les appelloit *Diaules* quand ils avoient le double. On découvre de cette colline toute la campagne de Smyrne qui eſt parfaitement belle, & dont les vins étoient eſtimez du temps de Strabon & d'Athenée.

Rien ne donne une plus belle idée de la magnificence de l'ancienne Smyrne, que la description que Strabon en a laissée. *Lorsque les Lydiens*, dit cet Auteur, *eurent détruit Smyrne, tout ce quartier, pendant environ* 400. *ans, ne fut peuplé que par bourgades; mais Antigonus la rétablit, & ensuite Lysimachus. C'est aujourd'huy la plus belle ville d'Asie. Une partie est bâtie sur la montagne, mais la plus grande partie est dans la plaine sur le Port, vis-à-vis le Temple de Cybele & du Gymnase. Les ruës sont les plus belles qu'on ait pû faire, tirées à angles droits & pavées de belles pierres. Il y a de grands & beaux Portiques, une Biblioteque publique, & un Portique quarré où est la statuë d'Homere; car ceux de Smyrne sont fort jaloux de ce qu'Homere a pris naissance parmi eux, & ils ont fait frapper un Médaillon de cuivre qu'ils appellent* Homerion. *La riviere* Meles *coule le long de ses murailles. Entre les autres commoditez de la ville, il y a un Port que l'on ferme quand on veut.*

Telle étoit Smyrne du temps d'Auguste, & suivant les apparences on n'avoit encore bâti ni le Theatre ni le Cirque, car Strabon ne les auroit pas oubliez. Ainsi Mr Spon a conjecturé avec raison, que le Theatre fut bâti sous Claude, puisqu'on trouva le nom de cet Empereur sur un piédestal. Strabon nous apprend que les Lydiens avoient détruit une ville encore plus ancienne que celle qu'il décrit, & c'est de celle dont parle Herodote, lorsqu'il assûre que Giges Roy de Lydie déclara la guerre aux Smyrnéens, & qu'Halyattes son petit fils, la prit. Elle fut ensuite maltraitée par les Ioniens, surprise par ceux de Colophon; enfin renduë à ses propres Citoyens, mais

démembrée de l'Eolide. Mr Spon écrit que cette ancienne Smyrne étoit entre le Château de la Marine, & la ville d'aujourd'hui ; il en reste encore quelques ruines sur le rivage.

Les Romains pour se conserver la plus belle porte d'Asie, ont toujouts traité les Citoyens de Smyrne fort humainement ; & ceux-ci pour n'être pas exposez aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagez, & leur ont été fidelles. Ils se mirent sous leur protection pendant la guerre d'Antiochus ; il n'y a que Crassus Proconsul Romain qui fut malheureux auprés de cette ville. Non seulement il y fut battu par Aristonicus, mais pris & mis à mort ; sa tête fut presentée à son ennemi, & son corps enseveli à Smyrne. Perpenna vangea bientôt les Romains, & fit captif Aristonicus. Dans les guerres de Cesar & de Pompée, Smyrne se déclara pour ce dernier, & lui fournit des vaisseaux. Après la mort de Cesar, Smyrne qui penchoit du côté des conjurez, refusa l'entrée à Dolabella, & receut le Consul Trebonius l'un des principaux auteurs de la mort du Dictateur ; mais Dolabella l'amusa si à propos, qu'étant entré la nuit dans la ville il s'en saisit & le fit martyriser pendant deux jours. Dolabella cependant ne put pas conserver la Place ; Cassius & Brutus s'y assemblerent pour y prendre leurs mesures.

On oublia tout le passé quand Auguste fut paisible possesseur de l'Empire. Tibere honora Smyrne de sa bienveillance & regla les droits d'Asile de la ville. M. Aurele la fit rebâtir après un grand tremblement de terre. Les Empereurs Grecs qui l'ont possedée après les Romains, la perdirent sous Alexis Comnene. Tzachas fameux Corsaire Mahometan,

hometan, voyant les affaires de l'Empire fort embroüillées, se saisit de Clazomene, de Smyrne & de Phocée. L'Empereur y envoya son beaufrere Jean Ducas avec une armée de terre, & Caspax avec une flotte. Smyrne se rendit sans coup ferir; le gouvernement en fut donné à Caspax, qui revenant à la ville après avoir accompagné Ducas, reçût un coup d'épée de la main d'un Sarrasin; ce malheureux avoit volé une grosse somme d'argent à un bourgeois de la ville, & voyant sa condamnation inévitable, il déchargea sa rage sur le Gouverneur.

Les Mahometans, sous Michel Paleologue qui chassa les Latins de Constantinople, se saisirent de presque toute l'Anatolie. Atin un de leurs principaux Généraux prit Smyrne, sous Andronic le vieux. Homur son fils lui succeda; & comme il étoit occupé à ravager les côtes de la Propontide, les Chevaliers de Rhodes s'emparérent des environs de Smyrne & y bâtirent le Fort Saint Pierre. Homur revint à Smyrne, & voulant reconnoître ce Fort qui n'étoit pas fini, il reçût un coup de fléche dont il mourut. Pendant la vie d'Homur qu'on appelloit le *Prince de Smyrne*, les Latins brûlerent sa flotte, & se saisirent de la ville. Le Patriarche de Constantinople qui avoit été fait par l'élection du Pape, ayant jugé à propos de dire la Messe dans la principale Eglise, y fut surpris par les Troupes d'Homur, lesquelles ayant mis les Latins en fuite, le décollerent tout revétu de ses habits Pontificaux, & massacrérent la Noblesse qui étoit autour de lui. Quelques Historiens Genois rapportent à l'année 1346. une expedition que les Genois firent sur ces côtes, sous le Doge *Vignosi*, par laquelle ils ajoûterent à leur

domaine Scio, Smyrne & Phocée. Suivant les apparences ils ne garderent pas long-tems Smyrne, puiſque Morbaſſan l'aſſiégea par ordre d'Orcan II. Empereur des Turcs, qui avoit épouſé une des filles de l'Empereur Cantacuzene.

Après la bataille d'Angora, Tamerlan aſſiégea Smyrne, & campa tout près du Fort Saint Pierre, que les Chevaliers de Rhodes avoient fait bâtir, & où la plûpart des Chrêtiens d'Epheſe s'étoient retirez. Ducas qui a fait la relation de ce ſiége, en a rapporté deux circonſtances bien ſingulieres. 1°. Que Tamerlan fit combler l'entrée du Port, en ordonnant à tous ſes ſoldats d'y jetter chacun une pierre. 2°. Qu'il y avoit fait conſtruire une Tour d'un nouvel ordre d'architecture, compoſée en partie de pierre & de têtes de morts, rangées comme des pieces de marqueterie, tantôt de front & tantôt de profil. Après la retraite des Tartares, Smyrne reſta à Cineites fils de Caraſupaſi Commandant d'Epheſe, & qui avoit été Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet. Cependant Muſulman, l'un des fils de Bajazet, jaloux de la grandeur de Cineites, paſſa en Aſie en 1404. dans le deſſein de l'abaiſſer. Cineites fit une puiſſante ligue avec Caraman Sultan d'Iconium, & avec Carmian autre Prince Mahometan; mais ils firent la Paix ſans en venir aux mains. Cineites n'eut pas ſi bon marché de Mahomet I. autre fils de Bajazet. Mahomet vint aſſiéger Smyrne que l'on avoit bien fortifiée & bien munie. Cineites ſe retira à Epheſe, & le Grand Maître de Rhodes fit travailler avec toute la diligence poſſible à rétablir le Fort Saint Pierre que Tamerlan avoit fait raſer; la ville ſe rendit après dix jours de ſiége; Mahomet en fit démolir les murailles & mettre à bas une Tour que le Grand Maître faiſoit con-

ſtruire à l'entrée du Port. Depuis ce tems-là les Turcs ſont reſtez paiſibles poſſeſſeurs de Smyrne, & ont fait relever cette Tour, ou pour mieux dire, ils ont bâti une eſpece de Château à gauche en entrant dans le Port des galeres, qui eſt l'ancien Port de la ville.

Nous allâmes nous promener à l'autre extrémité de Smyrne, tout au bout de la ruë des Francs, vers les Jardins que le ruiſſeau *Meles* arroſe. C'eſt le plus noble ruiſſeau du monde, dans la Republique des Lettres. Le plus fameux des [a] Poëtes eſt né ſur ſes bords; & comme on n'en connoiſſoit pas le pere, il porta le nom de ce ruiſſeau. Une belle avanturiere nommée Critheis, chaſſée de la ville de Cumes, par la honte de ſe voir enceinte, ſe trouvant ſans logement, y vint faire ſes couches. Son enfant perdit la vûë dans la ſuite, & fut nommé *Homere*, c'eſt à dire l'*Aveugle*. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ſa mere épouſa Phanius Maître d'Ecole & de Muſique de la ville. Jamais fille d'eſprit n'a manqué de mari. Non ſeulement Smyrne glorieuſe de la naiſſance de ce grand Poëte, lui fit dreſſer une Statuë & un Temple, mais elle fit frapper des Médailles à ſon nom. Amaſtris & Nicée ſes alliées en firent de même, l'une à la tête de M. Aurele, & l'autre à celle de Commode. Pour le ruiſſeau Meles, quoiqu'à peine il faſſe moudre deux moulins, je vous laiſſe à penſer s'il fut oublié ſur les Médailles; il eſt devenu bien chetif, depuis le tems de Pauſanias qui l'appelle *un beau Fleuve*. Ce ruiſſeau, à la ſource duquel Homere travailloit dans une caverne; eſt repreſenté ſur une Médaille de Sabine, ſous la figure d'un vieillard appuyé de la

[a] *Meleſigene* né ſur les bords de Meles.

main gauche ſur une Urne, tenant de la droite une Corne d'abondance. Il eſt auſſi répreſenté ſur une Médaille de Neron, à la ſimple legende de la ville, de même que ſur celles de Tite & de Domitien.

A un mille ou environ au delà de Meles, ſur le chemin de Magneſie à gauche au milieu d'un champ, on montre encore les ruines d'un bâtiment que l'on appelle *le Temple de Janus*, & que M[r] Spon ſoupçonnoit être celui d'Homere; mais depuis le départ de ce voyageur, on l'a mis tout à fait à bas, & tout ce quartier eſt rempli de beaux marbres antiques. A quelques pas de là coule une ſource admirable qui fait moudre continuellement ſept meules dans le même moulin. Quel dommage que la mere d'Homere ne vint pas accoucher auprès d'une ſi belle fontaine? On y voit les debris d'un grand Edifice de marbre, nommé *les Bains de Diane*; ces débris ſont encore magnifiques, mais il n'y a point d'Inſcriptions.

Si des Bains de Diane on veut aller dans les campagnes de *Menemé*; outre qu'elles ſont fertiles en Melons, en Vins, & en toutes ſortes de fruits, on y trouve une terre remplie de ſel fixe naturel, dont on ſe ſert au lieu de ſoude pour faire du ſavon.

Le 25. Janvier nous partîmes de Smyrne pour Epheſe ſur les neuf heures du matin. En ſortant de la ville on entre dans la *voye Militaire*, laquelle eſt encore pavée de grands quartiers de pierre, coupez preſque en loſanges. A trois heures de Smyrne on paſſe un aſſez beau ruiſſeau qui va ſe rendre dans la mer; mais nous en rencontrâmes un autre, à près de quatre heures de là, qui peut paſſer pour une petite riviere. Le pays eſt plat, inculte, couvert en quelques endroits

de petits bois ſemblables à des taillis entremêlez de Pins. Nous bûmes du Caffé ſur le chemin dans une prairie où un Turc avoit établi une échope, ou petite maiſon de bois ambulante. Nous arrivâmes ſur les quatre heures & demie, à *Tcherpicui* méchant village dans une grande plaine toute inculte, où l'on voit les reſtes d'une grande & ancienne muraille de maçonnerie, laquelle a ſervi d'aqueduc, comme prétendent les gens du pays, pour conduire les eaux à Smyrne.

De la plaine de Tcherpicui juſques à Epheſe, ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilez ſont pleins de voleurs dans la belle ſaiſon. Nous n'y trouvâmes que des Cerfs & des Sangliers; mais nous fûmes ſurpris agréablement de voir des collines couvertes naturellement de beaux Oliviers, leſquels ſans culture produiſent d'excellens fruits, & ces fruits ſe perdent faute de gens qui les amaſſent. En approchant d'Epheſe ſur la droite, ces montagnes ſont horriblement taillées à plomb, & font un ſpectacle affreux. On paſſe le *Cayſtre* à demi lieuë en deçà d'Epheſe. Cette riviere, qui eſt fort rapide, coule ſous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre enſuite dans la plaine d'Epheſe, c'eſt à dire dans un grand baſſin enfermé de montagnes de tous les côtez, ſi ce n'eſt vers la mer; le Cayſtre ſerpente dans cette plaine, mais il s'en faut bien que ſes contours ne ſoient auſſi frequens que dans le deſſein que Mr Spon en a donné; & ceux du *Meandre* qui ſont bien plus entortillez, n'approchent pas des contours que la Seine fait au deſſous de Paris; je ſuis ſurpris que nos Poëtes ne les ayent jamais décris. Le Cayſtre a été répreſenté ſur des Mé-

dailles ; on en voit aux têtes des Empereurs Commode, Septime Severe, Valerien & Gallien.

Nous cherchâmes inutilement une autre riviere, dont les anciens ont parlé, laquelle arrosoit les environs d'Ephese ; sans doute qu'elle se jette dans le Caystre, plus haut que le Pont. En effet on nous assûra à Ephese que le Caystre recevoit une riviere assez considérable, au delà des montagnes du Nord'Est ; ce qui s'accommode fort bien avec une Médaille de Septime Severe, sur laquelle le Caystre est representé sous la forme d'un homme, comme étant un Fleuve qui se dégorge dans la mer ; & le *Kenchrios*, qui est la riviere dont il s'agit, sous la figure d'une femme, pour marquer qu'elle se jette dans l'autre. Outre ces deux figures, la Diane *à plusieurs mamelles* est representée d'un côté sur le même revers, & de l'autre est une corne d'abondance. Tout cela marque la fertilité que ces deux rivieres procuroient au terroir d'Ephese. La Seine & la Marne qui amenent tant de richesses à Paris, meriteroient bien, ce me semble, une Médaille.

C'est une chose pitoyable de voir aujourd'hui Ephese, cette ville autrefois si illustre, qu'Estienne de Bysance appelle *Epiphanestate*, réduite à un miserable village habité par 30. ou 40. familles grecques, lesquelles certainement, comme remarque Mr Spon, *ne sont pas capables d'entendre les Lettres que S. Paul leur a écrites.* La menace du Seigneur a été accomplie sur elle. *J'ôterai vôtre chandelier de son lieu, si vous ne vous repentez.* Ces pauvres Grecs sont parmi de vieux marbres & contre un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La Citadelle, où les Turcs se sont retirez, est sur un tertre qui s'étendant du Nord au Sud, domine toute la plaine ; c'est peut-être le


EPHESE.
CAISTRE
1. Chateau d'Ephese ou d'Aiasalouc habité par les Turcs.
2. Ruines d'vn Chateau plus ancien ou est la porte aux bas reliefs.
3. Eglise de St. Iean convertie en Mosqueé.
4. Le Village d'Aiasalouc habité par les Turcs.
5. Aqueduc ruiné.
6. Ruines du Temple de Diane.
7. Restes de la porte ou est l'inscription Accensorensi et Asiæ.
8. La prison de St. Pol.
9. Marais a la teste du quel étoit le Temple de Diane.
10. Ruines et quartiers de marbre.
11. Ruines et Colonnes vers l'Embouscheure du Caistre.
12. Lac.
13. Maison de pecheur.
14. Bac ou l'on passe la riviere pour aller de Scalanova a Smirne.
15. Pont et chemin d'Ephese a Smirne.
16. Chemin d'Ephese a Scalanova.




Bas reliefs qui se voyent sur la Porte d'Ephese.
Tom. 3. pag

Mont Pion de Pline. L'enceinte de cette Citadelle, qui eſt fortifiée par pluſieurs Tours, n'a rien de magnifique ; mais à quelques pas de là du côté du Midi, on voit les reſtes d'une autre Citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Epheſe.

Il y reſte encore une Porte de fort bon goût, bâtie des mêmes débris. Je ne ſçai par quelle raiſon on l'appelle la Porte *de la Perſecution*. Elle eſt remarquable par trois bas reliefs encaſtrez ſur ſon cintre. Celui qui eſt à la gauche a été le plus beau de tous, mais il eſt le plus maltraité. Il eſt d'environ cinq pieds de long ſur deux pieds & demi de haut, & repreſente une Bacchanale d'enfans qui ſe roulent ſur des pampres de vigne. Celui du milieu a un pied de hauteur plus que l'autre, & le double de longueur. Le dernier eſt preſque auſſi haut, mais il n'a qu'environ quatre pieds de long. La Porte *de la Perſecution* décline du Sud au Sud-Sud-Eſt ; cette Porte étoit défenduë par des ouvrages aſſez irréguliers que l'on avoit aggrandis ſuivant le beſoin, comme on le connoît par les ruines ; car à meſure qu'ils s'éboulent, ils laiſſent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au Sud & au pied de la colline où eſt bâti le Château, eſt ſituée l'Egliſe de *S. Jean* convertie en Moſquée. Je ne ſçai ſi c'eſt celle que Juſtinien y fit bâtir; mais il eſt certain que c'eſt de ce grand Evangeliſte que vient le nom d'*Aiaſalouë*, ſous lequel Epheſe eſt connuë des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent Saint Jean *Aios Sco ogos*, au lieu d'*Agios Theologos*, le *Saint Theologien*, parce qu'ils prononcent le *Theta* comme un *Sigma*,

d'*Aios ſcologos* ils ont fait *Aiaſaloué*. Le dehors de cette Egliſe n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colomnes en dedans ; mais outre que les plus belles pieces des ruines d'Epheſe ont été emportées à Conſtantinople pour les Moſquées Royales,le Turc qui en gardoit la clef étoit abſent lorſque nous y fûmes. On croit qu'après la mort de Jeſus-Chriſt, S. Jean choiſit Epheſe pour y faire ſa réſidence, & que la Sainte Vierge s'y retira auſſi. Saint Jean après la mort de Domitien vint reprendre le ſoin de l'Egliſe d'Epheſe, & trouva que Saint Timothée, ſon premier Evêque, y avoit été martyriſé.

L'Aqueduc qui ſubſiſte encore aujourd'hui, quoyqu'à moitié ruiné, eſt à l'Eſt ; c'étoit l'ouvrage des Empereurs Grecs, de même que la Citadelle ruinée. Les piliers qui ſoutiennent les arcades, ſont bâtis de tres belles pieces de marbre, entremêlées de morceaux d'architecture, & l'on y lit des Inſcriptions qui parlent des premiers Ceſars. Ces piliers ſont quarrez,plus ou moins hauts ſuivant que le niveau de l'eau le demandoit ; mais les cintres ſont tous de brique. Cet Aqueduc ſervoit à conduire à la Citadelle & à la ville, les eaux de la fontaine *Halitée*, dont a parlé Pauſanias. Elles ſe diſtribuoient à la ville par des tuyaux de brique, pratiquez dans de petites tours quarrées & appuyées contre quelques-uns des piliers Cette ville s'étendoit principalement du côté du midi, & tout ce quartier n'eſt rempli que de ruines ; mais Epheſe a été renverſée tant de fois qu'on n'y connoît plus rien.

Pour ce qui regarde les Inſcriptions nous n'en copiâmes aucune, car outre qu'on n'en ſçauroit lire qu'une partie, les autres ſont ſi hautes qu'il eſt impoſſible de les déchifrer ; on ne trouve ni

échelles, ni chevalets chez les Grecs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine pour aller reconnoître les ruines de ce fameux Temple de Diane, qui a passé pour une des merveilles du monde. Ce grand Edifice étoit situé au pied d'une montagne & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux, comme moins exposé aux tremblemens de terre; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable, car il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais & de là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labirinthe; on est convaincu par l'inspection des lieux, qu'elles n'ont jamais servi qu'à vuider les eaux. Ma pensée est confirmée par Philon de Byzance, qui convient qu'on fut obligé d'y faire des fossez tres profonds, & des conduits où l'on employa une si grande quantité de pierres, qu'on épuisa presque toutes les carrieres du pays. Pour mieux assurer les fondemens de ces conduits qui devoient soutenir un Edifice d'un poids si effroyable: Pline rapporte qu'on employa quelques couches de charbons pilez & quelques autres couches de laine. Ce merveilleux Temple construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425. pieds de long, sur 220. pieds de large. On y voyoit 127. colomnes, dont les Roys d'Asie avoient fait la dépense, & ces colomnes avoient chacune 60. pieds de haut. Il y en avoit 36. couvertes de bas-reliefs; & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas Sculpteur fameux. Chersiphron fut l'Architecte de cet Edifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur; la pluspart sont de brique, revêtus

de marbre, tous percez de ces trous de crampons des plaques de bronze dont on croit qu'ils étoient ornez. On ne voit plus, parmi ces débris, que 4. ou 5. colomnes cassées.

Ce n'étoit pas là le premier Temple que les Ephesiens avoient dressé en l'honneur de Diane. Denys le Geographe nous apprend que ce premier Temple étoit une espece de niche d'une beauté singuliere, que les Amazones, maîtresses d'Ephese, avoient fait creuser dans le tronc d'un Ormeau, où apparemment la figure de la Déesse étoit placée. Ce n'est pas sans doute de cet ouvrage des Amazones qu'entend parler Pindare, lorsqu'il avance qu'elles firent bâtir le Temple d'Ephese dans le temps qu'elles faisoient la guerre à Thesée. Pausanias soutient que c'étoit l'ouvrage de Crœsus & d'Ephesus fils de Caystre,& qu'il étoit celebre avant le passage de Nileus, fils de Codrus, en Asie. Cela étant, le Temple étoit plus ancien que la ville; car Strabon croit qu'Androclus, fils de Codrus, bâtit Ephese; & Pausanias parle de ce même Androclus qui en chassa les Cariens.

Le Temple que ce fou d'Herostrate brûla, le jour de la naissance d'Alexandre, n'étoit pas le même que celui qui subsistoit du temps de Pline, puisque Alexandre voulut le faire bâtir quand il passa à Ephese. Ce grand Prince fit proposer aux Ephesiens, qu'il en feroit volontiers la dépense pourveû qu'on mît son nom sur le frontispice; mais ils répondirent avec beaucoup de politesse, *qu'il ne convenoit pas à un Dieu de dresser des Temples à d'autres Divinitez*. Strabon, qui rapporte ce trait, assûre que Chersiphron fut bien le premier Architecte du Temple de Diane, mais qu'un autre Architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Herostrate,non seulement les Ephesiens vendirent les

colomnes qui avoient servi au premier; mais tous les bijoux des Dames de la ville furent encor convertis en argent, & cet argent employé pour faire un Edifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'Architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos voulut faire la Statuë d'Alexandre. On voyoit dans ce Temple des ouvrages des plus fameux Sculpteurs de Grece. L'Autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir veû du temps d'Auguste; & le droit d'Azyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusques à 125. pieds aux environs. Mithridate avoit reglé cet Azyle, à un trait de fleche. M. Antoine doubla cet espace, & y ajoûta une partie de la ville; mais Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'Azyle sur les Médailles de cette ville, qu'après que l'Empereur Philippe le vieux y eût passé; encore ce ne fut que sur celles d'Otacilla; le revers representoit la Diane d'Ephese avec ses attributs; le Soleil d'un côté, & la Lune de l'autre. Nous avons une Médaille de Philippe le jeune au même type, mais la legende est differente. Celle qui est frappée à la tête d'Etruscilla répresente Diane avec ses attributs, & des cerfs; la legende est la même que celle de la Médaille d'Otacilla. Pour ce qui est de l'arrivée de Philippe à Ephese, elle est marquée sur une Médaille de cet Empereur, dont le revers est chargé d'un vaisseau qui va à la rame & à la voile.

Du temps d'Herodote, la ville d'Ephese étoit éloignée du Temple de Diane, mais cet Auteur ne parle pas de la Statuë d'or que l'on y avoit placée, suivant Xenophon. Strabon assûre que les Ephesiens, par reconnoissance, avoient dressé dans leur

Temple une Statuë d'or à Artemidore. Syncelle qui aſſûre que ce Temple fut brûlé, parle apparemment d'une incendie particuliere, dont on répara le dommage ſans en changer le deſſein ; ainſi le Temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit veû. Ce même Temple fut dépoüillé & brûlé par les Scythes en 263. Les Goths le pillerent ſous l'Empereur Gallien. Nous avons pluſieurs Médailles, ſur les revers deſquelles ce Temple eſt repreſenté avec un frontiſpice tantôt à deux colomnes, à quatre, à ſix & même juſques à huit, aux têtes des Empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, M. Aurele, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Elagabale, Alexandre Severe, Maximin.

Outre les bas reliefs & les ſtatuës, ce Temple devoit être orné de Tableaux merveilleux ; car Apelles & Parrhaſius, les deux plus fameux Peintres de l'antiquité, étoient d'Epheſe. Autour des ruines de ce Temple, ſe voyent les débris de pluſieurs maiſons bâties de briques, dans leſquelles logeoient peut-être les Preſtres de Diane, qui venoient ſouvent de bien loin pour être honnorez de cette dignité. On leur confioit le ſoin des Vierges Preſtreſſes, mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de ville dont il reſte autant de Médailles. Les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Neocore des Ceſars, & une fois de Diane. Les autres, qu'elle fut bâtie à l'occaſion d'un Sanglier. On prouve par quelques-unes que ſes Citoyens ſe qualifioient *de premiers peuples d'Aſie*. La pluſpart de ces pieces repreſentent Diane ou Chaſſereſſe, ou à pluſieurs mamelles, ou parée de ſes attributs.

On ne voit plus de belles ruines aujourd'hui à Epheſe, celles qui reſtent ſont même aſſez clair-

Ruines d'un ancien bâtiment de Marbre, qui se voyent a Ephese

Porte de la persécution a Ephese.

ſemées. Les débris de quelques Châteaux bâtis de marbre, ne montrent rien qui ſoit digne de l'ancienne ville. J'ai fait graver une Porte qui eſt à gauche ſur le chemin de Scalanova. Le cintre qui en eſt beau, n'eſt pas proportionné aux jambages qui le ſoutiennent, car il fait plus que le demi cercle; les friſes ſont entaillées proprement, & c'eſt ſur ce reſte de bâtiment qu'on lit, en dedans & en dehors, un bout d'Inſcription que voici, elle eſt en caracteres Romains, où l'on ne comprend rien.

ACCENSO
RENSI ET ASIÆ

Les *Arphodeles* à fleur jaune, à tige droite & ſans canelure, brillent parmi pluſieurs autres plantes rares.

Le Château qu'on appelle *la Priſon de S. Paul*, n'eſt pas ancien & n'a jamais été beau. La Grotte *des ſept Dormans* meriteroit d'être veüë, ſi l'on étoit bien aſſûré de la verité de cette Hiſtoire. En ſortant des ruines du Temple, on entre dans un vilain marais rempli de joncs & de roſeaux, lequel ſe dégorge dans le Cayſtre. Au delà de cette riviere eſt un Lac aſſez bourbeux; peut-être qu'il nous parut tel à cauſe des grandes pluyes qui tomboient; Il faut que ce ſoit le Lac de *Selinuſia* de Strabon. En allant au Port, on voit ſur le bord de la riviere beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit là proprement le quartier d'Epheſe que Lyſimachus avoit fait bâtir, & où ſe trouvoient les Arſenaux dont parle Strabon. On paſſe le Cayſtre à quelques pas de là dans un Bac à corde, pour aller de Scalanova à Smyrne, ſans venir paſſer ſur le Pont. C'eſt encore l'ancien chemin d'Epheſe à Smyrne, car c'eſt le plus court, & Strabon aſſûre qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à

l'autre ; c'eſt aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Epheſe ſoit belle, néanmoins la ſituation de Smyrne a quelque choſe de plus grand ; & la colline qui en termine le golphe, eſt comme un theatre deſtiné pour repreſenter une belle ville ; au lieu qu'Epheſe eſt dans un baſſin. D'ailleurs quoique cette ville ait été le ſiége du Proconſul Romain, & le rendès-vous des étrangers qui alloient en Aſie, ſon Port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Epheſe, à l'occaſion duquel on a frappé tant de Médailles, n'eſt qu'une rade découverte & expoſée ; il n'eſt plus frequenté à préſent. Autrefois les bâtimens entroient dans la riviere, mais la barre a été depuis comblée de ſable.

Rien n'eſt ſi ennuyeux que de chercher les fondateurs d'Epheſe dans les anciens livres. Que nous importe de ſçavoir comment elle s'appelloit du temps de la guerre de Troye ? ou ſi elle a pris ſon nom d'Epheſus fils de Cayſtre & de l'Amazone Epheſe ? Il n'eſt guere plus important de ſçavoir ſi c'eſt l'ouvrage des Amazones, ou d'Androclus, un des fils de Codrus Roy d'Athenes ; cela ne peut ſervir qu'à éclaircir un endroit de Syncelle, où il eſt dit que ce fut Andronic, au lieu d'Androclus, qui fit bâtir Epheſe. Qui eſt-ce qui s'embaraſſe de ſçavoir s'il y avoit un quartier de cette ville qui s'appelloit Smyrne ; ces ſortes d'éruditions ne nous intereſſent plus : mais il y a plaiſir de ſe ſouvenir que pendant les guerres des Atheniens & des Lacedemoniens, Epheſe avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort : Que le jour de la naiſſance d'Alexandre, les devins de cette ville ſe prirent tous à crier que le deſtructeur de l'Aſie étoit venu au monde : Qu'Alexandre

le Grand, ſur lequel la prophetie étoit tombée, vint à Epheſe après la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Democratie : Que la place fut priſe par Lyſimachus l'un de ſes ſucceſſeurs : Qu'enfin Antigonus l'occupa à ſon tour, & y ſaiſit les threſors de Polyſperchon.

Peut-on ignorer qu'Annibal ne ſe ſoit abouché à Epheſe avec Antiochus, pour prendre de concert des meſures contre les Romains ? Que le Proconſul Manlius y paſſa l'hyver, après la deffaite des Galates ? Tous ces evenemens renouvellent les grandes idées qu'on a de l'Hiſtoire ancienne. Rien n'eſt plus effroyable que le maſſacre des Romains en cette ville par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes feſtes à Epheſe. Pompée & Ciceron ne manquérent pas de voir cette celebre ville. Ciceron ne faiſoit aucun pas dans la Grece, qu'il n'y trouvât de nouveaux ſujets d'admiration. Scipion le beau-pere de Pompée eut un peu moins de reſpect pour Epheſe, car il ſe ſaiſit des threſors du Temple ; mais rien n'eſt ſi conſolant pour les Chrétiens, que de ſuivre S. Paul à Epheſe. Auguſte honora cette Place d'une de ſes viſites, & l'on y dreſſa des Temples à Jules Ceſar & à la ville de Rome. Epheſe fut rebâtie par les ſoins de Tibere. D'un autre côté les Perſes la pillerent dans le troiſiéme ſiécle, & les Scythes ne l'épargnérent pas quelque temps après. Il y a beaucoup d'apparence que le fameux Temple de Diane fut détruit ſous Conſtantin, enſuite de l'Edit par lequel cet Empereur ordonna de renverſer tous les Temples des Payens.

Epheſe étoit une Place trop conſidérable pour n'être pas expoſée à ſon tour aux ravages des Mahometans. Anne Comnene rapporte, que les Infidelles s'étant rendus les maîtres d'Epheſe, ſous le

regne de son pere Alexis, il y envoya Jean Ducas son beaupere, qui deffit Tangriperme & Marace Generaux des Mahometans. La bataille se donna dans la plaine au dessous de la Citadelle ; ce qui fait connoître que la plus belle partie de la ville étoit déja détruite pour lors. Les Chrétiens eurent tout l'avantage, on fit deux mille prisonniers, & le gouvernement de la Place fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la Citadelle, dont parle Comnene, étoit l'ancien Château de marbre abandonné. Theodore Lascaris se rendit le maître d'Ephese en 1206. Les Mahometans y revinrent sous Andronic Paleologue, qui commença à regner en 1283. Mantachias, un de leurs Princes, conquit toute la Carie, & Homur fils d'Asin, Prince de Smyrne, lui succeda. Tamerlan, après la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits Princes d'Anatolie de le venir joindre à Ephese, & s'occupa pendant un mois à faire piller la ville & les environs. Ducas asseûre que tout fut épuisé, or, argent, bijoux; on enleva même jusques aux habits. Après le départ de ce conquerant, Cineites grand Capitaine Turc, fils de Carasupasi qui avoit été Gouverneur de Smyrne sous Bajazet, déclara la guerre aux enfans d'Asin, qui s'étoient venus établir à Ephese. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de 500. hommes ; ensuite il se présenta devant la Citadelle avec un plus grand nombre d'autres Troupes, & l'emporta facilement : mais quelque temps après, un autre fils d'Asin qui s'appelloit Homur, du même nom que son frere, qui venoit de mourir, se joignit à Mantachias Prince de Carie, qui l'accompagna à Ephese avec une armée de 6000. hommes. Carasupasi, pere de Cineites, commandoit dans la ville, où ce même Cineites,

qui

qui étoit dans Smyrne, n'avoit laiſſé que 3000. hommes. Malgré la vigoureuſe defenſe des Epheſiens, les aſſiégeans mirent le feu à la ville, & dans deux jours tout ce qui étoit échappé à la fureur des Tartares fut réduit en cendres. Caraſupaſi s'étant retiré dans la Citadelle, en ſoutint le ſiége juſques en Automne; mais ne pouvant être ſecouru par ſon fils, il ſe rendit à Mantachias qui remit le pays d'Epheſe à Homur, & fit enfermer dans le Château de Mamalus, ſur les côtes de Carie, Caraſupaſi & ſes principaux Officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galere, & fit ſçavoir à ſon pere ſon arrivée à Mamalus. Les priſonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enyvrerent, & profitant de cette ruſe ils deſcendirent avec des cordes & ſe ſauverent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le ſiege d'Epheſe. Homur à ſon tour ſe retira dans la Citadelle. La ville fut livrée aux ſoldats; on y commit toutes ſortes de crimes & de cruautez. Au milieu de tant da malheurs, Cineites ſe réconcilia avec Homur, & lui donna ſa fille en mariage. Epheſe enſuite tomba entre les mains de Mahomet I. qui ayant vaincu non ſeulement tous ſes freres; mais encore tous les Princes Mahometans qui l'embarraſſoient, reſta paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Depuis ce temps-là Epheſe eſt reſtée aux Turcs; mais ſon commerce a été tranſporté à Smyrne & à Scalanova.

Nous partîmes d'Epheſe le 27. Janvier pour aller voir cette derniere place que les Turcs appellent *Couſada*, & les Grecs *Scalanova*, nom Italien que les Francs lui donnerent peut-être après la deſtruction d'Epheſe. Ce qu'il y a de plaiſant dans ce changement de nom, c'eſt qu'il re-

pond à l'ancien nom de la ville qui est la *Neapolis* des Milesiens. Malgré une tres grande pluye nous y arrivâmes dans trois heures. Quand on est près des ruines du Temple d'Ephese il faut tirer droit au Sud, ensuite au Sud-Oüest pour gagner la Marine. Delà on prend sur la gauche au pied des collines, où est la prison de S. Paul, laissant à droite le marais qui se dégorge dans le Caystre. Ce chemin est fort étroit en plusieurs endroits, à cause de la riviere qui serpente & qui vient battre au pied des montagnes; après quoi elle tire droit à la mer. A peine distingue-t-on le chemin à cause de la quantité des *Tamaris* & des *Agnus castus*. La rade d'Ephese est terminée dans cet endroit-là, qui est au Sud Oüest, par un Cap qu'il faut laisser à droite, & sur lequel on passe pour prendre le chemin de Scalanova. On vient ensuite à la Marine d'où l'on découvre le Cap de Scalanova qui avance beaucoup plus dans la mer. A deux milles en deçà de la ville, on passe par la breche d'une grande muraille, laquelle, à ce qu'on prétend, a servi d'aqueduc pour porter les eaux à Ephese; mais il n'y a point d'arcades. On voit pourtant la suite de la muraille qui approche de la ville en suivant le contour des collines. Les avenuës de Scalanova sont agréables par leurs vignobles. On y fait un negoce considérable en vins rouges & blancs, & en raisins secs; on y prépare aussi beaucoup de peaux de Marroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie, bien pavée & couverte de tuiles creuses comme les toits de nos villes de Provence. Son enceinte est presque quarrée, & telle que les Chrétiens l'ont bâtie. Il n'y loge que des Turcs & des Juifs. Les Grecs & les Armeniens en occupent les faux-bourgs. On

SCALANOVA.



Veüe de Scalanova proche de Smyrne.

voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville.

L'Eglise de *S. George des Grecs* est dans le fauxbourg sur la croupe de la colline qui fait le tour du Port; vis-à vis est l'écueil sur lequel on a bâti un Château quarré où l'on tient une vintaine de soldats en garnison. Le Port de Scalanova est un Port d'armée, il regarde le Ponant & le Mistral: Il y a environ mille familles de Turcs dans cette ville, six cens familles de Grecs, dix familles de Juifs, & soixante d'Armeniens. Les Grecs y ont l'Eglise de Saint George, les Juifs une Synagogue, les Armeniens n'y ont point d'Eglise. Les Mosquées y sont petites. On n'entretient dans la ville & aux environs, qu'environ cens Janissaires. Pour le commerce, il n'est pas considérable, parce qn'il est deffendu d'y charger des marchandises destinées pour Smyrne; ainsi l'on n'y va charger que du blé & des haricots. Il y a dans cette Place un Cadi, un Disdar & un Sardar. On ne compte qu'une journée de Scalanova à *Tyre*, autant à *Guzelhissar* ou *Beau Château*, qui est la fameuse *Magnesie* sur le Meandre, à une journée & demie des ruines de Milet.

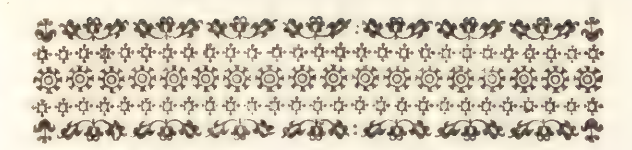
Le 25. Mars en revenant de Samos, nous allâmes de Scalanova à Ephese. Le lendemin nous partîmes pour revenir à Smyrne, & nous couchâmes ce jour-là à Tourbalé qui est à six heures de Smyrne. *Tourbalé* est un méchant village dans lequel on voit plusieurs vieux marbres qui font plaisir aux étrangers; car d'ailleurs les Turcs qui y habitent sont peu gracieux. On voit encore dans le Caravanserai, des colomnes de Granit ou de marbre blanc. A trois mille de Tourbalé, au pied de la montagne près d'un cimetiere, sont les débris d'une ancienne ville, mais on n'y trouve rien

qui puiſſe en apprendre le nom. Tout ce quartier eſt plein de *Leontopetalon*, & d'*Anemones ſatinées couleur de feu.* Nous ne trouvâmes à manger à Tourbalé que du pain de Dora, qui eſt fort peſant, ſans être pourtant deſagréable. Le 27. nous arrivâmes à Smyrne où nous ſéjournâmes en attendant une occaſion pour nous embarquer.

Le Jeudy Saint 13. Avril 1702. nous mîmes à la voile avec un vent de Sud-Eſt, ſur le vaiſſeau nommé *le Soleil d'or*, commandé par le Capitaine *Laurent Guerin* de la Cioutad armé de ſix pieces de conons de fer, & de huit pierriers; il étoit chargé pour Livournes de Soye, de Coton, de Fil de Chevre, & de Cire. Le vaiſſeau étoit d'environ 6000. quintaux. Après une navigation de 40. jours, pendant laquelle nous eſſuyâmes du gros temps & des vents aſſez contraires qui nous obligerent de prendre à Malthe des rafraichiſſemens, nous arrivâmes à Livournes le 23. May, & nous entrâmes dans le Lazaret. Le 27. nous ſortîmes du du Lazaret & nous nous embarquâmes ſur une felouque qui nous conduiſit à Marſeille le 3. Juin veille de la Pentecoſte, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervez pendant le cours de nôtre voyage.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE



TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES CONTENÜES DANS LES TROIS TOMES.

D

H

K

L

P

R

S

T

V

X

Z

Fin du Tome troisiéme.



APPROBATION.

J'Ay leû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le *Voyage du Levant*, fait par ordre du Roy ; Cet ouvrage eſt digne de la curioſité du Public, & repond à l'idée que M. Tournefort a laiſſée de luy-meſme. Fait à Paris ce 3. Decembre 1714. RAGUET.

Privilege du Roy.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Noſtre bien amé le Sieur Claude Rigaud Directeur de noſtre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au public *la Relation d'un Voyage du Levant*, fait par noſtre ordre, s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Sieur Rigaud de faire imprimer

ledit Voyage en telle forme, marge, caracteres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separement, & autant de fois que bon luy semblera, Et de le vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume, Pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression estrangere dans aucun lieu de nostre obëissance, Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Voyage, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de Trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur exposant, & de tous dépens dommages & interests; A la charge que ces Presentes seront Enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformement aux Reglemens de la Librairie, Et qu'avant que de l'ex-

poser en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. VOULONS que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deûëment signifiée, Et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoustée comme à l'Original : Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent, de faire pour l'Execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Charte Nomande & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles, le douziéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens quatorze, Et de nostre Regne le soixante-douziéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé* FOUQUET.

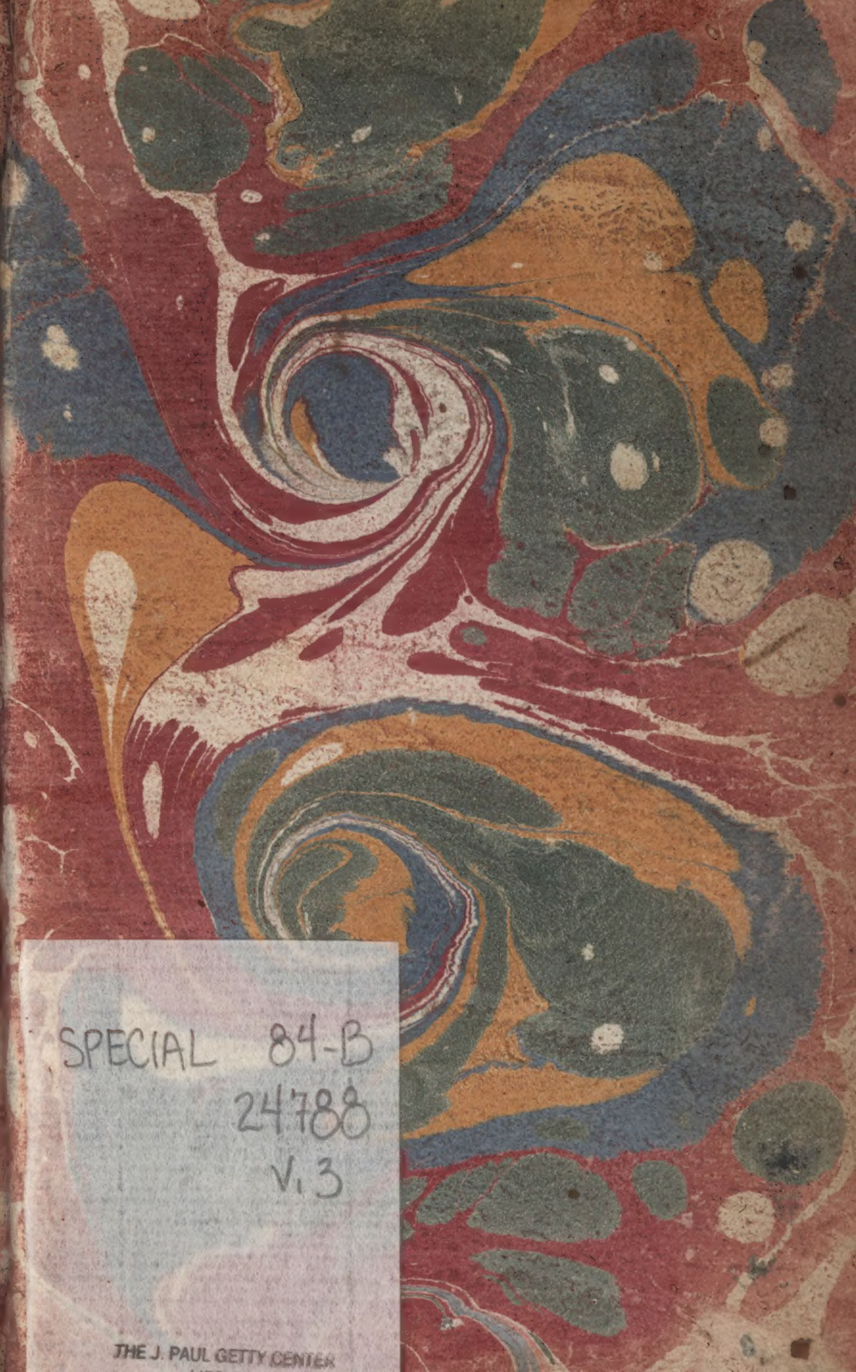
J'ay cedé le Privilege cy-dessus du Voyage du Levant par M. Tournefort, aux Sieurs Anisson & Posuel Libraires de Lyon, pour

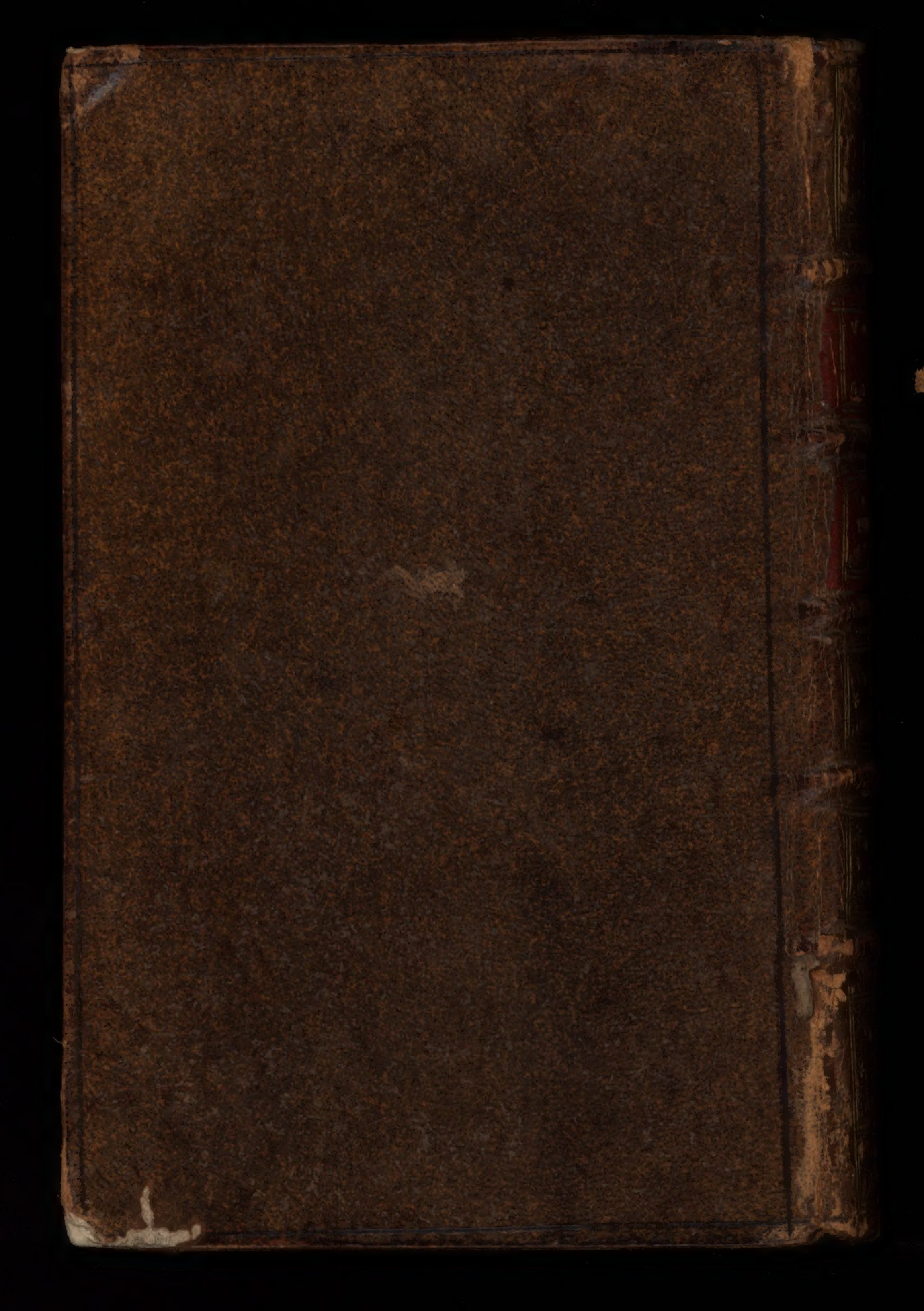
en joüir ſuivant les conventions faites entre nous, à Paris le 14. Decembre 1714. *Signé* RIGAUD.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre N.° 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 888. N.° 1112. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. A Paris le 17. Decembre 1714. Signé ROBUSTEL, Syndic.

AC. r.








VOYAG
DE
LEVANT
TOM III